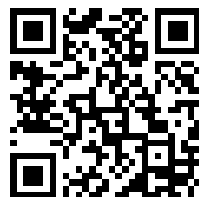

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

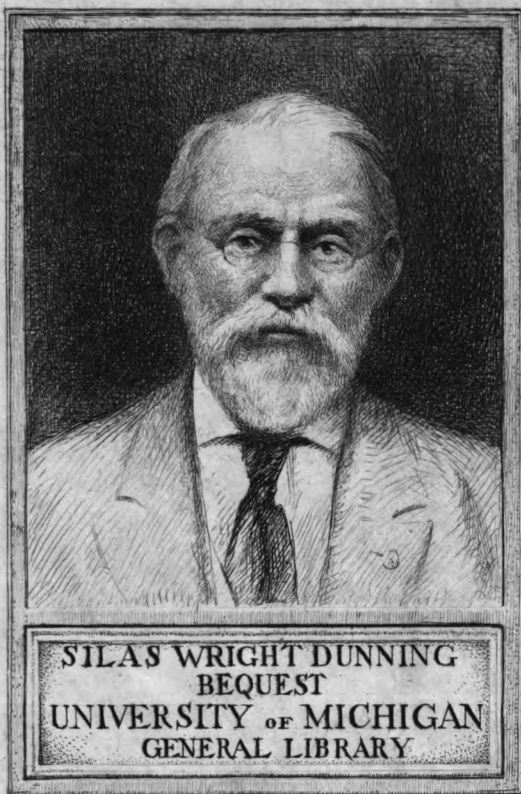
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49980 5



W. H. R. 1930

DC
611
.A553
58

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

VINGT-TROISIÈME ANNÉE
TROISIÈME SÉRIE, — N° 9

Premier Trimestre 1904



GAP
LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1904

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 1^{er} JANVIER 1903

Art. 6 et 7 des Statuts

BUREAU

Président d'honneur : M. HUGUES, avocat, ancien président.

Président : M. WILHELM (Ivan) O. ✱, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

Vice-Présidents : M. PINET DE MANTEYER (Léon), à Gap.

M. TEISSIER (Edouard), avocat, docteur en droit, à Gap.

Secrétaire : M. MICHEL, greffier de la Justice de Paix, à Gap.

Secrétaire-adjoint : M. l'abbé ROUX, secrétaire de l'évêché de Gap.

Trésorier : M. VALLON (Jules), rentier, rue d'Abon, à Gap.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau..

CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des établissements de santé, à Gap.

JEANSELME, agent des mines de La Grand' Combe, à Gap.

LÉOUFFRE (l'abbé), vicaire de la paroisse de St-André, à Gap.

MANGAREL, ✱, chef de division honoraire.

VI

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

HUGUES (Edmond), avocat à Gap.

MARTIN (David), , conservateur du musée, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. , avocat, correspondant du
Ministère de l'Instruction publique, à Gap.

SIBOUR (Ernest), rentier, avenue de Veynes, à Gap.

LISTE
DES
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
des Hautes-Alpes
AU 1^{er} JANVIER 1903

Anciens Présidents de la Société

M. JAUBERT (1882).	M. le chan. BLANCHARD (1890).
M. AMAT, * (1884).	M. GRANDIDIER, *
M. DE LA VALETTE C. * (1886).	(1893).
M. LEMAITRE, C. *	M. GAUTIER, * (1896).
(1889).	M. HUGUES (1897).

Membres d'Honneur

M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT.
MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.
M. LE GÉNÉRAL, commandant la subdivision.
M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

VIII

Membres Fondateurs

MESSIEURS.

ARNAUD (François), , licencié en droit, ancien notaire, à Barcelonnette (Basses-Alpes).

BLANCHARD-CHANCEL (Le Dr Raphaël), , professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boulevard St-Germain, à Paris.

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., à Grenoble.

FLOURENS, O. , ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, député de la Seine, 129, rue de la Pompe, Paris.

LAURENÇON (Léon), député des Hautes-Alpes, 26, rue Freycinet, Paris.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève.

SANIAL DU FAY, , ancien préfet, rue de Grenelle, 35, à Paris.

VÉSIGNÉ (Louis), lieutenant d'artillerie, à Versailles.

Membres Fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT, , ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Études*, † 1895.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † 26 avril 1895.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand séminaire de Gap ; † 26 juillet 1897.

CHANCEL (Evariste), ancien député ; † 11 juillet 1882.

CLAPIER, propriétaire à Chabestan ; † 1900.

IX

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch ; † 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux ; † 15 août 1889, à Gap.

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme) ; † 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (A. de), C. ✱, intendant militaire ; † 16 décembre 1888.

LAVALETTE (Mlle Fanny de) ; † 4 novembre 1903.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur ; † 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes ; † en 1896.

TEISSIER, avocat, à Gap ; † 25 août 1883.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

BLANCARD, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du *Museum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

DELISLE (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

GUIGUES, , receveur des finances en retraite, à Embrun.

JESSÉ-CHARLEVAL (le marquis de), président du Conseil d'administration de la *Revue de Marseille et de Provence*, rue Breteuil, 10, à Marseille.

MISTRAL (Frédéric), à Maillane (Bouches-du-Rhône).

PLAUCHUD (Eugène), à Forcalquier.

ROCHAS-D'AIGLUN (A. de), O. ✱, lieutenant-colonel, administrateur de l'Ecole polytechnique, à Paris.

Membres titulaires

MESDAMES,

CHANCEL (Marius), 226, boulevard St-Germain, Paris, et au château de St-Léon, à Cannes.

DUMAS, rentière, rue Carnot, à Gap.

FERRARY-JULIEN (Amélie), à Embrun.

LA MAZELIÈRE (marquise de), rue Barbet-de-Jouy, 40, Paris.

VENTAVON (de), au château de Jarjayes, par Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), curé de Trescléoux.

ALBRAND, agent-voyer à Tenès (Algérie).

ALEM, , trésorier payeur général des Hautes-Alpes, à Gap.

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ALLIER, C. , contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, en retraite, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

ANDRAULT (Gustave), chargé du cours de physique au lycée de Gap.

ANTOINE, trésorier-payeur général à Nîmes.

ARDUIN (Auguste), I. , maire, à Embrun.

ARMAND (l'abbé), curé à Châteauroux-les-Alpes.

ASHER & C^o, Unter der Linden, 13, Berlin.

ATHANÉ, I. , inspecteur d'académie, à Gap.

AUBERT (Clément), O. , directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Madrid.

AUDOYER, , , directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.

AYASSE (Dr), , médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.

BARDE, négociant, avenue de la Gare, Gap.

BARLE (Adolphe), ancien directeur général de la compagnie Madrilène des gaz, à Charance, près Gap.

BAYARD (l'abbé), vicaire à la Cathédrale de Gap.

BEAUREGARD (le comte O. de Costa de), correspondant des Antiquaires de France, à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).

XI

- BERAUD, ancien juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1,
à Gap.
- BERGE (baron), G. C. ✱, ancien gouverneur militaire de
Lyon, au château de la Malle, par Reims (Marne).
- BERNARD (l'abbé Antonin), professeur au Petit Séminaire
d'Embrun.
- BERTHET, agent principal de la *Cie d'Assurances générales*
chemin de Bonne, à Gap.
- BERTRAND (Ferdinand), I. ☉, notaire, ancien président du
Conseil d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.
- BERTRAND (Léon), notaire, à Aix-en-Provence.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de Saint-Michel-en-Beaumont, par
Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.
- BLANC (Romuald), rédacteur à la direction des postes et
télégraphes, à Marseille.
- BONNIARD (Victor), I. ☉, banquier, conseiller général à
Embrun.
- BONNIOT (l'abbé Auguste de), chanoine honoraire de Gap,
curé de St-Denis-la-Chapelle, à Paris.
- BOUGHIÉ DE BELLE, avocat au Conseil d'Etat, rue de
Miromesnil, 16, à Paris.
- BOUFFIER (Amédée de), au château de Livron.
- BOUSSON (le colonel), O. ✱, commandant le 22^e d'infan-
terie, au camp de Sathonay, Lyon.
- BRUN, contrôleur-rédacteur des contr. directes, à Gap.
- BURLE, inspecteur des contributions directes en retraite,
15, rue Bonald, à Lyon.
- CADORET, O. ✱, professeur départemental d'agriculture,
rue Carnot, 28, à Gap.
- CAILLAT, négociant, rue de France, à Gap.
- CARAL, sous-inspecteur de l'enregistrement à Grenoble.
- CARAL, docteur en médecine, à Veynes.
- CASTELLI (Charles), boulevard de la Liberté, à Gap.
- CERCLE BRIANÇONNAIS, à Briançon.
- CHABRAND, avocat, à Grenoble.

XII

- CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.
- CHAIX (Léon), imprimeur à Gap.
- CHAMPSAUR (Dr), rue Carnot, 23, à Gap.
- CHANCEL (Alphonse), , conseiller général des Hautes-Alpes, 47, cours du Chapitre, à Marseille.
- CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, rue Voltaire, 19, à Grenoble (Isère).
- CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille.
- CLAVEL (Philippe), ancien receveur économe des établissements de santé, rue de la Trésorerie, à Gap.
- COMMISSION de MÉTÉOROLOGIE, à Gap.
- CRÉVOLIN (Marius), propriétaire à La Gay près Gap.
- CROZET (Ernest de), hommes de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).
- DIDIER DE ROUSSET (Henri), , avocat, à Bonne près Gap.
- DUHAMEL (Henri), à Gières, près Grenoble.
- DUMAS (Alfred), , professeur au lycée de Toulon.
- EBERLIN, I. , chevalier du Dragon de l'Annam, boulevard de la Madeleine, 1, à Marseille.
- ESCALLE (Hippolyte), , notaire, conseiller d'arrondissement, à Briançon.
- ESPIÉ, , I. , directeur honoraire de l'Enregistrement, à Privas (Ardèche).
- ESPITALIER (Marius), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.
- EYSSÉRIC (St-Marcel), ancien magistrat, à Sisteron.
- EUZIÈRE, , , avocat, conseiller général, député des Hautes-Alpes, 24, rue Vaneau, à Paris.
- FABRE (Adrien), avoué, rue Carnot, 71, à Gap.
- FAURE (Alphonse), instituteur suppléant, à Oran.
- FAURE (Joseph), , avoué, maire de Gap, rue St-Arey, à Gap.
- FAURE, I. , pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon.
- FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

XIII

FEUTRIER, maître-d'hôtel, 106, West, 29, th. street rear, à New-York.

FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.

FORTOUL, chanoine-honoraire, curé-archiprêtre, à Tallard.

GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GARNIER (Auguste), négociant, place St-Nizier, à Lyon.

GAUTIER (Fabien), avoué, à Forcalquier.

GONNET (Aimé), avoué près la Cour d'appel, rue de la Madeleine, à Grenoble.

GONZALÈS (Edouard), buffet de la gare, à Macon (Saône-et-Loire).

GRIMAUD (Louis), avocat près la Cour d'appel de Grenoble.

GRIMAUD (J.), *, *, sénateur des Hautes-Alpes, membre du Conseil général, 119, boul. St-Michel, à Paris.

GUÉRIN (l'abbé), chanoine honoraire, curé-archiprêtre, à Embrun.

GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal d'Aix-en-Provence.

GUEYDAN, propriétaire, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, à Orcières.

GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, vicaire général à Gap.

GUILLAUME (Paul), I. , chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction Publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.

GUILLEMIN (Paul), *, inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, 46, rue de Saint-Cloud, à Billancourt (Seine).

HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.

IMBARD-SARRAZIN, propriétaire, maire de Bas-en-Basset (Haute-Loire).

IMBERT, licencié en droit, notaire, à Embrun.

ITIER (Paul-Jules), , avocat, maire d'Oze, au château de Véras, par Veynes.

ITIER (Henry), ingénieur-chimiste, rue Carnot, 59, à Gap.

JACOB, , architecte du Gouvernement, 7, rue Gay-Lussac, à Paris.

XIV

JACOB (Louis), élève de l'Ecole des Chartes, rue Marbeuf, 8, à Paris.

JAUSSAUD (François), banquier, maire, à Saint-Bonnet-en-Champsaur.

JEAN (Ferreol), , négociant, président du Tribunal de Commerce, adjoint de la ville de Gap, rue Carnot, 47, Gap.

JEAN (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap.

JEAN (Louis), libraire, place Jean-Marcellin, à Gap.

JEANSELME (Marius), agent des mines de la Grand'Combe, place du Révelly, à Gap.

JEANSELME (J.), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.

JOUGLARD (Ferdinand), , conseiller municipal, ancien notaire, rue Elisée, à Gap.

JOUGLARD (Sosthène), conseiller à la Cour de Pau (Basses-Pyrénées).

JULIANY (Joseph), négociant, à Manosque (Basses-Alpes).

JULLIEN, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Villefranche-sur-Saône (Rhône).

LAFONT (Auguste de), avocat, à Constantine.

LAGIER (Auguste), instituteur, aux Costes, par St-Bonnet.

LAMBERT, agent-voyer cantonal en retraite, à Veynes.

LATY (Albert), avocat, 36, rue des Sablons, à Paris.

LAURENT (M. le Chanoine), chez les Missionnaires, avenue du Casino, à Liège (Belgique).

LÉAUTIER, officier d'administration d'état-major, à Gap.

LEMAITRE (Paul), avocat, rue Alphonse-Daudet, à Gap.

LÉOTIER, I. , inspecteur de l'enseignement primaire en retraite, ancien maire d'Embrun, aux Milles (Aix-en-Provence).

LÉOUFFRE, docteur en médecine, à Bois Ste-Marie, par la Clayette (Saône-et-Loire).

LÉOUFFRE (R.-P.), missionnaire de N.-D. du Laus, vicaire de la paroisse des Cordeliers, à Gap.

LESBROS (l'abbé), curé, à Bruis.

LOPPÉ (Etienne), étudiant en médecine, 240, rue de Vaugirard, Paris.

Magnus E., inspecteur d'assurances, 19, rue Duhamel
Lyon.

MANGAREL, ✱, ☉, chef de division honoraire de la Préfec-
ture, rue de Valserres, 22, à Gap.

MANTEYER (Georges de), archiviste paléographe, au château
de Manteyer.

MARCELLOF, rentier, à Ribiers.

MARCHAND, I. ☉, pasteur en retraite, président honoraire
du Consistoire, à Aspres-sur-Buëch.

MARENTHIER (François), 7, place de Lenche, à Marseille.

MARILLAC, ancien greffier de paix, à Gap.

MARROU (Ferdinand), ✱, maître ès arts pour l'architecture
en métaux repoussés, 29, rue Verte, Rouen (Seine-
Inférieure).

MARTIN (David), ☉, professeur en retraite, conservateur des
Musées et de la Bibliothèque, rue du Collège, à Gap.

MARTIN (l'abbé), curé-archiprêtre, à Vitrolles.

MARTIN (l'abbé), curé de La Fare.

MAZIMBERT, avocat, rue Bayard, 2, à Grenoble.

MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.

MEIFFRE (Chaffrey), négociant, rue de Longchamp, 37, à
Paris.

MEUNIER, ☉, négociant, adjoint de la ville de Gap, avenue
d'Embrun, à Gap.

MEYÈRE (le colonel du génie) en retraite, rue de Paris, 26,
à Nice.

MICHEL, greffier de la justice de paix, place St-Arnoux, 5,
à Gap.

MIRIBEL (comte de), à Villard-Bonnot (Isère).

MONCLAR (marquis François de Ripert-), ministre plénipo-
tentiaire, château d'Allemagne, à Allemagne (Basses-
Alpes).

MOURRE O. ✱, capitaine de frégate, 32, rue Victor-Clapier,
à Toulon.

NEL, ☉, agent-voyer d'arrondissement, à Briançon.

NICOLLET, ☉, professeur au lycée, 2, avenue Victor-Hugo,
à Aix-en-Provence.

OLIVE (Charles), avoué, place Ste-Colombe, à Gap.

XVI

- ORIOI (A.), professeur de rhétorique au lycée de Gap.
- PARIS, ✱, Ⓢ, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, 78, cours Lieutaud, à Marseille.
- PASCAL (l'abbé), I. Ⓢ, aumônier du Lycée, officier de la couronne de Roumanie, rue du Collège, à Gap.
- PAUCHON-TAIX (le docteur), Ⓢ, professeur à la Faculté des sciences, à Marseille.
- PAVIE, ✱, Ⓢ, député, conseiller général, maire de Savines, 7, rue Chanaleilles, à Paris.
- PEIX (Emile), sous-directeur des Contributions indirectes, à Remollon (Hautes-Alpes).
- PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.
- PELLOUX (Georges), au Monétier-Allemont.
- PERRIN (Félix), place St-Laurent, 1, à Grenoble.
- PEYROT (H.), imprimeur, rue St-Arey, à Gap.
- PICHOU (Polycarpe), conducteur des travaux des chemins de fer P.-L.-M., en gare, à Aubagne (B.-du-R.).
- PINET DE MANTEYER (Léon), rue de Valserres, à Gap.
- PIOSIN ✱, commandant de marine en retraite, villa René, 2, place Mozart, à Nice.
- PIOSIN (Joachim), en retraite à Gap.
- PIROSSIN (l'abbé L.), curé en retraite, à Embrun.
- PROVANSAL (Alfred), ✱, Ⓢ, vice-président du Conseil général, juge de paix du 2^e canton, à Marseille.
- PRUNIÈRES (comte de), conseiller général des Hautes-Alpes, à Prunières par Chorges.
- QUEYRAS, ✱, Ⓢ, conseiller général à La Roche-de-Rame.
- REYNAUD (François), propriétaire, à Gap.
- REYNAUD, professeur à l'Ecole Normale, à Privas (Ardèche).
- ROCHE (Achille), architecte, inspecteur diocésain, rue de Provence, 26, à Gap.
- ROCHE (Célestin), ingénieur civil, 65, cours Berriat, à Grenoble.
- ROMAN, I. Ⓢ, avocat, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.
- ROMAN (Bernard), au 8^e hussards, à Verdun.
- ROSE, inspecteur des forêts, à Charleville.

XVII

- ROSTAIN (Joseph), maire de La Roche-des-Arnauds.
ROUX (l'abbé), secrétaire de l'Evêché, à Gap.
ROSA (Max), professeur au lycée de Gap.
RUELLE, ingénieur au P.-L.-M., rue de Londres, 48, à Paris.
SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Sala, 44, à Lyon.
SENTIS (Henri), professeur de physique au Lycée, place Ste-Claire, 14, à Grenoble.
SIBOUR (Ernest), propriétaire à Gap.
SIGNORET (Jules), , juge de paix, à Ribiers.
STECHELT (J.-E.), 76, rue de Rennes, à Paris.
SUPÉRIEUR (le) du petit Séminaire, à Embrun.
TAVERNIER, , ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées des Hautes-Alpes, 6, rue de la Bourse, à Lyon.
TEISSIER, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
TEMPLIER (l'abbé), chanoine honoraire, curé du Plan-de-Vitrolles.
THOUARD (Auguste), licencié en droit, avoué, à Embrun.
THOUMAZOU, C. , intendant militaire du XV^e corps d'armée, à Marseille.
TIVOLLIER, commis des Postes et Télégraphes, 34, rue Molière, Lyon.
TOUR-DU-PIN LA CHARCE (comte de la), au château de Bezonville, par Sermaise (Loiret).
TOURRÈS (Auguste), ancien maire, président de la Chambre de Commerce, conseiller d'arrondissement, conseiller municipal, à Gap.
TOY-RIONT, négociant, rue Sainte, 71, à Marseille.
TURLIN (E.), , conducteur des ponts et chaussées, à Gap.
VAGNAT, , , docteur en médecine, sénateur, conseiller général, maire de Briançon, 6, rue Abbé-de-l'Epée, à Paris.
VALLENTIN DU CHEYLAR (Roger), à Saint-Péray (Ardèche).
VALLON (Jules), propriétaire, rue d'Abon, à Gap.
VÉSIGNÉ (Henri), 10, rue du Cirque, à Paris.
VÉSINNE (de), ingénieur des Arts et Manufactures, directeur du Canal du Drac, à Gap.
WILHELM, O. , ingénieur des ponts et chaussées, rue du Palais de Justice, à Gap.

XVIII

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'Ecole normale de garçons, à Gap.

- du grand Séminaire de Gap.
- du Couvent de St-Joseph, à Gap.
- de la ville de Gap.
- communale d'Embrun.
- de N.-D. du Laus (R.-P. RICARD, curé de St-André).
- paroissiale de Rambaud.
- paroissiale de Valsesres.

Bibliothèques pédagogiques :

d'Aiguilles,	du Monétier-les-Bains,
de l'Argentière,	d'Orcières.
d'Aspres-sur-Buëch,	d'Orpierre,
de Barillonnette,	de Ribiers,
de La Bâtie-Neuve,	de Rosans,
de Briançon,	de St-Bonnet,
de Chorges,	de St-Etienne-en-Dévoluy,
d'Embrun,	de St-Firmin;
de Gap,	de Savines,
de Guillestre.	de Serres,
de La Grave,	de Tallard,
de Laragne,	de Veynes.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques (cinq exempl.)

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
3. ALBI. Revue historique, scientifique et littéraire du département.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
6. — Société Eduenne.
7. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
8. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
9. BEAUNE. Société archéologique.
10. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
11. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
12. BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
13. BONE. Académie d'Hippone.
14. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique.
15. — Société des antiquaires du Centre.
16. CAEN. Académie de Caen.
17. CAMBRAI. Société d'émulation.
18. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
19. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
20. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
21. CHAMBÉRY. Académie de Savoie.
22. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
23. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.
24. COMPIÈGNE. Société historique.
25. CONSTANTINE. Société archéologique.
26. DAX (Landes). Société de *Borda*.

XX

27. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
28. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
29. — Société bourguignonne de géographie et d'histoire.
30. DRAGUIGNAN. Société d'études scientifiques et archéologiques.
31. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
32. ÉPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
33. ÉVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
34. GRENOBLE. Académie delphinale.
35. — Société Dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.
36. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
37. — Société des Touristes du Dauphiné, rue Montorge, 11.
38. LANGRES. Société historique et archéologique.
39. LE PUY. Société agricole et scientifique.
40. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
41. LYON. Mémoires de la Société littéraire, artistique et archéologique.
42. — Bulletin historique du diocèse de Lyon, place de Fourvière.
43. MACON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
44. MARSEILLE. Société de géographie.
45. — L'Académie de Marseille.
46. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
47. MONTAUBAN. Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
48. MONTBRISON. *La Diana*, Société historique et archéologique du Forez.
49. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
50. — Société languedocienne de géographie.
51. — Société pour l'étude des langues romanes.
52. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
53. — Société archéologique.
54. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
55. NARBONNE. Commission archéologique.
56. NEVERS. Société nivernaise des sciences, lettres et arts.
57. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
58. NIMES. Académie de Nîmes.
59. — Société d'Études des sciences naturelles.
60. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
61. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
62. PARIS. Club Alpin français, rue du Bac, 20.
63. — Société de topographie de France, rue Visconti, 18.
64. — Société de l'histoire de France.
65. — Revue des Études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.

XXI

66. PARIS. Société historique et archéologique du Gâtinais, 54, rue Saint-Placide.
67. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
68. — Société de spéléologie.
69. PÉRIGUEUX. Société historique et archéologique de Périgord.
70. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
71. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
72. RIVE-DE-GIER. Société des sciences, lettres et arts.
73. ROCHECHOUART. Société des amis des sciences et des arts.
74. ROMANS. Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
75. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
76. SENS. Société archéologique.
77. TARARE. Société des sciences naturelles.
78. TOULON. Académie du Var.
79. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
80. — Société archéologique du Midi de la France.
81. TUNIS. Revue tunisienne publiée par le Comité de l'Institut de Carthage.
82. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
83. VENDOME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ÉTRANGER

1. ALLEMAGNE. Société d'histoire de la Haute-Hesse, à Giessen.
2. AMÉRIQUE DU NORD. Missouri botanical Garden à St-Louis-Mo.
3. BELGIQUE. *Analecta Bollandiana* (R. P. de Smedt, directeur), à Bruxelles.
4. ITALIE. *Reale academia delle scienze di Torino*, à Turin.
5. — *Regia deputazione di storia patria*, Piazza Castello, 12, Turin.
6. — *Revista storica italiana*, via Massena, 31, Turin.
7. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
8. — *Società storica Lombarda di storia patria*, Milan, castello Sforzeco.
9. — *Società Pavese di storia Patria*, Pavie.
10. GRÈCE. *Le Parnasse*, à Athènes.
11. RUSSIE. Club alpin de Crimée, à Odessa.
12. SUÈDE. Académie of historie och antiquitets, à Stockolm.
13. — Société de géologie de l'Université d'Upsala.
14. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
15. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

L'Ami des Monuments Parisiens, Paris.

Feuille des Jeunes Naturalistes, 31, rue Pierre-Charron, Paris.

La Revue Félibréenne, Paris.

Le Polibiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

Le Dauphiné, Grenoble.

Annales Dauphinoises. Grenoble.

Le Courrier des Alpes, Gap.

Les Alpes Républicaines, Gap.

L'Annonciateur, Gap.

Le Réveil des Alpes, Gap.

La Durance, Embrun.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

du 21 Décembre 1903

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

La *Société d'Études des Hautes-Alpes* a tenu son Assemblée générale annuelle statutaire le lundi 21 décembre 1903, à 4 heures 1/2 du soir, dans la salle ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. Hugues, son président.

Étaient présents : MM. Clavel, Léautier, abbé Léouffre, Mangarel, Pinet de Manteyer (Léon), D. Martin, Michel, Peyrot, Roman, abbé Roux, Sibour, Teissier, Vallon, Wilhelm.

M. le Président ayant déclaré la séance ouverte, M. D. MARTIN demande la parole et s'exprime ainsi :

« Messieurs,

« Depuis quelques années la *Société d'Études des Hautes-Alpes* est dans l'habitude de proposer aux électeurs le renouvellement du mandat des membres sortants du Comité.

« Il est à craindre qu'un pareil procédé paraisse inspiré par le désir de maintenir le même personnel dans l'administration de la Société.

« Il y a là, en effet, de graves inconvénients qui peuvent exposer de la part du public et même de nos confrères, à des critiques qu'il serait peut-être sage de prévenir.

« La *Société d'Agriculture* qui a longuement usé d'une
« pareille méthode a senti combien elle était défectueuse et
« désavantageuse, car elle privait ainsi la société de sang
« jeune et d'initiatives nouvelles.

« Déjà, en 1897, à la suite d'une pareille élection, nous
« avons donné notre démission de membre du bureau à
« seule fin de protester d'une manière discrète contre un
« procédé qui nous paraissait manquer peut-être de pru-
« dence.

« Depuis cette époque, on voulut bien faire appel de nou-
« veau à notre modeste concours pour tâcher de combler
« une vacance à la suite du décès d'un de nos regrettés con-
« frères.

« A l'expiration de ce nouveau mandat, le Bureau veut
« bien proposer de nouveau notre nom ; mais nous prions
« vivement nos confrères ici présents de ne pas faire œuvre
« inutile et de vouloir bien mettre un autre nom que le
« nôtre sur la liste proposée ».

M. SIBOUR Ernest déclare partager la manière de voir de
M. D. Martin et joindre sa protestation à la sienne.

M. ROMAN répond que le procédé dont on veut faire grief
d'user à la *Société d'Études* est mis en pratique par de nom-
breuses sociétés similaires ; que le fait de ne proposer aucun
candidat aux électeurs pourrait avoir pour résultat de dis-
perser les suffrages des membres non résidants qui votent
par correspondance, de rendre ainsi les élections très labo-
rieuses sinon tout à fait impossibles, ou de désigner comme
membres du Comité des personnes peu disposées à accepter
cette charge que le hasard des scrutins leur aurait conférée.

M. LE PRÉSIDENT ajoute que le système d'élection contre
lequel s'élèvent MM. D. Martin et Sibour a été, il y a quel-
ques années, adopté par l'Assemblée générale de la *Société*
qui avait reconnu les inconvénients de l'ancienne méthode,
et avait voulu y porter remède ; qu'en tous cas, les élections
actuelles ne peuvent être faites que conformément au règle-
ment en vigueur, sauf à présenter, si on le juge convenable,

un projet ferme de nouveau mode de votation. L'incident est clos sur cette déclaration.

On procède alors au renouvellement de cinq membres du Conseil d'administration, conformément aux statuts.

M. LE PRÉSIDENT dépouille les votes par correspondance, au nombre de 27. Ce sont les votes de MM. l'abbé Allemand, Audoyer, Barde, Dr R. Blanchard, colonel Bousson, comte Costa de Beauregard, Chaix, Eberlin, Espié, Eysseric, Louis Grimaud, Mgr Guieu, Imbert, Jacob, Louis Jean, Marius Jeanselme, abbé Lesbros, Marenthier, Marillac, Nicolle, abbé Rey, Cél. Roche, Rostain, Signoret, Thouard, Turlin, De Vésinne.

MM. CLAVEL, HUGUES, D. MARTIN, ROMAN, abbé ROUX, membres sortants et rééligibles, obtiennent la majorité des suffrages, et sont proclamés élus pour trois ans.

Les comptes de l'exercice 1903 sont approuvés sans observation, et l'Assemblée exprime ses vifs remerciements à M. Vallon, trésorier, pour son excellente gestion.

M. LE PRÉSIDENT, présente le projet de budget pour 1904. Le chapitre des imprévions y ressort pour une somme de 358 francs.

M. MICHEL propose de distraire de ces disponibilités une somme de cent francs qui recevrait l'affectation suivante : Cette somme serait attribuée, par voie de concours, à l'auteur du meilleur travail historique, scientifique ou littéraire présenté à la *Société d'Etudes* durant l'année 1904. M. Sibour se déclare partisan du concours dont l'effet ne pourra être qu'excellent au point de vue de l'encouragement des études ayant trait aux Hautes-Alpes, mais il souhaiterait que l'on attribuât trois prix au lieu d'un seul. Il émet, en conséquence, le vœu que la somme à distribuer à titre de récompenses soit portée à 200 francs. Après une discussion à laquelle prennent part divers membres de la Société, entre autres MM. Roman, D. Martin et Teissier, l'Assemblée vote un prix unique de cent francs qui devra être décerné, en 1904, au lauréat d'un concours dont le programme sera arrêté par le Comité dans sa prochaine

XXVI

réunion. Une commission composée de trois membres, MM. Michel, Teissier et Wilhelm, est chargée de soumettre au Comité un projet de règlement de ce concours.

Le fonds de réserve est porté à 200 francs sur la proposition de M. Roman.

Sous le bénéfice de ces modifications qui réduisent à 208 francs le chapitre des dépenses diverses et imprévues, le budget présenté pour 1904 est adopté.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la correspondance :

1^o M. le Ministre de l'Instruction publique annonce que le 42^e Congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à la Sorbonne, le mardi, 5 avril prochain, à 2 heures du soir. Les membres de la Société qui auraient l'intention de s'y rendre devront lui donner leurs noms avant le 1^{er} mars, dernier délai.

2^o La *Société préhistorique de France*, dont le titre indique suffisamment l'objet, et qui est en voie de formation, sollicite des adhésions. Ces adhésions devront être adressées au siège social, Boulevard St-Germain, 93, à Paris. La cotisation annuelle est fixée à 12 francs.

3^o La *Société nationale des Antiquaires de France*, fondée en 1804, va fêter son centenaire le lundi 11 avril prochain ; elle convie la *Société d'Études* à désigner un délégué pour assister à cette cérémonie. L'Assemblée remercie la *Société des Antiquaires de France* de sa gracieuse invitation et désigne M. Roman qui veut bien accepter.

Sont admis en qualité de membres de la *Société d'Études* : M. REYNAUD François, propriétaire à Gap, présenté par MM. Sibour et Martin ; M. E. MAGNUS, inspecteur d'assurances à Lyon, 19, rue Duhamel, présenté par MM. Hugues et Michel ; M. LOPPÉ Etienne, étudiant en médecine, présenté par MM. D. Martin et Michel.

M. TEISSIER émet le vœu qu'un certain nombre de Bulletins disponibles des exercices passés soient adressés, à titres de spécimens, à des personnes susceptibles de faire partie de la *Société d'Études*. Ce serait un moyen pratique

XXVII

de solliciter discrètement leur adhésion. Le vœu est adopté, et M. le Secrétaire est prié d'y donner suite. Les sociétaires voudront bien lui signaler les personnes à qui cet envoi pourrait être utilement fait.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,
HUGUES.

Le Secrétaire,
J. MICHEL.

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

au 31 Décembre 1903

COMPTE DE L'EXERCICE 1903

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.....	45 52	
Produit des cotisations 1901... 2 = 20		} 1.770 »
— 1902... 3 = 30		
— 1903... 171 = 1.710		
— 1904... 1 = 10		
Bibliothèques abonnées.....	40 »	
— pédagogiques.....	120 »	
Subvention départementale.....	150 »	
Rentes et recettes diverses (rentes, 153,25 ; vente de bulletins, 15).....	168 25	
TOTAL des recettes..	2.293 67	

DÉPENSES

Impression du bulletin.....	1.425 50	
Frais d'envoi du bulletin...	71 25	
Salaire de l'employé.....	100 »	
Frais de recouvrement..... 57 52		} 115 02
— de secrétariat..... 10 25		
— d'administration.. 47 25		
A reporter.....	1.696 77	

XXX

<i>Report</i>	1.696 77
Entretien, chauffage et éclairage.....	30 »
Dépenses diverses. (Une conférence, 58 fr. 90 ; allocation à M. Martin pour travaux de cata- logue et autres, 100 fr.; allocation supplémen- taire à l'employé pour classement de la bibliothèque, 30 fr.; au concierge de la Mairie, 10 fr.).	190 90
TOTAL des dépenses. .	1.940 67
EXCÉDENT DES RECETTES.....	353 »
A porter au fonds de réserve.....	150 »
RESTE comme fonds libres..	203 »

NOTA. — Les subventions accordées par l'Etat et le Conseil général pour les fouilles de Chabestan ne figurent point aux recettes ci-dessus parce qu'elles avaient une affectation déterminée ; les déboursés occasionnés par ces fouilles ne sont pas non plus portés en dépenses. Les unes et les autres constituent un compte spécial.

PROJET DE BUDGET

Pour l'année 1904

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.....	203	»
Produit des cotisations.....	1.650	»
Reste à recouvrer sur les années précédentes...	50	»
Bibliothèques abonnées.....	35	»
— pédagogiques.....	120	»
Subvention départementale... ..	150	»
Rentes et recettes diverses.....	160	»
TOTAL.....	2.368	»

DÉPENSES

Fonds de réserve.....	200	»
Impression du bulletin.....	1.450	«
Frais d'envoi dudit.....	100	»
Salaire de l'employé.....	130	»
Frais de recouvrements, de secrétariat et d'admini- stration	150	»
Prix pour le concours historique, archéologique, scientifique ou littéraire.....	100	»
Entretien, chauffage et éclairage.....	30	»
Dépenses diverses et impression.....	208	»
TOTAL.....	2.368	»



LE CHEMIN DE FER DU CHAMPSAUR

PAR M. I. WILHELM

Les journaux de la région ont annoncé récemment qu'une convention avait été signée entre le Ministre des Travaux Publics et la Compagnie P.-L.-M. au sujet de l'exécution du chemin de fer de Gap à La Mure. La Compagnie avancerait à l'Etat les 10 millions nécessaires pour la construction de cette ligne et recevrait en échange divers avantages.

La nouvelle est exacte et il semble donc que l'on peut espérer dans un avenir prochain la réalisation du chemin de fer du Champsaur, depuis si longtemps attendu, et si souvent ajourné. Il ne manque plus que la ratification de cette convention par le Parlement et il ne semble pas qu'elle puisse être refusée, étant donnés les engagements pris par l'Etat envers les populations intéressées.

A cette occasion il nous paraît intéressant de faire, pour les lecteurs du *Bulletin de la Société d'Etudes*, un historique sommaire de cette importante question. Nous ne remonterons pas à l'époque, déjà lointaine, où il s'agissait de relier Grenoble à Briançon par la vallée du Drac, tracé qui fut remplacé, malheureusement, par celui passant par Veynes et le Trièves. Dans ces conditions le Champsaur ne pouvait plus être desservi par une ligne principale, mais seulement par une ligne secondaire.

Lorsque, vers 1878, on commença à se préoccuper, en France, de la réalisation d'un vaste projet de travaux publics, dit « projet Freycinet », le Champsaur ne fut pas oublié et l'on ne tarda pas à commencer les études d'un chemin de fer devant aboutir à Saint-Bonnet. Notre prédécesseur, M. Paris, dressa un premier avant-projet en 1881. Il proposa un tracé partant de La Freissinouse, passant au col Bayard, et aboutissant aux Barraques de la Fare. Ce tracé, qui a été fortement critiqué, était cependant le seul possible à l'époque. Comme il ne pouvait être question de créer un tunnel qui n'aurait pas eu moins de cinq kilomètres, et que d'autre part le maximum admissible pour les déclivités était de 25^{mm} par mètre, il était de toute nécessité de trouver un tracé présentant un développement de 20 kilomètres au moins entre Gap et le col Bayard. Or, la ligne déjà existante de Gap à Veynes, s'élève jusqu'à La Freissinouse avec une rampe presque continue de 25^{mm} réalisant ainsi une première moitié du tracé cherché. La station de La Freissinouse s'imposait donc comme point de départ du chemin de fer du Champsaur.

C'est à la suite de ces premières études que la ligne de La Freissinouse à Saint-Bonnet fut classée dans le réseau d'intérêt général et concédée éventuellement à la Compagnie P.-L.-M. sous réserve de la déclaration d'utilité publique à intervenir, par une loi en date du 2 août 1886. En d'autres termes la concession éventuelle faite à la Compagnie P.-L.-M. devait devenir définitive par la déclaration d'utilité publique. De même que pour les lignes des conventions de 1883 la Compagnie ne prenait à sa charge qu'une dépense de 25.000 francs par kilomètre, l'Etat donnant le surplus à titre de subvention. Comme on le voit, c'est de cette époque que date l'engagement moral pris par l'Etat de consentir un gros sacrifice pour doter le Champsaur d'une voie ferrée.

La Compagnie P.-L.-M. dressa à son tour un avant-projet qui ne différait pas beaucoup de celui de l'Etat. Elle prévoyait un tracé de 26 kilomètres, avec une dépense de 9 millions, dont 8.350.000 fr. auraient été à la charge de

l'Etat. Cet avant-projet fut soumis à l'enquête d'utilité publique en 1892, mais il rencontra à Gap une très vive opposition, en raison du point de départ à La Freissinouse. On dut finalement y renoncer.

L'année suivante une solution nouvelle fut indiquée par M. Lax, Directeur des Chemins de fer au Ministère des Travaux Publics. Elle consistait à créer un chemin de fer à voie de un mètre entre Gap et La Mure, passant par ou près La Freissinouse, Le Pont-de-Frappe, Saint-Bonnet et Corps. Cette solution aurait permis de donner complète satisfaction à la population gapençaise en plaçant l'origine de la ligne à Gap. Malheureusement cette ligne eût été très coûteuse. L'estimation qui en fut faite par la Compagnie P.-L.-M. s'éleva à plus de 17 millions. En présence d'un chiffre aussi élevé, le Ministre des Travaux Publics, adoptant l'avis du Conseil général des Ponts et Chaussées, décida en avril 1894 qu'il y avait lieu d'ajourner la question du chemin de fer de la vallée du Drac. Cette décision, comme on peut le penser, fut assez mal accueillie dans le Champsaur, d'autant plus que la situation paraissait sans issue.

Chargé depuis le mois de septembre 1892 des fonctions d'Ingénieur des Ponts et Chaussées à Gap, nous avons suivi avec un vif intérêt les phases de cette affaire, et nous avons, en qualité d'Ingénieur du Contrôle, émis, après l'enquête d'utilité publique, un avis absolument favorable à l'exécution de la ligne de La Freissinouse à Saint-Bonnet. Cette solution étant abandonnée en principe, ainsi que celle de la ligne à voie étroite de Gap à La Mure, il nous paraissait désirable de trouver une solution nouvelle, permettant la reprise de cette affaire. Il était clair que pour avoir quelques chances d'aboutir il fallait proposer une solution comportant un tracé partant directement de Gap, et suffisamment économique.

Or, à cette époque, l'emploi de l'électricité commençait à se répandre pour la traction des tramways dans les villes. Sans doute le problème n'était pas tout-à-fait le même, car sur une ligne de chemin de fer les voitures automotrices

doivent être beaucoup plus puissantes que sur des tramways urbains, et d'un autre côté il y avait à envisager une distance beaucoup plus grande pour la transmission des courants. Néanmoins les progrès rapides de l'industrie électrique autorisaient à penser que les difficultés rencontrées n'étaient pas insurmontables.

La traction électrique présentait, à nos yeux, les avantages suivants :

1^o Possibilité d'adopter des rampes au moins doubles de celles qu'on admet avec la traction à vapeur. Donc réduction de moitié du parcours à faire jusqu'au col Bayard ou au col de Manse, et possibilité de partir directement de Gap.

2^o La traction électrique permet d'employer, dans les courbes des rayons plus petits. Cet avantage, joint à celui de pouvoir aborder de fortes rampes, permet de réaliser un tracé très souple en plan et en profil, et par suite aussi économique que possible.

3^o L'électricité permet de remorquer les trains en demandant la force nécessaire aux cours d'eau de la région, au lieu de la demander au charbon qu'il faut chercher au loin et payer fort cher. L'idée d'asservir les forces de la nature pour surmonter les obstacles posés par elle, nous paraissait particulièrement séduisante.

Nous eûmes l'intuition que c'était à la Fée Electricité qu'il fallait demander la solution de la question du chemin de fer du Champsaur. Nous commençâmes donc des études dans ce sens et le 26 novembre 1894 nous produisions une « note sur un projet de chemin de fer électrique entre Gap et La Mure ». Cette note fut tirée à une cinquantaine d'exemplaires et adressée aux personnes qui, à des titres divers, pouvaient s'intéresser à la question.

La solution que nous propositions rencontra bien des incrédules, en raison même de sa nouveauté. Cependant, comme il fallait bien tenter quelque chose pour sortir de la situation où l'on se trouvait, le Conseil général des Hautes-Alpes, dans sa session d'avril 1895, émit un vœu tendant à ce que des études fussent faites dans le sens indiqué par

nous. Ce vœu fut fortement appuyé par M. Tavernier, qui venait d'être nommé ingénieur en chef des Hautes-Alpes, et qui était un partisan résolu de la traction électrique. Le Ministre accueillit ce vœu et prescrivit aux ingénieurs de faire les études d'une ligne de Gap à Corps et de l'aménagement des forces hydrauliques du Drac. Ces études furent exécutés aux frais de l'Etat en 1895 et 1896.

Au mois d'août 1896 nous avons terminé l'avant-projet de la ligne de Gap à Corps, avec une variante par la rive droite du Drac. Le tracé, avec voie d'un mètre, partant directement de Gap, avait une longueur de 47 kilomètres, avec un maximum de 60^{mm} par mètre pour les déclivités. La dépense prévue s'élevait à sept millions environ, y compris le matériel roulant, l'équipement électrique de la ligne et la création d'une usine de 1.000 chevaux au pont du Loup. Les résultats obtenus étaient très encourageants puisque, avec une dépense moindre, on avait la possibilité de faire une ligne deux fois plus longue que celle de La Freissinouse à Saint-Bonnet, en remplaçant, il est vrai, la voie normale prévue pour celle-ci, par la voie d'un mètre. La possibilité d'employer la traction électrique ne laissait d'ailleurs aucun doute, d'après les avant-projets qui avaient été dressés par plusieurs constructeurs, choisis parmi les plus sérieux et les plus compétents.

La question était donc résolue au point de vue technique, mais il restait à trouver un concessionnaire. La compagnie P.-L.-M. était tout indiquée et des propositions lui furent faites en vue de la substitution de la nouvelle ligne à l'ancienne. Mais cette compagnie qui avait accepté sans enthousiasme la concession éventuelle de la ligne de La Freissinouse à Saint-Bonnet, qui lui paraissait devoir être peu productive et d'une exploitation coûteuse, trouva, dans les modifications proposées, un prétexte pour se dérober. Néanmoins sa réponse se fit attendre jusqu'en 1898. C'était un refus. Il n'est pas inutile, à ce propos, de rappeler qu'à la même époque la compagnie P.-L.-M. projetait la construction d'une ligne également à voie étroite et à traction électrique, présentant des difficultés beaucoup plus

grandes, puisqu'il s'agissait de gravir de longues rampes de 90^{mm} par mètre. Nous voulons parler de la ligne du Fayet à Chamonix qui a été exécutée quelques années plus tard et où des difficultés, assurément très grandes, ont été résolues à coups de millions.

En présence du refus de la compagnie P.-L.-M., il ne restait plus qu'à se tourner vers l'industrie privée.

A cette époque plusieurs demandeurs se disputaient la concession de la ligne de La Mure à Corps, avec embranchement sur le pèlerinage de La Salette. Leur but n'était pas uniquement la concession de cette ligne; ils convoitaient aussi l'importante et productive ligne de Saint-Georges-de-Commiers à La Mure. Cette dernière ligne, qui avait été construite par l'Etat, était exploitée par la compagnie de Fives-Lille, en vertu d'un bail qui devait expirer le 1^{er} août 1898 et ne devait pas être renouvelé.

Dans ces conditions, l'Administration des Travaux Publics jugea que le meilleur parti à prendre consistait à englober dans une concession unique la ligne de Saint-Georges à La Mure, celle de La Mure à Corps, et celle de Gap à Corps. Les ingénieurs des Hautes-Alpes et de l'Isère furent invités à se concerter au sujet du programme à élaborer. La traction électrique fut admise en principe. M. Haour, appuyé par un groupe de financiers lyonnais, fut agréé comme demandeur en concession.

De nouvelles études furent alors faites par M. Haour qui adopta un tracé différant peu du nôtre, mais établi par mesure d'économie sur la route nationale n° 85, partout où c'était possible, c'est-à-dire sur la moitié environ du parcours entre Gap et La Mure. Ces études portèrent aussi sur l'aménagement des forces motrices du Drac, entre le confluent de la Séveraisse et le confluent du torrent de La Salette, par la création de deux grandes chutes, l'une au pont du Loup, l'autre en dessous de Quet. L'utilisation d'un autre tronçon du Drac, entre les ponts de Ponsonnas et de Cognet, fut également prévue. Cela faisait, au total, une puissance de 12.000 chevaux en basses eaux, et de plus de 20.000 chevaux en eaux moyennes. C'est sur l'initiative

de M. Tavernier, que ce vaste programme fut adopté. M. Tavernier pensait que, d'une part, la création de la voie ferrée pourrait mettre en valeur les forces motrices du Drac, et que d'autre part leur utilisation donnerait naissance à des industries qui assureraient un trafic rémunérateur au chemin de fer, de telle sorte que les deux entreprises se seraient prêté un mutuel appui. Et certes on pouvait espérer, en 1898, qu'il en serait ainsi, étant donné l'essor pris dans l'Isère et la Savoie par l'industrie des chutes d'eau.

L'utilisation des forces du Drac devait faire l'objet d'une concession distincte, avec obligation de fournir de l'énergie électrique au chemin de fer et d'en vendre dans la région, à un tarif déterminé.

Telles sont les grandes lignes du projet de 1898 qui comportait en résumé : la création d'un chemin de fer de 90 kilomètres, y compris deux embranchements, l'installation de la traction électrique sur les lignes projetées, et sur celle de Saint-Georges à La Mure, et l'aménagement d'une force hydraulique de 20.000 chevaux sur le Drac.

M. Haour termina ses études en 1899 et il résultait des avant-projets dressés par lui que la dépense totale devait atteindre 25 millions. Malgré ce chiffre élevé, l'affaire se présentait au point de vue financier dans des conditions très acceptables. La ligne de Saint-Georges à La Mure donnait, en effet, un produit net de plus de 300.000 francs par an, représentant une véritable garantie d'intérêt pour les lignes à construire. D'autre part, il semblait que l'on pouvait compter sur une recette considérable, à provenir de la vente des forces motrices, qui, ajoutée à la recette du chemin de fer, devait assurer un intérêt de 4 à 5 % au capital engagé, et même davantage dans l'avenir.

Les deux demandes de concession faites par M. Haour (chemin de fer et chutes d'eau), accompagnées chacune d'un avant-projet, furent soumises à l'enquête d'utilité publique en 1899. Les résultats des deux enquêtes furent favorables au projet.

Après d'assez laborieuses négociations entre les ingé-

nieurs et le demandeur en concession, un projet de convention entre celui-ci et l'Etat fut arrêté, ainsi qu'un projet de cahier des charges pour chacune des deux concessions. Puis le dossier complet de l'affaire fut adressé au Ministre des Travaux Publics vers la fin de mars 1899. L'instruction des demandes de M. Haour exigea beaucoup de temps car la déclaration d'utilité publique qui était demandée pour des chutes d'eau constituait un cas absolument nouveau, étant donné qu'elles étaient destinées en partie à desservir une distribution publique d'énergie électrique. Ce fut seulement au mois d'août 1900 que le Ministre approuva les projets de convention et cahiers des charges, après avis du Conseil général des Ponts et Chaussées. Le moment était alors venu de soumettre l'affaire au Parlement et de déposer un projet de loi portant déclaration d'utilité publique des travaux projetés, et sanctionnant les accords intervenus entre le Ministre et M. Haour. Mais cela ne pouvait se faire qu'autant que ce dernier aurait préalablement justifié qu'il disposait des moyens financiers nécessaires pour mener à bonne fin l'œuvre projetée. Or, ce fut là que les choses se gâtèrent. L'industrie des chutes d'eau venait, en effet, d'entrer dans une période de crise aigüe dont elle n'est pas encore complètement sortie aujourd'hui.

L'aménagement hâtif de nombreuses et puissantes chutes d'eau avait été fondé sur le développement des industries électro-chimiques, et notamment sur celle du carbure de calcium. Mais on ne trouva pas de débouchés suffisants pour des produits fabriqués en quantités excessives. Beaucoup d'usines furent réduites au chômage et l'on s'aperçut que l'on était allé trop vite en besogne.

En même temps, une crise sévissait sur les chemins de fer d'intérêt local et les tramways. Beaucoup de lignes avaient été construites avec des subventions ou des garanties d'intérêt insuffisantes, de telle sorte que le marché se trouvait encombré de valeurs dépréciées et que l'on ne trouvait plus un seul banquier disposé à lancer des affaires de cette nature.

Ce qui était possible en 1898 devenait impraticable deux

ans plus tard. Une fois de plus le chemin de fer du Champsaur jouait de malheur.

M. Haour continuait néanmoins ses démarches. Et deux autres demandeurs en concession, pas plus heureux que lui, tentèrent la même aventure.

Pendant ce temps, le Conseil général émettait des vœux de plus en plus pressants en faveur de l'exécution de ce chemin de fer, et les représentants des Hautes-Alpes au Parlement faisaient des démarches actives.

De son côté, le Ministre des Travaux Publics pressait les demandeurs en concession de lui donner une réponse définitive, mais au mois d'avril 1902 on n'avait encore reçu aucune réponse satisfaisante, et il était clair qu'il n'y avait aucun espoir d'aboutir de ce côté.

Dans leur session d'août de la même année, les Conseils généraux des Hautes-Alpes et de l'Isère émirent un vœu identique ayant pour objet la simplification du projet et l'exécution par l'Etat et à ses frais du chemin de fer de Gap à La Mure, à l'exception des installations électriques qui devaient, de même que le matériel roulant, être laissées à la charge du concessionnaire.

Il est certain que le projet avait besoin d'être allégé. L'aménagement sur une vaste échelle des forces hydrauliques du Drac, loin de faciliter la réalisation du chemin de fer, la paralysait au contraire. Il fallait donc se borner à ne produire que la force nécessaire aux besoins de la traction des trains.

Comme suite au vœu des Conseils généraux, M. Pérouse, directeur des chemins de fer, invita M. Rivoire-Vicat, ingénieur en chef du département de l'Isère, à lui adresser des propositions au sujet d'une combinaison comportant une intervention plus directe de l'Etat.

Dans un rapport très documenté, M. Rivoire-Vicat montra que l'exécution par l'Etat était la seule solution possible et qu'en présence des bons résultats, que donnait l'exploitation par l'Etat sur la ligne de La Mure il y avait lieu de prévoir l'extension de ce mode d'exploitation jusqu'à Gap. Il fit ressortir diverses économies pouvant être réali-

sées sur le projet Haour, notamment par l'abandon complet des chutes d'eau et des usines hydro-électriques.

Il faut remarquer, en effet, que l'énergie électrique, que l'on transporte facilement à de grandes distances, pourra être achetée facilement à des prix avantageux en s'adressant aux industriels de la région.

L'Administration supérieure adopta en principe la solution proposée par M. Rivoire-Vicat, mais il s'agissait de trouver les fonds nécessaires, soit une dizaine de millions. L'inscription de cette dépense au budget de l'Etat, même en l'échelonnant sur plusieurs exercices, ne paraissait pas possible, de sorte qu'il fallait se décider à recourir à un emprunt. En la circonstance, le seul prêteur possible serait la Cie P.-L.-M. qui est déjà en compte avec l'Etat pour la construction des lignes des conventions de 1883. On sait, en effet, que pour l'exécution de ces lignes, la Compagnie fait l'avance de la dépense totale et que l'Etat se libère de sa part par voie d'annuités. Mais ici le cas n'est plus le même puisqu'il ne s'agit pas d'une ligne concédée à la Compagnie P.-L.-M. Il a été néanmoins possible de trouver une solution dans les conditions suivantes.

Etant admis que le chemin de fer de La Freissinouse à St-Bonnet ne sera pas exécuté, la Compagnie P.-L.-M. a demandé, paraît-il, le déclassement de cette ligne, en vue d'obtenir le classement d'une autre ligne qui bénéficierait, par conséquent, de la subvention de l'Etat.

M. Pérouse, directeur des chemins de fer, aurait répondu que le déclassement sollicité ne se ferait que lorsque la réalisation du chemin de fer de Gap à La Mure serait complètement assurée. Tel aurait été le point de départ des négociations qui ont abouti à la signature de la convention dont nous avons parlé au début de cet historique.

Disons, en terminant, quelques mots du projet lui-même, tel qu'on peut le prévoir aujourd'hui.

Le tracé, partant de Gap, montera le plus directement possible au col de Manse, descendra dans le Champsaur au Forest-Saint-Julien, passera au-dessous de Saint-Laurent, rejoindra à Brutinel la route nationale n° 85 qu'il suivra

jusqu'au pont d'Aubessagne, s'élèvera sur le plateau de Chauffayer, descendra au pont des Richards et arrivera à Corps en passant par La Trinité. Dans l'Isère le tracé suivra en général la route nationale jusqu'aux Egats, puis il fera une boucle dans le Valbonnais, avant d'aboutir à La Mure. Dans les Hautes-Alpes, il y aura des gares à Romette, au col de Manse, près du Pont-de-Frappe, à St-Laurent, aux Barraques, à Chauffayer, et à St-Firmin ; il y aura aussi un certain nombre de haltes.

Les trains de voyageurs seront formés par une automotrice et une ou deux voitures ordinaires. Ces trains seront éclairés et chauffés par l'électricité. Le voyage de Gap à St-Bonnet se fera donc très agréablement, même en plein hiver.

Les trains de marchandises seront remorqués par des locomotives électriques. Dès à présent le problème de la traction est résolu. Il suffit pour s'en convaincre d'aller voir fonctionner la puissante locomotive électrique qui a été construite pour la ligne de La Mure. Cette machine a une puissance de 500 chevaux et pèse 50 tonnes. Les essais qui sont faits entre les gares de La Motte-les-Bains et La Motte-d'Aveillans montrent que son fonctionnement est parfait. Une telle locomotive pourrait remorquer sur la rampe maxima de 50^{mm} de la ligne projetée des trains pesant 70 tonnes, ce qui sera bien plus que suffisant.

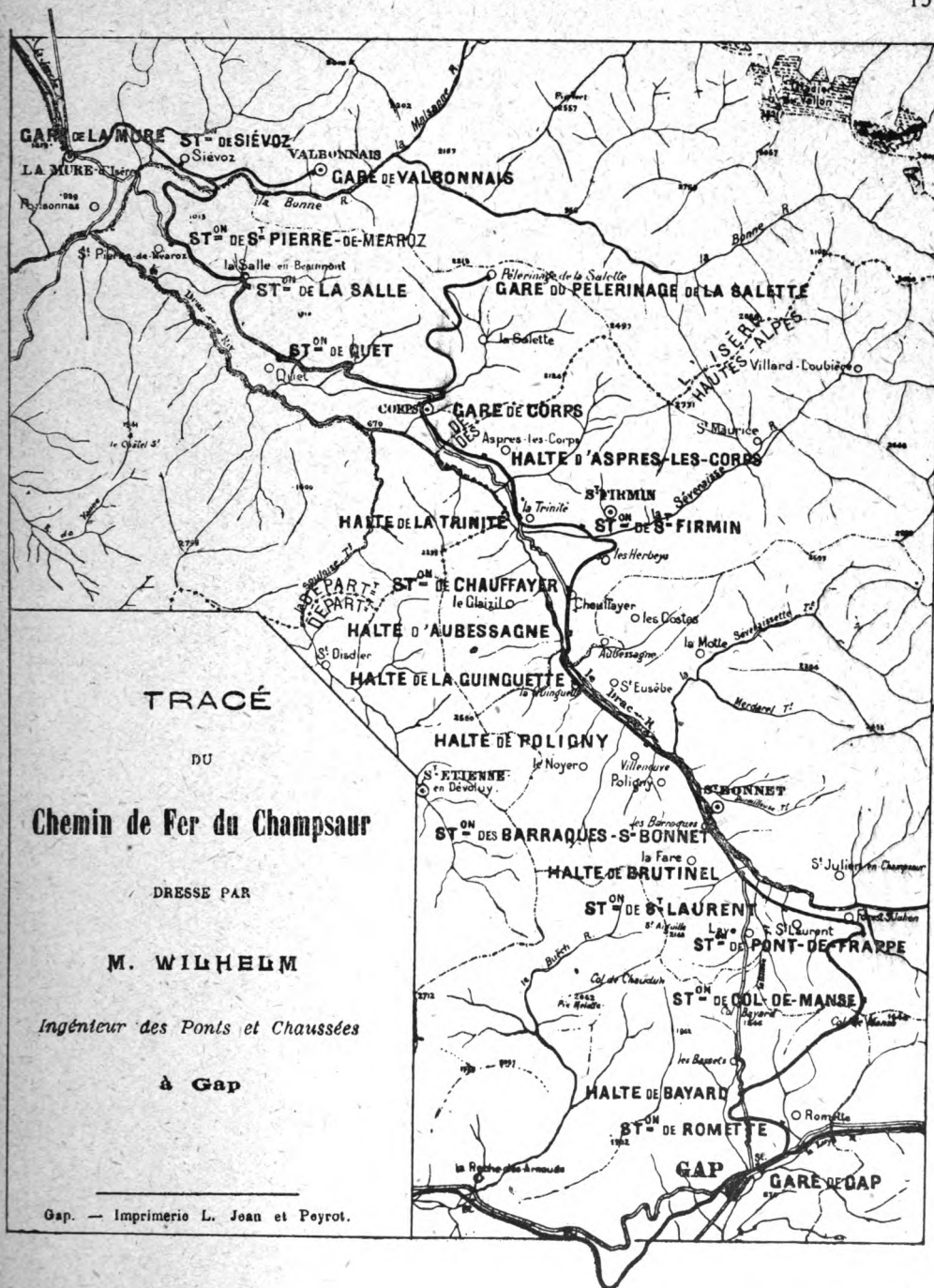
L'énergie électrique nécessaire à la traction des trains sera produite dans des usines déjà existantes, ou à créer, sur le Drac ou la Séveraisse. L'Etat ne construira pas d'usines et se bornera à acheter l'énergie, qui lui sera certainement livrée à bas prix, sous la forme d'un courant triphasé à haute tension (15.000 à 20.000 volts). Ce courant sera reçu dans un certain nombre de sous-stations de transformation, produisant un courant d'une tension moyenne (500 à 2.000 volts) qui sera envoyé dans les lignes aériennes sur lesquelles s'effectuera la prise de courant des trains.

Espérons maintenant que l'année 1904, qui va commencer, ne se terminera pas sans que les représentants des

Hautes-Alpes et de l'Isère aient obtenu du Parlement un vote décisif. Un échec paraîtrait inadmissible alors que la Chambre des députés vient de voter le projet de loi relatif à la ligne de Chorges à Barcelonnette qui coûtera quinze millions.

Décembre 1903.

PLAN.





NOTICE

Sur la Vie et les Travaux

DE

L'ABBÉ CAIRE

Ornithologiste

Par LÉON OLPHE-GALLIARD

(Œuvre posthume)

On est né peintre, musicien, poète, mathématicien et aussi naturaliste, ce qui est le plus rare, surtout dans les contrées éloignées des grands spectacles de la nature. L'abbé Caire, dont nous allons esquisser la vie, avait apporté en naissant le goût de l'histoire naturelle et se trouva placé heureusement dans les meilleures conditions par les ressources que lui offraient son pays natal Les Sanières, dont la situation était propre à développer ses heureuses dispositions.

Voici la description des Sanières que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Donneaud, qui en est le curé :

« La paroisse des Sanières, dont la population n'excède
« pas 350 âmes, se trouve admirablement située. Elle est à
« un kilomètre de Jausiers, important chef-lieu, et à six
« kilomètres de Barcelonnette, chef-lieu d'arrondissement.
« Posée sur la rive droite de l'Ubaye, elle bénéficie toute

« l'année d'un beau soleil, qui ne disparaît aux petits jours
 « qu'à 4 heures du soir, tout en se montrant à l'horizon à
 « 8 heures du matin. Son terroir, quoique pierreux, est
 « très productif, grâce aux divers canaux d'arrosage, qui
 « servent à l'humecter. Les productions sont assez variées
 « pour un pays de montagnes. Le village, divisé en quatre
 « petits hameaux distants l'un de l'autre de 2 à 300 mètres
 « seulement, renferme bon nombre de jolis vergers et de
 « fort belles habitations ; plusieurs portent le nom de châ-
 « teaux et ont coûté plus de 10.000 francs. Les jeunes gens
 « émigrent et s'en vont faire fortune au Mexique. Ceux qui
 « réussissent et qui reviennent au pays, font construire de
 « gracieuses villas. L'église, construite en forme de croix
 « latine est très élégante et bien ornée. La paroisse est tra-
 « versée par la route nationale et le roulage y est fréquent.
 « Voitures particulières, voitures publiques, fourgons de
 « l'armée (car il y a des chasseurs et de l'artillerie à Jau-
 « siers, et le fort de Tournoux, où hiverne un bataillon,
 « n'est qu'à 6 kilomètres plus haut) donnent de la vie au
 « pays. En un mot Les Sanières, par son site, par son cli-
 « mat, par l'aisance relative qui y règne, est le village le
 « plus coquet et le plus agréable de l'arrondissement. De
 « fait, M. l'abbé Caire avait fait construire une petite cha-
 « pelle à côté de sa maison d'habitation, mais il n'y a abso-
 « lument rien de remarquable dans cette construction qui
 « est devenue un bûcher. Son Musée n'avait rien de parti-
 « culier non plus extérieurement. Actuellement il sert de
 « remise...

DONNEAUD, curé ».

Les Sanières le 27 janvier 1890.

Complétons cette intéressante description par d'autres détails qui nous ont été transmis.

Ce modeste hameau où s'était écoulée son enfance, et qu'il revenait habiter avec la joie que procure le retour au foyer de la famille, s'élève sur un mamelon qui domine l'Ubaye sur plusieurs kilomètres de son parcours. Il est adossé à une haute montagne de laquelle descend un tor-

rent impétueux allant mêler ses eaux à celles de l'Ubaye, à une faible distance du village. De la maison du prêtre naturaliste on jouit d'un ravissant coup d'œil : la vue embrasse presque toute la vallée qui s'étend de Jausiers à Barcelonnette et suit avec satisfaction les nombreux méandres que forme le torrent au milieu du vaste lit qu'il s'est formé. Au delà, l'horizon est borné par la chaîne de montagnes qui sépare l'arrondissement de Barcelonnette de celui de Digne et qui dérobe aux regards les premiers villages des Alpes méridionales.

Caire Joseph-Adolphe, naquit le 9 mars 1809¹ au hameau des Sanières, commune de Jausiers, arrondissement de Barcelonnette. Il appartenait à une ancienne famille depuis longtemps fixée dans le pays et jouissant d'une assez grande aisance. Au sein de cette famille très honorablement connue, il puisa les sentiments élevés dont il fit preuve au cours de sa longue existence.

Dès son jeune âge, l'abbé Caire manifesta un goût très vif pour les exercices religieux. Cette disposition naturelle fut encouragée par sa pieuse mère, qui pressentant déjà une vocation sacerdotale, remerciait Dieu de lui avoir donné un fils appelé peut être à l'honneur des fonctions ecclésiastiques, honneur particulièrement envié par toutes les familles, fières alors de compter un prêtre parmi leurs enfants. Cette satisfaction était réservée à la famille Caire.

Le jeune Adolphe commença ses études de bonne heure et se fit remarquer par ses qualités variées qui devaient plus tard se développer et rendre son commerce si agréable pour ses nombreux amis. Jugement droit, intelligence vive, activité, qu'aucun obstacle ne rebute, tels étaient les dons que l'abbé Caire avait reçus en naissant. Les étapes de la vie scolaire furent toutes marquées par des succès qui fai-

¹ « Les renseignements que je vous ai fournis au sujet de la naissance et de l'ordination de l'abbé Caire sont authentiques. Les derniers je les ai puisés aux Archives de l'Évêché et les premiers dans mes registres de paroisse. L'abbé Caire a été baptisé le 11 mars, mais il est né le 9 ». Donneaud curé, le 4 mars 1891.

saient présager que le jeune collégien, futur lévite, fournirait une carrière brillante.

En 1834, M. Caire reçut la consécration sacerdotale et fut appelé à exercer son ministère à Riez,

Après quinze années passées à Riez¹ et à Moustiers, il fut obligé d'abandonner la cure à lui confiée. L'asthme dont il était atteint lui rendait impossible l'exercice de ses fonctions; en pleine possession de ses facultés, il dut songer à la retraite. Il revint donc au pays paternel qu'il ne quitta plus.

En effet, d'après une lettre de l'abbé Caire en notre possession, il était à Moustiers au commencement de l'année 1850.

Avant de parler de l'abbé Caire comme ornithologiste, il faut faire son éloge comme prêtre.

L'abbé Caire était d'une piété exemplaire et sa foi, dit M. le Curé Donneaud était très vive. Son désintéressement était extrême de même que sa générosité, et il allait au devant des désirs de chacun, tant était grand son empressement à obliger. Mais ce qui le distinguait surtout c'était sa reconnaissance pour le moindre service qu'on lui rendait et ses sentiments affectueux à l'égard de ses amis. C'est dans sa correspondance que l'on trouve le véritable reflet de son caractère. Ce qui paraissait le peiner par dessus tout était l'indifférence de quelques-uns à son égard ou leur peu d'empressement à lui écrire. Souvent il se plaignait de la lenteur que l'on mettait à lui répondre, tandis que lui-même écrivait souvent et longuement. Il était loin de faire comme tant d'autres qui se bornent à quelques lignes tracées à la hâte et comme par acquit de conscience. Dans ses rapports d'échanges avec les autres ornithologistes, l'abbé Caire paraissait toujours fâché de la retenue et de la discrétion que l'on observait vis-à-vis de lui. Il répétait dans ses lettres; « Demandez beaucoup et souvent ». Il faut

¹ « A été placé vicaire à Riez le 1^{er} juillet de la même année. Quitta Riez le 1^{er} février 1848 pour aller à Moustiers, où il a rempli les mêmes fonctions de vicaire jusqu'au 1^{er} mars 1849, époque à laquelle il s'est retiré définitivement aux Sanières ». (Donneaud, curé aux Sanières, lettre du 9 sept. 1889).

ajouter que rien n'égalait l'empressement qu'il mettait à s'associer aux chagrins de ses amis en leur prodiguant toutes les consolations qu'il pouvait leur offrir.

Mais laissons l'abbé Caire se dépeindre lui-même et citons quelques passages de sa correspondance; ils seront plus éloquents en sa faveur que tout ce que l'on pourrait dire :

Aux Sanières, 8 juin 1852.

« Vous me disiez de vous faire tenir par l'intermédiaire
« de M. de Creuze les oiseaux et les œufs que vous désiriez.
« Hélas ! cher ami, cela augmente ma désolation, ou le
« brave et excellent M. de Creuze n'est plus au nombre des
« vivants, ou j'ai perdu son crédit, son estime et sa con-
« fiance parce que j'ai différé.....

Aux Sanières, le 13 décembre 1853.

« J'ai reçu avec beaucoup de peine, comme vous le pen-
« sez bien, la triste nouvelle que vous m'avez donnée, ainsi
« que le fils de Creuze qui m'a écrit à ce sujet par le même
« courrier ; je regretterai toute ma vie la perte d'un si digne
« homme, si généreux correspondant, si bon chrétien, si
« fidèle ami... Il aura reçu dans le Ciel la récompense de
« tous ses mérites ».

Aux Sanières le 6 janvier 1854.

« Bien cher ami,

« Je vous sais bien bon gré d'avoir pris les devants et
« d'avoir rompu le silence qui régnait depuis longtemps
« entre nous. Je craignais déjà que vous n'eussiez usé votre
« goût pour l'ornithologie.

« ...Je suis en relations avec plusieurs médecins, les uns
« docteurs, les autres étudiants, mais la science de la
« nature a toujours beaucoup d'attraits pour eux et toutes
« les médecines et tous les malades du monde ne leur font
« pas oublier la délicieuse science de l'ornithologie.

« J'ai été occupé et très occupé pendant que j'exerçais
 « encore mon saint ministère ; mais quand je n'avais pas le
 « temps le jour, je m'occupais des oiseaux la nuit... »

Il faut ajouter à l'énumération des qualités de l'abbé Caire qu'il était complètement étranger à tout sentiment de jalousie à l'égard des autres et qu'il se réjouissait de toute bonne fortune qui leur arrivait et s'empressait de les en féliciter. On voyait d'après ses propres expressions qu'il en ressentait de la joie comme pour lui-même.

« M. Caire était impatient de l'oisiveté. Dans sa retraite
 « prématurée, il ne pouvait rester inactif et se contenter de
 « la vie calme et paisible que sa santé lui imposait. En
 « quête d'une occupation en rapport avec sa qualité de pré-
 « tre, il se tourna vers l'étude des sciences naturelles. En
 « feuilletant le livre si vaste de la Nature, est-ce qu'un
 « prêtre ne découvre pas à chaque pas l'œuvre grandiose de
 « la divine Providence ? Scruter les merveilles de la nature,
 « n'est-ce pas approfondir l'étude de la divinité, qui donne
 « à l'oiseau sa gracieuse agilité et la beauté de son plu-
 « mage, à la fleur son parfum exquis et ses couleurs bril-
 « lantes ? Ces considérations décidèrent l'abbé Caire à
 « entreprendre l'étude de la zoologie et plus spécialement
 « de l'ornithologie. Le pays qu'il habitait aurait dû peut
 « être l'entraîner vers l'étude de la botanique : la flore si
 « riche et si variée des Alpes offrait un vaste champ à ses
 « explorations. Mais pour le botaniste, l'hiver est une sai-
 « son improductive, son activité sommeille. L'abbé Caire
 « ne voulait point connaître le repos. D'ailleurs, plusieurs
 « de ses amis s'étaient voués à l'étude de la flore de ses
 « chères montagnes. Il préféra se frayer à lui-même une
 « voie et faire œuvre nouvelle et partant plus utile.

« Son plan fut vite tracé et il se mit à l'œuvre pendant
 « trente ans pour en poursuivre l'exécution. Il avait résolu
 « de former une collection de tous les oiseaux d'Europe et
 « de tous leurs œufs.

« Il attachait un grand prix à cette seconde collection
 « qu'il n'avait pu former qu'après une étude approfondie

« des migrations des oiseaux aux différentes époques de l'année.

« M. Caire a bien des fois, malgré ses souffrances et son âge avancé, exploré toutes les montagnes qui entouraient sa demeure. Sa tenacité était telle qu'on l'a vu à plusieurs reprises visiter le même jour les deux chaînes de montagnes qui enserrent la vallée. Ses excursions étaient souvent fructueuses. Un aigle magnifique pris au piège faisait oublier les fatigues d'une ascension longue et pénible. L'insuccès ne le décourageait pas ; il ne se donnait de repos qu'après la capture de l'oiseau tant recherché.

« Un jour il remarque un oiseau énorme qui prend ses ébats au milieu des rochers qui dominent sa demeure. Il se met en campagne sans retard, et après mille difficultés, il est assez heureux pour rapporter la bête poursuivie, superbe gypaète. Sa présence dans la contrée était un fait anormal. Néanmoins M. Caire est convaincu que l'oiseau ne s'est pas aventuré seul dans la région. Il donne ses instructions à tous les chasseurs du pays, et il parvient à s'emparer d'un second gypaète, à 30 kilomètres de distance. L'occasion fut unique (Tremerey)¹.

En effet l'abbé Caire était bien secondé par les chasseurs, qui saisissaient avec empressement l'occasion de lui offrir leurs services. Nous lui avons entendu raconter que passant devant la demeure d'un paysan, il aperçut les débris d'un aigle. S'étant approché de celui-ci il lui demanda s'il en tuait beaucoup et ce qu'il en faisait : « Oh ! rien ! Que voulez vous qu'on en fasse ? On le donne aux enfants qui s'en amusent et ensuite on le jette ».

L'abbé Caire ayant recommandé au chasseur de lui

¹ Nous avons appris, probablement de M. Fortuné Rolland, correspondant de l'abbé Caire, qu'il trouva un jour l'occasion de se procurer un exemplaire de l'œuf du gypaète, mais celui qui le possédait ne voulait le céder qu'à un prix très élevé, 60 francs environ. Malgré l'extrême désir d'en faire l'acquisition, l'abbé Caire eut la force de se dominer et écrivit à son correspondant que sa conscience ne lui permettait pas de consacrer une si forte somme à une acquisition semblable.

apporter tous les oiseaux de cette espèce qu'il pourrait abattre et lui ayant promis la somme de trente sous pour chaque sujet, le chasseur parut enchanté de cette offre, ajoutant que c'était pour lui une bonne fortune que de recevoir quelque chose pour un gibier qui ne valait rien : « Trente sous ! mais au moins avec cela on peut acheter « du pain ».

Nous sommes heureux de pouvoir enregistrer ce petit détail que nous tenons de l'abbé Caire lui-même, dans la visite qu'il a bien voulu nous faire au mois d'août 1846 à Irigny. A cette époque M. Caire était venu à Lyon accompagner son père qui souffrait d'un anévrisme et qui devait suivre le traitement¹ du savant docteur Pétrequin, dont il ne parlait qu'avec reconnaissance.

Malheureusement la cure ne fut pas radicale car une lettre datée du 23 mai 1847 annonçait la perte qu'il venait de faire ainsi que celle de sa mère, et l'informait en même temps que son frère et sa belle-sœur étaient à toute extrémité.

Si nous entrons dans quelques détails un peu minutieux c'est afin de ne négliger aucun trait qui puisse contribuer à dépeindre cet ecclésiastique vénérable et à le faire connaître.

Pendant son séjour à Lyon, l'abbé Caire voulut entrer en relation avec tous ceux qui, à cette époque, s'occupaient d'ornithologie. C'est ainsi qu'il fit la connaissance du Docteur Bifferi, qui possédait une fort belle collection d'oiseaux ; de M. Falque, dont la spécialité était l'oologie, et du brave de Creuze, qui avait installé un musée dans une chambre vers le milieu de l'Allée de l'Orgue et qui s'occupait de taxidermie pour les divers amateurs qui se présentaient chez lui.

Les instants que l'abbé Caire nous a accordés ont été trop courts pour lui permettre de satisfaire notre curiosité et de nous faire profiter de son expérience. Les réponses à nos questions sur son Musée, sur la Faune des Sanières, une promenade avec le fusil autour de la maison d'habita-

¹ Par l'acupuncture.

tion occupèrent tout le temps jusqu'au moment de la séparation. Dans cette petite exploration, l'abbé Caire nous enseignait comment un naturaliste devait faire ses recherches et disait : « On dirait qu'il n'y a point d'oiseaux, il faut savoir les chercher », et en effet, il nous en faisait découvrir.

Ayant abattu un petit oiseau, l'abbé Caire saisit le scalpel pour nous faire part de ses procédés. Il n'oubliait pas dans la conversation ceux qui étaient ses amis et il ne se lassait pas de faire l'éloge de M. Gerbe, le célèbre collaborateur de Degland.

Il fallut enfin se quitter, avec mille promesses de ne pas se perdre de vue ; et peu de temps après commença un échange de lettres qui dura assez longtemps. Malheureusement nous ne devions plus revoir l'abbé Caire.

Dans une de ses lettres (celle du 8 juin 1852), l'abbé Caire parlait d'un voyage qu'il avait fait en Provence et se réjouissait de ses bonnes acquisitions.

Les recherches intelligentes et fructueuses de M. Caire ne tardèrent pas à le signaler à l'attention des ornithologistes. D'ailleurs il écrivit quelques fois des comptes rendus de ses découvertes¹.

Il parvint ainsi à se mettre en relation avec des naturalistes éminents² non seulement de France, mais de presque toute l'Europe. Il eut de nombreux correspondants en Russie, en Allemagne, en Suède et Norvège, en Espagne, etc.

Ces relations avec les divers pays de l'Europe lui permirent d'accroître les ressources du Musée dont il avait commencé les premières ébauches. Grâce aux échanges qu'il sut pratiquer³ avec un grand désintéressement, il réussit à augmenter la variété de ses collections.

¹ Ces comptes rendus n'ont probablement pas été publiés, car on ne les trouve pas cités dans les Bibliographies ornithologiques, à l'exception d'un Mémoire sur le *Lagopède* dont nous parlerons plus loin.

² Degland, Gerbe, Baldamus, Sundevall, de Graelles et autres.

³ Aussi l'abbé Caire a-t-il enrichi la plupart des Musées de l'Europe en leur envoyant des oiseaux rares de ses montagnes et des mammi-

Une circonstance vint aussi favoriser ses débuts. Deux de ses frères étaient allés fonder à Mexico un établissement commercial qui devint très prospère. Ils furent heureux, toutes les fois que l'occasion se présentait, d'expédier en Europe quelques oiseaux rares trouvés au Mexique. Grâce à ces généreux envois, la collection de l'abbé Caire prenait une réelle importance¹. Elle faisait l'admiration de toutes les personnes qui avaient la bonne fortune de la visiter et de connaître en même temps le savant modeste, si sympathique, qui avait consacré à cette œuvre son talent, son activité, sa petite aisance et sa santé. Ils sont nombreux les naturalistes qui ont franchi le seuil de ce petit musée, véritable sanctuaire édifié par lui pour étudier la nature à côté du véritable sanctuaire qu'il avait également fait construire pour honorer et prier Dieu dans ses oraisons, comme il le faisait tout près de là dans ses continuels travaux. Ils sont plus nombreux encore ceux qui ont eu le désir de voir l'abbé Caire et le résultat de ses études ininterrompues. On avait un vif désir de connaître cet humble prêtre qui cultivait la science pour elle-même, sans jamais tirer vanité de ses succès, qui ne demandait qu'à prouver à ses nombreux correspondants et amis que son obligeance était sans bornes. Rendre service était pour lui une joie suprême²; et sa modestie lui suggérait mille artifices pour se dissimuler aux éloges et aux remerciements.

frères peu connus avec des observations qu'il a communiquées à M. Gerbe. Il ne faut omettre de parler de M. Théodore Doublier, entomologiste distingué, de Draguignan (dont M. Et. Mulsant a publié une notice biographique, *Ann. soc. Linn.*, Lyon, p. 175, 1856) qui lui demandait des oiseaux probablement pour la collection de M. Jouffret de la même ville.

¹ Cependant dans une de ses lettres datée des Sanières le 28 janvier 1854, l'abbé Caire dit : « Je ne fais pas collection d'oiseaux exotiques... » Je me suis décidé à en acheter quelques-uns comme ornement dans mon petit musée, mais à condition qu'ils aient un beau plumage... ».

² Ayant reçu des envois du Docteur Bifferi, ornithologiste de Lyon, l'abbé Caire (lettre du 8 juin 1840) dit : « Je tiens à lui être reconnaissant pour les bontés qu'il a eues pour moi l'an passé. La reconnaissance est pour moi un des devoirs les plus sacrés ».

Cette modestie, elle était bien réelle. Jamais l'abbé Caire ne voulut céder aux instances pressantes qui l'invitaient à se rendre aux congrès tenus en Russie, en Allemagne, en Suède, en Italie, en Espagne. Il résista aux démarches répétées que firent des correspondants du Muséum à Paris, qui le tenaient en si haute estime qu'ils ne craignaient point de modifier leur itinéraire pour venir souvent rendre visite à cet humble prêtre.

Il céda pourtant un jour à des sollicitations répétées d'un autre genre. Il consentit à dresser le catalogue des richesses que contenait son Musée. Il se proposa même de faire colorier¹ le dessin de ses oiseaux et de compléter chaque gravure par une notice succincte. C'était se départir de son antique réserve. C'était pour lui, céder à un mouvement de vanité contraire à tous les actes d'une vie simple, obscure et humble à l'excès. Avant que ce projet ait été mis à exécution, Dieu le rappela à lui pour lui accorder la récompense qu'il réserve à ses élus.

En 1870, un ami² de M. Caire esquissa quelques vers sur la vallée de Barcelonnette. Il décrivit avec bonheur le cabinet ornithologique laborieusement formé aux Sanières.

Non loin du temple Saint-s'élève un Sanctuaire
Qu'un enfant de Buffon, dans son humble carrière,
Enrichit chaque jour de trésors précieux.
Que j'aime à contempler tant de rares merveilles
Qui d'un Lévite obscur éternisent les veilles
Les races, les instincts, les formes, la beauté,
Que m'offrent ces oiseaux dans leur variété.

Comme ornithologiste, l'abbé Caire possédait cet enthousiasme qui n'est donné qu'à un petit nombre, que l'on n'acquiert pas et qui se manifeste à la moindre occasion. Il offrait sous ce rapport des traits de ressemblance frappants avec l'immortel ornithologiste allemand Christian-Ludwig

¹ L'abbé Caire nous avait déjà fait part de cette intention (Lettre du 27 octobre 1852).

² M. Pinoncely, de Larche, sur la frontière d'Italie, canton de St-Paul, où il avait une étude de notaire.

Brehm, et se plaisait à donner à l'ornithologie le titre de *délicieuse science*. (Lettre du 6 janvier 1852. — « Je suis en « relation avec plusieurs médecins... mais la science de la « nature a toujours beaucoup d'attrait pour eux, ...tous « les malades du monde ne leur font pas oublier la *déli- « cieuse science* de l'ornithologie) ».

Nous avons dit que l'abbé Caire et Brehm se ressemblaient sous le rapport de l'enthousiasme pour l'étude de la nature. Là ne se bornaient pas les rapports que l'on pouvait remarquer entre ces deux naturalistes distingués. Ceux qui ont été honorés de la correspondance de celui-ci n'oublieront pas ses sentiments affectueux qui se trouvaient exprimés dans ses lettres et son empressement à obliger ses amis. De même l'abbé Caire répétait : « Je vous demande toujours « un assez long desiderata de votre part. ...Demandez moi « beaucoup, et souvent ». (Lettre du 23 novembre 1847, dans laquelle il se plaignait du silence prolongé de M. Gerbe. « ...Il use largement de la patience de ses amis... »).

Il terminait toujours par des paroles affectueuses telles que « adieu pour la vie, votre dévoué et affectionné ami » ou autres expressions semblables.

Non seulement l'abbé Caire avait le talent d'attirer des visiteurs pour leur montrer sa collection, mais encore il avait celui de la leur faire admirer ; ce qui est le plus difficile, vu le mépris assez général que l'on a pour l'histoire naturelle. Ayant reçu un hérisson des environs de Lyon qu'il avait demandé depuis longtemps, il termina ses remerciements (le 5 octobre 1846) à celui qui le lui avait envoyé, en disant : « Votre hérisson fait l'admiration de tous les « visiteurs de mon cabinet. Cet animal n'existe pas aux « Sanières ».

« Depuis mon arrivée aux Sanières, M. Caire avait « délaissé le fusil ; mais il est très vrai qu'il était chasseur « passionné et qu'il avait même trois chiens¹. Les dernière « années il faisait la chasse aux renards et il en tuait

¹ Des levriers suivant M. F. Rolland, avec lesquels il capturait les lièvres.

« passablement au moyen d'un poison violent qu'il savait
 « confectionner ; ce qui avait fait dire à un plaisant que le
 « jour de la mort de l'abbé Caire, les renards en vie s'étaient
 « réunis et avaient fait une longue et brillante fête. Je sais
 « aussi que l'abbé Caire avait payé quelques procès-ver-
 « baux ». (Donneaud, curé aux Sanières, le 27 janvier
 1890).

Comment est-il possible à un ornithologiste de s'arrêter
 au moment où la tentation est la plus forte, à l'époque où
 la chasse est prohibée et au moment où nous arrivent des
 espèces méridionales, souvent impossibles à observer à une
 autre époque de l'année et revêtues de leur plus belle parure ?
 imposer à l'abbé Caire l'obligation de résister à la tentation
 d'enrichir sa collection de sujets rares et précieux, l'aurait
 désespéré, de même qu'à un botaniste, des herborisations
 dans une saison déterminée. Les législateurs en France
 n'ayant pas songé qu'il pouvait y avoir des naturalistes et
 que la science doit être encouragée, n'ont pas fait exception
 pour eux ¹ et les ont astreint aux mêmes réserves que les
 chasseurs ordinaires, aussi l'abbé Caire a-t-il passé outre,
 sans aucun scrupule de conscience et engageait même ses
 amis à en faire autant.

« J'ai reconnu depuis longtemps l'utilité et la nécessité
 « d'un fusil qui porte juste et loin pour pouvoir le porter
 « partout et en tout temps. ... (Caire le 27 janvier 1850).

Le 6 juillet 1852, il ajoute :

« Avec une canne fusil que l'on démonte à volonté, on
 « peut chasser partout et en tout temps toute espèce d'oi-
 « seaux.

Le 8 juin 1847 l'abbé Caire avait déjà donné à entendre
 qu'il ne se gênait pas pour chasser « ...cela est inévitable
 « pour se procurer beaucoup d'espèces qui ne nous visitent

¹ L'initiative d'une mesure ayant pour but de favoriser les naturalis-
 tes dans leurs recherches aurait été prise par le gouvernement autri-
 chien, signalée par M. le D^r Carl Stolken, de St-Gall, dans une bro-
 chure intitulée: *Gutachten über Vogelschutz un Weitesten Sime.*

« qu'à cette époque¹, ou qui à cette époque ont un plumage
 « tout différent de celui d'hiver ; et au besoin, il faut savoir
 « s'affranchir des entraves. Il y a un axiome de Droit qui
 « dit : Dans tel ou tel cas.

« Domini non sunt rationabiliter inviti.

« La Science ne connaît point de temps, tous sont bons
 « et utiles, sauf pourtant à prendre des précautions, bien
 « entendu... ».

Quoique ses convictions dussent l'éloigner du système républicain, l'abbé Caire trouvait que ce malheur avait pour un temps été bon à quelque chose, c'est ce que prouve ce passage d'une lettre datée du 28 avril 1848. « ...On chasse
 « sans crainte dans nos contrées depuis la République, les
 « gendarmes ne bougent plus, tâchez de faire quelques
 « échappées aux oiseaux aquatiques riverains, pour les
 « avoir en plumage d'été !

L'abbé Caire ramassait beaucoup d'œufs et de nids ; il envoyait beaucoup d'oiseaux à ses correspondants ; ce qui aurait pu animer contre lui les personnes ignorantes et inconsidérées qui, ayant l'histoire naturelle en horreur, sont bien aises de blâmer ceux qui s'y livrent et voudraient même leur susciter des entraves. Ces personnes là devraient réfléchir que le naturaliste le plus passionné ne détruira jamais autant de gibier qu'un simple amateur de chasse qui ne se livrerait à cet exercice qu'à l'époque où elle est permise, celui-ci détruit pour le plaisir de détruire et se trouve quelquefois embarrassé de son gibier qu'il laisse gâter faute de pouvoir l'utiliser.

Comme les choses les plus sérieuses offrent quelquefois un côté plaisant, nous rapporterons une histoire probablement embellie, qui nous a été racontée par M. F. Rollandy, le correspondant de l'abbé Caire.

L'abbé Caire, non content de tirer des oiseaux en temps prohibé, allait aussi à la pêche avec des engins défendus.

Un jour, c'était un dimanche, après avoir dit sa messe, il alla visiter ses filets, mais il aperçut de loin deux gendarmes

¹ Printemps.

qui les examinaient avant lui, et qui se disputaient sur l'auteur véritable de ce méfait l'un soutenant que c'était l'abbé Caire, l'autre prétendant le contraire, mais celui-ci, malgré son asthme se mit à courir et prit si bien les devants qu'il arriva fort à propos vers une maison isolée, qui se trouvait fermée parce que tout le monde en était sorti pour assister à la grand'messe. L'abbé pénétra dans la grange, et soulevant une planche, il réussit à se glisser dans la chambre du propriétaire, où trouvant un bon lit, il s'y étendit pour se reposer et laisser aux gendarmes le temps de perdre patience, et de s'en aller. Il faut ajouter que le même jour l'abbé avait invité plusieurs personnes qui, de sa fenêtre s'égayaient beaucoup en voyant sa course désordonnée. Nous avons oublié de demander comment la conversation des gendarmes a pu être connue, mais lorsque l'on fait un récit, il faut bien l'orner de quelques fleurs de rhétorique.

Il est fâcheux que l'abbé Caire ne soit pas entré en relation avec le grand ornithologiste C.-L. Brehm ; les traits de ressemblance qu'ils offraient ensemble auraient activé une correspondance très profitable pour l'avancement de l'étude de l'ornithologie.

Nous n'avons pas dit que, comme Brehm, l'abbé Caire paraissait avoir une tendance à découvrir des espèces ou races nouvelles, qui pour la plupart passaient inaperçues aux débutants. Sans s'engager dans les distinctions minutieuses et souvent subtiles de l'ornithologiste allemand, l'abbé Caire ne laissait pas passer inaperçus des caractères qui pouvaient cependant offrir quelque valeur aux yeux d'un naturaliste exercé. Il est certain que Brehm aurait sanctionné un grand nombre d'observations de l'abbé Caire et lui aurait aidé à établir de bonnes espèces ou races qui ont passé inaperçues. C'est ainsi qu'il avait pressenti la distinction du *Cinclus Aquaticus* des Alpes françaises, d'avec la race ordinaire. Ce détail nous aurait été communiqué par M. Fortuné Rolland dans une lettre que nous ne possédons plus mais à laquelle nous avons répondu le...

Ce Cincle de l'Abbé Caire doit certainement être identique avec celui que M. Tristram a rencontré aux Eaux-

Chaudes, Basses-Pyrénées (Ibis., p. 466, 1867), et qu'il rapporte au *C. septentrionalis* de la Suède. Cet oiseau se rapproche en effet tellement de l'espèce du Nord de l'Europe que l'on ne peut l'en séparer qu'en tenant compte de différences très subtiles.

Nous ne pouvons rien dire de l'*Alauda Montana* de Crespon, que l'Abbé Caire a retrouvée dans ses montagnes et qu'il a envoyée au Dr Degland, de Lille. Celui-ci l'a considérée comme le jeune en mue de l'*Alauda Arvensis* (voy. Degland et Gerbe, *Ornith. europ.*, t. I, p. 338).

Nous ne sommes pas non plus à même de nous prononcer à l'égard de la *Calamoherpe pratensis* du Dr Jaubert, que l'abbé Caire admettait comme espèce distincte, opinion qui a été combattue par M. Gerbe.

« Notre *Sylvia palustris*, dit M. CAIRE, n'a nullement
 « les mœurs aquatiques et mériterait bien mieux, ainsi que
 « j'ai eu l'honneur de vous le faire observer, le nom de
 « *pratensis*. C'est en effet dans nos prairies qu'on le ren-
 « contre et non dans les joncs. Elle niche toujours sur de
 « grosses plantes de foin, à quinze ou vingt centimètres
 « de terre, et jamais sur les arbres ni dans les buissons ;
 « son nid sphérique est composé de brins d'herbes sèches
 « et de petites racines. Elle nous arrive à la fin de mai et
 « nous quitte dès les premiers jours d'août. C'est certaine-
 « ment le bec-fin qui aurait dû, de préférence, recevoir la
 « qualification de polyglotte. Nul oiseau de l'Europe ne
 « possède, comme lui, l'art de contrefaire le chant de ses
 « congénères, indépendamment du sien propre qui est des
 « plus variés.

M. Jaubert (*R. Z.*, n° 66, 1855), comme nous l'avons dit, considérait cet oiseau comme une espèce distincte et compléta les descriptions de l'abbé Caire et de M. Bailly, de Chambéry, tandis que M. Gerbe identifiait les *calamoherpe palustris* et *pratensis*.

Voici un extrait du mémoire de cet ornithologiste publié dans : *Rev. et Mag. de Zool.* p. 461 et suiv., 1855):

« Dès les premiers jours d'oct. 1846, mon ami l'Abbé
 « Caire, pendant un voyage à Barcelonnette, se procurait
 « un oiseau très voisin de l'*Effarvati* (*Calamoherpe arun-*
 « *dinacea*), mais dont le chant s'éloignait trop de celui que
 « l'auteur attribue à cette dernière, pour que l'une ou
 « l'autre appartenissent à la même espèce. Sur la demande
 « que je lui en fis, l'oiseau et les observations auxquelles il
 « avait donné lieu me furent communiqués et un examen
 « comparatif avec des sujets de *Verderolle* type (*Cala-*
 « *moherpe palustris* provenant de la Belgique, de l'Allema-
 « gne, du Nord de la France, m'ont convaincu qu'il ne
 « différait en rien de celle-ci... M. Jaubert, dans les obser-
 « vations sur l'ornithologie de la France méridionale vient
 « de considérer cet oiseau comme espèce nouvelle et de le
 « publier sous le nom de *C. pratensis* (*R. Z.*, p. 65,
 « 1855)... La *C. pratensis* Jaubert n'est qu'un double
 « emploi de la *C. palustris* Bechst. Les œufs de cet oiseau
 « que je tiens de l'abbé Caire ont une si parfaite similitude
 « avec les œufs de vrai *C. palustris* de l'Allemagne, des
 « Vosges, du Bas-Rhin, qu'il est impossible de les distin-
 « guer ».

Le Docteur Degland s'est exprimé dans le même sens
 que M. Gerbe (*Naumania* V, p. 413, 1855).

(A suivre).



OBITUAIRE

DE LA

CHARTREUSE DE BERTHAUD

Par J. ROMAN

Il existe à la bibliothèque municipale de Grenoble un volume manuscrit catalogué sous le n° 324 et enregistré sous le n° 120 dans l'Inventaire des manuscrits de cette bibliothèque publiée par ordre du Ministre de l'instruction publique. Il est peint sur parchemin.

Ce volume, qui provient de la Grande-Chartreuse, renferme quatorze ouvrages ou fragments d'ouvrages, la plupart liturgiques et datant en général du XIII^e siècle. Il est revêtu d'une reliure en basane du XVII^e siècle.

De la feuille 1 à la feuille 6, puis de la feuille 97 à la feuille 102, il contient deux calendriers dont la provenance est certaine ; ils ont appartenu, le premier, à la chartreuse de Durbon, car la mention de la dédicace de l'église de cette maison religieuse y est insérée ; le second, à la chartreuse de Berthaud, car il renferme de nombreuses mentions de prieures, de religieuses, de procureurs de cette chartreuse. Ces deux calendriers mesurent 205 millimètres de hauteur sur 145 de largeur ; ils ont été peints par le même copiste ; les lettres KL (*calendas*) au commencement de chaque mois sont teintées en bleu, rouge et vert ; les

dates de chaque jour sont peintes en vermillon ; l'ornementation est identique pour ces deux manuscrits,

Mais on constate entre eux une différence fondamentale ; le calendrier de Durbon donne l'indication des principales fêtes de l'année et les noms d'un certain nombre de saints ; le calendrier de Berthaud, au contraire, n'offre qu'une sèche énumération des jours de l'année sans l'adjonction des saints et des fêtes. C'est que le calendrier de Durbon est un vrai calendrier liturgique dont l'office était de renseigner sur les cérémonies religieuses qu'il fallait célébrer chaque jour ; celui de Berthaud, au contraire, était uniquement destiné à servir de nécrologe ou d'obituaire, c'est-à-dire à mentionner chaque jour les noms des personnes pour lesquelles le célébrant était tenu de prier en disant la messe.

Les chrétiens du moyen-âge avaient l'habitude de faire un legs à l'église à laquelle ils avaient le plus de dévotion, à condition qu'on y célébrerait, une ou plusieurs fois, ou à perpétuité, une ou plusieurs messes pour le repos de leur âme au jour anniversaire de leur mort. Il était en outre d'usage dans les maisons religieuses d'inscrire d'office dans un nécrologe les noms des bienfaiteurs ou des religieux défunts, de manière à ce qu'on pût en faire mention au cours de l'office qui se célébrait au jour anniversaire de leur mort. De là découlait l'obligation d'avoir un livre d'anniversaires toujours déposé sur l'autel et ce livre d'anniversaires portait le nom de nécrologe ou d'obituaire.

L'intérêt que présentent les obituaires n'est pas à discuter ; on y trouve la mention avec la date précise de mort d'une foule de grands personnages, de rois, de princes, d'évêques, etc. Cet intérêt est plus incontestable encore lorsqu'à la date du jour se joint la date de l'année, ce qui se produit quelquefois mais malheureusement pas toujours.

Le calendrier de Durbon a servi exceptionnellement d'obituaire ; c'est pourquoi j'en dirai quelques mots. Les mentions de défunts n'y sont, pour les douze mois, qu'au nombre de onze, ce qui est peu de chose ; voici les seules qui méritent d'être relatées :

xvii des calendes de février (16 janvier). *Tricenarium*¹ domini Petragorensis².

iv des nones de mai (4 mai). *Anniversarium* [G.] Ogerii, domini [Oze], dedit Bertaudo..... perpetuo annuatim³.

Août (en marge)... Beatrix de Ays [domin]a Rupis et [Jarjaye]⁴.

Calendes de novembre (1 novembre). *Memoriale* fit omnibus presentibus et futuris quod fr[ater N.] Cocet dedit xx libras viennensium dominabus et fratribus [de] Bertaudo, pro quibus predictis libris debetur..... pitante annuatim in festo omnium sanctorum predictis dominabus et fratribus⁵.

On trouve également dans ce calendrier quelques mentions de saints locaux et d'événements que je dois relater :

xiii des calendes de mars (17 février). *Dedicatio ecclesie Durbonis*⁶.

ii des nones de mai (6 mai). Katerine de Levis, virginis.

xiii des calendes de septembre (20 août). Bernardi, abbatis et confessoris.

xiii des calendes d'octobre (19 septembre). Arnulphi, episcopi et confessoris⁷.

¹ *Tricenarium* est un service de trente messes annuelles.

² On trouvera plus loin dans l'obituaire de Berthaud, à la même date, une note sur ce personnage.

³ Du XII^e au XV^e siècles tous les seigneurs de la vallée d'Oze ont porté le nom de Guillaume Auger ou Oger. Nous ne savons auquel d'entre eux se réfère la mention non datée du calendrier de Durbon.

⁴ Béatrix d'Aix, dame de Jarjays, veuve du dernier seigneur de ce fief de la famille de Jarjays; elle épousa, avant 1190, Arnaud IV Flotte, seigneur de la Roche, et fonda avec lui et Alix, sa belle-mère, la Chartreuse de Berthaud, en 1188. Elle mourut avant 1220.

⁵ La famille Cocet, Cosseti ou Cosceti était de la Roche-des-Arnauds; à la fin du XIII^e siècle, trois de ses membres, Jean, Artaud et Etienne Cosset, paraissent dans les chartes de Berthaud.

⁶ L'église de Durbon fut dédiée à saint Jean-Baptiste le 17 février 1117, et consacrée le 1^{er} octobre 1121. La date de la dédicace n'était pas connue.

⁷ On remarquera qu'il est question dans ce calendrier de saint Arnoulx, évêque de Gap, mais en aucune façon de saint Démétrius, qui passe pour le premier évêque de cette ville.

II des nones d'octobre (6 octobre). Brunonis, confessoris, prior Cartusie ; cum candellis.

XII des calendes de novembre (21 octobre). Ylaridis, confessoris.

XI des calendes de décembre (21 novembre). Columbani abbatis.

L'obituaire de Berthaud, dont je vais m'occuper maintenant, a une certaine valeur qu'il ne faudrait pas s'exagérer cependant. La plupart des mentions qui y sont inscrites consistent simplement en des prénoms de religieuses et de religieux qui ne sont même pas accompagnés de leurs noms de famille ; elles n'ont donc qu'un intérêt purement statistique. On trouvera l'énumération de ces noms de baptême dans deux appendices à la fin de cet article, ce qui permettra de reconnaître quels étaient les noms d'homme et de femme les plus en usage dans notre région au moyen-âge.

En outre, les mentions ne sont jamais (sauf une seule fois), accompagnées de dates, ce qui en diminue beaucoup l'intérêt. Très rarement une main postérieure à celle du copiste primitif a écrit une date à côté, mais ces dates ne sont pas toujours exactes ainsi que je l'ai constaté.

Deux personnages seulement ont leur mention écrite de la main du copiste primitif et faisant corps avec l'ensemble du calendrier, c'est-à-dire peintes en rouge ; ce sont *B. de Ardisono* (21 mai, XII des calendes de juin) et *soror Guilelma* (8 juillet, VIII des ides de juillet). Toutes les autres mentions sont écrites de différentes mains pendant l'espace de trois siècles environ ; presque toutes sont précédées d'un O barré (obiit ou obitus).

Je ne publie que les mentions qui ont un certain intérêt pour l'histoire générale ou pour l'histoire particulière de notre région. On remarquera dans le nombre celles de plusieurs rois ou reines, de cardinaux, de princes souverains, d'évêques, de prieurs de Durbon, de prieures de Berthaud, etc.

JANVIER

- 6 (viii des ides). O. Johannes, prior Cartusie¹.
 8 (vi des ides). O. soror Petronilla de Rois².
 9 (v des ides). O. soror Alasia de Jarjaia³.
 16 (xvii des calendes). Obiit dominus Talayrandus, cardinalis Petragoriensis, in festo beati Marcelli, qui habuit perpetuum tricenarium in toto ordine nostro quare magna impetravit [beneficia] ordini. (Obiit anno 1377)⁴.
 31 (ii des calendes). O. soror Beatrix de Jarjaia.

FÉVRIER

- 8 (vi des ides). O. frater Arnaudus Flota⁵.
 10 (iv des ides). O. Arnaudus de Orgiis.

¹ S'agit-il ici d'un prieur de la Grande-Chartreuse ou d'un prieur de Durbon ? Onze prieurs de cette dernière maison religieuse ont porté le nom de Jean de 1116 à 1500.

² Petronille de Roux, fille d'Estienne de Roux ou de Ruffo, maître d'hôtel, conseiller du Dauphin Humbert II qui lui donna, en 1339, la terre de Prégentil en Champsaur.

³ Cette religieuse, comme plusieurs autres du même nom qu'on trouvera à la suite, appartenait à une branche cadette de la famille de Flotte qui prit le nom de Jarjayes en héritant cette seigneurie de Béatrix d'Aix dont il a été question plus haut, épouse en deuxième nocces d'Arnaud IV de Flotte, avant 1190.

⁴ C'est le même personnage que nous avons vu mentionné dans le calendrier de Durbon à la même date. Elie de Tallayrand de Périgord, évêque d'Auxerre, fut créé cardinal en 1333 et il mourut à Avignon en 1364, d'après le dictionnaire de Moréri. Si cette date donnée par Moréri est exacte, celle de 1377, que donne notre obituaire, est erronée. Je dois faire remarquer que les trois mots *obiit anno 1377* sont d'une autre main et d'une écriture beaucoup plus moderne que le reste du paragraphe.

⁵ Peut-être cette mention concerne-t-elle Arnaud Flotte, prêtre, vivant en 1226, fils d'Arnaud IV, seigneur de la Roche, et de Béatrix d'Aix. Du reste, ce prénom d'Arnaud était habituel dans la famille Flotte, on en retrouvera plusieurs autres exemples dans notre obituaire.

- 16 (xiv des calendes). O. frater Robertus, episcopus¹.
 18 (xiii des calendes). O. V. sacerdos, prior Durbonis².

MARS

- 2 (vi des nones). O. Bontosus Gibelini, fundator altaris sancti Iohannis, pro una cappellania perpetuo fundata³.
 4 (iv des nones). Domina Iohanna, regina Francie et Navarre, iiii^a die marcii, qui tricenarium perpetuum per totum ordinem⁴.
 8 (viii des ides). O. frater Arnaudus Flota.
 9 (vii des ides). O. soror Octoneta Patrassie⁵.
 13 (iii des ides). O. episcopus Maurianensis⁶.
 14 (ii des ides). O. soror Margarita de Sancto-Marcello⁷.

¹ Robert, évêque de Gap, de l'ordre de Saint-Dominique, gouverna son église de 1235 à 1251. Gams et Albanès le font mourir le 14 février, notre obituaire le 16, ce qui est un écart sans importance.

² Neuf prieurs de Durbon ont porté de 1116 à 1500 le prénom de Guillaume.

³ Ce personnage était probablement un parent de Guillaume Gibelin, chartreux, qui après avoir été procureur de la maison de Durbon, en devint prieur de 1205 à 1222.

⁴ Jeanne d'Évreux, reine de France et de Navarre, mariée en 1325 à Charles le Bel, et morte le 4 mars 1370. Elle avait été protectrice de l'ordre des chartreux et avait fondé la chapelle et l'infirmierie de la maison des chartreux de Paris, ce qui explique les prières que l'ordre entier faisait pour son âme.

⁵ Octonete Patras, d'une famille du Dévoluy, dont le dernier membre fut, au XVIII^e siècle, gouverneur des Indes orientales pour la Hollande, est la même qui paraît dans les chartes de Berthaud sous le nom d'Anthonia ou Anthonieta de 1432 à 1446.

⁶ Cet évêque de Maurienne est très probablement Anselme de Clermont, de la famille dauphinoise de ce nom bien connue et encore existante. Il mourut, d'après Gams, au mois de mars 1269.

⁷ Marguerite de Saint-Marcel, fille de Jean, coseigneur d'Avançon, Valserrès et Piégut, paraît dans les chartes de Berthaud de 1432 à 1446 sous le nom de Marguerite d'Avançon.

- 17 (xvi des calendes). O. frater Hugo de Sain-Cher¹.
- 20 (xiii des calendes). O. soror Flota de Rupe².
- 25 (viii des calendes). O. soror Montalina Arnulphi que dedit xix solidos annuatim³.
- 26 (vii des calendes). Domina Blunda, uxor domini Osasiche, domini Rupis Arnaudorum⁴.
- 27 (vi des calendes). O. dominus Oritus, episcopus Atrebatensis⁵.

AVRIL

- 9 (v des ides). O. Sarre, prioresse⁶.
- 13 (ides). O. Villelma prioressa⁷.
- 15 (xvii des calendes). Die xv aprilis obiit nobilis Tassilis Pellegrini, dominus castri de Jarjaia quondam, qui legavit pro uno anniversario perpetuo pro anima

¹ Hugues de Saint-Chef ou Saint-Cher, né à St-Chef (Isère) au XII^e siècle, mort à Orvieto le 19 mars 1263 ou le 17 mars suivant notre obituaire. Il entra dans l'ordre de St-Dominique dont il fut vicaire-général, fut créé, en 1244, cardinal au titre de Sainte-Sabine, et composa de nombreux ouvrages de théologie, entre autres une concordance, qui jouirent d'une grande autorité au moyen-âge.

² Elle appartenait à la famille Flotte, de la Roche, ainsi qu'un grand nombre d'autres religieuses de Berthaud : deux ont même été prieures.

³ Montaline ou plutôt Montéglie Arnulphi, fille d'Amédée, seigneur de Sigoyer. Elle épousa Jacques de Montorcier et vivait de 1366 à 1400. Elle prit probablement l'habit des chartreux avant de mourir.

⁴ Aucun Osasiche Flotte, seigneur de la Roche, et ils ont été au nombre de trois, n'a eu de femme nommée Blonde. Ce nom est probablement un surnom donné à l'une d'elles à cause de la couleur de ses cheveux. Je pense qu'il s'agit de Madeleine de Morges, femme d'Osasiche III, qui testa le 18 août 1395 en faisant un legs au couvent de Berthaud.

⁵ Il n'existe aucun Oritus évêque d'Arras. Je crois qu'il s'agit de Robert de Neuville, mort le 26 mars 1221. *Oritus*, *Robertus* sont deux mots de consonnance pareille et que le scribe peut avoir confondus.

⁶ Sarra était prieure de Berthaud de 1218 à 1223.

⁷ Cette Guillemette ne paraît ni dans la liste des prieures ni dans les chartes de Berthaud.

- sua et parentum suorum 11 florenos auri perpetuos ¹.
 21 (xi des calendes). O. dominus Amblardus, episcopus Maurianensis, qui habuit tricenarium pro toto ordine ².
 26 (vi des calendes). O. frater Guillus, sacerdos, monachus de Romilion ³.
 27 (v des calendes). O. frater Villelmus, sacerdos, dux Burgundie ⁴.
 — — Domina Andrea de Neffis, [que dedit] nobis pensionem perpetuam ⁵.

MAI

- 24 (ix des calendes). O. Guigo de Aya, dedit 1 florenum perpetuo ⁶.
 29 (iv des calendes). O. fratris Jacobi Milonis ⁷.

¹ Taxil Pellegrin épousa Catherine Osasica, dame de Jarjays, et devint du chef de sa femme, coseigneur de ce fief de 1350 à 1360. Leur fils se nommait également Taxil, il leur succéda dans cette seigneurie et mourut vers 1400. Je ne sais s'il s'agit ici du père ou du fils.

² Amblard d'Entremonts, évêque de Maurienne, mourut le 21 avril 1308.

³ Ce personnage qui fut vicaire et procureur de Berthaud en 1404 et 1406, est nommé dans les chartes Guillaume de Remilhône ou Reongnogne. Il semble que ce nom de lieu doive se traduire par Remollon.

⁴ Guillaume le Grand, illustre duc de Bourgogne, abdiqua à la fin de sa vie, entra dans l'ordre de Cluny, fut ordonné prêtre et mourut en 1093.

⁵ On ne trouve parmi les membres de la famille de Neffes, qui posséda, de 1135 à 1300, les coseigneuries de Neffes et de Pelleautier, aucune femme ayant porté le prénom d'Andrée.

⁶ Guigues de Laye était fils de Thibaud, seigneur de Laye, et neveu d'Olivier de Laye, évêque de Gap en 1315 et 1316. Il mourut vers 1366.

⁷ La famille Milon, originaire de la Roche-des-Arnauds, est connue dès 1212 et paraît s'être éteinte vers 1370. Je ne trouve aucun de ses membres connus portant le nom de Jacques.

JUN

- 2 (iv des nones). O. frater Durandus Clari¹.
 12 (ii des ides). O. domnus Perengrinus, sacerdos de Ventavono. De Profundis².
 13 (ides). O. soror Adalais de Peira³.
 Nobilis Francesia de Turre, domina de Ponte-Barreto, obiit die xiii junii, que habet anniversarium⁴.
 14 (xviii des calendes). O. frater Michael, sacerdos mcccxv⁵.
 20 (xii des calendes). O. dominus Bertrandus d'Esparrons, episcopus condam de Senest⁶.
 23 (ix des calendes). O. dominus de Ventavone⁷.
 — rex Aragonum habet anniversarium, nescitur dies⁸.

¹ Ce Durand Clari, d'une famille originaire de Ventavon, fut procureur de la Chartreuse de Berthaud pendant plus de 60 ans, de 1212 à 1274.

² Ce Pellegrin, prêtre de Ventavon, n'est pas autrement connu.

Alix de la Pierre, fille de Reymond, chevalier, habitant St-Laurent-du-Cros, vivait en 1243.

⁴ Françoise de la Tour était fille d'Humbert de la Tour, seigneur de Furmeyer, fils naturel du dauphin Guigues VIII, et d'Alix. Elle épousa N. d'Urre, seigneur du Pont-de-Barret dans la Drôme, après 1374, date du testament de son père, époque à laquelle elle n'était pas encore mariée, et mourut probablement à la fin du quatorzième siècle.

⁵ C'est ici la seule mention qui contienne une date de la même main que le reste de la note, preuve que le calendrier qui a servi de cadre à notre obituaire est antérieur à 1315.

⁶ Bertrand d'Esparron, évêque de Senes, gouverna cette église de 1326 à 1358. Jusqu'à aujourd'hui les auteurs (*Gallia Christiana*, Gams) n'avaient pas connu son nom de famille et l'avaient enregistré sous le seul nom de Bertrand. Voilà une lacune utilement comblée par notre obituaire.

⁷ Du XII^e au XVII^e siècle la terre de Ventavon fut possédée par la famille de Moustiers qui fit de nombreuses donations à la Chartreuse de Berthaud. Naturellement le laconisme de la mention précédente nous empêche de préciser auquel de ses membres elle se rapporte.

⁸ Il s'agit probablement d'Alphonse II, roi d'Aragon, qui régna de 1285 à 1291. Il mourut le 18 juin, c'est le seul des rois d'Aragon, qui mourut au cours de ce mois ce, qui rend l'identification que je propose très probable.

JUILLET

- 3 (v des nones). O. frater Lantelmus de Jarjaya¹.
 10 (vi des ides). O. dominus episcopus Dragonetus Vapencensis, cujus anniversarium fit².
 11 (v des ides). O. dominus Lantelmus Reynerius, qui nobis largivit³.
 27 (vi des calendes). O. Aynarda Argoda, prioressa⁴.

AOUT

- 1 (calendes). O. frater Petrus Arnulphi⁵.
 9 (v des ides). Johannés Bolerii, vicarius de Bertaudo⁶.
 10 (iv des ides). O. soror Elmors de Bisnara (obiit anno 1410)⁷.
 20 (xiii des calendes). O. domini Guillelmi de Sparono⁸.
 — — Stephanus de Serro⁹.

¹ Il y eut au moins cinq membres de la famille de Jarjays qui portèrent le prénom de Lantelme, traditionnel dans cette famille; le plus ancien vivait en 1100, le plus récent en 1330.

² Dragonet de Montauban, monta sur le trône épiscopal de Gap en janvier 1329 et mourut le 10 juillet 1348. Il fut remplacé seulement dans le cours de 1349. Il était fils de Reynaud de Montauban, baron de Montmaur, et d'Alix Auruce.

³ Le seul Lantelme Reynier que je connaisse appartenait à une famille noble de Montmaur et vivait en 1219.

⁴ Aynarde Argoud ne paraît pas dans la liste des prieures de Berthaud qui est, du reste, fort incomplète.

⁵ Pierre Arnulphi, fils de Guillaume, coseigneur de Veynes, vivait en 1300 et mourut, sans postérité, peut-être après s'être fait chartreux.

⁶ Jean Bolier était procureur de Berthaud en 1432.

⁷ Cette religieuse ni sa famille ne me sont connues par aucun autre document. Les trois derniers mots, donnant la date, sont d'une écriture postérieure.

⁸ Je ne trouve aucun membre du nom de Guillaume dans la famille d'Esparron qui posséda les coseigneuries d'Esparron et de Montgardin de 1188 à 1300.

⁹ Etienne du Serre, fils de Pierre, coseigneur de Veynes, était châtelain d'Agnièrre-en-Dévoluy de 1340 à 1348.

- 20 (XIII des calendes). O. Arnaudus Ode¹.
 26 (VII des calendes). O. dominus G. episcopus Vapincensis².
 28 (V des calendes). O. soror Beatrix Grasse³.

SEPTEMBRE

- 2 (IV des nones). O. dominus Raymundus, dominus Montismauri⁴.
 5 (nones). Commemoracio pro benefactoribus et familiaribus nostris.
 12 (II des ides). O. soror Agnes de Rois⁵.
 18 (XIV des calendes). O. soror Salipa, prioressa⁶.
 19 (XIII des calendes). O. Arnaudus Flota⁷.

¹ La famille Ode (*Odo* ou *Odonis*) était originaire du Bauchaine; on prétend, sans en apporter la preuve, qu'elle fut anoblie en 1323. Je ne connais aucun membre de cette famille ayant porté le prénom d'Arnaud.

² C'est certainement de Guillaume Estienne ou Stéphani qu'il s'agit dans cette mention. Cet évêque monta sur le trône épiscopal de Gap en 1318, testa le 22 août 1328 et mourut peu de jours après. L'abbé Albanès (*Gallia christiana novissima*) dit huit jours après, notre obituaire nous donne une date plus exacte.

³ Béatrix de Gras, fille de Jean, seigneur du Valgaudemar, et de Lantelma des Herbeys, dite Coquette, épousa Jean de Montorcier, coseigneur d'Orcières et de Montorcier, et mourut vers 1420, sans doute après avoir pris le vêtement des chartreuses lorsqu'elle fut devenue veuve.

⁴ Trois Raymond de Montauban ont été barons de Montmaur; ils sont morts le premier vers 1280, le second vers 1370, le troisième testa le 26 août 1429. C'est évidemment de ce dernier qu'il s'agit ici; il serait mort huit jours après avoir testé et avoir fait un legs à Berthaud.

⁵ On a vu au 8 janvier une mention relative à une personne de la même famille.

⁶ Cette prieure ne paraît ni dans la liste des prieures ni dans les chartes de Berthaud.

⁷ Probablement l'un des huit seigneurs de la Roche qui porta le nom d'Arnaud Flotte.

- 23 (ix des calendes). O. frater Raymundus d'Esparro¹.
 24 (viii des calendes). O. Guillelmus de Montalino, Vent².
 27 (v des calendes). O. dominus P. Ribaudi, vicarius domus³.
 29 (iii des calendes). Obitus plura hodie fiunt. Soror domina B. de Ponte; domina Eynarda de Siguer⁴; Beatris, prioressa⁵; domina Raybalta de Veteri⁶; Caterina Recuert; de Belline, uxoris Arnulphi Rison; domini Francisci de Teser; uxoris Giraudeta Giraudi; Chaberte Chay[sie]; Cecilie Rillelme et amicorum; Petri Herbasii⁷ et amicorum; pro quadam alia muliere de qua recuperavit Durbonum V florenos. Sunt plures alii et alie qui vel que dederunt iii florenos et ultra ...iii florenos ...boves, vacas, oves ...panem, vintm, blada, panni, legumina et alia quamplurima impendiverunt monasterio pro remedio animarum suarum tam vivarum quam defunctorum. Pro quibus omnibus et omni illorum quos vel quas, tenemur ...orare ... et...

¹ Ce personnage ne paraît pas dans la généalogie de la famille d'Esparron.

² Guillaume de Montalin, peut-être originaire de Vence si c'est ainsi qu'il faut interpréter les lettres *Vent*, qui suivent son nom, épousa vers 1340 Raymonde de Montbrand, dame en partie d'Aspremont, et mourut avant 1400.

³ Pierre Ribaud ne paraît pas dans la liste des procureurs de Berthaud.

⁴ Elle appartenait probablement à la famille Arnulphi ou de Sigoyer qui possédait cette seigneurie.

⁵ Béatrix Jacqueline fut prieure de Berthaud de 1432 à 1435.

⁶ Raimbaude était femme de Jean Vieux, coseigneur de Sigoyer et de Chabestan, juge des appellations de tout le Dauphiné; elle mourut de 1410 à 1420 probablement après avoir pris l'habit religieux comme beaucoup de veuves du moyen-âge.

⁷ Pierre des Herbeys, seigneur d'Aubessagne, vivait au commencement du xiv^e siècle, il paraît être mort de 1330 à 1340.

OCTOBRE

- 4 (iv des nones). Obiit f. Hugo Anichardi, vicarius domus Durbonis¹.
- 5 (iii des nones). O. dominus Paulus, prior².
- 8 (viii des ides). O. Margarita de Monteorserio, sacristina Bertaudi³.
- 11 (v des ides). O. frater Petrus Clari⁴.
- 16 (xvii des calendes). Commemoracio Cluniacensis et Chalesei; simplicius.
- 19 (xiv des calendes). O. dominus Guilermus, prior Durbonis⁵.
- Die xix octobris obiit dominus..... obeda, rex Castillie, habet anniversarium⁶.
- 21 (xii des calendes). O. frater Willelmus Artaudi⁷.
- 22 (xi des calendes). O. Petronilla, prioressa⁸.
- 27 (vi des calendes). O. frater Raimundus de Montalbano⁹.

¹ Ce personnage ne paraît ni dans la liste des procureurs de Durbon, ni dans les chartes de ce monastère.

² Aucun prieur du nom de Paul ne paraît dans la liste des prieurs de Durbon, qui présente plusieurs lacunes aux XIV^e et XV^e siècles.

³ Marguerite de Montorcier, fille de Guillaume, coseigneur d'Orcières et Montorcier, qui testa le 6 février 1410, était sacristine de Berthaud en 1432.

⁴ Pierre Clari, probablement neveu de Durand Clari, dont on a vu l'obit au 2 juin, fut procureur de Berthaud de 1277 à 1293.

⁵ De 1116 à 1500, neuf prieurs de Durbon ont porté le prénom de Guillaume.

⁶ Il s'agit peut-être de Jean, roi de Castille, qui régna de 1379 au 9 octobre 1390. C'est celui dont la date de mort se rapproche le plus de celle donnée par notre obituaire pour un prince dont le nom est indéchiffrable.

⁷ Probablement Guillaume Artaud, fils de Raymond de Montauban, baron de Montmaur. Il fut religieux bénédictin et prieur d'Aspres-lès-Veynes (1264-1311).

⁸ Petronille Regard, d'une famille du Champsaur, fut prieure de Berthaud de 1270 à 1281.

⁹ Le nom de Raymond était très commun dans la famille Artaud de Montauban qui possédait la baronnie de Montmaur, la Bauchaine, le Dévoluy, etc.

— O. soror Alasia de Rupe¹.

30 (III des calendes). O. soror Matelda, prioressa².

— — O. soror Sarretà de Serre³.

NOVEMBRE

9 (v des ides). Commemoracio defunctorum ordinis nostri.

13 (ides). O. frater Umbertus, episcopus⁴.

23 (ix des calendes). O. dons Petrus, vicarius Berthaudi⁵.

30 (ii des calendes), O. Bernardus, archiepiscopus⁶.

Item dominus cardinalis Pampalonensis habuit anniversarium die ultima⁷,

— et parentum suorum animarum, quinquaginta bonorum viannensium, scilicet pro domino Giraudo Moteti, precantore Sancti Mauricii⁸.

¹ Cette religieuse appartenait très probablement à la famille Flotte, de la Roche.

² Aucune Mathilde ne paraît dans la liste des prieures ni dans les chartes du monastère de Berthaud.

³ On ne retrouve pas ce nom dans la généalogie de la famille du Serre, originaire du Champsaur, et qui posséda les terres du Rivail, de Saint-Léger, etc.

⁴ Humbert de Miribel, évêque de Valence (1200-1220), de l'ordre des chartreux, prieur de Sylve bénite. Gams le fait mourir à tort le 29 avril.

⁵ Probablement Pierre de Metis, procureur de Berthaud en 1446.

⁶ C'est vraisemblablement Bernard, archevêque d'Embrun, mort en 1366.

⁷ Cet article peut concerner deux cardinaux, Martin de Zalva, archevêque de Pampelune, mort le 28 octobre 1403, ou son neveu et successeur Michel de Zalva, mort le 24 septembre 1406.

⁸ Le nom du donateur est effacé. Quant à la famille du Motet, originaire d'Embrun, elle a donné un grand nombre de dignitaires aux chapitres de S-Maurice-de-Vienne et de N.-D. d'Embrun.

DÉCEMBRE

- 1 (calendes). O. soror Nalys de Costagrisa.
 7 (vii des ides). O. soror Floreta Guifreda¹.
 8 (vi des ides). O. Ludovicus Abonis².
 9 (v des ides). O. domina Beatrix Alamanda, domina de Rupe³.
 26 (vii des calendes). qui reliquit x libras de quibus factum est fornellum conventus, et ab alia parte quinque florenos de quibus precepit fieri unum calicem. Ideo que supradictum conventus missam quolibet anno, missam cum duo sacerdotes⁴.
 30 (iii des calendes). O. soror Raimonda prioressa⁵.
 31 (ii des calendes). Obiit magnificus vir dominus Ozasicca, miles, castri de Rupe-Arnaudorum dominus quondam, qui legavit nobis quingentos florenos, die ultima mensis decembris⁶.

¹ Cette religieuse appartenait à la famille Guiffrey, originaire d'Allevard en Graisivaudan.

² La famille d'Abon est une famille municipale très ancienne à Gap (1100-1895) ; on ne trouve dans sa généalogie aucun membre nommé Louis au moyen-âge.

³ Béatrix Allemand était femme d'Arnaud VI de Flotte, seigneur de la Roche, qui mourut en 1355.

⁴ Le nom du donateur est effacé. Le *fornellum* était une salle chauffée dans laquelle on recevait les visiteurs, ce qu'on appelle encore dans certaines provinces *le poêle*.

⁵ Cette prieure est peut-être Raymonde de Mesara (?) qui fut prieure de Berthaud de 1219 à 1222.

⁶ Osarica de Flotte, troisième du nom, seigneur de la Roche-des-Arnauds, mari de Madeleine de Morges, dont nous avons vu l'obit à la date du 26 mars, sous le surnom de *Blunda*. Ce seigneur mourut en 1388 ou 1389.

Noms d'hommes insérés dans l'Obituaire⁴

Aguillon	Guigonus (5)	Pacificus
Albertus	Guillus	Paulus
Andrea (3)	Honoratus (2)	Petrus (29)
Antonius	Hugo (8)	Poncius (13)
Arnaudus (11)	Humbertus (2)	Radulfus (2)
Arnulphus (3)	Jacobus (8)	Raimbaudus (3)
Bardunus	Johannes (29)	Raimundus (4)
Bartholomeus (2)	Jordanus	Rainerius (2)
Bernardus (6)	Julianus	Ricaldus
Berolfus	Lagerius (3)	Ripertus
Bertrandus	Lambertus (2)	Robertus
Bontosus (2)	Lantelmus (4)	Romanus
Colombanus	Laurentius (2)	Rostagnus
Dragonetus	Lautardus (2)	Salvator
Durandus (5)	Maletus	Savinus
Feraudus	Marinus	Serninus
Fulco	Martinus (5)	Stephanus (15)
Galterius	Mathias	Socho
Garnerius (2)	Mauricius	Vaillant
Gilbertus	Mermetus	Willelmus (36)
Giraudus (21)	Michael (8)	Vincentius (3)
Gonterius	Nicholaus	
Guichardus	Osasica (3)	

⁴ Le chiffre qui suit certains noms indique le nombre de fois que ces noms paraissent dans l'obituaire; les noms qui ne sont suivis d'aucun chiffre ne paraissent qu'une fois.

Noms de femmes insérés dans l'Obituaire

Accelena (2)	Briança	Girauda (2)
Agatha	Catharina (14)	Girens
Agnès (10)	Caussa (2)	Gualteria
Aia	Cecilia	Guigona (2)
Alamanda	Chaberta	Helena
Alasia (22)	Choteta	Helionors
Alaxia	Clara	Helisabeth (4)
Almuas	Dalmacia	Hermelina
Anastasia	Dragoneta	Jacoba
Ambrosia (2)	Dulcia (3)	Jacometa
Anga	Elmors	Jarreta
Angela	Ermelina	Jocelina
Anna (4)	Ermengarda	Johanna (7)
Armandina	Esparona	Jordana (3)
Arnulpha	Estephania (2)	Lacha
Audisia (4)	Estray	Lageria (3)
Auriunt	Eynarda (4)	Lantelma (2)
Ayglina	Falca	Lauretta
Barata	Fazia	Lioncia
Barberina	Felicia (2)	Lombarda (4)
Beatrix (33)	Felipa	Mabilia (5)
Benastasia	Flandina	Maderfa
Bennaca	Floreta	Margarita (10)
Berarda	Florimunda	Maria (8)
Bernarda	Flota (4)	Martha
Beynuenga	Francisca (3)	Matelda (8)
Binauda	Galborgia	Montaiglina (3)
Blacasa	Galiana	Nalys
Boirella	Garcenda (2)	Narbona
Bonafemina (3)	Garina	Noella
Bonaustena	Garneria	Octoneta
Boneta	Gilia	Pascor

Paula	Raynarda	Sanza (3)
Pauza	Riessent	Sarra
Pellegrina	Roais	Savina
Petronilla (8)	Rollanda	Sibila (5)
Philipa (2)	Romana	Solicia
Poncia	Roncellina	Ugona (2)
Rodulpha	Rosa (2)	Villelma (17)
Raimonda (10)	Rostagna (3)	Vincensia
Rambauda (10)	Salipa	Ysoarda (2)



UNE

STATUE DE TRITONNESSE

A BRIANÇON

PAR J. MICHEL

Un journal de la Région¹ signalait dernièrement que la ville de Briançon venait de faire l'acquisition d'une statue antique fortuitement découverte au village de Fontenil. Cette statue se trouvait encastrée, depuis un temps immémorial, dans le mur de clôture d'un jardin privé. Les mutilations que les années ou la rigueur de la température lui ont fait subir n'ont altéré aucune de ses parties essentielles ; et il paraît relativement facile d'en reconstituer le dessin primitif dans son intégrité.

Voici la description de cette statue, telle que M. Paul Vollaire, le sympathique secrétaire de la Mairie de Briançon, a bien voulu me la donner : « Elle est en marbre « blanc contenant beaucoup de veines noirâtres. Sa hauteur totale est de 0^m80 centimètres. La tête est entièrement détachée du tronc, mais la cassure est telle qu'il « n'est pas possible de supposer qu'elle ne fasse pas partie « intégrante de la statue. La main droite presse le sein « (droit) sur lequel existe un orifice ayant certainement « servi à laisser écouler de l'eau. Le bras gauche retombe

Le Republicain des Hautes-Alpes, n° du 29 décembre 1903.

« le long du côté, et la main est légèrement incurvée au
 « pied du ventre. La jambe gauche est brisée près du haut
 « de la cuisse; la jambe droite, se terminant évidemment
 « en queue de poisson, est brisée au-dessous du genou. Elle
 « avait aussi été brisée au haut de la cuisse, mais cet
 « accident a été réparé on ne sait quand par un restaura-
 « teur qui a surtout visé au solide, puisqu'il a fait établir
 « une bride en fer... Il est impossible de se rendre compte
 « s'il a existé une vasque au-devant des genoux de la
 « statue. Les traits du visage sont assez bien fouillés, ainsi
 « que les détails de la chevelure. Malheureusement, le nez
 « a été brisé, ou plutôt écrasé ».

Envisagée uniquement sous le rapport de la perfection artistique, la statue découverte à Briançon est sans crédit de médiocre valeur. Elle date apparemment de la fin du IV^e siècle, époque de décadence de la période Gallo-Romaine. Mais il en va tout autrement si on la considère au point de vue spécial de l'archéologie. Elle appartient évidemment à cette catégorie de divinités marines dont M. Salomon Reinach a reproduit quelques types dans son *Répertoire de la statuaire Grecque et Romaine*¹, et qu'il appelle des *Tritonnesses*. On pourrait la rapprocher de la Tritonnesse publiée par Caylus, dans son *Recueil d'antiquités*². L'analogie entre les deux statues est frappante. L'attitude générale du corps et les gestes des bras sont identiques, à peu de chose près.

L'orifice existant à la place du bout du sein droit de la *Tritonnesse* de Briançon ne laisse aucun doute sur sa destination; c'était incontestablement une fontaine³. Le

¹ Pages 413 et 415 du tome II. Il me paraît important de noter que toutes les statues que M. Salomon Reinach signale dans son répertoire sont en bronze.

² M. Salomon Reinach a reproduit le dessin de cette statue, aujourd'hui perdue, à la page 415 du tome II de son répertoire. (Figure n° 3).

³ Ainsi que me le fait judicieusement remarquer M. Paul Vollaire, la présence de cette fontaine au Fontenil est toute naturelle. Comme son nom l'indique, le Fontenil est un village où sourdent en abon-

motif de cette fontaine me paraît extrêmement rare, sinon tout à fait unique. Il y a des fontaines qui versent l'eau par la bouche; ce sont les plus communes. D'autres, — telle la célèbre statue de Bruxelles, — la rejettent par le méat sexuel. Celle-ci, comme une bonne nourrice, la fait jaillir de sa mamelle qu'elle presse avec la main. Je ne crois pas que l'on ait encore signalé rien de pareil.

La statue découverte au Fontenil constitue donc une pièce archéologique d'un intérêt tout à fait exceptionnel. La ville de Briançon a été bien inspirée d'en faire l'acquisition. Une fois convenablement restaurée (et l'opération ne présentera pas de grandes difficultés), l'administration communale n'aura qu'à la placer dans son Musée pour en assurer la conservation. Plus d'un établissement similaire lui enverra ce type curieux et rare de la statuaire Gallo-Romaine.

En terminant, une question se pose : Quelle est l'origine de la *Tritonnesse* ou femelle du Triton ? La Mythologie de la Grèce antique n'a pas créé, que je sache, cette divinité des eaux. Quant aux Romains, ils se sont contentés de reproduire, en les modifiant à peine, les types helléniques d'abord ; puis, plus tard, quand vint l'infiltration orientale, les figures des divinités égyptiennes et asiatiques.

La *Tritonnesse* ne serait-elle pas la déformation de l'image de quelque mythe ancien, celui de la *Sirène* par exemple, qui, en réalité, et dès l'origine, était un oiseau de mer à tête de femme, et qui est devenue, ensuite, par une sorte de transformation encore inexpliquée, un monstre fabuleux, moitié femme, moitié poisson ?¹.

dance d'excellentes eaux potables, et les Romains habitant Briançon ont dû ériger sans doute quelques fontaines à cet endroit sis à proximité de leur station.

¹ M. Salomon Reinach, l'éminent archéologue, à qui j'avais fait part de mes perplexités relativement à l'origine des *Tritonnesse*s, a bien voulu me répondre ce qui suit : « Je ne connais pas de texte antique mentionnant les femmes des Tritons ; mais ils devaient pourtant en avoir. Ceci n'est pas une plaisanterie. L'époque hellénistique qui a créé la Panesse à côté de Pan, a pu fort bien créer la Tritonnesse.

Je laisse à d'autres, plus compétents, le soin de résoudre ce problème mythologique qui n'est pas sans présenter quelque intérêt...

Gap, 24 décembre 1903.

Vous savez que la Centauresse est une création du peintre Zeuxis. Il fallait que chacun ait sa chacune. » Cet argument est-il vraiment péremptoire ?... M. Salomon Reinach n'émet qu'une hypothèse, du reste parfaitement vraisemblable ; mais il me paraît que la question reste entière...



LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

(OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ)

N. B. — Il sera rendu compte dans le *Bulletin* de tout ouvrage dont un exemplaire aura été adressé à la *Société d'Etudes*.

“ Annuaire - Almanach des Hautes-Alpes, pour l'année 1904”. — Gap. Jean et Peyrot. — 1 vol. in-8° de 220-128 pages (*Offert par les éditeurs*).

Cette publication en est à sa neuvième année. Ses éditeurs, réalisant des améliorations successives, ont transformé peu à peu le timide almanach du début en un annuaire à peu près parfait, capable de rivaliser avec les publications similaires des autres départements. Les matières y sont bien ordonnées, et la typographie en est très soignée. Dans une première partie, l'Annuaire-Almanach fournit au lecteur tous les renseignements d'ordre administratif qui lui sont nécessaires. Viennent ensuite les noms et adresses des commerçants du département ; puis les noms des principaux propriétaires fonciers des Hautes-Alpes. Cette dernière partie constitue une innovation qui sera justement appréciée. Le Conseil général a été bien inspiré d'encourager par une subvention cette publication d'une incontestable utilité. Nous espérons que MM. Jean et Peyrot ne s'arrêteront pas en si bonne voie, et qu'ils feront bientôt de leur Annuaire-Almanach le Répertoire complet des adresses du département, un véritable Bottin des Hautes-Alpes,

Boudet (M. le conseiller Marcellin). "Aspres-sur-Buëch et ses chartes de coutumes (1276-1439)". Bulletin de l'Académie delphinale, 1903, pages 174 à 473.

Le travail de M. le conseiller Boudet sur Aspres et ses chartes de liberté a presque la dimension d'un volume. Il est précieux à cause de la publication intégrale de plusieurs documents qui n'avaient pas encore été imprimés *in extenso*. Cette publication paraît fort exacte et les conclusions qu'en tire l'éditeur son fort justes, du moins la plupart. Je ferai moins d'éloges de la partie topographique qui renferme de nombreuses erreurs excusables cependant dans une certaine mesure de la part de M. Boudet qui est étranger à notre pays.

C'est ainsi qu'il confond l'hôpital et le prieuré de Saint-Marcellin situés dans la ville d'Embrun, avec le hameau de St-Marcellin de Châteauroux, Ste-Euphémie aux portes de Sisteron avec Ste-Euphémie dans la Drôme ; Venterol (Basses-Alpes) avec Venterol de la Drôme ; il place la Rochette dans le canton de Gap et non dans celui de La Bâtie ; la Val-d'Oule (canton de Serres) dans la vallée de l'Oisans. Il passe sous silence, dans sa liste des possessions de l'abbaye de St-Géraud d'Aurillac dans nos contrées, le prieuré de St-Géraud de Roveria à Montgardin. Ce n'est pas tout, il confond la famille Artaud de Montauban, qui posséda la baronnie de Montmaur, le Bau-chaine et le Dévoluy, avec la famille de Montauban de la Drôme, qui posséda la baronnie de Nions, et cette confusion lui fait tirer de certains rapprochements des conclusions erronnées. Je signalerai encore l'extension immodérée qu'il donne au comté de Forcalquier auquel il attribue tous les territoires situés entre l'Isère, la Durance et les Alpes tandis que plus de la moitié lui était complètement étrangère. Mais en somme ces erreurs de détail qui devaient pourtant être signalées, sont secondaires ; la publication principale, c'est-à-dire celle des chartes d'Aspres, est faite avec soin et conscience et mérite d'être lue et étudiée de près.

J. R.

Nicollet (F.-N.). " Les derniers membres de la Famille d'Orange-Montpellier ". — Gap. Jean et Peyrot, 1903. 58 pp. in-8°.

Le testament de Rambaud d'Orange publié par M. Nicollet est un document fort intéressant pour l'histoire de la féodalité dans les Alpes. Il démontre qu'antérieurement à 1518, date de la mort du testateur, la famille d'Orange possédait sur les bords de la Durance un vaste fief situé entre la Freyssinouse près de Gap et Upaix, et comprenant les paroisses de Tallard, Pelleautier, Nèfles, Sigoyer, la Saulce, Lardier, Vitrolles, Barcillonnette, Esparron, le Monétier-Allemont et Ventavon avec quelques annexes au Buissard, à Claret et à Barret. On y trouve l'origine de plusieurs seigneuries inférieures et de plusieurs possessions du chapitre de Gap. Nous reviendrons un jour sur cet intéressant document qui vaut la peine d'être étudié une seconde fois.

NÉCROLOGIE

Aristide ALBERT

M. Aristide Albert, qui vient de mourir à plus de 80 ans, était né le 24 décembre 1821, à Briançon, d'une famille originaire des Vigneaux en Vallouise. Il fit ses études au collège de Briançon, son droit à Grenoble, exerça pendant quelques années la profession d'avocat, puis, en 1848, fut nommé sous-préfet d'Embrun. Mais il n'avait aucune des qualités nécessaires à un administrateur et au bout de quelques mois il dut se retirer. Il rentra au barreau, et peu de temps après accepta avec reconnaissance la place de receveur municipal qui lui fut offerte et qu'il occupa pendant de longues années; c'est sur ses instances réitérées qu'on lui donna sa retraite. M. Albert était un homme aimable, complaisant, très attaché à son pays natal et à ses amis. Pendant sa longue carrière il avait réuni une petite bibliothèque qu'il a donnée de son vivant à sa ville natale. A Grenoble, en dehors de ses fonctions, il s'est occupé très activement de la bibliothèque publique et de plusieurs œuvres charitables. Il était lié avec tout ce que cette ville renfermait d'artistes, d'hommes de lettres et de savants. Si on pouvait considérer cela comme un travers, on lui reprocherait d'avoir trop aimé le Briançonnais; il poussait cette idolâtrie exclusive au point de ne pas admettre qu'on discutât la valeur des écrivains originaires de cette contrée, pas même celle de Barthélemy Chaix et d'Antoine Froment. Presque toutes les publications de M. Albert sont relatives

au Briançonnais. Son travail le plus utile et le plus soigné est la *Bio-Bibliographie du Briançonnais* (quatre fascicules datés de 1877, 1889 et 1891, en tout 471 pages in-8°). Les renseignements qu'il donne sont exacts et complètent d'une manière utile le livre d'Adolphe Rochas. Son seul travail de longue haleine est la réimpression des *Essais d'Antoine Froment*, ouvrage aussi rare que burlesque (Grenoble, Allier, 1868 in-8° xv et 349 pages). Malheureusement cette édition aurait eu besoin de notes et de commentaires qui ne s'y trouvent point. Il a le premier, dans son étude sur le *Mont Viso* (Grenoble, Prudhomme 1865 in-8° 32 pages) su retrouver l'origine du tunnel de la Traversette creusé en 1480 par ordre de Louis, marquis de Saluces, et qu'on s'obstinait à attribuer à Annibal ! Depuis lors, plusieurs écrivains, entre autres l'italien Vaccarone, ont repris ses arguments dans des dissertations nouvelles, sans même daigner le nommer. Je citerai, pour mémoire seulement, les autres ouvrages sortis de sa plume : *Le Monétier de Briançon et son établissement thermal* (1884), *Dominique Villar, Mont-Dauphin, Un coin de la Vallouise, Briançon en 1815, Les Vaudois de Vallouise, Les Queyrassins négociants, Les Froment-Coste*, etc. Depuis quelques années, les articles publiés par M. Albert dans diverses revues dauphinoises étaient des fragments de ses souvenirs personnels, contés avec une verve et une gaité qui ne se ressentaient pas trop des quatre-vingts ans de l'auteur. Il a publié plusieurs articles intéressants dans le bulletin de la Société d'Études, mais depuis quelques années il nous avait, à notre grand regret, privés de sa collaboration. M. Aristide Albert est mort à Grenoble, le 5 septembre 1903, regretté par tous ceux qui l'ont connu et apprécié.

J. ROMAN.



PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DES COMITES

du 29 décembre 1903

Présents : MM. CLAVEL ; HUGUES ; abbé LÉOUFFRE ; MANGAREL ; PINET DE MANTEYER (Léon) ; D. MARTIN ; MICHEL ; abbé ROUX ; SIBOUR ; VALLON ; WILHELM.

M. HUGUES, président sortant, ouvre la séance et déclare qu'il ne sollicitera pas, cette année, le renouvellement de son mandat de président. Malgré les instances des membres du Comité, M. Hugues persiste dans sa résolution.

On procède alors à l'élection du bureau. Le scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. WILHELM. *Vice-Présidents* : MM. PINET DE MANTEYER (Léon) ; TEISSIER. *Secrétaire* : M. MICHEL. *Secrétaire-adjoint* : M. l'abbé ROUX. *Trésorier* : M. VALLON.

M. HUGUES cède le fauteuil de la présidence à M. WILHELM qui, en quelques mots heureux, remercie les membres du Comité de la confiance qu'ils lui ont accordée, et promet tout son concours et tout son dévouement à la *Société d'Etudes*.

M. PINET DE MANTEYER propose de nommer M. Hugues,

président sortant, président d'honneur de la *Société*. Cette motion est adoptée.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'un projet de règlement général des Concours de la *Société*. Ce projet est approuvé avec quelques modifications et tel qu'il est reproduit ci-après :

RÈGLEMENT GÉNÉRAL des Concours de la Société d'Etudes

DES HAUTES-ALPES

ARTICLE PREMIER. — Dans le but d'encourager les études archéologiques, historiques, littéraires et scientifiques relatives au département, et pour se conformer au vote de l'assemblée générale du 21 décembre 1903, la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes* crée, à partir de 1904, un concours annuel auquel toute personne pourra prendre part. Seuls, les membres du Comité de la Société en seront exclus.

ART. 2. — Le programme de ce concours, qui pourra être limité à des questions spéciales, sera arrêté chaque année par le Comité.

ART. 3. — Des prix consistant en sommes d'argent, médailles ou mentions seront attribuées aux lauréats. L'assemblée générale de la Société en fixera, chaque année, le nombre et l'importance.

ART. 4. — Les résultats du concours seront proclamés et les récompenses décernées en Assemblée générale ou en séance publique de fin d'année.

ART. 5. — Les travaux inédits seront seuls acceptés. Ils devront être adressés au Secrétaire de la *Société d'Etudes* à Gap, avant le 15 octobre, dernier délai.

ART. 6. — Chaque envoi portera une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Tout candidat qui se ferait connaître serait exclu du concours.

ART. 7. — Une commission de cinq membres, pris dans le sein de la Société et élus par le Comité, composera le Jury du concours. Cette commission nommera un rapporteur. Les décisions du Jury seront sans appel. Si aucun des travaux présentés n'est jugé digne d'être récompensé, les prix pourront n'être pas décernés et, dans ce cas, ils seront reportés sur l'année suivante.

ART. 8. — La *Société d'Etudes* se réserve le droit de publier intégralement ou en partie, dans son Bulletin, les travaux couronnés. Les auteurs recevront, dans ce cas, à titre gracieux, un tirage à part de 25 exemplaires.

ART. 9. — Les manuscrits envoyés par les concurrents ne seront pas rendus.

Il est décidé que le sujet du concours de 1904 sera laissé au choix des candidats, dans les limites posées par le Règlement.

Conformément au vote de l'Assemblée générale, un seul prix, consistant en une somme d'argent de cent francs, sera décerné cette année.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,
WILHELM.

Le Secrétaire,
J. MICHEL.

Le Secrétaire-Gérant,
J. MICHEL.



NOTICE
SUR
LES SOURCES MINÉRALES
les
FONTES SAINTES ET LES FONTES BÉNITES
dans les Hautes-Alpes

Par M. l'abbé F. ALLEMAND

Sous ce titre, je viens présenter une étude descriptive et historique sur les sources, qui, dans les Hautes-Alpes, ont acquis une certaine notoriété par leurs propriétés curatives ou autres. Ces eaux se classent d'elles-mêmes en deux groupes : celles dont les effets sont dûs à leur composition chimique et celles auxquelles on attribue une vertu surnaturelle ; en d'autres termes, les sources *minérales* et les sources *miraculeuses* ou *fontes saintes*. A ces dernières s'ajoute un troisième groupe, celui des *fontes bénites*. Je vais parler brièvement des unes et des autres.

Sources minérales

Ces sources sont assez nombreuses dans les Hautes-Alpes, mais toutes n'ont pas une égale importance. Quelques unes sont exploitées ; les autres restent négligées. Il serait à désirer que ces dernières fussent analysées et certaines pourraient prendre rang, peut-être, dans la thérapeutique. Je vais, en attendant, les passer toutes en revue, en m'appesantissant sur celles qui présentent actuellement un réel intérêt.

1. — En première ligne je placerai celle de *St-Pierre-d'Argençon*, appelée précédemment *Font-Vineuse*. Elle émerge à deux kilomètres du chef-lieu de la commune dans un quartier portant le nom de *Notre-Dame*, à cause d'un ancien prieuré dont il sera question plus loin.

Un minuscule chalet était construit naguère sur le lieu où elle paraît. Mais des travaux considérables dûs à M. H. Vésignié, propriétaire actuel, ont perfectionné soit son installation soit sa captation. Un hôtel en construction avec bâtiments annexes et jardin, le tout sur un plan moderne, est en voie de remplacer le modeste cabanon. Des arbres, au nombre de six mille au moins, ont été plantés en vue de former un parc et un verger.

La source elle-même, qui n'avait été cherchée qu'à deux mètres de profondeur et ne donnait que 0 l. 727 à la minute, a été fouillée jusqu'à 13^m. 70, où on a rencontré la roche en place, le schiste marneux¹. Là elle sourd d'une étroite faille, en dégageant par intermittence des bulles.

¹ Les travaux ont fait reconnaître qu'un très ancien puits de même profondeur avait été creusé et qu'il avait été ensuite comblé de terre et de bois.

gazeuses. Captée en cet endroit, elle monte par un puits de 1 m. 20 de diamètre jusqu'à son orifice supérieur. Là, elle donne 29 l. 400 par minute, à la température de 13°, et ce débit est invariable soit en temps de pluie soit en temps de sécheresse ¹.

Une analyse de la source a été faite, en 1808, par Vautier et une autre, de nos jours. Cette dernière, approuvée par l'Académie de médecine, a donné le résultat suivant :

Acide carbonique total.....	3 ^{gr} 014
Bicarbonate de magnésium.....	0 177
Bicarbonate de fer.....	0 020
Bicarbonate de manganèse.....	traces
Bicarbonate de soude.....	1 270
Carbonate de lithine.....	traces
Chlorure de sodium.....	0 240
Chlorure de potassium.....	0 132
Azotate de sodium.....	0 017
Silice.....	0 020
Phosphates.....	traces

Ces eaux sont digestives, toniques, détersives, diurétiques. Elles ont ainsi leur emploi tout indiqué dans les dyspepsies, les gastrites, les gastralgies, les entérites ; dans le lymphangisme, la chloro-anémie ; dans les engorgements du foie et des canaux biliaires, l'ictère, l'hépatite chronique, dans la diathèse rhumatismale, l'arthritisme, la goutte, la gravelle. Pour tous ces cas leur action salutaire est constatée.

J'ajoute que leur exploitation pour l'usage interne a été

¹ Voici ce que je lis, au dernier moment, dans un avis officiel de l'ingénieur en chef des mines, sous la date du 26 juin 1903 :

« Le 14 mars 1903, M. L. Ollivier, directeur de la source, a demandé au nom de M. H. Vésignié, propriétaire de la dite source, un procès-verbal de jaugeage en s'engageant à payer les frais.

« Il résulte de ce procès-verbal que les robinets de puisage situés, à 0,500 au dessus du sol de la chambre d'enbouteillage, débitent 29 l. 400 à la minute, et le niveau de l'eau se tient à 0.500 au dessus d'eux dans la colonne du déversoir ».

déclarée d'utilité publique par arrêté ministériel du 26 décembre 1870.

Divers auteurs ont parlé de cette source.

Salvaing de Boissieu la classe au cinquième rang parmi les sept merveilles du Dauphiné et décrit à son sujet l'amour de Bacchus pour la nymphe Enorohée, qui, au moment où le Dieu se croyait certain de son triomphe, fut changée en fontaine vineuse¹.

Chorier écrit que « ses eaux ont un goût qui a un certain rapport avec celui du vin ; qu'elles sont un remède toujours aussi efficace que facile aux ulcères les plus malins ; que leurs effets montrent assez qu'elles sont un miraculeux présent que Dieu a fait aux hommes pour les guérir de maux si horribles ; que la piété du seigneur de cette terre y a fait bâtir une chapelle où il leur est permis de rendre grâces au ciel de celles qu'ils y ont reçues² ».

Ladoucette, faisant allusion à ce que dit Boissieu, ajoute qu'« on ne voit plus à St-Pierre d'Argençon d'immortels ni de naiades, mais que ses eaux sont très bonnes pour les embarras gastriques³ ».

A l'époque préhistorique, le territoire entourant la source était habité. C'est ce que nous savions déjà par les haches de pierre, — quatre à ma connaissance, — qu'on y avait trouvées. Tout récemment, notre confrère, M. D. Martin, y a recueilli tout une collection de hâchettes et de flèches en pierre éclatée ou en pierre polie, ainsi que divers spécimens des âges du bronze et du fer.

A l'époque romaine, des habitations s'élevaient aux abords de la fontaine. C'est ce qu'attestent les découvertes faites par M. Vésignié en construisant son hôtel. Il a trouvé notamment les substructions d'un mur romain, un aqueduc de même origine, des quantités de briques et de tuiles à crochet, des poteries faux-samiennes, de nombreuse mon-

¹ Boissieu : *Septem miracula Delphinatus*, 1666. Grenoble, Charvis.

² Chorier : *Hist. génér. du Dauphiné*, 1668.

³ Ladoucette : *Topogr. et Hist. des Htes-Alpes*, 1847.

naies des empereurs, deux fragments de chapiteaux en marbre de Carare, un fragment de stuc peint en bleu turquoise, etc.¹. Tous ces antiques témoignent qu'il y avait là une agglomération d'habitants à cette époque.

Pendant le haut moyen-âge, cette agglomération a dû continuer d'exister. Peut-être l'ancien village de St-Pierre était-il situé en cet endroit, avant de se reformer, au XI^e siècle, sur la colline de *Vières* au sud du village actuel. Il n'y a rien d'improbable dans cette hypothèse ; tout au contraire en persuade la vérité.

Dans le bas moyen-âge, un prieuré, sous le vocable de *Ste-Marie-de-Font-Vineuse*, était construit à côté de la source. En 1226, il appartenait à l'abbaye de Lérins. D'après une charte de cette date, Giraud, abbé de Lérins, cède à perpétuité les églises de St-Mens et de Font-Vineuse au prévôt, Hugues, et aux chanoines, ses confrères, vivant sous la règle de St-Augustin, à la condition que ceux-ci reconnaîtront l'abbé de Lérins pour chef, porteront en témoignage de cette soumission un capuchon noir sur leur surplis, et payeront annuellement au dit monastère deux besants d'or².

En 1256, le pape Alexandre IV confirme à Lérins la possession de Font-Vineuse dans le diocèse de Gap.

En 1336, 20 octobre, nous trouvons les prieurés de St-

¹ Ce sont ces découvertes qui ont porté M. D. Martin à placer la *Mutatio Cambonum* à St-Pierre d'Argençon (*Bullet. III, 1093*). Mais son système se heurte à trop de données scientifiques et de faits archéologiques pour être la vérité. La station était à la Beaume, comme je l'ai d'ailleurs amplement démontré. (*Bullet. III, 1897 — II, 1898 — IV, 1899*).

La voie romaine y arrivait en contournant la plaine du Villard, et non en la longeant, comme me fait dire M. Martin. Là, elle se partageait. Une branche passait par le col au dessus du hameau de Chaurès et suivait le versant sud de l'Alp. L'autre montait, non à la Haute-Beaume, comme me fait dire encore notre honorable confrère, mais au col de Chapt, d'où elle s'engageait dans le vallon du col du Gaut-Quant au col de Cabre, la route n'y passe que depuis Ladoucette. Je prie le lecteur de se reporter pour toutes ces questions aux *Bulletins* précités.

² P. Guillaume: *Bulletin de la Société d'Études*, 1883, p. 412-13.

Mens et de Font-Vineuse appartenant à l'évêque de Gap et, en vertu d'une transaction de cette date entre ce dernier et l'abbé de Lérins, St-Mens reste à l'évêque, et Font-Vineuse retourne à Lérins ¹.

En 1371, Jean de Tournefort, abbé de Lérins, unit le prieuré de Font-Vineuse à l'office de camérier de l'abbaye ².

En 1443, d'après un parchemin figurant à l'*inventaire* des archives de Lérins, plusieurs miracles auraient été opérés à Font-Vineuse ³.

En 1550, sous le camérier Venans, le prieuré fut affermé 4 florins, ce qui nous indique le peu d'importance qu'il avait alors ⁴.

A partir de ce temps, nous ne trouvons plus rien touchant cette maison religieuse. Il est à supposer que ses batiments furent ruinés et ses biens sécularisés pendant les guerres de religion.

C'est après cette époque, sans doute, que fut élevée par le seigneur du lieu la chapelle dont parle Chorier et où les malades venaient remercier le ciel de leur guérison. Cet édifice lui-même a disparu depuis longtemps. Peut-être a-t-il été détruit par un éboulement des alluvions de la montagne et dont on croit remarquer des indices sur cette partie du territoire.

2. — A douze kilomètres environ de Font-Vineuse, près d'Aspres-sur-Buëch au nord-est, on trouve une autre source minérale nommée auparavant *Source d'Aspres* et depuis quelques années *Source de la Bergère*. C'est à M. Bouchand, son propriétaire, qu'elle doit ce nouveau nom. Elle sort à mi-côte de la montagne entre deux assises de schiste dur, à une température de 13°. Elle a été captée sur la roche même, et son débit est de 1.000 litres par 24 heures, mais il varie avec les temps de pluie et de sécheresse. Un cabanon a été construit à côté pour servir à son exploitation.

¹ P. Guillaume: *Bulletin de la Société d'Études*, 1883, p. 412-13.

² P. Guillaume: *Bulletin de la Société d'Études*, 1883, p. 412-13.

³ P. Guillaume: *Bulletin de la Société d'Études*, 1883, p. 412-13.

⁴ P. Guillaume: *Bulletin de la Société d'Études*, 1883, p. 412-13.

La composition chimique de cette source est à peu près la même que celle de St-Pierre d'Argençon, et elles paraissent toutes deux provenir d'un réservoir commun. La légère différence de minéralisation qui existe entr'elles peut tenir à la différence de leur trajet respectif dans les roches sous-jacentes, où à celle de la composition de quelques unes des roches parcourues.

L'analyse des eaux de la Bergère a été faite, en 1887 par M. Truchet, chimiste spécialiste; en 1888, par l'Académie de médecine; en 1895, par M. Wilm, professeur de chimie à la faculté de Lille. Le dernier de ces travaux a donné ce résultat :

Acide carbonique.....	3 ^{gr} 178
Bicarbonate de soude.....	1 174
Bicarbonate de chaux.....	0 078
Bicarbonate de magnésie.....	0 107
Bicarbonate de fer.....	0 070
Bicarbonate de manganèse.....	traces
Chlorure de sodium.....	0 005
Chlorure lithium.....	indices
Arséniate de soude.....	traces
Silice.....	0 020
Phosphates.....	traces

La source de la Bergère, peu connue avant ces derniers ans, s'est acquis de nos jours plus de notoriété, grâce à la publicité faite pour son exploitation. Des bouteilles en assez grand nombre sont expédiées un peu partout.

On recherche ces eaux pour leurs propriétés toniques, dépuratives, diurétiques et digestives. Elles sont surtout excellentes contre la chlorose, les obstructions de l'intestin, du foie et des reins.

Un peu au dessous de la source de la Bergère, on en trouve une seconde d'un faible débit et nommée la source de l'*Aigle*. Elle est de même composition chimique que la première et en dérive évidemment

L'une et l'autre ont été autorisées par arrêté préfectoral du 28 décembre 1888.

3. — Après les sources qui précèdent, nous placerons, en raison de leur imporrance, celles du Monétier-les-Bains.

Ce chef-lieu de canton appelé auparavant *Monétier-de-Briançon* doit à un décret de 1894 et à ses eaux minérales sa nouvelle dénomination. Peuplé de 880 habitants, il est situé à 1.493 mètres d'altitude, dans une vallée pittoresque où coule la Guisane aux eaux limpides comme du cristal. Ses maisons s'étalent sur les flancs d'un léger monticule de tuf formé lui-même, écrit M. Lory¹, par un dépôt des sources minérales. An nord, s'étage une belle forêt de sapins et de mélèzes ; en face, se dressent les glaciers de Siguret-Foran et de l'Eychauda, et, plus loin, la vue se porte par une échappée sur les monts Rochebrune et Brunnissard.

Les eaux protothermales minérales émergent sur divers points de la couche tuffeuse qu'elles ont déposée. Elles paraissent dériver d'une branche commune et parcourir d'épaisses roches calcaires où leur composition chimique s'élabore. En outre, leur degré de chaleur indique qu'elles montent d'une grande profondeur du sous-sol. Leur volume total remplirait un tube de 15 cent. environ de diamètre.

Les deux sources exploitées coulent l'une au nord, l'autre au sud du bourg. La première, d'un débit de 80 litres par minute, appelée *Source de la Rotonde*², à cause de la forme du bâtiment où elle se trouve captée, est employée en boissons ; la seconde, d'un débit de 70 litres, nommée la *Font-Chaude*, est utilisée pour les bains. Elles sont toutes deux sulfatées, calcaires, et leur température est de 40 degrés centigrades.

Analysées en 1771 par Nicolas, en 1805 par Chancel, en 1887 par le docteur Dujardin-Beaumetz, ces eaux l'ont été encore en 1896 par M. Wilm. Voici pour les deux sources le résultat de l'opération de ce dernier :

¹ Lory : *Géologie du Dauphiné*.

² Cette source est aussi désignée quelquefois sous le nom de *Près-Bagnols*.

Eau : 1 litre	Font-Chaude	Rotonde
Acide carbonique des bicarbonates.	0,35,98	0,31,22
Acide carbonique libre... ..	0,21,81	0,32,56
Carbonate de calcium... ..	0,40,00	0,33,80
Carbonate de magnésium... ..	0,00,76	0,01,01
Carbonate de ferrure... ..	traces	0,00,55
Silice... ..	0,02,46	0,02,04
Sulfate de calcium... ..	0,37,43	0,85,90
Sulfate de magnésium... ..	0,29,97	0,20,83
Sulfate de sodium... ..	0,07,46	0,04,57
Sulfate de potassium... ..	0,05,22	0,04,72
Sulfate de lithium... ..	0,00,27	0,00,21
Chlorure de sodium... ..	0,61,72	0,43,58
Arséniate de calcium... ..	0,00,06,4	traces not.
Phosphate de calcium... ..	0,00,03,3	traces
Matières organiques... ..	traces	traces not.
Bicarbonate de calcium... ..	0,57,60	0,45,67
Bicarbonate de magnésium... ..	0,01,15	0,01,54
Bicarbonate de ferrure... ..	traces	0,00,76

Par leur composition et leur température, ces eaux, prises soit en boissons, soit en bains, sont identiques pour cas d'embarras gastriques, de dyspepsie, de lymphangisme, de scrofules, d'engorgements ganglionnaires, d'arthritisme, de goutte, de gravelle, de paralysie et de nervosisme.

Elles ont été autorisées par arrêté préfectoral du 3 juin 1880.

Outre les sources qui précèdent, il en existe une encore appelée *La Liche*. « Ses eaux, dit M. de Ladoucette, sourdent sur le territoire des lacs et des hameaux dépendant du Monétier, marquent 32 degrés Réaumur, charrient un oxyde de fer et ne sont guère fréquentées que par les chamois¹ ».

Le Monétier-les-Bains était, à l'époque gallo-romaine, une station sur la voie du mont Genève à Grenoble. Il est inscrit dans la carte de Peutinger sous le nom de *Stabatio*. Toutefois, le géographe de Ravenne le nomme *Savatia*, ce

¹ Ladoucette : *Topogr. et hist. des Hautes-Alpes*, 1847.

qui est une simple altération du mot précédent. On n'y a découvert, à ma connaissance, aucun objet antique se rapportant aux sources. Néanmoins, il est assez probable qu'elles étaient déjà fréquentés.

En 739, dans le testament d'Abbon, le Monétier figure sous le nom d'*Aquæ levæ*. « *Aquis levīs cum libertis et servis omnes adjacentes vel ad se pertinentes, te sacro ut habeas, sancta ecclesia, volo ac præcipio* ». Cette appellation d'*Aquæ levæ* atteste que les sources étaient alors appréciées, puisqu'elles dénomment la localité.

Au XV^e siècle, dans la *Chronique de la Novalaise*, il est encore question de ces eaux bienfaisantes. On y voit d'abord que le Monétier avait pris le nom de *Monasterium* qu'on trouve dès l'an 1020, à cause d'un prieuré que les moines de la Novalaise y avait fondé. Le chroniqueur ajoute : « On voit dans cette vallée des bains anciennement bâtis en pierre et en chaux et quatre églises élevées par les moines : l'une en l'honneur de la Mère Dieu, l'autre en l'honneur de S. Pierre, la troisième en l'honneur de S. André, la quatrième en l'honneur de S. Martin, le glorieux confesseur ».

Au VXIII^e siècle, un document très intéressant nous parle de la station balnéaire du Monétier-les-Bains. C'est une requête de 1756 déposée aux archives des Affaires étrangères et dont voici la reproduction :

« A son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, petit-fils de France et régent du royaume, supplie très-humblement Joseph Bertrand, docteur en médecine, et Alexis Casses, maître apothicaire au Monestier de Brianchon, et exposent à votre Altesse que, sur les sollicitations de Messieurs les commandants pour le Roy en la ville de Brianchon, ils avaient fait construire un édifice de maison à quelque distance du dit Monestier, afin de reugnir (*sic*) sous icelle plusieurs sources d'eaux vives et minérales, qui jusqu'en l'année 1715 restoyent ensevelies dans le centre de la terre, ce qui a fait qu'elles sont venues abondantes pendant toute l'année, au lieu qu'elles ne se montroyent que très-faiblement pendant deux mois. Cette recherche est

extrêmement utile et salulaire par la bonne qualité des dictes eaux et par les soulagements qu'elles ont donnés dans la saison à plusieurs infirmes ; et il n'est pas moins certain qu'elles produiroient le mesme effect dans les mois de janvier et de febvrier par le secours des dicts bastiments et l'augmentation de challeur ès dictes eaux...

« Jusqu'à présent, elles n'ont été expérimentées que par personnes atteintes de romathismes, paralysies, foulures de nerfs, qui toutes s'en sont trouvé soulagées ou guéries, après y avoir prins une douzaine ou quinzaine de bains, ce qui ne peut estre qu'une fois le jour, attendu le degré de challeur et la qualité des mineraux d'où elles tirent leur vertu...

« Ces eaux, ce bastiment, sa situation et ses commodités ont déjà attiré la réputation des habitants de cinq à six lieues à la ronde et y attirent une affluence d'infirmes de tout aage et de tout sexe. Tous y pourroyent prendre leurs bains aux heures qui leurs sont destinées, sans le grand nombre de soldats qui les fréquentent, dont les entrepreneurs des hospitaux de Briançon et de Mont-Dauphin sçavent se décharger aux despens du dict bourg et des dicts suppliants, moyennant sept sols six deniers qu'ils leur fournissent par jour pour leur nourriture, laissant l'ustensille, le feu et le logement à pure perte aux habitants, charge qui ne peut estre due qu'aux troupes de passage par bataillons...

« S'il plaisait à Votre Altesse Royale d'ordonner aux sieurs inspecteurs des dictes troupes à ce que ces sortes d'abus ne se commettent pas, les soldats véritablement infirmes ayant besoin des bains et de remèdes, les suppliants sont en estat de fournir les uns et les autres, moyennant ce que le Roy paie aux entrepreneurs de ses hospitaux parviennent entre leurs mains, ajoutant à cela le lit et le logement, et, par ce moyen, les habitants n'auront pas à maudire la maison des bains, laquelle ne pourrait subsister sans essayer quelque effect de leurs menaces.

« Pour contenir les soldats et les habitants dans toutes les règles, les suppliants implorent la protection de Votre

Altesse Royale en faveur de la dicte maison, redoublant leurs vœux au Seigneur qu'il bénisse à jamais votre auguste personne et votre auguste famille. Bertrand, Casses ».

Cette requête nous donne un exposé complet sur l'état de la station balnéothérapique à cette époque. Nous y recueillons notamment qu'en 1715 les sources n'étaient point captées, qu'elles n'apparaissaient que faiblement pendant deux mois de l'année, que des fouilles furent faites à la suite desquelles les eaux devinrent plus abondantes et plus tièdes, qu'une maison de bains fut construite et dont les propriétaires demandèrent la transformation en hôpital pour les soldats.

L'aménagement des bains ne paraît guère avoir progressé depuis deux siècles, et leur installation demanderait de sérieuses améliorations.

4. — Sur la commune de Rizoul nous trouvons les eaux protothermales du Plan-de-Phazy. Ce nom, dont l'étymologie est *plaine de Boniface*, désigne, en effet, une plaine fertile appelée auparavant *Planum de Barbaro* ou de *Barbenc*, et s'étendant sur une surface assez vaste au confluent du Guil et de la Durance, rive gauche. C'est dans cette plaine qu'émergent les sources dont il s'agit. Voici comment M. de Ladoucette s'exprime à leur sujet :

« A trente pas de la route nationale et à deux kilomètres de Mont-Dauphin, près de couches puissantes de gypse se prolongeant jusqu'au dessous de Réotier, quatre sources alimentent les eaux minérales, gazeuses, ferrugineuses du Plan-de-Phazy, qui coulent du midi au nord dans des canaux anciennement creusés et y déposent le protocarbonate de fer mélangé probablement avec du carbonate de chaux. La dernière tombait dans deux bassins elliptiques et découverts où l'on prenait les bains, et où le thermomètre Réaumur marquait 25 degrés ; depuis lors, on y a pratiqué un bâtiment à l'extérieur duquel est sculpté un dauphin. Les eaux du milieu se boivent dans une maison voisine. Les eaux du Plan-de-Phazy, qui sont purgatives et apéritives

ves et guérissent les obstructions, la chlorose, etc., ont été analysées par Charusseil, Fodéré et Garnaüm¹ ».

L'une de ces sources porte le nom de *Font-les-Bains*. Deux autres sont actuellement utilisées en thérapeutique: celle dite de la *Rotonde* et celle dite des *Suisses*. La première s'adresse soit aux baigneurs soit aux buveurs, et la seconde, aux buveurs seulement. Celle de la Rotonde accuse une température de 30 degrés centigrades, et celle des Suisses n'en marque que 28. L'une et l'autre donnent une eau claire, transparente, inodore, d'une saveur salée, dégagant à leur sortie du sol de grosses bulles de gaz. Leur composition, à peu près identique, est un indice qu'elles partent d'une nappe commune. Elles donnent un débit total de 170 litres à la minute.

Après Charrusseil, Fodéré et Garnaüm, deux savants Leroy et Gueymard, professeurs de Chimie à Grenoble, ont fait de ces eaux une analyse qui a été approuvée par l'Académie de médecine et que voici :

Eau : 1 litre		Rotonde	Suisses
Anhydres	Chlorure de sodium.....	3 gr 902	2 gr 640
	Sulfate de chaux.....	1 623	1 760
	Sulfate de soude.....	0 030	0 152
	Sulfate de magnésie.....	0 251	0 530
	Bicarbonate de chaux.....	0 572	0 629
	Bicarbonate de magnésie.....	0 355	0 015
	Pyroxyde de fer.....	0 040	0 045
	Iode, brôme, arsenic	traces	traces

Un autre savant, Tripier, a fait une nouvelle analyse qui est beaucoup plus complète ; la voici :

Eau : 1 litre	Rotonde
Chlorure de sodium.....	4,00,28
Chlorure de magnésium.....	0,45,35
Sulfate de chaux.....	1,83,35
Sulfate de soude... ..	1,61,85

¹ Ladoucette : *Topogr. et hist. des Hautes-Alpes*.

Sulfate de magnésie.....	0,12,27	
Bicarbonate de chaux.....	0,73,33	
Bicarbonate de magnésie.....	0,05,00	
Bicarbonate de protoxide de fer.....	0,01,63	
Bicarbonate de manganèse.....	traces	
Bicarbonate d'ammoniaque.....	traces	
Phosphate de chaux.....	0,05,00	
Matières organiques.....	0,05,00	
Acide carbonique libre.....		0 lit 76 c
Azote.....		0 18

Comme chlorurées sodiques, les eaux du Plan-de-Phazy excitent l'appétit, stimulent l'intestin, combattent avec succès la dyspeisie et les embarras gastriques. Comme ferrugineuses, elles sont fortifiantes et se trouvent tout indiquées contre l'anémie, la chlorose et la névropathie. En outre, par la présence des sulfates de chaux et de soude, elles déterminent de la diurèse, facilitent les reins dans l'élimination de l'acide urique et des urates et s'adressent ainsi aux gouteux, aux arthritiques et aux rhumatisants. Elles sont aussi excellentes dans certaines maladies des femmes.

Ces eaux ont été autorisées par arrêté préfectoral du 27 janvier 1860, et nous apprenons en ce moment qu'une société est en voie de se constituer pour leur exploitation.

Sur la rive droite de la Durance et non loin du Plan-de-Phazy, dans un quartier appelé *Salce* ou *Saulce*¹, existent aussi d'autres eaux protothermales minérales de même nom et de même nature que les précédentes. Ces eaux ont formé avec le temps des stalactites qui produisent l'effet le plus pittoresque et qu'on aperçoit très bien du chemin de fer avant de s'engager sur le pont traversant la Durance en face de Mont-Dauphin.

A l'endroit où elles sourdent, passait autrefois la voie romaine d'Embrun à Rame. Leurs propriétés thérapeutiques devaient être alors en grand honneur. C'est ce qu'at-

¹ Ce nom dérivé de *sal*, sel, avait été imposé à ce quartier à cause de la source, parce que les anciens appelaient salée toute eau minérale.

testent les monnaies romaines trouvées en très grand nombre, lors de la construction du chemin de fer, dans le bassin d'où elles émergent. Ces monnaies ont été décrites par M. le baron Dupont-Delporte dans le *Bulletin de la Société d'Études* sous ce titre : *Découverte de monnaies romaines dans la commune de Réotier*¹. Ces eaux sont aujourd'hui négligées et c'est aux précédentes que s'adressent les faveurs des visiteurs égotants.

5. — Sur la commune de Gap sourdent cinq sources sulfureuses. Trois sont à Puy-Maure, savoir : une derrière la chapelle du couvent de St-Joseph, une dans la vigne de M. Artemale, et l'autre dans la propriété de M. Estreyer. Cette dernière a été captée et pourvue d'une salle de bains. On fait un usage assez fréquent de ses eaux dans les maux de gorge et dans tous les cas réclamant un traitement laxatif et dépuratif. La quatrième sort dans le torrent de Bonne. On y aurait découvert, paraît-il, des restes d'anciennes canalisations. La cinquième enfin coule à la Basse-Tourronde, dans la plaine de la Chaup, au milieu d'une prairie. Toutes ces sources sont d'un faible débit et paraissent provenir de la même nappe minérale.

6. — A Laragne, au bord ouest de la route nationale conduisant à Serres, dans un pli de terrain sur le penchant d'un gracieux coteau, on trouve une source sulfureuse appelée *Font-Sainte*. Elle émerge d'un gisement de schiste dur. Ses eaux peu abondantes mais fortement minéralisées tombent dans un petit bassin en pierre. Je ne crois pas qu'elles aient jamais été analysées; toutefois l'expérience a démontré qu'elles sont purgatives et dépuratives. On les emploie souvent, et non sans succès, contre les obstructions de l'intestin et du foie, la dyspepsie, la perte de l'appétit, les maux de tête et les affections cutanées. Le nom de *Font-Sainte* que porte la source indique qu'elle fut jadis l'objet d'une vénération dont on ne trouve plus aujourd'hui aucun vestige.

7. — A Lagrand, du côté d'Orpierre, sur la berge du tor-

¹ *Bullet. I, 1890.*

rent appelé *Béal des Vernis*, existe une source sulfureuse dont les eaux sont fort appréciées dans les maladies de l'appareil digestif et toutes celles qui en dépendent. C'est dans ce torrent qu'on exploitait autrefois une mine de plomb, objet d'anciens litiges entre les communautés de Lagrand et d'Orpierre. Ces gisements plombifères ne sont probablement pas étrangers à la composition chimique de la source.

8. — Sur la commune de Ventavon coulent deux sources sulfureuses : une qui se trouve dans le domaine du château, et l'autre au bord d'un torrent près d'une ferme appelée *Garde*.

9. — A Fouillouse, la fontaine du village est légèrement sulfureuse.

10. — Dans la commune de St-Jullien-en-Champsaur, près du hameau du Chanet, sur la route qui conduit à St-Michel-de-Chaillol, on rencontre une belle source sulfureuse et ferrugineuse appelée les *Sérènes*. Une odeur très prononcée d'œufs pourris en décèle la présence à une certaine distance. On n'a pas fait usage jusqu'ici de ses eaux en médecine.

11. — A St-Firmin, du massif nommé la *Roche* jaillit une source sulfureuse d'un assez fort débit. Ses eaux sont fraîches, limpides et très minéralisées. Les habitants y ont fréquemment recours dans leurs diverses maladies. Elles sont très bienfaisantes, en effet, dans les dyspepsies, gastrites, gastralgies, hépatites, affections dermiques, telles que dartres, boutons, eczéma, purpura. Cette source mériterait d'être exploitée.

12. — A St-Jacques, près du hameau de Lallée, coule une petite source sulfureuse nommée *Font-Salée* ; on n'en fait aucun usage médical que je sache.

13. — Sur la commune de St-Étienne-en-Dévoluy, on trouve deux sources sulfureuses, dont l'une près du hameau des Truziauds.

14. — A Valserres, au dessous du village, à quinze pas environ de la Vence, émerge de la roche schisteuse qui sert de base à la montagne une source ferrugineuse. Cette

source, d'un faible débit, demanderait à être mieux captée pour être isolée des eaux environnantes. Elle pourrait ainsi rendre de réels services. Les habitants y ont recours, du reste, dans les cas d'anémie et de chlorose. A vue d'œil, elle paraît contenir du protoxyde de fer.

15. — Sur la commune de Rambaud, dans un quartier confinant au territoire de Jarjayes et nommé *Pré-les-Maries*, existe une source légèrement ferrugineuse. Elle dépose sur son parcours un sédiment rougeâtre probablement dû au carbonate de fer qu'elle contient. Cette source, peu connue, ne donne lieu à aucune application médicale.

16. — A la Bâtie-Neuve, près du hameau de Montréviol, à l'est, dans le quartier dit des *Essartons*, est une source ferrugineuse appelée *Font-des-Aigrettes*. Elle émerge d'une roche calcaire, se perd dans un éboulis caillouteux et va réapparaître 450 mètres plus loin. Elle prend alors le nom de *Font-des-Lavoirs*. Son volume remplirait un tube de 10 cent. de diamètre et ne varie en aucune saison. Ses eaux paraissent renfermer du carbonate de fer; elles sont excellemment digestives et toniques. Cette source est mentionnée dans un mémoire à un procès pour la directe universelle entre la dame de la Bâtie-Neuve, Catherine d'Agoult, et la communauté. Elle y est donnée comme délimitant les territoires d'Annelles et de la Bâtie-Neuve, et portait alors le nom de *Bonésie*, nom qu'elle a perdu depuis¹.

17. — Dans la commune de Rousset, au quartier de *Serre-Ponçon*, sur les bords de la Durance, émerge une source ferrugineuse appelée *Font-Salée* d'un débit assez considérable. Toutefois on ne fait de ses eaux aucun usage d'ordre médical.

18. — A Névache, au quartier de *Font-Couverte*, situé à 1.885 m. d'altitude, on a trouvé une source ferrugineuse. Cette source mériterait d'être analysée, car le site est ravissant, le climat délicieux en été, et son exploitation serait une spéculation aussi fructueuse qu'utile².

¹ *Archives de la Bâtie-Neuve*.

² A. Ballif : *Les trois Vallées*, — *Réveil des Alpes*, 27 nov. 1902.

20. — A Cervières, entre ce chef-lieu et Font-Christiane, près de la route à l'est, au bord de la forêt située au dessous du Randouillet, sourdent des eaux ferrugineuses carbonatées assez abondantes, formant sur leur parcours un enduit épais fortement coloré. Il n'est pas dit qu'on s'en serve en médecine.

21. — Sur la commune de St-Chaffrey, du côté de Chantemerle et au-dessous du Prorel (1.800 m. d'altitude), on trouve une source ferrugineuse carbonatée d'un fort débit, appelée *Font-Blanche*. Un peu au dessous, on en rencontre une autre nommée *Font-Mathieu-Sandre* de même nature et de même origine que la précédente.

22. — Au Lautaret, près de l'hospice, au sud, dans le quartier des *Petits-Tunels*, sourd une petite source ferrugineuse carbonatée¹.

23. — A Trescléoux, autre source ferrugineuse au quartier dit *le Moulin*.

24. — A Châtillon-le-Désert, sur le plateau ouest de Céüse, coule une très belle source appelée *Fontaine Lumineuse* et contenant de l'hydrogène carbonné. Elle sort de terre dans un charmant vallon tapissé d'une verte pelouse, et produit une quantité de bulles d'air dûes au dégagement du gaz qu'elle renferme. Cette source est très recherchée des touristes à cause de sa fraîcheur et de la beauté de son site, mais elle est malsaine à boire.

25. — Il existe, en outre, dans les Hautes-Alpes, un assez grand nombre de sources salées. Je cite en première ligne celle de la Saulce qui a donné son nom à la commune. Au XVIII^e siècle, on en extrayait le sel par ébullition dans des chaudières. Il y en avait aussi quatre aux environs d'Embrun, une à Saléon, une à la Beaume-des-Arnauds, une à Aspres-sur-Buëch, une à Aspremont. Ces sources, au rapport de M. de Ladoucette, avaient été comblées, à maintes reprises, par ordre du fisc, à cause de la concurrence qu'elles faisaient à la gabelle. On en trouve encore quelques

¹ B. Chaix : *Hist. du départ. des Hautes-Alpes*, 1800.

autres, notamment à Prapic au quartier du *Lichori* d'où sort le Drac, à St-Julien-en-Champsaur aux collines des *Saulces*, et à St-Auban-d'Oze au quartier de la *Saulcette*. En général tous ces noms de *Saulce*, *Saulcette*, *Salce* indiquent dans les lieux qu'ils désignent la présence de sources salées, quand elles ne sont pas d'une autre composition minérale.

(A suivre).



NOTICE

Sur la Vie et les Travaux

DE

L'ABBÉ CAIRE

Ornithologiste

Par LÉON OLPHE-GALLIARD

(*Œuvre posthume*)

(SUITE)

L'abbé Caire, avons-nous dit, a publié dans Revue et Magasin de Zoologie p. 694, 1854, un mémoire sur les changements de plumage du *Tetrao lagopus*, dont nous allons donner un extrait :

« ... subit dans l'année trois mues bien distinctes : l'une
« commence vers la mi-avril à peu près et finit vers le
« milieu de mai... La seconde, que personne n'a encore
« mentionnée, commence vers le milieu d'août et se ter-
« mine à la mi-septembre... La troisième mue commence
« à la mi-octobre et finit vers la fin de novembre.

« Mais pourquoi ce Tétras est-il blanc en hiver, brun
« roux au printemps et blanchâtre en automne et non pas
« vice-versa ? Et pourquoi le *Lièvre blanc* qui fréquente
« les mêmes localités suit-il les mêmes phases par rapport
« au pelage ? La raison que l'on peut donner d'un pareil
« fait témoigne hautement de la sagesse du Créateur.

« Les Lagopèdes et les Lièvres blancs sont sédentaires
 « toute l'année au sommet de nos Alpes... Or si les Tétràs
 « étaient blancs en été sur un terrain noirâtre, et noirs ou
 « gris en hiver sur la neige qu'ils ne quittent jamais en
 « cette saison, leurs ennemis les distingueraient trop faci-
 « lement.

« Mais pour atteindre ce but il semble qu'il eut suffi de
 « deux livrées, celle d'hiver et celle du printemps; c'est
 « précisément de ce fait que ressort la sagesse du Créateur.
 « C'est à l'époque où nos montagnes nues commencent à
 « ressentir les effets des premiers frimas et à grisonner, si
 « je peux ainsi dire, que les Lagopèdes et les Lièvres sont,
 « non pas entièrement blancs, mais grisâtres ou blanchâ-
 « tres, et cela pour être en harmonie et s'identifier avec les
 « nuances du sol ».

On voit que l'abbé Caire regardait, suivant l'expression de Galien, l'étude de l'Histoire naturelle comme la plus belle hymne en l'honneur du Tout-Puissant. C'est ce qui a été compris également par Linnée et C.-L. Brehm, ce grand patriarche de l'Ornithologie.

L'abbé Caire ne se bornait pas à l'étude des oiseaux, il s'occupait aussi des mammifères de la Provence qui furent également l'objet d'intéressantes observations qu'il communiqua à M. Gerbe.

Dans son mémoire sur les espèces nouvelles pour la Provence (*Revue et Mag. de Zool.*, p. 162, 1842), ce savant naturaliste s'exprime ainsi :

« ... Je me fais un devoir de rapporter l'honneur de la
 « découverte de ces espèces à mon ami l'abbé Caire natu-
 « raliste distingué qui a bien voulu, à ma prière, faire
 « quelques recherches sur la zoologie de nos Alpes. C'est à
 « son infatigable activité que je dois les espèces nouvelles
 « que je publie; je lui dois aussi la plupart des observa-
 « tions ornithologiques qui font le sujet de quelques-unes
 « de ces observations dont j'ai pu vérifier et confirmer
 « l'exactitude sur les lieux. J'espère que des explorations
 « continuées dans les mêmes localités et poursuivies avec

« le zèle qui caractérise l'abbé Caire, conduiront à de
 « nouvelles découvertes tout aussi importantes pour notre
 « faune et me fourniront bientôt l'occasion de faire sui-
 « vre ce travail de quelques autres notices... ».

M. Gerbe décrit, d'après les sujets envoyés par l'abbé Caire, les espèces suivantes de mammifères, *Arvicola leucurus* (R. Z. t, 2, p. 152, 1852) des Basses-Alpes, *A. Selysii* (Ibid.) des Basses-Alpes.

Les oiseaux qui ont été signalés dans le même mémoire sont les suivants : *Certhia Costæ*... « Quelques années plus
 « tard (après la notice de M. Bailly, de Chambéry, en 1847,
 « sur le même oiseau), l'abbé Caire, de son côté, rencontrait
 « dans les grands bois de pins et de sapins, qui s'élèvent
 « sur les flancs des hautes montagnes de Barcelonnette,
 « un *Grimpereau* qui par plusieurs de ses caractères diffère
 « aussi de notre *Grimpereau familier*. Les observations de
 « M. Bailly et de l'abbé Caire sont d'accord en ceci, que le
 « *Grimpereau Costæ* se distingue de son congénère d'Eu-
 « rope par un naturel plus méfiant, plus farouche, par
 « un cri d'appel moins aigu et plus doux. D'après les
 « remarques de l'Abbé Caire, il (le *Grimpereau Costæ*)
 « n'abandonne jamais ces localités (forêts de pins et de
 « sapins) pas même lorsque les grandes neiges les envahis-
 « sent... ».

Dans la visite que l'abbé Caire nous rendit vers la fin d'août 1896 à Irigny, son attention fut attirée par le cri d'un pinson qui lui semblait différer de celui de l'espèce ordinaire, et croyait entendre une race particulière de cet oiseau.

Déjà le 6 janvier 1850, il nous signalait un *Pinson* nouveau, propre aux Sanières, caractérisé par une petite taille et un chant très varié. Personne n'a reparlé de cet oiseau et M. Gerbe n'a pas donné la notice que l'abbé Caire attendait de lui.

Mais si les dernières distinctions peuvent paraître subtiles, il n'en est pas de même de celle de la Rubiette que le

Dr Degland lui a dédiée¹ (*Orni. euron*, I, 1^{re} édi. p. 507, 1849). Cette forme dont la valeur spécifique a été contestée et que nous étions tenté de considérer comme une *R. Tithys* ayant conservé sa livrée d'automne², n'ayant pas encore revêtu son plumage parfait. Mais des observations plus précises sont encore à faire à son sujet. C'était aussi ce que le célèbre C.-L. Brehm se proposait de faire dès qu'il aurait obtenu un nombre suffisant d'exemplaires pour les comparer.

Il faut maintenant parler du *Traquet pâtre* des hautes montagnes qui diffère de celui de la plaine par une taille beaucoup plus petite et des teintes plus vives. L'abbé Caire avait parlé dans une lettre datée du 15 août 1852 de l'erreur commise par Degland qui avait substitué au nom de cette espèce celui du *Traquet Rubicole*. Cette race montagnarde se rencontre également sur toutes les Alpes de la Suisse.

Les *ortolans* des environs de Lyon que nous avons envoyés à l'abbé Caire lui parurent d'abord différer de ceux des Basses-Alpes : « Je les crois différents des nôtres » (lettre du 5 sept. 1849) je les présenterai au *Vérificateur*³ « au premier jour et s'il les trouve différents, je vous en « instruirai ».

La réputation de l'abbé Caire s'était étendue au loin. Son nom était cité dans plusieurs ouvrages et MM. A. Reichenow et H. Schalow lui ont consacré un article dans leur Biographie des ornithologistes contemporains (*Ornith. Centralblatt*, p. 138, 1881).

L'abbé Caire faisait partie de la Société ornithologique allemande dont l'organe était le journal « für Ornithologie » du Dr Jean Cabanis. Admis en 1854 comme membre de cette Société, il donna sa démission vers l'année 1870.

Il est à regretter que l'abbé Caire se soit borné à la publication d'un seul mémoire (Note relative aux changements de plumage du *Tetrao lagopus*, *Rev. Zool*, p. 694,

¹ *Erythacus Cairii*, Degl.

² Lettre au Dr Ed. Baldamus, 12 juin 1855.

³ M. Gerbe.

1854). Il est vrai que MM. Degland et Gerbe se sont chargés de nous les transmettre, du moins en partie ; mais sous la plume d'un autre écrivain les remarques d'un auteur perdent nécessairement leur originalité.

Voici ce que dit l'abbé Caire au sujet du Grand Bouvreuil du *Parus alpestris* et de l'Erittacus *Cairii* (Lettre du 12 déc. 1852).

« ... L'existence et la particularité de tous ces oiseaux
« est hors de doute. La grosseur constante d'un oiseau est
« bien sans doute un caractère frappant. Mais, à mon avis,
« l'argument le plus fort pour distinguer des espèces qui
« se ressemblent, se tire de leur habitat et de leurs
« mœurs. Comment concevoir par exemple que le *grand*
« *Bouvreuil* et le *Petit* ne soient qu'une seule et même
« espèce, lorsque le premier ne se tient et ne se reproduit
« que dans les forêts de sapins les plus élevées et les plus
« froides, et toujours dans des positions au nord, jamais
« dans les vallées ni dans les positions au midi, tandis
« que la *petite espèce* niche dans des climats très tempérés,
« dans les plaines comme sur les côteaux et dans toute
« espèce d'exposition. Ajoutez maintenant par surcroît les
« dimensions de la taille du *ponceau*¹, la grosseur sensible
« de son bec, je crois alors qu'il n'y aurait plus lieu au
« doute le plus léger. La petite espèce ne nous visite qu'en
« hiver, la grande est sédentaire chez nous. Si vous pouvez
« vous procurer facilement des *Bouvreuils* chez vous,
« veuillez, je vous prie, m'en envoyer quelques peaux pour
« les comparer avec les nôtres ».

Aux Sanières 6 janvier 1862.

« J'ai trouvé dernièrement dans nos Alpes la *Mésange*
« que vous avez rapportée de la Suisse, que quelques-uns
« ont prise pour la *boréale* et d'autres croient nouvelle et
« inédite. J'ai trouvé aussi le *certia costæ* ».

La maladie dont souffrait l'abbé Caire depuis très longtemps parut avoir augmenté vers la fin de son existence ;

¹ Nom vulgaire du petit bouvreuil. (Note du com. de publ.).

ce fut probablement la cause pour laquelle il cessa de porter intérêt à sa collection pendant les quinze dernières années de sa vie, « et même il tirait la clef de son cabinet aux visiteurs, sans y pénétrer lui-même », nous écrivait M. le curé Donneaud le 28 mai 1889.

Cette maladie d'asthme était si forte, disait M. F. Rolland, que l'abbé Caire ne pouvait supporter l'air de la plaine et n'éprouvait de soulagement que vers ses montagnes.

« L'abbé Caire faisait tout avec passion. La dernière partie de sa vie, il s'était adonné à l'horticulture et son jardin était le plus brillant du pays; il avait fait une magnifique plantations d'arbres espaliers, qui donnaient des poires en abondance et de qualité très variée. Sa domestique portait sur la place de Jausiers des paniers de légumes et de fruits ». (Donneaud, curé aux Sanières, le 28 mai 1889).

L'abbé Caire a-t-il commencé à mettre à exécution son projet de former un recueil de dessins coloriés des oiseaux de sa contrée (Lettre du 27 octobre 1852), accompagné de ses propres observations, c'est ce que nous ignorons; nous ne savons pas davantage s'il a laissé parmi ses papiers des notes sur l'ornithologie. Quant à sa collection, nous voudrions pouvoir dire ce qu'elle est devenue et en nommer le possesseur qui pourrait être fier de conserver l'œuvre d'un naturaliste d'un mérite aussi grand que l'abbé Caire, et d'accorder à celle-ci dans son musée une place distincte pour la faire ressortir et doit comprendre que cet acte de vénération ne serait pas perdu pour lui et contribuerait à rehausser les richesses qu'il a recueillies lui-même.

Nous allons maintenant compléter cette notice par un portrait de l'abbé Caire et la description de son musée, détails qui ont été tracés par M. l'abbé Donneaud, curé aux Sanières¹.

« ...Dans sa vieillesse, il avait encore les cheveux noirs;

¹ 4 mars 1891.

« sa taille était au-dessus de la moyenne ; toujours très
 « nerveux, gesticulant beaucoup, donnant de l'importance
 « à toutes choses, même au-dessus de la raison. Le moins
 « fait qu'on lui racontait, il répondait uniformément
 « par cette exclamation : « Oh ! c'est extravagant ! ». Et
 « comme il y avait dans le pays plusieurs abbés Caire, on
 « le distinguait lui-même en le nommant l'abbé Caire
 « extravagant. Tout ceci, qui est de l'histoire contemporaine
 « vous fait juger de la vivacité que cet excellent confrère
 « a conservée jusqu'à ses derniers moments. Pendant
 « tout le temps que je l'ai connu, il était maigre, la figure
 « creuse, on aurait dit un squelette ambulante ; mais, faisant
 « toujours une chasse sans merci aux renards.

« L'appartement occupé par les oiseaux a 6 mètres 50 au
 « carré. Les vitrines emplissaient littéralement les quatre
 « façades du bas en haut ; il n'y avait de vide que la place
 « de la porte, située au levant, et celles des deux fenêtres
 « situées au midi. Il y avait encore dans le milieu de l'appartement
 « une autre vitrine en forme de toiture posée sur
 « une longue table renfermant sa collection d'œufs et certaines
 « pétrifications. Il n'y avait donc dans cet appartement
 « qu'un chemin de ronde pour favoriser la curiosité
 « des visiteurs ».

Nous aurions voulu donner en même temps que le portrait de l'abbé Caire, la reproduction photographiée des Sanières, de son habitation, du bâtiment qui lui avait servi pour sa collection. Malheureusement les photographes dans cette contrée, se montrent rarement. Dans l'impossibilité de pouvoir mettre sous les yeux du lecteur la représentation des lieux qui lui étaient chers et où il avait été heureux, nous sommes obligés de nous contenter d'indiquer ici la vue de Moustiers où l'abbé ornithologiste a séjourné plusieurs années et où il a commencé sa collection. (Voir *Magas. pittor.*, p. 121, 1858).

« J'ai fait plusieurs fois des parties de chasse avec lui
 « accompagné d'un oncle renommé comme chasseur. Tout
 « ce que je peux vous dire que c'était un homme qu'il (*sic*)
 « s'occupait un peu de tout, histoire naturelle, de culture
 « et élevage de bestiaux.

« Quant à la vue du Musée et de la chapelle de
 « M. Caire, j'aurai beaucoup de difficultés à cause du
 « grand verger qui se trouve sur le devant de la maison,
 « j'ai peur que cela fasse trop de confusion. L'église je
 « peux la prendre.

« Quant au portrait de M. Caire, je n'ai pas encore pu
 « le trouver. Je crois qu'il existe, c'est sa belle-sœur qui
 « doit l'avoir; elle est allée passer l'hiver à Paris. A son
 « retour je lui demanderai à le reproduire soit en photo-
 « graphie, soit au crayon.

« La collection de M. Chabrand est beaucoup plus belle
 « que celle de M. Caire. M. Chabrand embrasse un peu
 « toutes les branches, animaux, armes orientales, costumes
 « orientaux, minéraux, dieux chinois et japonais. Voici
 « les animaux les plus grands que j'ai vu : dromadaire
 « crocodiles, le plus grand 3 m. 74 de long, panthères ou
 « autres animaux de la race du chat, jeunes loups, san-
 « gliers, gazelles, chamois, plusieurs genres de poissons,
 « requin, marsouin, serpents, plusieurs espèces, le plus
 « grand boa. Oiseaux, le plus grand, autruche. Singes,
 « homme des bois âgé de 2 ans, enfin, le Musée est bondé
 « d'animaux de toutes espèces. M. Chabrand est en train
 « de travailler, autour de la peau d'un ours. (Laurent
 « Célestin, à Barcelonnette, 16 décembre 1889) ».





R. 1903.



L'ABBÉ DES OISEAUX

PAR M. F. ARNAUD

L'abbé Caire (Joseph-Adolphe) était l'aîné des quatre garçons de Caire Marc-Antoine et de Derbez Elisabeth, modestes propriétaires du hameau de Briançon, commune de Jausiers, où il vit le jour le 11 mars 1809. Un peu frotté de latin au collège de Barcelonnette, il fut envoyé au séminaire, à Digne, tandis que ses trois frères Eugène, Remy et Alphonse allaient, en 1830, tenter la fortune au Mexique.

Je ne voudrais pas élever le moindre doute sur la puissance de sa vocation ecclésiastique, mais elle a dû supporter de rudes assauts des passions qui ont rempli la vie de l'abbé : la passion de la chasse et celle de l'histoire naturelle, plus spécialement de l'ornithologie.

Nommé vicaire à Moustiers (Basses-Alpes), il n'exerça que peu d'années et, quelques crises d'asthme aidant, il obtint l'autorisation de l'évêque de rentrer au bercail paternel, où il put se livrer à l'aise à ses deux passions favorites. En 1845, son frère Eugène rentra au pays avec sa jeune femme, Siméone Viana, une dizaine d'enfants et 200.000 francs environ d'économies, fortune énorme pour l'époque et dont l'éblouissement entraîna vers le Mexique la jeunesse de la vallée de Barcelonnette. Il fit construire, auprès de la maison paternelle, une petite chapelle, pour que l'abbé pût dire sa messe, à l'aube, avant de partir pour la

chasse, et un petit musée où s'étaient à l'aise ses collections d'histoire naturelle, déjà fort remarquables. Vivant auprès de son frère, dont il baptisait régulièrement un enfant chaque année (il y en eut au moins dix-huit), recueillant encore le bénéfice de quelques *bis*, plus ou moins réguliers, libre même de faire quelques expériences d'agriculture, il vécut heureux, à l'abri de tout souci matériel.

C'était un impulsif au degré supérieur. Un projet conçu était mis à exécution par vents et marées; il fit venir de grands levriers de chasse, qui moururent phthisiques, des paons blancs qui eurent une fin tragique et un tas d'animaux étranges qui le ravissaient, mais qui disparurent bientôt. Aucun insuccès ne le rebutait. Il a planté une vigne à l'altitude de 1.300 mètres, au-dessous de Guillemorin; aujourd'hui c'est un petit bois de pins charmant. Il a voulu y acclimater les melons, mais a dû finir par se contenter des courges musquettes, délicieuses, du reste. Ses pêcheurs en espaliers réussirent mieux. Il essaya de l'apiculture, mais n'ayant pas le tempérament placide du *pastor Aristeus*, ses mouvements brusques effrayèrent les « généreuses ouvrières » qui lui firent sentir, un beau jour, « leurs flèches de flamme » et le dégoutèrent de cette exploitation. Mais il lui restait la chasse et l'ornithologie.

Il aurait certes vendu son droit d'aînesse, si son frère le lui avait demandé. Malgré son asthme, fort intermittent, il avait, en toute saison, expédié sa messe solitaire, à *la prima àouba*, et, suivi de ses chiens, battait la campagne jusqu'au soir. Qui l'a vu, une fois, rentrer au crépuscule, le carnier plein, n'a pu oublier cette silhouette fantastique : Assez grand, sec et maigre, chaussé de gros souliers ferrés, sa vieille soutane relevée jusqu'au-dessus du genou, laissant voir un pantalon ayant bien, dans le bas, vingt centimètres de velours jadis noir, mais composé, au-dessus, d'étoffes quelconques hétéroclites; son chapeau de curé en bataille, fondu par la sueur, lessivé par les orages, prenant des formes étranges à faire rêver les peintres hollandais et ombrageant un visage osseux, mal rasé, où l'on ne voyait

que deux yeux noirs brillant comme des escarboucles et d'une mobilité extrême, le carnier à l'épaule et le fusil le long du corps, canon en bas ; c'était une rencontre peu rassurante pour ceux qui ne le connaissaient pas.

Il était moins effrayant quand il rentrait bredouille, le chapeau affaissé et la mine déconfitte. Et cela lui arrivait plus souvent qu'à son tour, car ce paquet de nerfs tirait trop vite et très mal. Un jour, un lièvre se réfugie dans un vieux four à chaux ; l'abbé l'y poursuit et, bouchant la porte, lui tire ses deux coups de fusil. Le lièvre, au comble de la terreur, bondit entre ses jambes et s'enfuit. L'abbé, furieux, jette à terre son fusil, son chapeau et les piétine en criant : « Deux jubilés ne me laveront pas de cette faute ! »

Il avait bien quelques autres peccadilles à se faire pardonner. Un matin, au petit jour, il expédiait avant de partir pour la chasse, sa messe matinale, que lui servait son jeune cousin V. G., mais les aboiements lointains de chiens poursuivant un lièvre le troublaient fortement. Se retournant vers les fidèles absents :

— *Dominus vobiscum ! As estacha la china oou mau-cou ?* (Tu as attaché la chienne, au moins ?)

— *Oc-oc-oc, moussu l'abbé.* (Oh oui, M. l'abbé). — *Et cum spiritu tuo !*

L'amour du gibier implique la haine de ses ennemis. Personne plus que lui n'a poursuivi avec acharnement tous les ravisseurs de la nature : rapaces diurnes et nocturnes, loups et renards. Il semait le pays de boulettes mortelles, de pièges à renards et de pièges à loups, non sans faire quelques victimes inattendues. Que de chiens de chasse errants ont été détruits par lui : tant pis pour qui les gardait mal. Ses pièges étaient terribles : deux vaches et même une pauvre vieille femme en eurent la jambe brisée. Réclamations, procès, indemnités et même une pension viagère à payer à la pauvre estropiée ne calmèrent pas sa haine inextinguible, surtout contre les renards. Il nous en a fait connaître l'origine, à table, chez son ami et son allié, le docteur Lautaret.

Nous étions réunis quelques amis, pour déguster en civet

un lièvre de l'abbé. C'était en plein hiver, un jour de tourmente. Midi sonnait et l'abbé n'était pas arrivé.

— Mettons-nous à table, dit l'un de nous ; l'abbé ne fera pas six kilomètres pour venir des Sanières, par trente centimètres de neige et un temps pareil.

— L'abbé, manquer un civet ! jamais !

Après un quart d'heure d'attente, on se met à table ; quand tout à coup la porte s'ouvre, encadrant un abbé tout blanc :

— Où en êtes-vous, mécréants ?

— Le civet n'est pas encore servi, veinard !

— Dieu soit loué !

Et de quelques vigoureux coups de pied, secouant la neige de ses jambes, rejetant dans l'antichambre son manteau et son chapeau doublés de neige, l'abbé, tout noir enfin, nous tend les mains, se met à table et nous rattrape en quelques minutes. Demandant pardon à Dieu de sa gourmandise, il fit, je vous assure, grand honneur au civet, royalement arrosé de vieux vin des Mées. On parla chasse, parlev, et même renards.

— Et qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, ces intelligents animaux, pour leur en vouloir tant que ça ?

— Ce qu'ils m'ont fait ? malédiction !!

Ici, le docteur Lautaret, qui connaissait son homme et ses nerfs, éloigne prudemment de lui vaisselles et carafons et fait un vide d'un mètre en face de l'abbé, qui s'était levé, comme mu par un ressort.

— Une nuit, messieurs, c'était minuit, l'heure des crimes ! Je suis réveillé en sursaut par des appels désespérés :

— Au secours ! l'abbé, au secours !

Je saute à bas du lit, j'enfile un pantalon et m'élance dans la direction d'où venaient les cris. La nuit était noire, pas de lune et de loin, sur la neige presque obscure, je vois fuir, dans l'ombre, une tâche noire vers l'Ubaye.

— Au secours ! l'abbé, au secours !

Je cours à perdre haleine et, sur le bord de l'eau, qu'avait pu traverser le bandit, un cadavre sanglant palpitait sur la

neige. Mon paon blanc, mon beau paon blanc, la gorge ouverte expirait. Je me mis à genoux sur son cadavre, et tendant les poings au ciel :

— Bandit infâme ! sur le cadavre de ton innocente victime, je jure, ô renard, haine à toi, haine à ta race maudite, jusqu'à mon dernier soupir !.....

Ici, dans un geste violent, une bouteille, heureusement vide, vola au ventre d'une carafe et nos éclats de rire mirent au comble l'indignation de l'abbé, qui faillit nous battre.

La même passion persévérante, l'abbé Caire la mit à faire sa collection ornithologique. Quarante-cinq générations d'enfants connaissaient bien le chemin de la maison de Briançon, où ils allaient porter à celui qu'ils appelaient *l'abbé des oiseaux*, nichées, bêtes adultes, nids garnis de leurs œufs et tout ce qu'ils pouvaient ramasser en fouillant bois et buissons. L'abbé n'était pas riche et quelques sous suffisaient à les satisfaire. C'est ainsi qu'à la longue, par la complicité de tous les enfants (encore un rude compte à régler, l'abbé, avec la douce Providence !), puis, par la voie des échanges, s'est formée cette magnifique collection de l'abbé Caire, contenant, outre de très belles pièces exotiques, *un couple de tous les oiseaux d'Europe avec leurs nids et leurs œufs*, ce qui lui donnait une valeur scientifique considérable. Les animaux à pelage ou plumage variable à chaque saison y étaient représentés dans toutes leurs variations. Sa valeur scientifique était amplement rehaussée et comme doublée par sa valeur artistique, car l'abbé Caire était un observateur d'une sagacité pénétrante et un naturaliste des plus distingués. Ses empailllements étaient de véritables résurrections, admirés de tous les connaisseurs et que l'on peut constater, au musée Chabrand, de Barcelonnette, où se trouve, presque complète, la collection d'histoire naturelle de l'abbé Caire.

Vers la fin de sa vie, les crises d'asthme ayant augmenté, l'abbé dut à regret renoncer à la chasse. Il était, d'autre part, tourmenté par les destinées probables de sa belle collection, que des héritiers éloignés pouvaient laisser

disperser ou tomber en poussière. C'est alors que M. Emile Chabrand, rentré du Mexique, avec une fortune rondelette, épousa sa nièce Céline, fille de son frère Alphonse, et se prit d'une grande amitié pour *l'abbé des oiseaux*, qui lui inculqua l'amour de l'ornithologie et lui apprit les secrets de son art de naturaliste. Par acte reçu, M^e Arnaud, notaire à Barcelonnette, le 29 septembre 1881, l'abbé vendit son musée d'histoire naturelle à M. Chabrand, moyennant une pension viagère, très heureuse pour lui, de 500 francs, en se réservant d'entretenir sa collection jusqu'à la fin de ses jours.

Cet acte contient une énumération complète et détaillée de la collection, qui comprend par couples et avec leurs nids et leurs œufs :

- 58 rapaces diurnes ;
- 26 rapaces nocturnes de la famille des chouettes ;
- 25 oiseaux de la famille des pies ;
- 20 — — — fringilles ;
- 56 — — — moineaux ;
- 30 — — — mésanges ;
- 54 — — — corbeaux ;
- 14 — — — pies-grièches ;
- 25 — — — alouettes ;
- 18 — — — bergeronnettes ;
- 46 — — — merles ;
- 167 — — — fauvettes ;
- 33 — — — hérons ;
- 57 — — — chevaliers ;
- 13 — — — goélands ;
- 37 — — — sterne ;
- 46 — — — canards ;
- 6 — — — harles ;
- 12 — — — grèbes ;
- 143 oiseaux exotiques ;
- 54 mammifères, y compris un veau à deux têtes et deux agneaux à huit pattes,
- Plus une masse d'oiseaux petits et grands empaillés,

mais non montés, et une quantité d'œufs divers, non classés.

L'abbé était heureux de voir sa collection en bonnes mains et ne doutait pas que M. Chabrand n'en assurât la conservation dans l'avenir ; il est parti, rassuré à ce sujet, quand une crise d'asthme l'emporta, le 16 juin 1884. Il savait qu'il pouvait compter sur son neveu.

M. Emile Chabrand, en effet, avait augmenté le musée de l'abbé Caire d'une masse considérable d'autres pièces d'histoire naturelle et d'objets de toute sorte, recueillis par lui, dans son voyage autour du monde, qu'il a raconté dans son ouvrage, *De Barcelonnette au Mexique*, couronné par l'Académie française. Il a légué, en 1893, son musée complet, avec le bâtiment qui le contient et une somme de 20.000 francs pour son entretien, à la commune de Barcelonnette qui, remplissant le double vœu de l'abbé Caire et de M. Chabrand, affecte la rente du capital légué au renouvellement des pièces ornithologiques que le temps et les mites pourraient détruire, de façon que la collection originale de tous les oiseaux d'Europe soit toujours maintenue complète et conserve dans les mains de la commune, sa valeur scientifique totale.

L'abbé des oiseaux ne pouvait rêver mieux.

Barcelonnette, le 15 octobre 1903.



FOUILLES DE CHAMPCROSE

(Le tumulus n° 12)

PAR GEORGES DE MANTEYER

L'âge du site funéraire de Champcrose

Le site de Champcrose, assis sur la basse terrasse qui longe et domine la rive gauche du Petit-Buëch, au terroir de Chabestan, se trouve garni de vingt-cinq à trente *tumuli* épars. Ils sont circulaires pour la plupart.

Quatre d'entre eux ont déjà été interrogés par M^r David Martin, conservateur du Musée de Gap. Il l'a fait avec bonheur et l'histoire primitive des Alpes françaises, encore bien obscure, tirera de ces premières recherches un profit très réel.

Ces quatre *tumuli* ont été ouverts par une tranchée médiane.

Le n° 2, circulaire, de 9^m de diamètre environ, a livré une inhumation et une lame en fer. Par un hasard dont on doit se féliciter, le squelette était assez bien conservé : il comportait un crâne de type mésocéphale, appartenant à un individu de grande taille.

Le n° 1, circulaire, de 9^m également de diamètre ou

¹ Le n° 15, cependant, mesure environ 20^m de diamètre sur 14^m ; son grand axe est dans la direction Nord-Sud. Le n° 14, qui est le plus grand, mesure environ 33^m sur 20^m et son grand axe est dans la direction Est-Ouest.

environ, donna une inhumation avec une demi-douzaine de bracelets en bronze ou en cuivre.

Le n° 8, circulaire, de 10^m de diamètre environ, donna trois crânes en mauvais état, une inhumation et, par-dessous, un vase à peu près intact enterré sous le squelette, dans la terre naturelle qui supportait le tumulus. Ce vase, à peu près intact, fait au tour, est en terre gris noirâtre *liée par des grains de calcaire blanchâtre*. La surface ne paraît pas avoir été lustrée : un rebord, qui l'entoure, est décoré d'empreintes digitales. Le vase, semble-t-il, n'était pas recouvert d'une dalle ou d'un couvercle. Les débris qu'il contenait n'ont pas encore été analysés : ils peuvent provenir d'une incinération. En dehors de ce vase, l'intérêt exceptionnel du *tumulus* n° 8, provient de la présence d'un poignard placé au niveau des jambes du squelette inhumé et du côté des pieds de ce squelette. Le type en est bien connu des archéologues et il date les sépultures où on le rencontre. La lame est de fer ; la poignée à antennes est de bronze. M. Alexandre Bertrand a énuméré quarante-trois exemplaires de ce type caractéristique¹. Il en compte trois exemplaires dans l'Italie, au Nord des Apennins² ; vingt-deux dans la Haute-Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, la principauté de Hohenzollern et le grand duché de Bade³ ;

¹ Alex. Bertrand et Sal. Reinach. Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube, Paris, Lerouz, 1894, pp. 85-89.

² A Bologne, près du Reno ; à Bellune, sur la Piave ; à Sesto-Calende, localité placée sur la rive gauche du Tessin, là où cette rivière sort du lac Majeur.

³ Dans la Haute-Autriche, neuf exemplaires à Hallstatt, localité placée au pied de Salzkammergut et sur la rive gauche de la Traun, affluent du Danube.

Dans le royaume de la Bavière, un exemplaire provenant de Wodendorf (au musée de Bamberg, dans la Haute-Franconie) ; un exemplaire provenant de Niederaunau avec une fibule serpentiforme ; un exemplaire provenant de Krumbach, en Souabe.

Dans le royaume de Wurtemberg, deux exemplaires de Hundersingen, deux du tumulus de Belle-Remise, près de Ludwigsburg, et un de Thalheim.

Dans la principauté de Hohenzollern, un exemplaire du tumulus de Varigenstad, près de Sigmaringen.

Dans le grand-duché de Bade, un de Hambourg près de Thiengen (au musée de Karlsruhe) ; un du tumulus de Salem.

cinq en Suisse, dans le Doubs et le Jura¹; treize dans le Sud-Ouest de la France et, plus précisément, dans l'Hérault, les Hautes-Pyrénées, le Tarn, le Lot-et-Garonne, le Lot et la Dordogne². D'autres, également, ont été trouvés en Espagne³.

Le pays le plus riche en poignards à antennes est donc le bassin supérieur du Danube entre le Rhin à l'Ouest, son affluent le Main, et la Bohême au Nord, la Hongrie à l'Est, et les Alpes au Sud. Mais ces armes se sont répandues du Rhin au Reno, en Italie⁴, et de la Traun à la Dronne en France⁵.

Les archéologues savent que les poignards à antennes remontent au premier âge du fer qui, pour eux, est l'époque hallstattienne, du VIII^e ou X^e siècle jusqu'au V^e siècle avant J.-C.⁶. D'autre part, les linguistes qui s'occupent de topo-

¹ En Suisse, un exemplaire au musée de Zurich; un autre au musée de Genève provenant du Valais.

Dans l'Est de la France, deux exemplaires provenant d'Alaise (Doubs, arr. Besançon, cant. Amancey) et un exemplaire du tumulus de Marigny (Jura, arr. Lons-le-Saulnier, cant. Clairvaux) près du Pont-de-Poitte.

² Dans le département de l'Hérault, un exemplaire dont la provenance précise n'est pas indiquée.

Dans les Hautes-Pyrénées, deux exemplaires provenant du plateau de Gef (arr. Argelès-Gazost, cant. Loudes); deux exemplaires d'Avezac-Prat (arr. Bagnères-de-Bigorre, cant. La Barthe-de-Neste).

Dans le Tarn, quatre exemplaires, provenant de Saint-Foy (arr. Gaillac, cant. Lislé. comm. Peyrole).

Dans le Lot-et-Garonne, un exemplaire des environs d'Agen.

Dans le Lot un exemplaire au musée de Cahors.

Dans la Dordogne, un exemplaire du tumulus d'Airoles, près Larzac (arr. Sarlat, cant. Belvès); un exemplaire au musée de Périgueux.

³ *Bertrand*, p. 89, note 8, sans provenances précises.

⁴ Le Reno, qui passe près de Bologne, descend de l'Apennin et se jette dans l'Adriatique entre la lagune de Comacchio et Ravenne.

⁵ La Traun de Hallstatt, descend du Todtes Gebirge et se jette dans le Danube en-dessous de Linz. La Dronne descend des plateaux du Limousin et se jette dans l'Isle au dessous de Coutras (Gironde). L'Isle se jette elle-même dans la Dordogne sous Libourne.

⁶ Joseph Déchelette. *L'archéologie celtique en Europe* (Rev. de synthèse historique, juillet-août 1901, p. 7 de l'extrait).

nymie enseignent que « le lieu d'origine des langues celtiques paraît avoir été un très petit pays, situé sur les bords du Rhin, du Main et du Danube, là où se trouvent aujourd'hui la Hesse-Darmstadt, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière septentrionale. Le Rhin, *Renos*, porte un nom celtique¹ ». Ils ajoutent que « le nom illyrien et oriental du Danube paraît être *Istros* ou *Ister*, le nom occidental et celtique *Danumos*. » Finalement, ils font entendre que la limite du domaine celtique primitif et du domaine illyrien aurait franchi le Danube vers Ratisbonne².

Ainsi, le pays d'origine des poignards à antennes serait à la fois la Celtique primitive sur le Danube, à l'Ouest de Ratisbonne, et le bassin illyrien de l'*Istros* à l'Est de ce point. Il est très remarquable que, partout où les poignards à antennes ont été exportés se rencontrent également des noms de cours d'eau qui rappellent soit le bassin celtique du Danube et du Rhin, soit le bassin illyrien de l'*Istros*. On a trouvé des poignards de ce type à Sesto-Calende, à Bellune et à Bologne; or, près de Bologne passe le Reno. On en a trouvé dans le bassin du Doubs et de l'Ain, à Alaise et à Marigny: or, la Droune est un affluent de l'Ain. On en a trouvé dans la Dordogne: or, la Dronne se trouve à proximité.

En somme, la Dronne, la Droune en France rappellent la Traun de l'Hallstatt, comme le Reno en Italie rappelle le Rhin.

Voici maintenant que M. David Martin rencontre un poignard à antennes sur la terrasse de Champcrose: comme de juste, la Drôme n'est pas loin.

Sa découverte sert de trait d'union entre les *tumuli* de l'Ain et ceux du Sud'Ouest de la France, comme la Drôme entre la Droune et la Dronne.

Il faut croire que ces cours d'eau ont été nommés, en

¹ H. d'Arbois de Jubainville. Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère. Paris, Fontemoing, 1904, p. 6.

² *Ibid.* pp. 6-7.

souvenir de leur patrie d'origine, par des hommes dont les chefs se trouvaient armés du poignard à antennes.

Fait remarquable : tandis que les émigrants en Italie, armés de ce poignard, donnent aux cours d'eau des noms rappelant surtout le bassin du Rhin, ceux qui viennent dans le pays destiné à devenir la France donnent aux cours d'eau des noms rappelant plutôt le bassin illyrien de l'*Istros*. En effet, dans le département actuel du Gard, un modeste cours d'eau rappelle ce grand fleuve : il ne s'appelle pas le Danube, mais la Vistre¹. Sans parler du Drac et de l'Isère qui, dans la région du Sud-Est, où coule la Drôme, rappellent la Drave et l'Isar², on a remarqué, dans la région de la Dronne, la Save, affluent de la Garonne qui rappelle l'affluent de ce nom et bien connu du Danube³. La Dronne, la Drôme et la Droune rappellent la Traun bavaroise, affluent de l'Alz⁴ et la Traun autrichienne qui toutes deux appartenaient au bassin de l'*Istros*.

Pour l'Italie, il faut joindre au Reno de l'Adriatique, les lacs Rino qui, en Corse, alimentent le Fiumorbo⁵. Il faut surtout redire que le Tibre porta d'abord le nom d'*Albula* comme un cours d'eau voisin d'Ancone⁶ : ce nom ancien rappelle tout simplement un affluent du Rhin postérieur qui coule dans les Grisons.

On doit se demander à quelle époque se produisit cette migration des illyriens du Danube et du Rhin supérieur vers l'Italie et les futures Gaules. Le fait qu'un des poignards à antennes s'est trouvé près du Reno de l'Adriatique permet de préciser. Cette région appartient aux Etrusques et ils y possédaient Felsina : or, l'invasion étrusque se produisit au X^e siècle ou environ avant J.-C, et l'hégémonie de ce peuple prit fin en 390 par l'arrivée

¹ H. d'Arbois de Jubainville. Les premiers habitants de l'Europe, seconde édition, t. II. Paris, Thorène, 1894, p. 212.

² *Ibid.* pp. 212-213.

³ *Ibid.* p. 206.

⁴ *Ibid.* p. 212.

⁵ *Ibid.* p. 212.

⁶ *Ibid.* pp. 213-214.

des Gaulois qui remplacèrent bientôt Felsina par Bologne¹. Mais, pour les archéologues, au début du IV^e siècle avant J.-C., c'est l'époque de la Tène qui succède à l'époque Hallstattienne² : les poignards à antennes et à poignée de bronze étaient remplacés par les épées de fer. D'autre part, il y avait beau temps que le Tibre avait alors perdu, sans doute, son nom primitif d'*Albula* : les Gaulois du IV^e siècle purent fonder Bologne en remplacement de Felsina, mais le nom du Reno de l'Adriatique devait exister avant eux tout aussi bien que l'Ombro ne dont le nom en pleine Toscane ne s'explique que par son antériorité à la domination étrusque. La migration des Illyriens du Danube vers l'Italie et les futures Gaules est donc antérieure à l'arrivée des Étrusques. Il faut identifier les Illyriens du Danube avec les Ombres qui paraissent y être venus au XII^e siècle avant J.-C., qui y fondèrent *Ameria*, en 1135, dont l'Ombro ne et l'Ombrie gardent le nom. On sait que leur développement vers le sud obligea, vers 1035, une partie des Sicules à émigrer en Sicile³. Ce sont eux, sans doute, qui imposèrent alors le nom d'*Albula* au fleuve placé devant le Latium : et, par suite, ce sont eux qui durent nommer le Reno.

En Italie, leur hégémonie fut courte : les Etrusques ne tardèrent pas à les remplacer. Aussi, les poignards à antennes n'y sont pas nombreux. Leur toponymie seule survit. Mais, dans les Gaules, leur fortune fut meilleure, soit dans le Sud-Est, entre le Rhône, la mer et les Alpes, soit dans le Sud-Ouest, dans le bassin de la Garonne.

C'est seulement vers 600 avant J.-C. que la première migration celtique vint y reprendre contact avec eux⁴.

L'anthropologie et l'ethnographie doivent être mises à contribution par l'histoire comme l'archéologie et la linguistique : il faut s'aider de tous les indices.

¹ H. d'Arbois de Jubainville. *Les Celtes*, pp. 144-147.

² Dechelette., p. 4.

³ d'Arbois de Jubainville. *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, pp. 242-243.

⁴ d'Arbois de Jubainville. *Les Celtes*, pp. 79-80.

Or, si l'on jette un regard sur une carte donnant la répartition approximative des races de l'Europe¹, l'attention doit se porter sur l'emplacement des deux Traun, du Reno, de la Droune, de la Drôme et de la Dronne. La seule race qui se trouve toujours portée comme survivant dans chacune de ces cinq régions, est la race Adriatique ou Tinarique. Vers les Traun, elle est entourée par la race sub-adriatique et par des traces de la race occidentale. Dans l'Ombrie, elle est entourée, au Sud par la race occidentale ou cévenole, à l'Ouest par la race littorale, au Nord par l'occidentale et la sub-adriatique. Dans le Jura, elle est entourée au Sud par la race occidentale, à l'Est et à l'Ouest par la race sub-adriatique. En Provence, dans la région de Riez, elle subsiste entourée de la race littorale au Sud et à l'Ouest, de la race occidentale au Nord et de la sub-adriatique à l'Est. Dans le bassin de la Garonne, et plus précisément encore dans la région du Lot-et-Garonne, elle est entourée de la race occidentale.

Elle se retrouve donc toujours, là où la toponymie des cours d'eau et les poignards à antennes rappellent les illyriens du Danube. Tantôt la race occidentale, comme dans la Garonne, tantôt la race sub-adriatique, comme vers les Traun et dans le Jura, dominant autour d'elle : tantôt ces deux dernières races, jointes à la littorale sont ensemble autour d'elle comme en Provence et en Ombrie. Si la proportion de ces autres races varie, la persistance de la dinarique est le fait dominant. Actuellement, c'est une race brachycéphale (85-86 d'indice céphalique), de grande taille (1^m68 à 1^m72 en moyenne), portant les cheveux bruns ou noirs ondulés, les yeux foncés, les sourcils droits, la face allongée, le nez fin, droit ou aquilin, le teint légèrement basané². Cette race a laissé en Italie le nom de l'Ombrie et de l'Ombrone en souvenir d'elle ; elle y a repoussé les Osques vers le Sud. Il y a donc lieu de penser que, de même, elle a porté dans les futures Gaules et

¹ J. Deniker. Les races et les peuples de la terre. Paris, Schleicher, 1900, in-8°, voir la carte hors texte entre les pp. 384 et 385.

² Deniker, pp. 390-392.

Espagne le nom de l'Ibérie et celui de l'Ebre. De langue aryenne, elle est venue y dominer les Basques qui parlaient une langue apparentée au groupe finno-ongrique¹.

Il conviendrait de reconnaître les Basques primitifs des Gaules comme les Osques d'Italie dans la race occidentale ou cévenole². Cette race, très brachycéphale (85 à 87 d'indice céphalique), de petite taille (1^m63 ou 1^m64 en moyenne), porte les cheveux bruns ou noirs, les yeux brun clair ou foncé, la face arrondie, le corps trapu³. Elle avait dominé pendant l'âge du bronze et elle-même était venue s'établir soit en Italie soit dans les futures Gaules, quelques siècles auparavant, aux dépens de la race insulaire. Celle-ci, peut-être de langue hamitique, est actuellement dolychocéphale (73 à 76 d'indice céphalique), de très petite taille (1^m61 à 1^m62), portant les cheveux noirs, parfois bouclés, les yeux très foncés, la peau basanée, le nez droit ou retroussé⁴.

Jadis tout ce qui, en France, était préromain portait l'étiquette générale de « Gaulois ». Maintenant que les Gaulois sont mieux connus, tout ce qui est préceltique se range volontiers sous les étiquettes d'« ibère » et de « ligure ».

Dans le cas où on admettrait la venue successive des Libyens, de race « insulaire », de langue hamitique, pendant l'âge de pierre, des Osques, de race « cévenole », de langue finno-hongrique, pendant l'âge de bronze, des Ombres, de race « dinarique », de langue aryenne, pendant le premier âge du fer, les linguistes pourraient se demander ce que deviennent dans tout cela les ligures.

En Italie, les ligures figurent seulement en dehors et au Nord du domaine étrusque : dans les Gaules, ils paraissent bien, au Nord du bassin de la Garonne, avoir donné leur nom à la Loire. Les Romains les soumièrent dans la région des Alpes maritimes et la Lygurie méditerranéenne garde

¹ Isaac Taylor. L'origine des Aryens et l'homme préhistorique, trad. par Henri de Vasily. Paris, L. Bataille, 1895, pp. 221-222.

² Deniker, carte entre les pp. 384 et 385.

³ Ibid. pp. 389-390.

⁴ Ibid. p. 388.

leur souvenir. Si l'on a recours aux anthropologues et qu'on cherche dans cette région les traces d'une race qui ne soit ni la littorale, ni l'insulaire, ni la cévenole, ni la dinarique, on n'a pas à hésiter longtemps car il en reste une seule qui couvre une bonne partie de la Provence, dans la région montagneuse, une partie du Piémont, une partie du bassin de la Saône et du Jura, une partie des bassins supérieurs du Rhin et du Danube. Il s'agit de la race secondaire dite « sub-adriatique », d'une taille de 1^m66 et d'une brachycéphalie modérée (indice céphalique de 82 à 85), portant des cheveux et des yeux plus clairs que la race adriatique ou dinarique¹.

Cette race « sub-adriatique » de l'anthropologie doit correspondre à la première invasion des celtes dans les Gaules qui, selon les linguistes, se produisit entre 700 et 500 avant J.-C.². C'est elle surtout qui dut amener le nom de Ligurie dans les Gaules.

Les Osques avaient imposé leur langue aux Libyens; les Ibères, vers le XI^e siècle, leur nom aux Osques et aux Libyens. Les Ligures, vers le VI^e siècle, subjuguèrent à leur tour les races précédentes.

Cela dit, il reste que les *tumuli* de la terrasse de Champcroze furent élevés par les populations que dominaient, entre le XII^e et le VI^e siècles, les Illyriens porteurs de poignards à antennes. On y pourra trouver, à côté de ces Ibères dominateurs, des restes d'Osques, de Libyens ou d'individus de la race littorale primitive, c'est-à-dire de toutes les races venues dans ce pays avant eux, soumises par eux à leur hégémonie.

Après avoir fouillé les *tumuli* nos 2, 1 et 8, M. David Martin a ouvert en dernier lieu le *tumulus* n° 21⁴. Ce

¹ Deniker. Carte entre les pp. 384 et 385.

² Ibid. pp. 393-394.

³ d'Arbois de Jubainville. Les Celtes, pp. 79-80.

⁴ Cette numération des *tumuli* fouillés répond au plan général du site de Champcroze, levé par M. Lambert, agent-voyer cantonal de Veynes, qui, bien connu par son riche cabinet de géologie régionale, a consenti à dérober quelques journées à ses recherches favo-

tumulus qui a paru aux témoins être légèrement ellyptique, puisqu'il mesurait 16^m20 sur 15^m59, avait, dans ce cas, son grand axe dans la direction N.-S.¹. Il a livré plusieurs inhumations: notamment un squelette de petite taille avec une quantité de petits boutons de bronze et une pince épilatoire également de bronze. On a trouvé une pince de ce genre dans le palafitte du Saut-de-la-Pucelle, au lac du Bourget². Quant aux boutons, on en a trouvé à Réallon³, dans les lacs de Savoie et de Suisse⁴ et à Larnaud dans le Jura⁵.

Ainsi, les fouilles opérées par M. David Martin dans les *tumuli* 2, 1, 8 et 21 permettent d'établir déjà l'époque à laquelle remonte le site funéraire de Champcrose et de dire quelle race dominante les a fait élever. Ce site remonte à la période protohistorique comprise entre le XII^e et le VI^e siècle avant J.-C.; il coïncide avec le premier âge du fer et date des ibères, armés du poignard à antennes. Venus du bassin illyrien de l'*Istros*, ils nommèrent l'Isère, le Drac et la Drôme en souvenir de leur patrie où coulaient la Drave, la Traun et l'Isar.

Ces résultats acquis, il pouvait être intéressant d'examiner dans le détail, au moins une fois, la structure de ces *tumuli*.

C'est l'objet que l'on s'est proposé d'atteindre en dirigeant la fouille du *tumulus* n° 12.

Méthode de fouilles adoptée. — Désirant connaître

rites, soit pour dresser ce plan général, soit pour établir celui du *tumulus* n° 12. Il a droit à tous les remerciements des personnes que l'histoire et l'archéologie intéressent.

¹ L'aire pavée de base ne paraît pas avoir été exactement déchaussée sur tout son parcours périphérique: si elle l'avait été, peut-être le caractère légèrement elliptique aurait disparu. Un doute subsiste à cet égard.

² *Gabriel et Adrien de Mortillet*. Musée préhistorique, deuxième édition, Paris, Schleicher, 1903, planche xcii n° 1175.

³ *Ibid.* n° 1155 à 1137.

⁴ *Ibid.* n° 1158, 1162 (tuvernier: lac de Neuchâtel); 1163 (lac du Bourget); Corcelettes: lac de Neufchâtel); etc.

⁵ *Ibid.* n° 1153-1154, 1167-1168 (Larnaud).

exactement la structure du *tumulus* n° 12, il a été jugé bon d'abandonner le système des tranchées qui abordent verticalement la sépulture à travers les couches successives de sa couverture. La méthode « stratigraphique » s'indiquait : seule, elle permet d'étudier la tranche complète de chaque couche, l'une après l'autre, en commençant par la plus superficielle et en finissant par la plus profonde, en n'abordant aucune d'elles sans avoir achevé l'examen complet de la précédente qui, ainsi, ne disparaît pas sans avoir donné tout ce qu'on peut tirer d'elle. La fouille passe de cette sorte, en sens inverse, par toutes les phases chronologiques de la construction qu'elle se propose d'étudier. Comme point constant de repère dans la progression du travail, il est bon de laisser subsister la motte centrale de la couche superficielle le plus longtemps possible. Par rapport à ce témoin, chaque objet trouvé peut recevoir une cote en éloignement horizontal et en profondeur avec l'indication exacte de son orientation : ainsi, le plan de chaque objet, par couches, se dresse mécaniquement au fur et à mesure de la progression du travail, par rapport à un point fixe qui est cette motte centrale de la superficie. Chaque fragment rencontré sous la pioche est ainsi coté immédiatement et, quand un objet se rencontre brisé en fragments qui ne se trouvent pas au même moment et réunis, le relevé successif des cotes permet de rapprocher ces fragments avec la sécurité voulue.

Relation des fouilles. — Les fouilles du *tumulus* n° 12 ont duré du 24 au 29 août 1903, matin et soir. Elles n'ont été interrompues que le 25, à partir de huit heures, par la pluie. Sans l'accueil tout à fait précieux et l'obligeante assistance de M. et M^{me} Romieu qui demeurent au Pont-de-Chabestan, il eut été à peu près impossible de les réaliser. C'est M^{lle} Romieu qui, la première, remarquant les *tumuli* de Champcrose, en a signalé l'existence à M. David Martin. M. Charles Romieu, de son côté, porte son attention très en éveil sur tous les restes que les âges primitifs ont laissés dans le pays qu'il habite. En l'absence

de M. David Martin, retenu par les circonstances loin des fouilles et dont les visites furent trop rares, au gré des personnes présentes, M. Lambert voulut bien se charger d'opérer les constatations topographiques utiles. Le travail manuel de terrassement fut opéré principalement par un propriétaire-cultivateur du Pont-de-Chabestan, M. Emile Givaudan, dont l'intelligence et la circonspection modèrent d'une manière fort appréciable, la brutalité matérielle inhérente aux lourds outils du terrassier.

24 AOUT

Site du tumulus n° 12. — La terrasse de Champcroze¹ est dominée à l'Est par le plateau étroit et allongé des Guiaux qui se dirige du Nord au Sud²; les pentes en sont boisées de chênes. Une visite sur le sommet

¹ La carte de l'Intérieur (feuille xxiii-31) adopte la graphie: *Champ Crosse*.

² Au double point de vue de la toponymie et de la disposition topographique, il y a lieu de rapprocher de la terrasse de Champcroze, entre le Petit-Buëch à l'Ouest et le plateau des Guiaux à l'Est, le lieu dit Crosse de Mèque qui, sur le terroir voisin d'Aspres-sur-Buëch, est dominé par le plateau des Egaux à l'Est en dominant le Buëch à l'Ouest. Le substantif provençal *cros*, a les significations de creux, fosse, silo, tombeau. Le substantif féminin *croso*, cosse, cavité d'arbre, repaire, ravine (*R. P. Xavier de Fourvières*. Lou pichot tresor, Avignon, Roumanille, 1902, p. 212). Il provient du latin *corrosum*, comme le français *creux* (*G. Korting Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, Paderbon, Shoningh, 1891 n° 2208). *Champ croze*, c'est donc le champ du tombeau. Il suffit d'ouvrir le dictionnaire des Postes pour constater l'existence de lieux dits *Cros* ou *le Cros* dans vingt-sept départements méridionaux (Allier, Hautes-Alpes, Alpes Maritimes, Ardèche, Aude, Aveyron, Bouches-du-Rhône, Cantal, Charente, Corrèze, Creuse, Dordogne, Drôme, Gard, Gironde, Hérault, Isère, Loire, Haute-Loire, Lot, Lot-et-Garonne, Lozère, Puy-de-Dôme, Saône-et-Loire, Tarn, Var, Haute-Vienne). En Savoie et Haute-Savoie, on a formé Crosaz et Le Crosaz. Dans l'Allier, la Crosse; dans l'Ariège, Crosefonds. Les Cresses dans l'Ain, l'Aveyron et l'Hérault. Le Croset dans la Savoie; les Crosets dans la Sarthe et la Haute-Savoie. La Crosse dans l'Isère, Crosses dans le Cher. On a des lieux dits *Croze* et *la Croze* dans douze départements: Ain, Corrèze,

méridional, couronné d'un très vieux châtaigner, a permis d'y rencontrer, sur le bord oriental de ce plateau, un fragment de hache en pierre polie. A l'Ouest, la terrasse domine elle-même le lit du Petit-Buëch qui, comme l'arête des Guiaux, se dirige depuis son entrée sur le terroir de Chabestan, du Nord au Sud. La tour de Champcroze que décore le rencontre de cerf du blason de la famille de Vieux (Veteris), coseigneurs de Sigottier et de Champcroze, se trouve campée sur la bordure occidentale de la terrasse, au dessus du Buëch. Des bâtiments difformes l'accompagnent. Sur la terrasse, en remontant de la tour vers le Nord, mais avant d'arriver à Fonteille qui est au terroir d'Oze, M. P.-J. Itier rencontra, le 10 septembre 1902, dans les terres labourées, quelques scories d'un vert très sombre confinant sur le noir, qui pourraient, sous toutes réserves, provenir d'une fonte de bronze. Le *tumulus* n° 12 se trouve à une centaine de mètres de la tour, dans la direction de l'Est, et sur le bord septentrional d'un chemin qui, de la tour, gagne le pied du plateau des Guiaux.

A l'endroit précis du tumulus, la surface de la terre arable naturelle, qui recouvre la basse terrasse et qui se trouve parsemée de galets petits ou gros, n'est pas entièrement plane: elle est légèrement décline. L'orientation du plan s'incline du N.-E. au S.-O.

Cette couche superficielle et naturelle de terre arable se trouve actuellement livrée à la culture: elle est remuée par les labours annuels.

Au-dessus d'elle surgit le tumulus: c'est une éminence dont la forme se rapproche davantage d'un tronc de cône que d'une calotte sphérique. Mais actuellement le profil en

Creuse, Dordogne, Drôme, Isère, Haute-Loire, Lot, Lozère, Puy-de-Dôme, Saône-et-Loire, Vaucluse) sans compter Crozemarie (Hte-Loire) et Villecroze (Var). On a des lieux dits *Crozès* et *les Crozès* (Ain, Aude, Aveyron, Drôme, Haute-Garonne, Hérault, Isère, Loire, Puy-de-Dôme, Rhone, Savoie); les *Crozets* (Jura, Savoie), *Crozette* (Rhone).

En Saône-et-Loire, sur le terroir de Perrecq existe un Champcrox à rapprocher de Champcroze.

est plus renflé et légèrement plus élevé vers le S.-O., plus aplati et allongé vers le N.-E. : d'un côté la pente en est donc plus rapide et plus courte, de l'autre, plus douce et plus longue. C'est donc, au demeurant, le profil d'un ovoïde écrasé dont le long axe de courbure s'orienterait du S.-O. au N.-E., en sens inverse, par conséquent, de la pente naturelle de la terrasse orientée du N.-E. au S.-O.

Si l'on se porte à la circonférence du tumulus, telle qu'elle repose sur le plan du sol naturel, au N.-E. le sommet du tumulus paraît être à 85 ou 90 centimètres au-dessus du sol. Au S.-O. il paraît être à 1^m15. A la périphérie du secteur N.-O., S.-O., S.-E. qui est ainsi le plus élevé, comme le plus renflé, on aperçoit des blocs de forme plus ou moins sphérique, placés à 0^m50 ou 0^m80 l'un de l'autre, à peu près tous au même niveau et émergeant plus ou moins du tumulus. Ce niveau est établi par le fait que celui de ces blocs placé au S.-O. se trouve assis à environ 0^m30 au-dessus du sol naturel : la partie de ce bloc qui émerge a environ 0^m15 de haut. Les autres blocs de

Des lieux dits *Croux* et *la Croux* existent dans l'Allier, l'Aude, l'Aveyron, le Cantal, en Saône-et-Loire et dans la Haute-Vienne. Il faut y ajouter Crousaz, en Savoie ; Crouzet et le Crouzet dans neuf départements (Ardèche, Aveyron, Doubs, Eure-et-Loire, Gard, Hérault, Haute-Loire, Lozère et Tarn) ; les Crouzets en Aveyron, la Crouzette dans l'Hérault ; Crouzettes et les Crouzettes dans la Haute-Garonne et le Tarn ; Crouseilles (Basses-Pyrénées), Croussille (Indre), Crouzille et la Crouzille (Puy-de-Dôme, Sarthe, Haute-Vienne), Crouzilles (Indre-et-Loire), les Crouzillons (Puy-de-Dôme), Crouziols (Haute-Loire), Crouzal (Puy-de-Dôme), Crouzols (Cantal). Puis Cruetz (Savoie), Cruis (Basses-Alpes), Cruix (Rhône), les Crus (Saône-et-Loire), la Crusaz (Haute-Savoie) ; les Cruisettes (Rhône), Cruizon (Rhône), la Cruseille et Cruseilles (Haute-Savoie), Crussol (Ardèche), Cruxiol (Puy-de-Dôme), Cruzille et la Cruzille (Isère, Loire, Saône-et-Loire), la Cruzilles (Ain, Saône-et-Loire). Cf. les formes Creu et le Creu, Creusaz et la Creusaz, Creuse et la Creuse, les Creuses, le Creuset, les Creusets, les Creusettes, le Creusot, le Creux, les Creux, le Creuzet, le Creuzot.

Ce sont là des centaines de sites, méridionaux pour la plupart, où il y aurait plus ou moins lieu de vérifier s'il existe des tombes apparentes et antérieures aux cimetières chrétiens.

cette rangée périphérique se rapprochent d'autant plus du niveau du sol naturel qu'ils s'éloignent du S.-O., puisqu'ils sont à peu près à la même hauteur que le premier. A la périphérie du secteur N.-O., N.-E., S.-O., ils n'apparaissent plus guère, noyés sans doute, sous la superficie actuelle du sol naturel.

Cette observation faite, si on observe de nouveau la hauteur du tumulus en se plaçant au S.-O., on constate que jusqu'à la crête du bloc, elle est de 0^m70 environ, et jusqu'à son lit inférieur de 0^m87. Cette hauteur de 0^m87 ne diffère plus de la hauteur observée au N.-E. C'est la hauteur constante à laquelle il faut se tenir comme étant celle à laquelle correspond la base du tumulus, caractérisée par le cercle apparent des blocs. Cette base a été établie ainsi par les constructeurs au niveau le plus élevé du sol naturel vers le N.-E et dans le secteur S.-O. ils ont dû bloquer des matériaux au-dessous de ce niveau artificiel pour racheter la différence avec le niveau le plus bas en cet endroit du sol naturel.

Si maintenant on relève la longueur de l'arc superficiel qui donne le diamètre apparent du tumulus, d'abord suivant l'axe N.-S., puis suivant l'axe E.-O., on obtient chaque fois une superficie de 9^m80. Il en résulte que le *tumulus* est nettement circulaire.

Vérification faite, le nord réel, sans tenir compte de la déclinaison occidentale de 13° coïncide à peu près à l'horizon avec l'arête de la montagne de Corps, dans son prolongement occidental¹. A l'est, se trouve Côte-Belle²; au sud, les cimes placées entre Savournon et Saint-Genis³; à

¹ Vers le point coté 1989 sur la carte de l'intérieur (feuille XXIII-30) : le point oriental de cette arête, coté 2360, est le point culminant. La montagne de Corps, entre le Trabuèch à l'ouest et le torrent de Labéoux à l'est, sépare Lus-la-Croix-Haute au nord, de Saint-Julien-en-Beauchêne au sud.

² Point coté 1870, entre Saint-Auban-d'Oze à l'ouest, Châteauneuf-d'Oze et la vallée du Drauzet, ou petit Drac, *Dravusetum* au nord et à l'est, Esparron au sud. (Feuille XXIV-31).

³ Point coté 1303 (Feuille XXIII-31).

l'ouest, les cimes des Plaigneaux, qui mènent du rocher du Penas, sur les confins de la Drôme¹.

La surface apparente du tumulus se trouve garnie de pierres assez petites et de terre. Les pierres sont tapissées de lichens et la terre d'herbes diverses mêlées à de la mousse. Au sommet, un petit rosier sauvage et vers le S.-O., à deux mètres du centre, une légère dépression produite, il y a déjà longtemps, par l'abattage d'un chêne dont les racines à moitié décomposées subsistent dans les profondeurs.

Examen de la calotte superficielle. — Le site et l'aspect du *tumulus* établis, il convient de commencer les fouilles en examinant la première couche superficielle de la tombe. Prenant, comme point de départ, l'arc apparent des blocs rangés en assise périphérique à la base du secteur S.-O., on cherche à dégager progressivement cette assise à partir du point où elle disparaît dans le sol labouré. La pioche remonte du S.-O. au N.-E. en passant par l'Ouest et le Nord ; puis, elle redescend du N.-E. au S.-O. en passant par l'Est et le Sud. Le résultat est satisfaisant. Sans creuser seulement à la profondeur d'un sillon normal, elle parvient à dégager nettement un contour pavé, avec un bloc plus considérable d'environ 0^m30 d'axe en moyenne et placé de loin en loin c'est-à-dire tous les 0^m80 ou 0^m90 environ ; ce contour fait certainement de main d'homme s'appuie sur le plan de la terre naturelle et affecte, dans son ensemble, une forme positivement circulaire. Le pourtour total mesure environ 28^m40 de circonférence. Cette base reconnue, on commence à déblayer la calotte superficielle du *tumulus*, en réservant au centre établi par la rencontre des deux axes N.-S. et E.-O. une motte apparente et intacte d'environ 0^m20 de diamètre. Partant de la circonférence extérieure des blocs apparents vers le N.-E., la ligne des pioches s'avance vers le centre, suivant l'axe de N.-E. au

¹ Entre le rocher du Penas au nord et le point coté 1376. Cette arête sépare Aspremont à l'ouest de la Piarre à l'ouest (Feuille XXIII-31).

S.-O. On ne tarde pas à reconnaître que la circonférence des blocs placés à la base du *tumulus* ne forme pas un anneau pavé, vide et isolé. Cette circonférence doit constituer la périphérie d'une aire circulaire entièrement pavée. La pioche doit donc s'efforcer de respecter ce cercle pavé comme anneau des blocs périphériques : on déblaie simplement les matériaux de la calotte superficielle qui le recouvrent. Cette calotte, dans sa profondeur comme à sa surface, se compose de terre friable, intentionnellement mêlée à une quantité de pierres assez petites, lesquelles sont généralement plus longues que larges et placées à plat dans la masse. Il semble d'ailleurs que leur volume augmente plus on s'éloigne de la surface. Toute la masse est criblée par les racines des plantes qui végètent à la surface : ce réseau augmente encore la consistance de cette masse.

Dans le travail de déblaiement il se rencontre le premier fragment à noter :

1. 'Petit os à 1^m du centre vers l'Est et à 0^m30 de profondeur sous le niveau de la motte centrale.

À la fin de la journée le déblaiement des matériaux de la calotte au-dessus de l'aire pavée était opéré pour tout le secteur compris entre le N.-O., le N.-E. et le S.-E., c'est-à-dire pour la moitié de la superficie totale du tumulus. On constate que l'aire pavée ne se présente pas comme une surface plane : sa forme est nettement bombée. Le pavage se compose de pierres de moyenne grosseur, d'un volume plus considérable que le cailloutis employé dans l'épaisseur de la calotte superficielle. Dans ce pavage bombé, de loin en loin, un bloc de masse particulièrement remarquable, se détache légèrement en relief sur la surface. Ce relief peut être en moyenne de 0^m10 ; comme diamètre, ces blocs ressemblent à ceux qui garnissent la périphérie également en relief. Mais il est encore impossible de distinguer à quoi répondent ces blocs insérés dans le pavage intérieur. L'un d'eux se rencontre à 3^m du centre et un autre à 1^m seulement environ. Enfin, sous la motte

superficielle, conservée au centre comme témoin, se constate à l'improviste l'existence d'un gros bloc pyramidal de flisch posé debout dans le pavé, de manière à ce que son sommet monte à 0^m15 du niveau supérieur de surface de la calotte.

Examinant la coupe verticale de la calotte, suivant l'axe de N.-O. au S.-E. obtenue par le déblaiement déjà effectué, on observe qu'au centre, là où le pavé est le plus bombé, la profondeur de la calotte est d'environ 0^m40; elle se compose d'une dizaine de couches de petites pierres mêlées comme il a été dit, à de la terre. Par suite, le bloc central prééminent émerge de 0^m25 environ au-dessus du pavé qu'il domine.

25 AOUT

Travail presque nul interrompu par le mauvais temps. M. Lambert qui survient à huit heures en même temps que la pluie peut à peine vérifier l'orientation du *tumulus* et son diamètre. L'après-midi, visite au plateau des Guiaux, en compagnie de M. Charles Romieu. Trouvé un débris de hache en variolite polie.

26 AOUT

Reprise du travail en continuant le déblaiement de la calotte superficielle et rencontre des fragments suivants :

2. Os placé près d'une grosse pierre en relief du pavage, à 1^m du centre vers l'est et environ 0^m30 de profondeur sous le niveau du prolongé du sommet.
3. Côte à 2^m30 vers le S. et 0^m30 de profondeur.
4. Petit os à 1^m60 vers le S. et 0^m20 de profondeur.
5. Petit os à 1^m30 vers le S. et 0^m30 de profondeur.
6. Tout petit fragment de poterie qui paraît de coloration rouge, à côté d'une grosse pierre en relief du pavage, blanche, ronde et plate, à 3^m vers le S.-E. et à 0^m30 de profondeur.

De plus on constate à 3^m35 vers le S. des traces de charbon de bois, presque à la surface du tumulus,

c'est-à-dire à 0^m30 ou 0^m35 au-dessous du niveau prolongé du sommet.

7. Os à 2^m40, à 10° au-dessus de l'O. et à 0^m40 de profondeur.
8. Fragment de poterie rouge à 1^m10 vers le S. et 0^m40 de profondeur.
9. Côte à 1^m20 vers le S. et 8^m40 de profondeur.
10. Os à 2^m20 vers l'O. et 0^m30 de profondeur.
- 11-12. Deux dents à 2^m vers l'O. et 0^m30 de profondeur.
- 13-18. Six os à 0^m80 vers le S. et 0^m20 de profondeur.
- 19-28. Six fragments d'os à 2^m50 vers l'O. et 0^m30 de profondeur.

Le déblaiement arrivé à ce point, on distingue suffisamment les blocs en relief du pavé pour se rendre compte qu'une série de ces grosses pierres arrondies à environ 3^m du centre et à 0^m30 de profondeur au-dessous de la surface du talus de la calotte, c'est-à-dire à environ 0^m60 au-dessous du niveau supérieur prolongé idéalement, forme une circonférence concentrique avec celle de la périphérie.

29. Fragment d'os d'oiseau à 1^m vers le S. et 0^m30 de profondeur.
30. Fragment d'os à 1^m90 vers l'O. et 0^m30 de profondeur.
- 31-41. Onze fragments d'os qui paraissent humains à 1^m40 vers l'O. et 0^m30 de profondeur.
42. Silex taillé à 2^m80 vers l'O. et 0^m30 de profondeur à côté d'une des grosses pierres de la circonférence médiane.
- 43-44. Deux fragments d'os à 1^m10 au N.-O. et 0^m30 de profondeur.
- 45-46. Deux os à 1^m20 à l'O. et 0^m20 de profondeur.
47. Os à 0^m50 vers le S. et 0^m10 de profondeur.
48. Os à 0^m50 vers le S. et 0^m30 de profondeur.
49. Os à 1^m40 à l'E. et 0^m35 de profondeur.
- 50-52. Trois os à 0^m90 à l'E. et 0^m40 de profondeur.

Ces trois os sont placés en dessous et à l'Est de la grosse pierre pyramidale du centre.

53-57. Cinq fragments d'os à 1^m10 à l'E. et 0^m40 de profondeur.

Même site que les précédents.

58-90. Trente-trois fragments d'un os à 2^m60 à l'E. et 0^m20 de profondeur.

91-138. Vingt-neuf fragments d'os, vingt-et-une dents, à 1^m10 à l'E. et 0^m30 de profondeur.

Le déblaiement de la calotte se trouve terminé, en conservant toujours au centre la motte superficielle qui, maintenant isolée, s'appuie sur le bloc central du pavé.

En somme la calotte superficielle, composée de cailloutis et de terre friable, ne contenait aucun débris, comme l'indiquent les profondeurs à peu près constantes auxquelles ils ont été rencontrés. Tous ces ossements paraissent reposer sur la surface de l'aire pavée : quand les pierres n'en étaient pas bien jointes, quelques-uns ont glissé entre elles. Après s'être acquittés du travail fatigant qui consistait à recouvrir la sépulture de cette aire pavée, destinée à la mettre à l'abri des fauves, il semble que les ouvriers réunis sur cette aire se soient reposés en faisant un repas funéraire, après lequel il ne leur restait plus qu'à recouvrir l'aire de la calotte superficielle. Presque tous les débris ont été trouvés jusqu'à présent au Sud et à l'Ouest ; de plus, à l'Est, s'est rencontré un dépôt important de dents ; mais au Nord il n'y a aucun vestige. Cette localisation sur le secteur méridional est à noter. Toutes les pierres du pavé sont d'une couleur qui tire sur le blanc ; une seule petite pierre est verte. Toutes sont des galets naturels.

On a déjà noté une circonférence de blocs en relief à la périphérie, à 4^m90 du centre et au point de rencontre du talus de la calotte superficielle avec le contour du pavé bombé. Puis on a remarqué un bloc central de grès dominant ce pavé de 0^m30. Enfin on a relevé une seconde circonférence médiane, caractérisée par des blocs arrondis et en relief de 0^m10 qui chacun mesurent 0^m30 d'axe dans le sens du centre à la périphérie ; cette circonférence médiane s'emplaçait à 3^m environ du centre et à 0^m30 sous la surface penchée du talus superficiel.

Maintenant que toute l'aire pavée se trouve déblayée, on aperçoit une troisième et dernière circonférence, à 1^m environ du centre et à 0^m40 sous le niveau supérieur de la calotte superficielle. Cette circonférence centrale se compose de blocs pareils à ceux qui forment les deux autres.

Telle est la disposition de l'aire pavée : en certains endroits, sa forme régulière a subi des affaissements accidentels et ces affaissements coïncident avec la présence de racines plus nombreuses et plus drues qu'ailleurs. Spécialement vers l'Est, on observe un affaissement caractéristique de l'aire, au pied de la pierre levée du centre, entre ce bloc et jusqu'à la circonférence médiane. Il semble qu'une plus grande richesse de la terre végétale inférieure ait altéré là les racines et que le sol ait subi à la longue un affaissement correspondant. Ce fait ne suffirait pas à expliquer à lui seul, sans doute, l'aplatissement du setceur N.-E. de la calotte superficielle observé dès le premier moment, mais il l'a forcément accentué.

27 AOUT

139-141. Deux dents et un fragment d'os à 1^m10 à l'E. et 0^m30 de profondeur.

142-145. Une dent et trois fragments d'os à 1^m10 à l'E. et 0^m30 de profondeur.

146. Un anneau de bronze à 3^m ou 3^m30 au N. et 0^m30 de profondeur.

Cet anneau est situé d'un des blocs qui forment la circonférence médiane, et ce bloc, par rapport au centre du tumulus, est exactement orienté au nord.

147. Une pointe de flèche en silex à 3^m30 au N., tirant légèrement sur le N.-O., et 0^m30 de profondeur.

148. Petit fragment de poterie, d'une pâte noir grisâtre avec grain de calcite, à 3^m30 au N. et 0^m30 de profondeur.

M. Lambert présent note que les galets, dont se compose le pavé, sont pour la grande partie des galets du sénonien au milieu desquels s'aperçoivent quelques rares

galets de flisch. Tous ont dû être ramassés sur cette basse terrasse qui supporte le site funéraire.

Examen de la tranche du payé. — Après avoir déblayé la calotte superficielle et ramassé les débris demeurés à la surface du pavé il convient d'examiner l'épaisseur de ce pavé dont la disposition bombée avec trois circonférences de blocs concentriques et une borne centrale est déjà connue.

Désormais l'orientation des débris sera fixé d'une manière encore plus précise. Leur profondeur cessera d'être établie par rapport aux niveaux de superficie de la calotte qui variaient, puisque, suivant le site de l'objet sous le sommet horizontal ou sous les talus en pente de cette calotte, les profondeurs notées indiquaient simplement ce qu'il y avait de terre sur l'objet en se rapportant tantôt au niveau supérieur, tantôt au niveau du talus plus ou moins bas. La profondeur de chaque débris indiquera son éloignement du plan horizontal passant par la surface de la motte qui marque la plus grande hauteur du *tumulus* au-dessus du lit sur lequel repose la circonférence périphérique des blocs.

La pioche commence à enlever le pavé par le secteur septentrional, en partant du Nord pour aboutir à l'axe Est-Ouest du *tumulus*.

149. Fragment d'os à 0^m90 N. 1/4 N.-O. et 0^m70 de profondeur.

150-151. Deux fragments d'os à 1^m40 N. 1/4 N.-O. et 0^m70 de profondeur.

152-153. Os, entre les pierres du pavé, à 2^m60 O. et 0^m60 de profondeur.

154-158. Une dent, nn os et trois fragments d'os à 1^m60 N. 1/4 N.-O. et 0^m70 de profondeur.

159. Un fragment d'os à 2^m60 O. et 0^m60 de profondeur.

160. Un fragment d'os rongé par les vers, sous le pavé, à 1^m70 N.-E. et 0^m70 de profondeur.

Bientôt on peut remarquer que le pavé au N.-E. se compose d'une seule couche de pierres ; en avançant vers

l'axe dirigé du N.-O. au S.-E., il en révèle deux et, sans doute, au S.-O. il en contiendra au moins trois. C'est une conséquence du fait déjà remarqué que l'orientation de la terrasse naturelle s'incline du N.-E. au S.-O. Les constructeurs du tumulus ont voulu l'élever d'aplomb et, prenant comme ligne de base le point le plus élevé au N.-E., ils ont racheté la différence naturelle de niveau dont le maximum se trouve au S.-O. par des couches supplémentaires de galets en sous-œuvre. Dans la partie intermédiaire où le pavé se compose ainsi de deux couches superposées de galets ayant chacune 0^m15 et quelquefois 0^m20 de haut, quand on aborde un des gros blocs de 0^m30 d'axe horizontal qui forment la circonférence on n'est pas surpris de constater que la hauteur du bloc équivaut à celle des deux rangs de galets si même elle ne la dépasse pas légèrement.

161-224. Cinquante-neuf fragments d'os, quatre dents et un silex noir rencontrés 2^m50 à l'E. et avec 0^m70 de profondeur, au niveau de la deuxième rampe inférieure du pavé.

225-242. Treize fragments d'os et cinq dents au même endroit.

243-244. Deux fragments de poterie rouge à 2^m vers le S. et 0^m60 de profondeur sous le deuxième rang inférieur du pavé.

La pioche achève de déblayer le pavé du secteur septentrional : le seul rang de galets dont il se compose repose directement sur la terre arable que les géologues dénomment lehm et qui, elle-même, surmonte la less.

28 AOUT

245-247. Morceau en trois fragments de poterie noire épaisse, non lustrée à pâte homogène, placé sur le pavé à 2^m40 au N.-E. et 0^m85 de profondeur.

248. Morceau de poterie noire, fait au tour, moins épaisse, à surface lustrée et à pâte plus fine, placé sur le pavé, à 1^m80 au N.-E. et 0^m85 de profondeur.

En cet endroit la lehm a 0^m30 de profondeur ; par dessus les deux rangs du pavé ont une hauteur de 0^m50.

249-250. Deux dents, l'une incisive humaine avec surdent, l'autre prémolaire de carnassier, à 2^m50 à l'E. et 0^m70 de profondeur. Même site que les nos 161 à 224.

251-283. Six morceaux d'un fragment de poterie noire de 7^m d'épaisseur dont la pâte contient des grains de calcite ; seize fragments d'os dont un, entre autres, a été cuit et garde une couleur grisâtre ; dix dents dont une en deux fragments. Le tout à 1^m25, au S. 1/4 S.-E. et à 0^m60 de profondeur, entre les pierres du deuxième rang du pavé.

284-293. Une esquille et huit fragments d'os ; une dent, à 2^m40 à l'E. et 0^m70 de profondeur ; au niveau de la terre végétale sous le pavé. Même gisement que les nos 161-224, 249-250.

294-302. Une défense de sanglier ou marcassin et huit fragments de poterie mince à pâte rouge de 4^m d'épaisseur à 1^m70 au S. 1/4 O. et 0^m50 de profondeur ; au niveau de la terre végétale.

303. Un fragment d'os à 1^m30 au S.-E. et 0^m50 de profondeur.

304-315. Un anneau de bronze, un fragment de poterie rouge et dix fragments d'os à 1^m50 au S. 1/4 O. et à 0^m60 de profondeur sous le deuxième tour du pavé.

L'anneau de tranche circulaire, mesure 18^{mm} de diamètre extérieur et 12^{mm} de diamètre intérieur. Il a donc 3^{mm} de diamètre. Ce qui fait son intérêt c'est que d'un côté il est très usé à l'intérieur, tellement qu'en un point son diamètre se réduit de 3^{mm} à 1^{mm}. Du côté opposé, c'est-à-dire à 90° de cette usure intérieure, il s'aplatit à l'extérieur. Cet aplatissement a 8^{mm} de long et réduit le diamètre de l'anneau à mi-hauteur à 2^{mm}. M. Lambert estime que cet anneau devait servir à tendre une courroie. L'anneau était fixé du côté plat à une courroie de 8^{mm} de large et cette courroie par sa tension, tordue en ganse, a usé fortement à la longue

la partie intérieure du côté opposé de l'anneau où portait l'effort.

316. Un anneau de bronze à 1^m30 au S. et 0^m50 de profondeur. Cet anneau a 17^{mm} de diamètre intérieur et 3^{mm} de diamètre, mais il n'a qu'une épaisseur de 1^{mm} parce que sa tranche est segmentaire au lieu d'être circulaire.
- 317-346. Vingt-neuf fragments d'os et une dent à 1^m30 au S. 1/4 O. et 0^m60 de profondeur.
347. Un fragment de poterie rouge à 1^m70 au S. 1/4 O. et 0^m55 de profondeur.
- 348-349. Un fragment d'os et une dent à 1^m30 au S. 1/4 O. et 0^m60 de profondeur. Même site que les n^{os} 317-346.
- 350-354. Cinq fragments d'os à 1^m55 à l'O. et 0^m60 de profondeur, au niveau de la terre végétale.
- 355-359. Quatre fragments d'os et une dent à 1^m30 au S. 1/4 O. et 0^m60 de profondeur. Même site que les n^{os} 348-349.
- 360-365. Cinq fragments d'os et une dent à 1^m30 au S. 1/4 O. et 0^m60 de profondeur. Même site que les n^{os} 348-349, 355-359.
- 366-367. Un fragment d'os et une dent à 1^m55 à l'O. et 0^m60 de profondeur.
368. Un anneau en bronze à 1^m50 S. 1/4 O. et 0^m60 de profondeur. Diamètre extérieur : 24^{m/m} ; diamètre intérieur : 18^{m/m}. Diamètre de l'anneau : 3^{m/m}. Tranche segmentaire : 1^{m/m} d'épaisseur.
- 369-371. Un fragment d'os cuit et deux fragments de poterie à 1^m55 à l'O. et 0^m60 de profondeur.
- Cette poterie non lustrée, de 3^{m/m} d'épaisseur, est un bord de vase à anse. La pâte est de couleur orangée.
372. Un fragment d'os à 1^m50 au S.-O. et 0^m60 de profondeur.
- 373-376. Une dent, un os, deux fragments d'os à 1^m45 à l'O. et 0^m60 de profondeur.
- 377-378. Deux os à 1^m45 à l'O. et 0^m60 de profondeur.
- 379-380. Deux fragments d'os d'oiseau rongés à 1^m45 à l'O. et 0^m60 de profondeur.

A ce moment, la fouille rendue plus attentive par les rencontres d'anneaux de bronze, dégage à 1^m15 au S. 1/4 O. et à 0^m55 de profondeur, sur une dalle penché vers le Sud, un fémur en trois fragments. C'est la première trace nette d'un squelette inhumé entre la première et la seconde couche du pavé. La direction de ce fémur fait supposer que la tête est au Nord et les pieds au Sud du point où il se trouve avec une orientation générale du corps N. 1/4 E. à S. 1/4 O. De fait, laissant provisoirement en place ces trois fragments de fémur, on rencontre :

381-382. Deux os du pied gauche à 1^m55 au S. 1/4 O. et à 0^m60 de profondeur.

383. Une dent à 1^m50 au S.-O. et à 0^m60 de profondeur.

384. Un os du pied gauche à 1^m60 S. 1/4 O. et à 0^m60 de profondeur.

Décidant de faire disparaître la motte superficielle et le bloc pyramidal de flèche conservés au centre jusqu'à ce moment, on constate que le centre du pavé sous le niveau disparu de la superficie est à 0^m30 de profondeur. Ce centre est désormais formé par une pierre ovale qui constitue encore le point culminant du pavé bombé.

385-386. Deux os sous le centre de la superficie et à 0^m20 de profondeur.

Désormais le squelette se découvre complètement, après avoir enlevé la rangée supérieure des galets du pavé et en époussetant soigneusement avec de petits pinceaux de crin la terre placée au-dessous.

387-391. Cinq fragments de l'orbite à 0^m40 du centre vers le S.-O.

392-413. Vingt-deux fragments d'os parmi lesquels :

Deux fragments de côte à 0^m75 du centre vers le S.-O.

Un fragment du bassin à 0^m95 du centre vers le S.-O.

Quatre fragments de l'humérus droit, le plus rapproché à 0^m70 et le plus éloigné à 0^m95 du centre. Ce bras se détache un peu plus à l'Ouest.

414-428. Quatorze fragments d'os et un petits os à déterminer, parmi lesquels :

Trois fragments du fémur droit, à 1^m10 le plus rapproché, et à 1^m35 le plus éloigné du centre. Ces derniers sont ceux découverts plus haut et laissés en place.

429-433. Un fragment du fémur gauche à 1^m15 du centre et placé à 0^m50 sur la gauche du droit.

Quatre fragments du pied droit, le plus rapproché à 1^m60, le plus éloigné à 1^m70 du centre.

434-549. Onze dents et cent cinq fragments du crâne reposant sur une pierre plate, le sommet à 0^m15 (?) du centre vers les le S.-O. (?)

Au nord de la tête est la grosse pierre qui sert de centre culminant au pavé. Le corps est logé dans un évidement de 0^m40 de large sur 1^m60 de long, à peine indiqué, en dehors du bloc, au nord de la tête, par quelques pierres du pavé, placées en bordure et levées au lieu d'être à plat d'un très faible relief. Comme le pavé est bombé, cet évidement se trouve légèrement penché vers le Sud.

550. Un anneau en bronze trouvé à plat sur la dalle qui soutient la tête, à la hauteur du cou et au-dessus de l'épaule droite.

Cet anneau, de forme ovale, mesure dans le sens de son petit axe, comme diamètre extérieur, 29^{m/m} et comme diamètre intérieur 34^{m/m}. Il mesure dans le sens du grand axe, comme diamètre extérieur, 41^{m/m}, et, comme diamètre intérieur, 36^{m/m}. Il est de section quadrangulaire : il se compose d'un brin dont les extrémités sont libres et l'une d'elles se termine en pointe. Ce brin se contourne en ovale de manière que les extrémités chevauchent l'une sur l'autre de 20^{m/m} dans l'espace compris entre le grand et le petit axe, sur un quart environ de la circonférence. La tranche extérieure porte des traits striés. Il serait difficile, à la réflexion, de voir dans cet anneau une boucle d'oreille. C'est plutôt une boucle destinée à lier les deux pièces d'étoffe ou de peau de la tunique sur l'épaule droite.

Elle remplissait l'office pour lequel existera plus tard la fibule.

551-552. Fragment de poterie noire à grains blancs de calcite, d'une épaisseur de 7^m/_m.

Trouvé en deux morceaux à 0^m25 au Sud et à 0^m50 au-dessous de la superficie. Ce fragment est à 0^m30 du crâne, mais en dehors de son logement.

553-569. Dix-sept fragments d'os du squelette placés entre la tête et les bras.

Ce sont notamment des fragments de côtes.

570-572. Trois dents du squelette.

573. Un anneau de bronze à 0^m30 du centre vers l'Est.

Le diamètre extérieur est de 24^m/_m, l'intérieur de 18^m/_m. La section est segmentaire : 1^m/_m d'épaisseur.

574. Os thoracique du squelette.

575-589. Quinze fragments du bras droit.

590. Un os indéterminé du squelette.

591-624. Trente-deux fragments du bras gauche qui pouvait mesurer 0^m27 de long, et deux dents.

625-626. Deux fragments d'un os sous le bras gauche.

On observe que, si les bras pendent naturellement le long du corps, les avant-bras, formant avec eux, comme direction, un angle de 110°, se replient sur les flancs de manière à ce que les poignets et les mains voilent le pubis. Le point où les poignets se superposent ainsi est à 0^m95 du centre et toujours, cela va de soi, au S.-O.

On peut ajouter que l'avant-bras gauche est le premier apparent : par conséquent, le mort a été placé dans sa tombe avec le poignet droit replié sur le pubis, puis le gauche croisé sur le droit.

La dépouille gisait sur le dos, la tête un peu penchée sur la droite et les jambes assez divergentes l'une de l'autre.

Le corps regarde la pointe de la Grande Arambres¹ : à

¹ Le point dénommé 1435 dénommé Rocher d'Arambre entre La Bâtie-Montsaléon au Nord, Serres et Savournon au Sud (Feuille xxiii-31).

l'opposé se trouve la pente occidentale du massif d'Aurouze¹.

Cela revient à dire que l'orientation du corps se dirige à peu près exactement du Nord au Sud, suivant le Nord réel. Pour être tout à fait exact, il y a une déviation de 10° environ du Nord réel vers l'Est et, à l'opposé, du Sud réel vers l'Ouest. Et, comme la déclinaison locale est une déclinaison occidentale de 13° environ, on peut ajouter que, par rapport à l'axe de cette déclinaison, la déviation de la sépulture est de 23° environ du Sud vers l'Ouest.

Cette orientation du corps correspondrait à un lever de soleil qui se serait produit à 10° de l'Est réel vers le Sud, ou à un coucher opposé qui se serait produit à 10° de l'Ouest réel vers le Nord. Il faut supposer pour cela que le rite observé aurait consisté à placer le corps dans un axe perpendiculaire à l'apparition ou à la disparition de l'astre du jour².

Il est visible qu'on a placé la tête du mort au centre du tumulus: cet emplacement assez naturel obligeait à effectuer la sépulture dans le secteur méridional.

Le relief insignifiant des galets dressés en petit nombre le long du corps et le manque de dalles plates qui auraient

¹ Il s'agit, plus précisément, de la pente occidentale, sur la Béoux, de la Crête des Bergers au terroir de La Cluse. La Crête des Bergers se détache à l'Ouest du plateau de Bure. (Feuille **xxiv-30**).

² Dans le premier cas, celui d'un lever du soleil à 10° au-dessous de l'équateur, la sépulture aurait été élevée entre l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver.

Dans le second cas, celui d'un coucher du soleil à 10° au-dessus de l'équateur, la sépulture aurait été élevée entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été.

L'horizon montagneux augmente d'ailleurs de sa hauteur l'angle que le lever ou le coucher réel de l'astre fait avec la ligne de l'équateur. Si donc, vu du tumulus, le point, où disparaît le soleil à l'horizon montagneux, formait par hypothèse avec le point théorique où il disparaîtrait en plaine, un angle de 10°, la sépulture correspondrait à l'époque de l'équinoxe de printemps. Et si la hauteur de l'horizon montagneux est supérieur à 10°, l'époque de la sépulture précéderait d'autant cet équinoxe. C'est un point qu'il serait aisé de vérifier.

pu constituer une chambre funéraire bien équilibrée ont eu ce résultat que le corps s'est trouvé absolument écrasé entre les deux rangs du pavé bombé. Le squelette est positivement en miettes.

29 AOUT

627-640. Quatre dents et dix fragments d'os à 0^m60 à l'O. du centre et à 0^m20 vers l'O. de la tête.

On constate que les avants bras se croisent sur le corps à 0^m90 ou 0^m92 du centre du tumulus, [ce qui serait à dire à 0^m70 ou 0^m72 du sommet du crâne]. La saignée du bras gauche est à 0^m83 du centre et à 0^m70 du sommet nu crâne. De même la saignée du bras droit est à 0^m70 du sommet du crâne.

641-642. Deux os des côtes à 0^m78 du centre, entre les bras.

643-647. Quatre os des côtes et un [de la main ?], en dessous des précédents.

648-650. Trois os du bras gauche dont un porte une fracture ressoudée en dehors.

651-652. Deux os du bras droit.

653-654. Deux os de l'avant-bras gauche.

655-708. Cinquante quatre os d'avant-bras ou des mains.

709. Pierre à peu près circulaire placée sous le bassin, mesurant 20 X 25^{cm} de diamètre, et 8^{cm} de haut, bombée en-dessus et plate par dessous.

Cette pierre est à noter, non seulement par sa forme régulière, mais aussi par sa couleur et sa nature. On a dit que tout le pavé se trouvait composé de galets du sénonien et de quelques-uns du flisch. Ce pavé est donc de teinte claire. La pierre placée sous le bassin est au contraire assez foncée et tranche sur les autres. Elle est fort dure et se compose de paillettes bleu ou vert sombre noyées dans une pâte agglomérante. Après examen, c'est une euphotive dont on trouve quelques galets peu abondants dans la vallée de la Durance et provenant du bassin du Drac. La pierre a donc

été choisie pour garnir le milieu du logement sépulcral. en raison de sa forme de sa couleur et de sa rareté. Sous la tête existait un gros galet aplati qui ne paraît pas être de nature spéciale.

710-715. A côté de l'avant-bras droit, près du bassin, une petite dent de rongeur creuse et recourbée. Une autre à côté de l'avant-bras gauche.

712-714. Trois dents sous le bassin.

715-732. Dix-huit os du bassin ou des pieds.

713. Sous le bassin, un anneau de bronze mesurant $18^m/m$ de diamètre extérieur et $13^m/m$ de diamètre intérieur. Tranche ovale: $2^m/m$ d'épaisseur.

734-743. Sept os du bassin; une dent sous le bassin. Également sous le bassin, deux os qui paraissent avoir passé par le feu et avoir appartenu à un pied.

744-745. Deux dents de rongeur.

746-788. Quarante-trois os divers et cinq dents provenant de la terre tamisée autour de la sépulture, avec le dessein de vérifier si cette terre ne contenait pas de très petits objets qui auraient pu échapper.

789-790. Une dent incisive noirci et un os noirci trouvés sous le bassin ou les cuisses du squelette, et 0^m20 plus bas que lui.

On peut rapprocher de ces deux fragments les os noircis ou passés au feu déjà rencontrés.

791-793. Trois fragments d'un anneau en fer très oxydé, trouvé au niveau de la sépulture, sous le bassin, à gauche. Cet anneau pouvait mesurer $30^m/m$ de diamètre.

Cet objet est à rapprocher de l'article 733.

794-801. Huit ossements, les uns du squelette (rotule?), les autres noircis. Ces derniers à rapprocher des articles 789-798.

802-803. Deux dents de rongeur.

L'examen du niveau de la sépulture est terminé: la pioche enlève le rang inférieur du pavé qui la supportait.

Examen de la couche naturelle de terre arable. — Actuel-

lement, il ne reste plus rien en place du *tumulus* n° 12. On arrive au niveau de la terre arable qui le supportait. Au centre du *tumulus* enlevé, la surface de cette terre se rencontre à 0^m75 environ au-dessous du niveau le plus élevé de la calotte superficielle. A la périphérie du *tumulus* vers le S.-O., la surface de cette terre arable se rencontrait à 0^m90 au-dessous de ce même niveau. Ceci précise l'observation que la basse terrasse, ou site du *tumulus*, est orientée comme inclinaison du N.-E. au S.-O. Le rayon du *tumulus* étant de 4^m90, on voit que le sol de la terre a baissé de 0^m16 par 5^m dans cette direction. à cet endroit.

804-805. Deux fragments de poterie de teinte gris noir, de pâte compacte et homogène sans grains de calcite, autant qu'on peut en juger, à 0^m90 au S. du centre et à la surface de la terre arable.

C'était un vase à fond plat; d'après la courbe, le fond plat intérieur pouvait avoir 10^{cm} de diamètre et le fond plat extérieur 12^{cm}. L'épaisseur maximum entre la circonférence des deux, mesure 11^m/^m. Au centre, l'épaisseur se réduit à 7 ou 8^m/^m.

806-808. Un anneau en bronze à 1^m10 au S. 1/4 O. et au niveau supérieur de la terre arable. Un os en deux fragments se trouve passé au travers. Diamètre extérieur 33^m/^m. Diamètre intérieur 19^m/^m. Tranche circulaire de 1^m/^m. Patine vert bleu clair. Cet anneau se casse, en raison de son faible diamètre: la cassure du métal se présente d'un rouge violacé. Ce doit être du cuivre à peu près pur.

Si c'était un bracelet, le poignet n'aurait eu que 92^m/^m de tour.

809-819. Quatre fragments d'os trouvés à côté du précédent objet.

813-824. Une vertèbre, une dent, cinq fragments d'os du squelette, cinq dents de rongeur. Le tout provenant en dernier lieu de la terre de la sépulture tamisée à part.

La surface de la terre arable ne fournissant plus rien, la pioche opère une tranchée dans l'axe N.-E. S.-O. et de

om³⁰ de profondeur jusqu'au niveau du sol primitif qui constitue, à proprement parler, la basse terrasse. Il n'y a pas trace d'incinération ou d'objet enfoui dans cette terre arable dont la profondeur paraît même n'avoir jamais été remuée. Il est inutile d'aller plus loin.

Conclusions. — Telle est, dans ses dispositions essentielles, la structure d'un *tumulus* à inhumation qui date, comme on peut le penser, des environs du X^e siècle avant J.-C. et qui remonte à l'hégémonie dans la région alpine des chefs appartenant à la race « dinarique ». De langue illyrienne, ce sont eux par conséquent qui, les premiers, aient parlé un idiome aryen dans ce pays. Ces chefs avaient quitté la région de la Traun, de la Drave et de l'Isar, armés du poignard à antennes. L'une de leurs bandes s'arrêta entre le Rhône, les Alpes et la Méditerranée : en mémoire de la patrie, l'Isère, le Drac, le Drauzet, la Drôme, reçurent d'eux un nom qu'aucun régime politique plus récent n'a encore songé à changer, depuis près de trois mille ans. Ce sont ces illyriens qui paraissent être venus sous le nom d'Ibères¹ ; les osques, malgré leur soumission, gardèrent leur langue euskarienne, mais, de ce côté-ci des Alpes, ils ne sont plus connus que sous le nom de leurs vainqueurs. C'est ainsi que les Français ne parlent pas la langue des Francs : cependant, la masse des gallo-romains soumis a gardé le nom de ses dominateurs barbares.

Au moment où furent élevés les *tumuli* de Champcrose,

¹ On appelle *bacchuber* ou *bacc'huber* une danse qui s'est perpétuée à Cervières, dans le Briançonnais. C'est une danse sans danseuses ; les hommes brandissent des épées au rythme du chant de quelques vieilles femmes (au reste, elles seraient jeunes que ce serait absolument la même chose). Si on se rappelle que ce pays a été peuplé par les *Quariates* (ou habitants du Queyras) et si l'on observe que les *Quariates*, comme les *Autariates*, ont du venir du bassin de l'Istres, on sera persuadé que le *bacc'huber* est la danse des Ibères armés du poignard à antenne. Il est vrai que le *bacc'huber* se danse sur un air de menuet, mais cela prouve seulement que les inventeurs du poignard à antenne ont pu également inventer le menuet.

on connaissait déjà le fer, mais le bronze restait le métal le plus employé. Les objets en silex étaient encore dans bien des mains. Cela va de soi.

L'époque de ces sépultures est celle où commençait à se répandre l'usage de la fibule : on n'en a cependant pas trouvé jusqu'à présent à Champcroze. Dans le *tumulus* n° 12, c'est un anneau de bronze en ovale brisé qui remplit encore le rôle de la fibule.

En dehors de la poterie primitive à grains de calcite dont une cuisson imparfaite ne rougissait la pâte que rarement dans son épaisseur, on connaissait aussi la poterie faite au tour et l'argile grise homogène. Il semble enfin qu'il y ait eu une poterie à pâte rouge et aussi fine que la grise : cependant les débris en sont trop infinis pour pouvoir en parler avec détails.

Le squelette du *tumulus* n° 12, orienté du nord au sud, est de petite taille. Son écrasement complet empêche de déterminer avec certitude la race à laquelle il appartenait. Appartenait-il à la race « occidentale » des osques brachycéphales ou à la race « insulaire » des libyens dolichocéphales ? C'est un secret qui demeurera. En tout cas, c'était un individu des races soumises à l'hégémonie des poignards à antennes.

En dehors de l'orientation du *tumulus*, ses principales dimensions donnent à réfléchir. On a dit qu'il mesure 28^m40 de circonférence, 9^m80 de diamètre, que trois circonférences concentriques s'observent sur le parc, telles que les rayons des deux moindres sont respectivement de 3^m et de 1^m10 environ. D'autre part, les blocs qui marquent ces circonférences ont en général 0^m30 d'axe. Toutes ces dimensions essentielles paraissent avoir un commun diviseur dans la plus petite d'entre elles. De même pour la hauteur : la hauteur totale est de 0^m90. A la circonférence périphérique qui est la plus grande des trois, cette hauteur se calcule du niveau de la terre arable, au niveau prolongé du sommet horizontal de la calotte. A la circonférence médiane, cette hauteur se subdivise en trois éléments : 1° la profondeur verticale du parc bombé au-dessus du

niveau de la terre arable qui est de 0^m30 environ ; 2° la profondeur du cailloutis de la calotte, entre le pavé au-dessous et la pente du talus au-dessus, qui est également de 0^m30 ; 3° le surplus de la hauteur totale et verticale, entre la pente du talus au-dessous et, au-dessus, le niveau prolongé du sommet de la calotte ; ce surplus est également de 0^m30. Enfin, à la circonférence intérieure, la hauteur verticale, ne se compose que de deux éléments : 1° la profondeur du pavé au-dessus du niveau de la terre végétale qui est de 0^m45 environ ; 2° la profondeur de la calotte, entre ce pavé au-dessous et, au-dessus, le sommet de la calotte, soit 0^m40.

L'examen des divers éléments de la hauteur amène à la même conclusion que l'examen des diverses mesures horizontales.

Si le diamètre superficiel et convexe de la calotte est de 9^m80, sachant que la circonférence périphérique est de 28^m40, rien n'est plus aisé que de retrouver le diamètre de l'aire du sol naturel couverte par cette calotte et par le pavé bombé. Une circonférence de 28^m40 suppose forcément, en effet, un diamètre plan de 9^m04. Ce nouveau chiffre convient encore davantage au diviseur soupçonné dans 0^m30.

A vrai dire, on ne saurait être trop prudent quand on cherche à retrouver dans les monuments anciens les proportions établies sur un système de calcul et de mesures, dont la tradition s'est depuis lors perdue. Spécialement, en ce qui concerne des tombes si anciennes, la constatation de mesures définies et de proportions nettes à de quoi surprendre l'esprit.

Il est difficile à un homme du XX^e siècle de se persuader qu'un autre homme du X^e siècle avant son ère, dont quatre-vingt-dix générations le séparent, ait pu élever un tombeau dont la silhouette et les lignes révèlent une harmonie certaine. Ce lui sera d'autant plus malaisé, peut-on dire, qu'il sera pénétré davantage de la réalité du progrès humain constant et indéfini. Car, enfin, plus les siècles passés furent civilisés, plus paraît lente dans son ascension la marche de ce progrès dont les contemporains ont sous

les yeux le brillant niveau actuel. Plus, elle devra être lente dans l'avenir.

Cependant, les faits s'imposent : quand bien même des milliers de *tumuli* du X^e siècle avant J.-C. ne seraient que de vulgaires tas de cailloux amoncelés sans ordre, la structure et les proportions du *tumulus* n° 12 de Champcroze resteraient ce qu'elles étaient.

Les hommes qui parlaient la langue aryenne primitive savaient compter certainement jusqu'à cent et c'est déjà quelque chose ! Les constructeurs du *tumulus* de Champcroze devaient aller jusqu'à mille mais, quand bien même ils n'y seraient pas encore parvenus à cette époque, on leur accordera bien la connaissance d'une mesure usuelle et le talent de tracer trois ronds concentriques dans un rapport simple avec cette mesure.

La plus petite dimension observée dans le *tumulus* à plusieurs reprises, celle qui doit servir de commun diviseur aux autres équivaut à trente centimètres ou environ. Cette valeur n'est autre que la dimension naturelle et moyenne du pied humain, mise en usage comme celle du pouce dès la plus haute antiquité historique, variant bien entendu d'une civilisation, d'une race, d'un pays à l'autre de trois ou quatre centimètres.

Dans le *tumulus* n° 12, si l'on table sur le chiffre du diamètre plan de 9^m04 établi par la circonférence de 28^m40 dont le pourtour n'avait certainement pas changé et dont la mesure a été relevée à dix centimètres près, on observe que 9^m04 équivalent à trente pieds de 0^m301. Ce résultat est aussi simple que concluant.

Encore une fois, puisque les constructeurs savaient compter jusqu'à cent, on ne s'étonnera pas de leur voir tracer un rond de trente pieds.

Et, en passant, c'est le cas de noter que le plus grand des *tumuli* de Champcroze, le n° 14, mesure à peu près 20^m sur 33^m. Mais ces mesures sont celles des diamètres

¹ Isaac Taylor, *L'origine des Aryens*, trad. par H. de Vasily. Paris, Battaille, 1895, p. 256.

superficiels de la calotte convexe. A supposer, ce qui ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, qu'il y a la même proportion de valeur entre les diamètres convexes et les diamètres plans de l'aire couverte pour ce *tumulus* n° 14 comme pour le n° 12, deux équivalences faciles à résoudre¹ font voir que le diamètre superficiel de 33^m répond au diamètre d'un aire de 30^m44 et que le diamètre de 20^m correspond au diamètre d'une autre aire de 18^m44.

Or, cent pieds de 0^m301 font très exactement 30^m10 ; soixante pieds de la même valeur équivalent aussi exactement à 18^m06. Dans les deux cas, l'erreur est moindre de 0^m10, ce qui prouve, entre parenthèses, que les mesures approximatives de M. Lambert ont été prises fort justes.

Ces résultats emportent la conviction.

On peut donc considérer comme acquis que les Ibères, d'origine danubienne et de langue aryenne, employaient à Chabestan vers le X^e siècle avant Jésus-Christ, un pied d'environ 0^m301.

Le *tumulus* n° 12 se compose d'un pavé à trois circonférences concentriques qui mesurent respectivement un diamètre d'aire de trente pieds pour le plus grand, de vingt pieds pour le moyen et de dix pieds pour le plus petit, c'est-à-dire de 9^m03, de 6^m02 et de 3^m01 respectivement pour cette valeur de 0^m301.

Sur le pavé qui est bombé, s'élève une calotte superficielle telle que la hauteur totale est de 0^m90, soit de trois pieds qui à 0^m301 donnent théoriquement 0^m903. A la distance de la seconde circonférence médiane, le pavé bombé mesure un pied de profondeur, la calotte, sous son talus penché, également un pied, et il reste un pied de haut, comme différence de niveau entre ce talus et le prolongement du sommet supérieur.

A la distance de la circonférence intérieure, le pavé bombé mesure un pied et demi de profondeur et la calotte aussi, car c'est là que le talus penché doit rejoindre le

¹ La première : $\frac{9,04}{9,80} = \frac{x}{33}$. La seconde : $\frac{9,04}{9,80} = \frac{y}{20}$.

D'où $x = 30^m44$. et $y = 18^m44$.

sommet horizontal le plus élevé. Ce sommet horizontal de la calotte devait, primitivement, avant sa déformation, mesurer, lui-même, un diamètre d'aire de dix pieds. Enfin les blocs qui marquent les circonférences ont, en général, un pied d'axe dans la direction du centre à la périphérie.

La hauteur totale est ainsi le $1/10^e$ du diamètre d'aire horizontale total. Les proportions paraissent toutes être conçues dans le système de numération décimale : elles expriment des unités et des dizaines et l'échelle monte de 1 à 30.

Les constructeurs grecs des monuments de la Grande Grèce ont utilisé, dit-on, un pied italique de 0^m295 subdivisé en 12 onces, notamment à Pæstum. En Grèce même, le constructeur du Parthénon a utilisé un pied de 0^m3071 , subdivisé en 3 palmes ou 16 dactyles. A Rome, le pied romain de la colonne Trajane est de 0^m2963 . C'est celui que les romains portèrent dans les Gaules, comme en témoigne la Maison-Carrée de Nîmes, où le pied est divisé non pas en 12 onces mais en 16 doigts. Enfin, le pied gaulois était de 0^m326 et il se divisait en 12 pouces; ce pied recula devant le pied romain mais il ne disparut pas et, quand l'hégémonie romaine prit fin, ce fut lui qui reprit le premier rang au moyen âge, connu sous le nom de Pied de Roi avec une valeur de 0^m325^1 .

Comme dimensions, le pied ibère de Champcroze de 0^m301 se place entre le pied romain de 0^m296 et le pied grec de 0^m307 ; il se rapproche légèrement davantage du premier.

¹ Pour toutes ces valeurs, voir A. AURÈS *Etude des dimensions de la colonne Trajane au seul point de vue de la métrologie* (Mém. de l'Acad. du Gard, 1862); *Etude des dimensions de la Maison-Carrée de Nîmes au triple point de vue de l'archéologie, de l'architecture et de la métrologie* (Mémoires de l'Acad. du Gard, 1863-1864); *Etude des dimensions du Parthénon, au triple point de vue de l'architecture, des anciennes théories sur la valeur des nombres et de la métrologie* (Ibid., 1865-1866); *Etude des dimensions du grand temple de Pæstum au double point de vue de l'architecture et de la métrologie* (Paris, 1868, Baudry); *Etude au point de vue de la métrologie gauloise des dimensions de trois inscriptions antiques* (Mém. de l'Acad. du Gard, 1867-1868), etc.

Un détail de la sépulture mérite en dernier lieu de retenir l'attention; dans ce tumulus, comme dans les précédents, on a trouvé un nombre assez grand de dents humaines qui manifestement ne proviennent pas du squelette inhumé. Il s'en est trouvé sous le bassin (nos 712-714, 734, 789); il s'en est trouvé à l'Ouest de la tête (no 627-630), au Sud-Ouest (no 383), encore à l'Ouest (nos 373, 366), au Sud 1/4 O. (nos 360, 355, 348, 317), etc. En dehors de celles-ci, placées au niveau de la sépulture, mais plus ou moins loin de la tête, il s'en est retrouvé encore au-dessus du pavé vers l'Est à 1^m10 du centre (nos 139-140, 142, 91-111),¹ au nombre de 24, ce qui en fait environ quatre douzaines, la moitié dessous et l'autre moitié dessus. Par contre, le squelette n'en a guère fourni que quatorze (nos 434-444, 570-572). Le mort ne possédait donc plus que la moitié de sa denture quand on le porta en terre.

Il faut nécessairement que les dents mises par les assistants sur la tombe soient là comme un témoignage de leur douleur et de leur deuil. On déposait une dent comme maintenant on envoie une couronne : les fleurs ont évidemment plus de grâce, mais le témoignage antique avait peut-être plus de force et en tout cas plus de durée. Si les fleurs sont un progrès, un temps avait été où le fait d'apporter une dent au lieu de sa tête dut en être également un d'incontestable. Les esclaves, les clients, les sujets, voire les parents et amis, s'en tiraient ainsi à meilleur compte; certes, s'il eût fallu laisser une dent à chaque enterrement, peu de mâchoires eussent suffi à la vie d'un homme qui respectait les morts. On ne s'étonnerait plus de trouver des squelettes auxquels il en manque la moitié; mais, quand on en devait donner une, peut-être n'était-on pas tenu de donner la meilleure et il ne dut pas manquer de commerçants pratiques pour en procurer honnêtement et d'occasion aux personnes avisées qui tenaient à ne pas se démunir des leurs sans nécessité absolue. Et ceci encore fut un progrès, c'est-à-dire une économie de douleur.

Le Castelas de Manosque, 24 février-2 mars 2904.

NOTE EXPLICATIVE

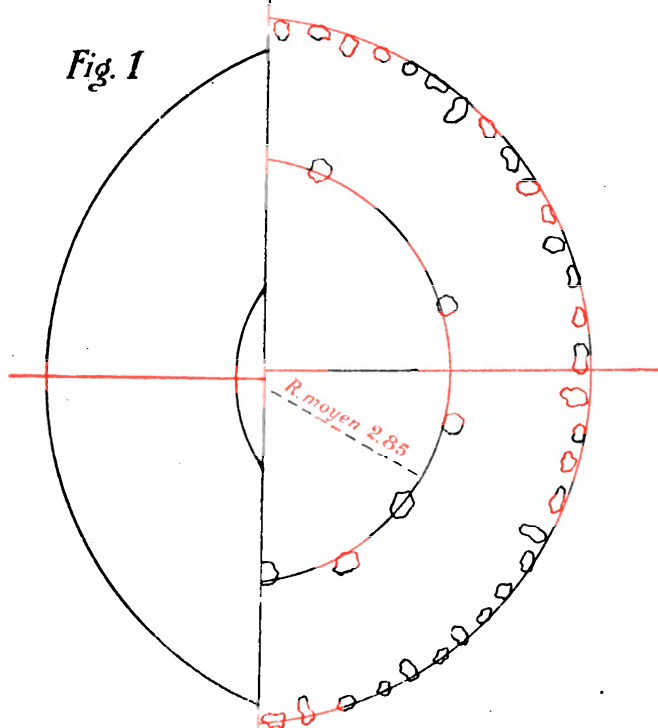
Fig. 1 — Plan du tumulus avant l'exécution des fouilles. Au centre une partie horizontale de 2^m20 de rayon. A l'Est une partie dont le pavé supérieur manque, enlevée probablement pour les besoins de la culture.

Fig. 2 — Plan du tumulus au niveau du deuxième pavé. A la périphérie une rangée circulaire de pavés de grosse taille de 4^m75 de rayon, concentrique à la première, une deuxième rangée de gros pavés de 2^m35 de rayon, au N.-N.-O., entre les deux rangées de pavés ci-dessus trois grosses pierres juxtaposées. Le vide entre les gros pavés est garni par des moëllons de plus petite taille.

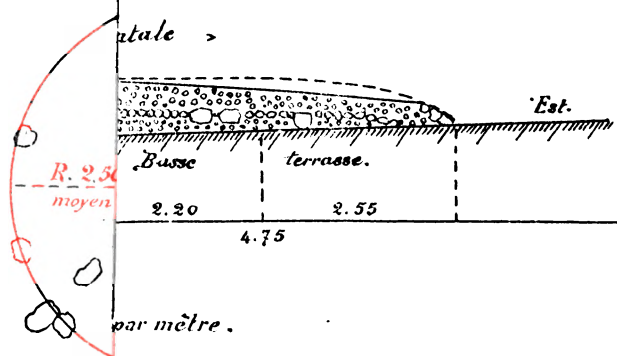
Fig. 3 — Plan au niveau du squelette. Rangée concentrique de gros pavés de 1^m50 de rayon, squelette orienté du N.-E. au S.-O., la tête au N.-E. et à 0^m60 au S.-O. du centre du tumulus ; rangée de gros pavés de 2^m50 de rayon ayant pour centre la poitrine du squelette et tangente intérieurement au N.-E. avec la première rangée. A l'Est et à l'Ouest du centre du tumulus une pierre dressée.

Fig. 4 — Coupe du tumulus de l'Ouest à l'Est. A l'Est partie dont le pavé supérieur manque.

Fig. 1



4.





LE PRÉTENDU DUCHÉ DE TALLARD

Par M. J. ROMAN

S'il est un fait qui paraît démontré, c'est que la vicomté de Tallard a été érigée en duché en faveur de Camille d'Hostun, maréchal de Tallard.

On a donné la date de cette érection, 1712 ; on a donné la date de la transformation de ce duché en duché-pairie, 1714. Il ne semble pas y avoir de doute à l'occasion de ce fait historique, tous les auteurs qui se sont occupés de Tallard (et moi à leur suite) ont parlé du duché de Tallard.

Eh bien jamais Tallard n'a été érigé en duché, c'est ce dont je me suis pour la première fois aperçu cette année. Un duché a été, il est vrai, érigé en faveur du maréchal de Tallard, mais fort loin des Hautes-Alpes, sur les bords de l'Isère.

Ouvrons à la page 248 et suivantes le tome cinquième de l'*Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, ouvrage classique du P. Anselme, et nous y trouverons imprimées *in extenso* depuis plus de 150 ans, les lettres patentes portant érection de ce duché. En voici le résumé :

Mars 1712. Lettres patentes portant en faveur de Camille d'Hostun, comte de Tallard, maréchal de France, création du duché d'Hostun, comprenant la terre, seigneurie et marquisat de la Baume d'Hostun, sur laquelle l'impétrant souhaite que soit faite l'érection d'un duché sous le nom

d'Hostun, plus la terre et seigneurie de St-Nazaire, celle de la petite ville de St-Jean-en-Royans, celle d'Oriol, celle de de St-Martin, celle de St-Just, celle de St-Thomas, celle de la Mothe, qui sont ensemble d'une grande étendue, renfermant deux forêts, droit de péage sur l'Isère, etc., etc.

Mars 1713. Lettres patentes unissant au duché d'Hostun les deux terres d'Hostun et d'Emeu, acquises par le maréchal de Tallard, de Charles de Lyonne, seigneur de Claveson.

Mars 1714. Lettres patentes érigeant en faveur de Marie-Joseph d'Hostun, fils de Camille d'Hostun, maréchal de Tallard, le duché d'Hostun, précédemment créé en duché-pairie.

Dans les lettres de faire part imprimées à leur décès, ni le maréchal de Tallard ni son fils ne portent le titre de ducs de Tallard, mais celui de ducs d'Hostun et comtes de Tallard.

C'est donc un fait qui désormais doit être considéré comme acquis, comme indéniable, que malgré la tradition locale, il n'y eut jamais de duché de Tallard. Cette terre érigée au XIV^e siècle en vicomté en faveur d'Arnaud de Trians n'a pas changé de titre depuis cette époque et est demeurée vicomté jusqu'en 1789.



COLLECTION ROSTAN

DONNÉE AU MUSÉE DÉPARTEMENTAL

Par M. David MARTIN

Le Musée départemental des Hautes-Alpes a eu, le 8 février dernier, l'agréable surprise de recevoir une collection qui ne comprend guère moins de 2.000 espèces de coquilles marines ou d'eau douce de la faune actuelle. Dans l'ensemble, se trouvent représentées des espèces de toutes les plages du monde et de tous nos cours d'eau. Elle donnera donc un aperçu général sur les diverses formes de mollusques qui vivent actuellement sur la terre.

Toutes ces espèces, classées avec une parfaite compétence, sont fixées, avec leur étiquette, sur d'élégantes planchettes d'une manière très propre à attirer l'œil et à fixer l'attention des visiteurs.

Une pareille collection est la bienvenue à l'occasion de la prochaine ouverture du Musée dans lequel elle occupera avantageusement une place qu'il nous aurait été difficile de combler.

C'est Mademoiselle Louise Rostan d'Abancourt, décédée à Aix le 10 juin 1903, qui nous a légué, de son vivant, cette importante collection.

Le père de cette donatrice était le docteur Léon Rostan, « dont les ouvrages font autorité ». Il était né à Saint-Maximin, le 17 mars 1790, et devint professeur de la

Faculté de Paris et membre de l'Académie de Médecine. Il mourut le 5 octobre 1866. La mère de Louise Rostan était la fille du pair de France, Armand d'Abancourt, qui avait été préfet des Hautes-Alpes, du 13 janvier 1814 jusqu'aux *cent jours* (1815), c'est-à-dire jusqu'au moment du passage à Gap de Napoléon I^{er}, à son retour de l'île d'Elbe.

Après la mort de son père, Mademoiselle Louise Rostan habita le pays de sa mère, le Soissonnais, quelle quitta au moment de la guerre de 1870, pour venir se fixer à Aix, près des savants docteurs d'Astros et de Tourves, ses parents ¹.

Dès ce jour, Mademoiselle Rostan consacra ces ressources et sa vie à des œuvres de bienfaisance et à des études spéciales.

« Elle ouvrit et sans se lasser, non-seulement sa bourse, mais, ce qui est plus rare, son cœur et sa maison aux malheureux ; aussi, écrit M. le docteur Lancry, auquel nous empruntons ces détails, « elle restera, pour ceux qui l'ont connue, le type, l'incarnation des vertus féminines, la bonté, la charité, le dévouement à ceux qui souffrent ² ».

« Il est peu ordinaire, dit d'autre part M. le docteur Ph. Aude, de rencontrer les qualités d'un pareil cœur, alliées aux brillants attributs de l'esprit. Mademoiselle Rostan avait résolu ce difficile problème. Douée d'une prodigieuse activité, d'une grande puissance de travail, servie par une intelligence vive et très nette, une raison sûre, un sens artistique, scientifique et littéraire très affiné, elle excellait en tout. La musique, la peinture, le dessin, toutes les branches des Beaux-Arts n'avaient pas de plus fervente adepte. L'étude de l'histoire naturelle surtout la passionnait et la charmait, et, pendant plus de trente années elle forma et classa scientifiquement elle-même de précieuses collections que les savants les plus autorisés déclaraient impeccables ³ ».

¹ Renseignements puisés dans le journal *Le Var*, du 4 février 1904.

² *L'Argus Soissonnais*, d'après *Le Mémorial* d'Aix du 2 juillet 1903.

³ Discours prononcé aux obsèques de Mademoiselle Louise Rostan d'Abancourt, par M. le docteur Aude, président de l'Académie d'Aix (12 juin 1903).

Il nous a été permis de constater, en effet, en parcourant la collection que nous avons reçue, avec quelle sûreté, Mademoiselle Rostan savait discerner les caractères spécifiques de la faune malacologique si variée de nos mers. Et cependant la collection qu'elle nous a léguée en souvenir du séjour à Gap de son grand-père Armand d'Abancourt n'est pas la seule qu'elle ait réunie; car « le 2 août 1903, M. le docteur Aude, son exécuteur testamentaire, mettait à la disposition de M. Clavier, maire de Draguignan, qui l'acceptait avec empressement, une superbe collection d'au moins 4.000 coquilles marines vivantes en souvenir du docteur Léon Rostan, originaire du Var ». (Journal *Le Var*, déjà cité).

D'autre part, Louise Rostan a légué à Aix, sa ville d'adoption, en outre des riches collections de tableaux et d'objets d'art de son père, une troisième collection de coquilles marines analogue à celles données à Draguignan et à Gap.

Le Musée de Gap conservera le souvenir de cette donatrice distinguée et nous garderons un vif sentiment de gratitude toute spéciale à M. le docteur Ph. Aude, médecin en chef des hospices civils d'Aix, à la bienveillance duquel nous devons d'avoir obtenu cette précieuse et fort instructive collection.

8 mars 1904.



LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

(OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ)

N. B. — Il sera rendu compte dans le *Bulletin* de tout ouvrage dont un exemplaire aura été adressé à la *Société d'Etudes*.

“Mes Noces d’Or avec la Muse”, par Jean Sarrazin. — Lyon. Rey et Cie. 1903. — Une plaquette in-8° (*offerte par l’auteur*).

Notre excellent confrère Jean Sarrazin, dont la carrière poétique si longue et si bien remplie fait l’admiration de tous ses lecteurs et amis, vient de doubler fort allègrement le cap de la cinquantaine. Il a voulu marquer cette date heureuse, en publiant une brochure coquettement éditée, dans laquelle il a réuni, comme les fleurs d’un bouquet, quelques pièces de remerciement adressées aux compagnons fidèles de sa vie : Sa Muse, ses lecteurs et... son baquet. La plaquette se termine par un « Dernier Sonnet » que nous nous faisons un plaisir de reproduire, tout en souhaitant très lointain encore, pour lui comme pour nous, le rendez-vous qu’il veut bien donner à tous « chez le Père Éternel ».

A ceux qui m’ont donné, pendant cinquante années,
Ceux qui sont sur la terre et ceux qui sont dessous,
L’amitié de leur cœur, de leur poche, les sous,
L’espoir de voir des jours aux heures fortunées...

Qui, dans mes vers, ont vu des grâces émanées
Des thèmes, éléments aux rayonnements flous,
Du style simple dont le vulgaire est jaloux,
De la fleur pureté d'où mes œuvres sont nées ;

A ceux qui n'ont en moi vu qu'un pauvre rimeur,
Blessant mes sentiments, sapant ma belle humeur,
Et qui m'ont mis au rang de certains faux apôtres,

Je viens dire aux premiers un merci solennel,
Je viens du vrai pardon gratifier les autres,
Et leur dire au-revoir chez le Père Éternel !

“ Climatologie , Hydrologie ”. — Étude par
M. Wilhelm, ing. des P. et Ch. — Extrait des
Comptes rendus du Congrès de la Houille Blanche.
— Grenoble. S. D. — 1 fasc de 20 pages (*offert
par l'auteur*).

La fin du XIX^e siècle a vu s'épanouir une foule d'industries qui utilisent de plus en plus les chutes d'eau pour la production des forces motrices ; d'autre part, les cultures intensives de notre époque exigent de plus fréquents arrosages.

Or, cet emploi plus actif de l'eau de nos rivières a justement coïncidé avec une diminution notable des glaciers. Si cette inquiétante diminution venait à se prolonger, elle entraînerait la nécessité de créer dans les vallées élevées des réserves par la construction de barrages destinés à retenir les eaux hivernales jusqu'au moment des pénuries. Mais ces projets exigent des études complexes et des connaissances précises sur la climatologie et l'hydrologie. Depuis de longues années M. Wilhelm s'est livré, dans nos régions alpines, à des recherches techniques très suivies et très minutieuses relatives à ce sujet.

Dans la présente brochure l'auteur examine avec une remarquable compétence les points suivants :

1^o Les phénomènes qui président à la génération des glaciers surnommés la *houille blanche* et qui sont comme

les réservoirs naturels destinés à retenir l'eau jusqu'au moment des pénuries;

2° Le régime des cours d'eau alpestres; ainsi que les variations de leur débit et leurs causes;

3° Il donne un aperçu très judicieux sur la question, si négligée jusqu'ici, du jaugeage de nos rivières et sur la possibilité de régulariser leur régime par des barrages de retenue;

4° Enfin il aborde la grave et capitale question, celle relative à l'entraînement des graviers par les rivières torrentielles en s'appuyant sur les effets produits par le barrage de Quinson sur le Verdon.

Ce mémoire n'est pas, tant s'en faut, un banal résumé de connaissances acquises, il est surtout basé sur des observations personnelles d'un vif intérêt et souvent d'une haute portée.

Sans doute, le déplacement des graviers de fond des rivières essentiellement torrentielles, telles que la Durance et le Drac, échappant à toute mesure, à toute appréciation directe, demeure le grand aléa dans la question.

Toutefois, les études de M. Wilhelm ont ouvert et éclairé la voie et préparé le terrain pour des projets qui s'imposeront si la période de déficit venait à se prolonger.

D.

Muller (Hippolyte). — "Essais de taille du silex".
Extrait de « l'Anthropologie », T. XIV, 1903, in-8°
de 20 p. — Paris. Masson (*offert par l'auteur*).

Notre distingué compatriote M. Muller, fils d'un ancien et estimé professeur de musique à Gap, est parvenu, grâce à une rare patience et à une impeccable sagacité, à résoudre un problème qui préoccupait depuis longtemps les préhistoriens.

Par des procédés très simples et avec le seul outillage qu'offre la nature, aux hommes privés de tout métal, c'est à dire avec de simples galets et des rognons de silex, il est parvenu à reproduire, dans un temps très court, des haches

en pierre polie, des grattoirs, couteaux, burins, pointes de lance et de flèche barbelées ou non tout à fait comparables à l'outillage de la préhistoire

Avec les outils qu'il a ainsi fabriqués puis emmanchés, il a exécuté des travaux sur bois, sur os avec un parfait succès. Ainsi, avec une hache polie il a coupé des arbres de 20 à 43 centimètres de tour en des temps compris entre 20 minutes et 2 heures.

Ces intéressantes découvertes, qui font le plus grand honneur à leur auteur, ont été décrites avec figures à l'appui, en un style d'une entraînante envolée.

D.



LA ROTATION DE LA TERRE

Par M. GUSTAVE ANDRAULT

« Tant qu'on ne connaîtra pas bien
« la nature de la rotation spontanée,
« en vain espérerait-on se mettre en
« état de décider cette question :
« Quelle est la véritable cause du
« mouvement diurne ? Est-ce la ré-
« volution de la terre sur elle-même
« où le mouvement des cieux ».

BACON,
« Nouvel organe », Livre II.

« En attaquant ce qui est reçu de tout le monde — dit
« Port-Royal —, on se rend suspect de présomption... Mais
« lorsque le monde est partagé touchant les opinions... et
« qu'il y a des personnes considérables d'un côté et de
« l'autre, on n'est plus obligé à cette réserve ».

Surprendrons-nous encore beaucoup de monde en disant
que c'est l'état dans lequel se trouve en ce moment la
question de la rotation de la terre ? Vraisemblablement
non, car il n'est pas jusqu'à la presse quotidienne qui ne
nous ait appris dans ces derniers jours qu'il y avait au
moins deux formes d'opinion en présence :

Pour l'une, la rotation de la terre est une vérité directe-
ment constatée. La mettre en doute « c'est nier le soleil en
« plein midi. Copernic est mort en 1543 après avoir victo-

« rieusement prouvé la vérité de la théorie ancienne de ce
 « mouvement, séculairement combattue par les préjugés.
 « Galilée est mort, en 1642, après avoir confirmé la révo-
 « lution copernicienne par des preuves irréfragables »¹.
 C'est aujourd'hui l'opinion de l'immense majorité des
 hommes.

L'autre, beaucoup plus récente — en apparence tout au
 moins — refuse d'aborder le problème parce qu'elle le
 considère comme inintelligible. « S'il n'y a pas d'espace
 « absolu, peut-on tourner sans tourner par rapport à quel-
 « que chose, et d'autre part, comment pourrions-nous
 « admettre la conclusion de Newton et croire à l'espace
 « absolu »².

Les représentants de cette opinion sont encore peu nom-
 breux — plus nombreux pourtant qu'on ne le pense
 communément — mais leur nombre s'accroît et, d'ailleurs,
 en cette matière, « la pluralité des voix n'est pas une
 preuve qui vaille ».

Il n'y a donc plus à craindre d'être taxé de présomption
 en s'y ralliant. Mais comme elle heurte l'opinion commune
 il n'est pas sans intérêt de passer en revue les arguments
 sur lesquels elle se fonde, les raisons qui, à notre sens,
 finiront par la faire généralement adopter.

¹ C. Flammarion. — « La terre tourne-t-elle ? *La Revue*, 15 mars
 1904 ».

² H. Poincaré. — « La Science et l'Hypothèse ».

I

Je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.

PASCAL, « Pensées ».

« Nul ne peut contester que nous voyions tous les jours
« le soleil, la lune, les planètes, les étoiles se lever à
« l'Orient, monter dans le ciel, arriver à un point culmi-
« nant, descendre se coucher à l'occident, et reparaitre le
« lendemain à l'horizon oriental après être passés au-
« dessous de la terre ».

« Il n'y a que deux hypothèses à faire pour expliquer
« cette observation universelle et perpétuelle : ou bien
« c'est le ciel qui tourne de l'Est à l'Ouest, ou bien c'est
« notre globe qui tourne sur lui-même en sens contraire »¹.
Tel est le dilemne que l'on pose d'ordinaire à l'occasion du
mouvement diurne.

Au premier abord sa solution semble n'être qu'une
question de fait. Et c'est bien ainsi qu'on l'entend quand
on apporte des preuves expérimentales en faveur de la
seconde hypothèse. La célèbre expérience de Foucault,
renouvelée tout récemment encore au Panthéon, rend, dit-
on, pour ainsi dire palpable la rotation du globe que nous
habitons. Elle prouve que c'est dans la terre que le mouve-
ment est réel et non pas dans les cieux.

Il n'est cependant pas nécessaire de réfléchir longuement
pour s'assurer que le dilemne en face duquel on prétend
nous placer n'est ni nécessaire, ni intelligible, ni par
conséquent accessible à l'expérience.

Tout d'abord, pourquoi limiter notre choix à ces deux

¹ C. Flammarion. — « La terre tourne-t-elle ? *La Revue*, 15 mars 1904.

alternatives : ciel immobile ou terre immobile ? Si l'on peut expliquer le mouvement diurne au moyen de l'une ou de l'autre, elles ne sont pas seules dans ce cas.

Pourquoi passer sous silence la série infinie des hypothèses intermédiaires dans lesquelles ciel et terre se mouvreraient tous deux ? Elles expliqueraient tout aussi bien les faits que les deux hypothèses auxquelles on s'arrête.

C'est vraisemblablement la plus grande simplicité apparente de ces dernières qui leur a valu cette faveur. Mais encore faut-il remarquer que dans l'état actuel de la science, cette simplicité n'est plus de mise. Une observation rigoureuse et prolongée a montré que les distances des étoiles entre elles ne restent pas invariables. Ces corps célestes qui nous semblaient autrefois figés dans leurs positions relatives au point qu'on pouvait parler de la solidité des cieux, nous apparaissent maintenant comme emportés dans tous les sens à travers l'immensité.

Chacun a son mouvement propre : autant d'étoiles, autant de directions différentes. Si lents que soient ces déplacements, ils suffisent pour qu'on ne puisse plus considérer le ciel comme un tout indéformable. C'est à chacune des masses qui le composent, à chacune d'elles séparément qu'il faudrait dorénavant rapporter le dilemme.

Est-ce la terre ou Arcturus qui est en mouvement ? Est-ce la terre ou Procyon ? Est-ce la terre ou Sirius ?

Et qui ne voit que posé en ces termes, la seule réponse vraisemblable qu'il appelle est que la terre et l'étoile ont toutes deux un mouvement.

Mais cette réponse elle-même a-t-elle un sens ? La question de la réalité ou de l'apparence du mouvement d'un corps en a-t-elle un ? Qu'est-ce que se mouvoir ?

Le mouvement et le repos ne nous sont jamais connus que par rapport à des repères. Dans un espace sans repères, c'est-à-dire homogène, isotrope et infini, un corps n'aurait à chaque instant ni place, ni orientation ; les divers lieux d'un tel espace, comme les diverses directions y sont indiscernables.

Quelle place aurait une tache noire sur une feuille de

papier uniformément blanche dont on ne saurait atteindre les bords ? Quelle orientation y aurait une ligne ?

Quand le ciel est caché par d'épais nuages, comment le navigateur en pleine mer saura-t-il qu'il stationne ou qu'il se meut poussé par un courant marin ?

L'aéronaute perdu dans les brumes ne se croit-il pas toujours au repos même quand le vent l'emporte rapidement ?

En l'absence de repères la distinction entre le repos et le mouvement s'évanouit.

D'ailleurs, suivant les repères choisis, un même corps peut être dit soit au repos, soit en mouvement.

Le Capitaine assis à la proue de son vaisseau est au repos par rapport au vaisseau, mais en mouvement relativement aux rives. S'il marche de l'avant à l'arrière, il se meut au contraire à l'égard du vaisseau, et, pour une allure convenable, peut être au repos vis-à-vis des rives. Pendant qu'il marche ainsi, celui de ses pieds qui pose sur le plancher est au repos sur le vaisseau, mais en mouvement sous le capitaine,

Il est inutile de multiplier de tels exemples : Repos et mouvement ne sont pas des qualités intrinsèques des corps. Ils ne nous sont compréhensibles et n'ont de signification définie que par rapport à tel ou tel système de comparaison.

Or quand on demande d'un corps si son mouvement est réel ou apparent, on entend évidemment par là : si le mouvement appartient ou non en propre au corps, en dehors de toute relation avec des repères. Cela est si vrai, qu'en y rapportant ce repos ou ce mouvement on soulèverait aussitôt une question préalable relative à ces repères : Nous voudrions savoir s'ils sont eux-mêmes en repos ou en mouvement.

Car s'ils sont en mouvement, le repos relatif aux repères ne sera plus un repos réel. Le problème se serait donc déplacé sans avoir changé de nature, et notre esprit ne serait satisfait qu'après avoir trouvé un système duquel on puisse dire qu'il est au repos, sans le rapporter à aucun

autre. Mais nous venons de dire que dans ce cas la distinction entre repos et mouvement s'évanouit.

Un mouvement réel est donc un non sens et par suite
 « Dire que le soleil tourne autour de la terre, ou que la
 « terre tourne autour du soleil, cela n'est ni vrai, ni faux,
 « cela n'a aucun sens »¹.

Et dans cet ordre d'idées, il n'est pas plus grossièrement absurde de supposer que c'est la cheminée, la cuisine, la maison et tout le pays qui tourne autour du faisan mis au tourne-broche, que de prétendre que ce faisan est animé d'un mouvement propre. Dans l'un et l'autre cas, la proposition n'a pas de sens. Il n'y a pas de réponse saine à une question qui ne l'est pas.

¹ Calinon. — « Sur la géométrie numérique » *Revue philosophique* (juin 1900).

II

C'est en manquant de preuves
qu'ils ne manquent pas de sens.

PASCAL, « Pensées ».

Mais alors que signifient les preuves apportées à l'un ou à l'autre de ces mouvements ?

Pour démontrer la rotation de la terre, on fait appel à des preuves d'espèces différentes : les unes font intervenir des raisons de simplicité, d'harmonie, de vraisemblance ; les autres passent pour des démonstrations directes.

Les premières étant par nature insuffisantes pour entraîner la certitude, nous insisterons particulièrement sur les secondes.

Elles sont nombreuses : aplatissement du globe, diminution de la pesanteur à l'équateur, aberration des étoiles, chute vers l'est des corps qui tombent de haut, rotation du plan d'oscillation d'un pendule (pendule de Foucault), rotation du plan de gyration d'un corps solide librement suspendu par son centre de gravité (gyroscope de Foucault et appareils dérivés), etc.

A la base de chacune d'elles il y a un fait indiscutable : la critique ne peut porter que sur l'interprétation qu'on en donne. Ne pouvant passer toutes ces preuves en revue, nous nous arrêterons aux deux principales : rotation du plan d'oscillation d'un pendule et aplatissement de la terre.

Prenons un pendule, et, pour plus de simplicité dans les explications, supposons que nous puissions le transporter à l'un des pôles terrestres. Faisons-le osciller. Nous observons que le plan d'oscillation change lentement d'orientation. Il y a rotation relative de ce plan et de la terre : tel est le fait.

On l'interprète d'ordinaire ainsi : Il est acquis que

l'orientation du plan d'oscillation d'un pendule est indépendante de la torsion que l'on peut imprimer au fil de suspension par l'intermédiaire du point d'attache. Le plan d'oscillation du pendule de Foucault est donc invariable ; il faut, en conséquence, que ce soit la terre qui tourne.

Ce raisonnement pêche par le fond, car il eut fallu nous dire par rapport à quoi le plan d'oscillation d'un pendule demeurerait invariable, quand on tordait le fil. Admettons qu'on ait reconnu que c'était par rapport à certaines étoiles : nous aurons donc prouvé que la terre tourne par rapport à ces étoiles. Il n'était pas besoin de l'expérience de Foucault pour nous l'apprendre : il n'y avait qu'à les regarder.

Passons à l'aplatissement de la terre :

Notre globe à la forme d'un ellipsoïde de révolution aplati, et l'axe de cet ellipsoïde coïncide avec l'axe du monde. Tel est le fait.

Voici maintenant l'interprétation habituelle qu'on en donne : Cette forme particulière de la terre est précisément la forme d'équilibre d'une masse fluide en rotation autour de l'axe du monde. La fluidité originelle de la terre étant admise, on doit en conclure qu'elle tourne, car si elle ne tournait pas, elle serait restée sphérique.

Ici encore la conclusion n'est pas la conséquence du fait. Que nous apprennent exactement les expériences sur la rotation des liquides ? Que lorsqu'un liquide soustrait à l'action de la pesanteur tourne relativement à certains repères, il prend la forme d'un ellipsoïde aplati. Mais ceci, n'est pas vrai pour tous les repères ; on n'a donc pas le droit d'omettre les repères dans le raisonnement sous peine d'enlever toute signification aux conclusions. Si d'ailleurs on spécifie les repères, si l'on dit par exemple que ce sont certaines étoiles, on pourra prouver que la terre tourne par rapport à ces étoiles, mais l'observation directe nous en eut appris autant.

L'expérience de Foucault, l'aplatissement de la terre ne prouvent donc pas que la terre tourne. Les autres soi-disant preuves expérimentales ne le prouvent pas davantage ; un examen critique tout pareil aux précédents le ferait voir ;

nous nous contenterons d'en donner, comme raison que d'un fait on ne saurait conclure à un non-sens. Toutes sont illusoires et décevantes et ne peuvent pas ne pas l'être puisque leur objet est de démontrer l'indémontrable.

« Cette affirmation « la terre tourne » n'a aucun sens, « dit M. Henri Poincaré, puisqu'aucune expérience ne « permettra de la vérifier ; puisqu'une telle expérience non « seulement ne pourrait être réalisée, ni rêvée par le Jules « Verne le plus hardi, mais ne peut être conçue sans « contradiction »¹.

¹ H. Poincaré. — « Sur les principes de la Mécanique », Congrès international de philosophie de Paris, 1900.

III

Les hommes s'imaginent que leur raison commande aux mots ; mais qu'ils sachent que les mots se retournant pour ainsi dire contre l'entendement, lui rendent les erreurs qu'ils en ont reçues.

« Nouvel organe », F. BACON.

Pour mieux faire savoir encore à quels égarements peut conduire l'omission du système de référence dans l'interprétation des preuves mécaniques, montrons comment du phénomène des marées on pourrait déduire que c'est la terre qui se meut autour de la lune et non pas l'inverse.

Les eaux de l'océan s'élèvent et s'abaissent alternativement en produisant deux hautes mers et deux basses mers dans un jour lunaire. Tel est le fait.

Interprétons-le à notre manière, en laissant de côté l'influence du soleil pour ne nous occuper que de celle de la lune qui est prépondérante.

Si la terre était immobile, la lune en attirant les eaux de la mer les soulèverait de son côté, et de celui-là seulement. Admettre que tout en les attirant elle les soulève du côté opposé, c'est ce qui paraîtra à chacun d'une absurdité palpable.

Au contraire, si l'on considère que c'est la terre qui se meut, et la lune qui est immobile, la double haute mer journalière s'explique immédiatement. Qu'on suppose en effet, tout d'abord, la terre en chute directe vers la lune : les eaux du côté de la lune en étant plus rapprochées que le reste de la terre seront plus fortement attirées, prendront une avance et feront saillie de ce côté ; les eaux du côté opposé, moins fortement attirées, resteront en arrière et feront une bosse de l'autre côté. Qu'ensuite, pour revenir à la réalité, on se représente que la terre, au lieu de tomber

droit sur la lune, tombe tout le temps à côté et l'on aura l'explication cherchée.

Ainsi l'existence de deux hautes mers journalières ne s'expliquerait que dans l'hypothèse du mouvement réel de la terre. Nous laissons au lecteur le soin de découvrir le sophisme.

Comme toutes les soi-disant preuves mécaniques, notre raisonnement doit son apparente validité à l'illusion que se mouvoir est une locution ayant une signification par elle-même.

Le processus générateur de cette illusion est d'ailleurs facile à saisir :

Dans les observations faites à la surface de la terre, c'est elle qui est le repère de tous les mouvements. Cela est si évident, si naturel, qu'il est inutile de le spécifier. On omet donc de le dire, cela est sous-entendu, et le langage n'en reste pas moins clair. En parlant des objets terrestres, nous prenons donc l'habitude de leur attribuer à chacun en propre un mouvement ou un repos.

D'autre part, il est d'observation commune qu'en nous déplaçant nous produisons dans les corps qui nous entourent des mouvements apparents dont nous pouvons être dupes.

Quand, par exemple, montés sur une barque, nous nous laissons aller au fil de l'eau, il nous semble que ce sont les rives qui glissent et défilent entre le fleuve et les lointains immobiles.

Les illusions du même genre sont si nombreuses, et dans la vie nous avons si souvent l'occasion de les rectifier qu'il nous est certes beaucoup plus naturel de reconnaître que l'œil peut nous tromper sur les distances et sur les mouvements que de nous assurer en personne du mouvement diurne lui-même.

Ayant appris, dans une foule de cas particuliers, à parler du mouvement réel d'un corps, et à le distinguer de son mouvement apparent, sans jamais le rapporter explicite-

ment à des repères, nous en concluons, à tort, que la même forme de langage est applicable à tous les corps, et nous nous posons à propos des corps célestes des questions qui n'ont de sens qu'en ce qui concerne les objets terrestres.

C'est par une marche naturelle de notre esprit que nous y sommes amenés. L'omission du mot entraîne celle du principe, et ce serait méconnaître singulièrement l'influence du langage sur l'évolution de notre esprit que de s'en étonner. Comme rien ne nous prévient que nous transportons à ce moment, ces questions hors de leur domaine de validité, nous nous attachons à les résoudre, comme nous en avons résolu d'autres, et nous pensons pouvoir le faire avec le même succès. Habitué à triompher dans un domaine, sans nous rendre compte que c'est essentiellement le domaine du relatif, nous abordons sans sourciller celui de la connaissance intime des choses, le domaine de l'absolu.

C'est ainsi entre autres, qu'après avoir reconnu que les apparences seraient les mêmes, soit que le ciel étoilé se mût tout d'une pièce autour de la terre, soit, au contraire, que la terre — nous emportant avec elle — tournât dans le ciel des étoiles fixes, nous nous demandons laquelle des deux hypothèses est la vraie. Nous ne nous demandons pas si la question à un sens; cela nous paraît évident.

Cependant, si nous nous souvenons du système de référence — la terre — auquel étaient rapportés tous les mouvements qui ont aidé à notre éducation, nous voyons que le seul sens acceptable que puisse avoir cette question est le suivant : Dans un modèle représentatif de l'univers, que nous aurions construit pour notre usage, faut-il faire tourner la boule représentant la terre en laissant la sphère céleste immobile, ou devons-nous faire l'inverse ?

La question est claire, parfaitement sensée puisque le repos et le mouvement des pièces de notre machine sont ici rapportés au sol. Les arguments physiques portent, car il n'est pas indifférent de faire tourner la terre modèle ou de la laisser au repos : Si on la fait tourner, il s'y déve-

loppera des forces centrifuges, et tous les mouvements à sa surface différeront de ce qu'ils seraient si elle était au repos.

Si l'on observe des forces centrifuges à la surface de la terre réelle, et plus généralement si l'on observe dans les mouvements du corps les mêmes particularités que celles qui se manifestent sur la terre modèle quand elle tourne, nous devons en conclure que c'est en y faisant tourner la terre que cette construction est une image exacte de la réalité. En parlant de cette construction, nous pouvons donc dire que la terre y tourne.

Mais cette affirmation, parfaitement sensée quand elle vise le modèle, n'en reste pas moins insensée quand elle s'étend à la terre réelle. Il faut nettement séparer les deux points de vue.

C'est pour ne l'avoir pas fait, c'est parce que dans l'esprit de l'immense majorité des hommes la distinction entre le monde réel et l'image qu'ils s'en font n'est pas clairement établie, parce que même très souvent la confusion est complète, qu'ils sont convaincus d'avoir démontré quelque chose pour le réel, quand la portée véritable de leur démonstration se limitait au modèle.

Les preuves physiques entre autres ne portent pas au-delà.

IV

Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses... Si les nouvelles expériences leur avaient été connues peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier... Ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connaissaient.

PASCAL, « Traité du Vide ».

Pour les raisons générales que nous venons d'indiquer, le problème de la rotation de la terre a dû se poser de tout temps aux hommes réfléchis. L'histoire de la science le confirme.

Bien avant Copernic, bien avant Ptolémée, quelques siècles même avant Jésus-Christ, les anciens avaient imaginé de faire tourner la terre. Nous savons même qu'ils ont connu presque tous les systèmes astronomiques possibles, entre autres celui auquel nous attachons aujourd'hui le nom de Copernic et dans lequel on fait tourner les planètes y compris la terre autour du soleil immobile dans le ciel. Voltaire, qui l'ignorait, en attribuait la paternité à l'illustre astronome sous prétexte « qu'une si belle et si importante « découverte, une fois proclamée, se serait transmise de « siècle en siècle comme les belles démonstrations d'Archimède et ne se serait jamais perdue »¹.

De fait, elle ne s'est jamais perdue, et même au moyen âge, malgré l'autorité d'Aristote et de Ptolémée, on lui trouve de ci, de là, quelques réveils éphémères.

On a cru expliquer le long succès du système géocentrique pendant douze ou treize siècles par la difficulté qu'auraient les hommes à nier le mouvement des étoiles

¹ Cité d'après J. Bertrand, « Les fondateurs de l'astronomie moderne.

qu'ils voient, pour croire à celui de la terre qu'ils ne voient pas.

Nous pensons, au contraire, qu'aucun homme réfléchi n'a jamais trouvé là d'obstacle sérieux. Il ne manque pas d'autres causes capables de rendre compte de la faveur dont a joui ce système : abaissement général de la pensée scientifique, respect exagéré de l'autorité, crainte de l'innovation ; mais au fond, il faut bien le dire, s'il a pu durer si longtemps c'est avant tout parce qu'il était — pour l'époque — parfaitement rationnel.

Comme on le sait, il consistait à faire mouvoir chaque planète sur un cercle nommé « épicycle », dont le centre se mouvait lui-même sur un autre cercle nommé « déférent » dont la terre occupait le centre. En tant que modèle représentatif, il était donc moins simple que le système héliocentrique, et Ptolémée lui-même le reconnaît.

Mais ce ne sont pas ces épicycles et ces déférents qui caractérisent à proprement parler son système. Tout ce mécanisme pourrait en effet se simplifier de manière à ne le céder en rien, sous ce rapport, au système héliocentrique. Cette simplification, Tycho-Brahé la fera treize siècles plus tard. Ce qui en constitue la particularité essentielle, c'est de laisser la terre immobile.

Ptolémée justifie son choix en faisant remarquer que si la terre tournait tous les mouvements devraient être altérés à sa surface ; il devrait entre autres se produire des effets centrifuges que l'expérience d'alors ne révélait pas.

L'auteur de l'« Almageste » estimait du reste ces effets beaucoup trop haut. « Si la terre — dit-il — tournait en « vingt-quatre heures autour de son axe, les points de sa « surface seraient animés d'une vitesse immense, et de « leur rotation naîtrait une force de projection capable « d'arracher de leurs fondements les édifices les plus « solides, en faisant voler leurs débris dans les airs ».

Quoiqu'il en soit, aucun fait n'ayant établi l'existence des forces centrifuges, il eut été peu rationnel de ne pas laisser la terre au repos.

Le repos dont il est ici question n'eut d'ailleurs dû

porter que sur la terre modèle, car l'argument est un argument mécanique et comme tel ne saurait atteindre la terre réelle. Mais il n'est pas sûr que Ptolémée ait fait cette distinction. En tout cas il n'avait, pour faire mouvoir notre globe et lui donner un mouvement analogue à celui des planètes, aucune des raisons d'autre sorte que nous invoquons aujourd'hui.

Quand nous nous étonnons parfois de voir que Ptolémée n'hésite pas à faire tourner le soleil, ce globe immense par rapport à notre globe, c'est que nous oublions que pour lui le soleil n'avait pas de masse. C'était une flamme qui pouvait sans contradiction réunir l'énormité à la mobilité la plus grande.

Il était admis à l'époque que les corps célestes étaient d'une autre nature que les corps terrestres ou sublunaires. Cette manière de voir était justifiée par ce fait que les premiers brillent toujours du même éclat inextinguible et se meuvent perpétuellement avec une régularité parfaite, tandis que les seconds s'éloignent et s'arrêtent si on n'entretient pas leur lumière et leur mouvement. Aujourd'hui encore nous n'avons aucune explication satisfaisante à donner de la constance du rayonnement solaire. C'est toujours le mystère des mystères.

On voit donc que le système de Ptolémée, qu'on l'envisage soit comme modèle, soit comme système cosmologique, était en rapport parfait avec les faits et les idées de l'époque.

V

Nous ne pouvons que décrire.

KIRCHHOFF.

Le milieu dans lequel évolue Copernic n'est pas notablement en progrès sur celui dans lequel évoluait Ptolémée. Peut-être même est-il, à certains égards, plus étroit d'idées. Aussi l'attitude des deux astronomes n'est-elle pas, au fond, tellement différente qu'on le laisse entendre généralement.

Si Copernic fait tourner la terre sur elle-même d'abord, puis avec les autres planètes autour du soleil immobile au centre du monde, c'est parce que, pour adopter l'hypothèse de Ptolémée aux observations, il avait fallu la compliquer successivement jusqu'à la rendre pratiquement intolérable. Dans le système héliocentrique au contraire, toute cette machinerie se réduisait à quelques rouages clairement liés. C'est la raison essentielle qui détermine Copernic à le substituer au système géocentrique.

Comme cette substitution se heurte à l'objection de Ptolémée relative à la non existence d'effets centrifuges, il fait remarquer que cette objection n'atteint pas la terre réelle, car celle-ci tournant en vertu de sa propre nature n'est pas assimilable à une roue que l'on force à tourner. « Si la terre tourne d'un mouvement naturel — dit-il — « comme ce qui est conforme à la nature ne peut être ni « violent, ni destructeur, ce mouvement ne jettera pas les « parties de la terre dans le ciel »¹.

J. Bertrand nous paraît avoir complètement méconnu la pensée de Copernic quand il écrit que cette réponse est

¹ Cité d'après P. Mansion. — « Sur les raisons données par Copernic en faveur du mouvement de la terre ». — *Mélanges mathématiques*, 1893-1898.

sans valeur et que le principe en est faux. N'est-elle pas au contraire très pénétrante ?

Qu'est-ce à dire en effet, sinon que les mouvements à la surface du sol sont ce qu'ils sont, et que nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils seraient dans telle ou telle hypothèse qu'il nous plaira d'imaginer ? La terre réelle ne nous est pas donnée deux fois, une fois en rotation, une autre fois au repos pour nous permettre de faire la comparaison. Nous pouvons bien faire tourner une roue ou la laisser immobile et observer sur elle les différences d'effets causés par les forces centrifuges ; mais qu'est-ce que cela prouve pour la terre réelle ? De quel droit assimiler notre globe à cette roue ?

Certes, il est légitime de chercher à construire un modèle représentatif qui soit l'image exacte de la réalité, mais rien ne prouve « à priori » que cela soit possible et que la représentation juste par certains côtés ne soit pas nécessairement détectueuse par d'autres. Le modèle héliocentrique semblait alors avoir le défaut de ne pas respecter les analogies en ce qui concerne les forces centrifuges ; c'était donc une image fautive au point de vue dynamique, mais qui pouvait être juste au point de vue cinématique.

L'attitude de Copernic est donc très voisine de la nôtre puisque, comme nous, il dénie toute portée aux preuves expérimentales.

Elle en diffère cependant, parce qu'il pense que la question, inaccessible par l'expérience, est accessible par d'autres voies. Pour justifier son système, en tant que réel, il fait valoir des raisons extra-scientifiques dont voici un spécimen : « L'immobilité semble plus noble et plus « divine que le changement et l'instabilité qui par suite « conviennent mieux à la terre »¹.

Argument esthétique, presque religieux comme on le voit, dont la valeur est discutable et qui justifie la modestie de la conclusion : « Le mouvement de la terre est plus probable que son repos »¹.

¹ Cité d'après P. Mansion. — « Sur les raisons données par Copernic en faveur du mouvement de la terre ». — *Mélanges mathématiques*, 1893-1898.

Il n'est donc pas surprenant que beaucoup des contemporains de Copernic ainsi qu'un grand nombre de ses successeurs n'aient accepté le système qu'en tant que modèle plus maniable, plus commode, pour le calcul des positions, plus clair que le système de Ptolémée, lequel à leurs yeux restait le vrai. L'auteur même de la préface du livre « Des Révolutions » est de ceux-là.

Un des plus illustres d'entre eux, Tycho-Brahé, devait d'ailleurs revenir au système géocentrique, qu'il modifia jusqu'à le rendre aussi simple que le système de Copernic. Il faisait tourner la lune et le soleil autour de la terre immobile au centre de l'univers, tandis que les cinq planètes alors connues tournaient autour de l'astre du jour.

Ce système ayant, d'autre part, l'avantage de représenter plus complètement les faits alors connus, d'être conforme au sentiment des anciens et au témoignage de l'« écriture sainte », enfin de faire occuper à la terre une place d'honneur — place que nous sommes bien obligés de lui accorder dans la pratique, puisqu'elle joue et elle jouera toujours pour nous un rôle que ne jouent ni ne joueront les autres astres —, constituait un véritable progrès sur le système de Copernic. Nous ne comprenons pas comment Bailly, dans son « Histoire de l'Astronomie moderne », a pu dire qu'il n'y en avait pas de plus révoltant que celui-là.

Plaçons-nous dans la situation des gens n'ayant ni lunettes, ni spectroscopes, ni autres instruments grâce auxquels nous sont aujourd'hui familières une foule de notions qui leur étaient absolument inconnues; oublions ce que nous savons de l'analogie de constitution des planètes et de la terre; ne voyons dans le ciel, en dehors des étoiles fixes, que cinq étoiles errantes, et deux globes, dont l'un, tout au moins, est doué d'une vertu rayonnante inexplicable, dont l'autre ne peut être assimilé à la terre que par un caprice de l'imagination, et nous deviendrons à peu près capables de juger équitablement de la valeur de ce système. Il est facile de se moquer de nos ancêtres; il l'est moins de les comprendre.

Pour nous, il n'y a pas de doute, le système de Tycho devait l'emporter sur celui de Copernic.

VI

Nous allons voir surgir une découverte capitale qui nous permettra d'avancer singulièrement dans la voie où nous nous sommes engagés. Cette découverte c'est celle des lunettes.

J. JANSSEN.

Comment se fait-il donc qu'il ne l'ait pas supplanté ? Comment se fait-il que le problème de la rotation de la terre, problème qui par nature, par essence échappe à toute solution qui s'impose, ait tout d'un coup reçu une solution définitive ? Pourquoi cette rivalité entre les divers systèmes astronomiques possibles, rivalité vieille comme l'humanité, rivalité qui s'exerçait encore du temps des Copernic, des Tycho, des Képler, des Descartes, des Galilée, s'est-elle éteinte brusquement chez les grands savants des générations qui suivirent ? Qu'est-ce qui a pu déterminer l'illustre italien à affirmer la rotation de la terre avec cette conviction que donne la certitude ? Ce sont les découvertes dues au « *perspicillum batavum* » qui fournissent la réponse à toutes ces questions.

L'invention des lunettes marque en effet une époque capitale dans l'histoire de l'astronomie, et dans celle de la science en général, et si nous devons écrire cette histoire, nous la diviserions en deux parties : la science avant les découvertes télescopiques de Galilée et la science après ces découvertes.

A l'aide des lunettes, Galilée aperçoit des montagnes dans la lune et les compare à celles de la Bohême ; il découvre les satellites de Jupiter et les rapproche de notre lune ; il voit les planètes se réduire en disques sensibles, comparables comme aspect à celui qu'offrirait la terre à un observateur qui la verrait d'aussi loin ; Vénus lui offre des phases, preuve bien évidente que son éclat et plus générale-

ment celui des planètes n'est dû qu'à la lumière du soleil ; enfin il découvre des taches dans l'astre du jour.

Toutes ces découvertes allaient à l'encontre de la doctrine péripatéticienne, telle qu'on l'enseignait dans les écoles. Il ne pouvait plus être question d'incorruptibilité des cieux, ni de différence d'essence entre corps célestes et corps terrestres. L'antique distinction, si en faveur encore à cette époque s'évanouissait et cessait de faire obstacle au système de Copernic.

Les progrès ultérieurs de la science ne firent que confirmer, étendre, approfondir les rapprochements signalés par Galilée. Une méthode moderne d'investigation, l'analyse spectrale, y contribuera entre autres pour une part considérable, en permettant d'étudier la constitution chimique des astres, tandis que les lunettes ne nous renseignent que sur leur aspect physique. De sorte qu'aujourd'hui, c'est par tout un ensemble de faits que nous sommes amenés à cette conception de l'unité de nature et de propriétés des substances qui composent l'univers.

Mais c'est aux travaux de Galilée qu'en remonte l'origine.

Il est d'ailleurs nécessaire de bien se pénétrer de l'importance extraordinaire de ces travaux pour juger sainement les non Coperniciens qui les ont précédés.

Si les corps célestes sont d'une autre nature que les corps terrestres, aucune des données qui nous sont rendues familières par l'observation habituelle des seconds n'est applicable aux premiers. La notion de poids ou de masse, en particulier, ne s'y étend pas. Nous n'avons aucune prise sur eux, puisque le fil de l'induction est rompu.

Cela est si vrai que tout en faisant tourner Jupiter, qu'il estime quatorze fois plus gros que la terre, Tycho déclare encore que notre globe est manifestement trop lourd pour être propre au mouvement.

L'illustre chancelier Bacon, le contemporain de Galilée, pose encore le problème de la nature corporelle de la lune : « Supposons qu'il s'agisse de savoir si la lune est une « substance ténue et analogue à celle de la flamme ou de

« l'air, comme l'ont pensé un assez grand nombre de
« philosophes anciens, où si c'est un corps dense et solide,
« comme le pensent Gilbert et quelques modernes, d'accord
« sur ce point avec quelques anciens »¹.

Et il indique quelles observations on pourrait faire pour trancher la question, observations auxquelles il n'accorde d'ailleurs lui-même pas grande confiance puisqu'il espère en trouver de meilleures.

Il nous semble qu'on n'apprécie pas d'ordinaire à sa valeur la contribution de Galilée au système de Copernic. Pour l'un, « l'astronomie moderne commence au livre de Copernic » ; pour un autre, si Tycho revint plus tard au système géocentrique, c'est « soit pour échapper aux censures de la cour romaine, soit qu'il eut l'ambition d'attacher son nom à un système qui lui fût propre ; pour un troisième, Galilée aurait peu fait directement pour établir la doctrine de Copernic : « Les raisons d'harmonie, de simplicité, de convenance qu'il faisait valoir auraient déjà pour la plupart, été signalées par son illustre prédécesseur ».

Son influence aurait été surtout indirecte par la découverte des principes de la dynamique.

Nous allons voir ce qu'il faut penser de ce dédoublement artificiel de son œuvre ; mais cette considération mise à part, il n'en reste pas moins que la contribution directe de Galilée a été capitale. On ne saurait l'exagérer.

Avant les lunettes, les analogies invoquées ne pouvaient être considérées que comme le fruit de l'imagination et non celui de la science.

Ce n'est qu'à partir du jour où leur fut révélée, grâce aux lunettes, une similitude de nature et de propriétés entre la terre et les planètes, que les hommes purent se sentir invités à placer celles-ci au rang de celle-là, et par conséquent à la faire mouvoir, comme ils les voyaient se mouvoir ; en particulier à la faire pivoter sur elle-même, à la manière d'une toupie, comme ils les voyaient pivoter.

¹ *Nouvel organe*. Livre II-xxxvi.

VII

C'est de la mécanique céleste que Newton et ses successeurs du XVIII^e siècle ont tiré la mécanique générale.

Maurice LÉVY.

Si le rôle joué par Galilée a été capital dans le développement de l'astronomie, il ne l'a pas été moins dans celui de la mécanique. Aussi les historiens de la science font-ils deux parts de ses travaux : découvertes astronomiques d'une part ; expériences de physique de l'autre.

Il n'y aurait pas d'inconvénient à ce dédoublement, commode au point de vue didactique, si les auteurs se préoccupaient ensuite de mettre en évidence les rapports qui lient les deux ordres de travaux pour faire ressortir l'unité profonde de l'œuvre du grand savant. Mais ils sont si loin de procéder ainsi, que cela donne à penser qu'ils ont cru à une dualité effective.

Singulière coïncidence cependant que celle qui place le même homme à l'origine de deux sciences nouvelles ; et quelles sciences ! Est-il vraisemblable qu'elles aient mûri dans le même esprit indépendamment l'une de l'autre ? Est-ce même possible ? Si l'on se rappelle que la plus belle branche de la mécanique générale, est la mécanique céleste ; si l'on remarque que c'est aux mouvements des astres, et à ceux-là seulement que les théorèmes s'appliquent en toute rigueur, il est évident que non. Si les deux sciences sont créées à la même époque, si elles ont eu les mêmes fondateurs, c'est qu'elles dérivent de la même source. Ce sont en effet les observations télescopiques de Galilée, qui en créant l'astronomie moderne ont du même coup créé la dynamique.

La terre tourne indéfiniment, bien qu'aucune cause extérieure n'entretienne ce mouvement. Un corps, une fois

mis en rotation et soustrait à toute influence extérieure, continue donc à se mouvoir indéfiniment. On reconnaît là une des formes du principe de l'inertie, le premier des principes de la dynamique.

Une pierre jetée verticalement de bas en haut retombe à l'endroit d'où elle est partie. Les anciens, Ptolémée entre autres, avaient vu là une objection contre la rotation de la terre : d'après eux, si la terre tournait, la pierre fuirait dans le sens des étoiles. Copernic ne s'arrête pas à cette objection ; mais, du fait, il conclut que les corps tournent avec la terre « soit par similitude de nature, soit par « entraînement ». Il n'en tire d'ailleurs aucune conclusion relativement aux corps usuels, car nous savons que pour lui leur mouvement n'était pas comparable à celui de la terre. Galilée, au contraire, qui ne faisait plus de distinctions, pouvait en inférer que le mouvement communiqué à un corps persiste dans le corps devenu libre. C'est l'amorce du principe de l'indépendance du mouvement antérieurement acquis, principe qui, généralisé, devient le second principe de la dynamique classique, ou principe de l'indépendance des actions des forces.

On voit donc que les deux principes fondamentaux de la mécanique des mouvements se déduisent, sinon sous une forme rigoureuse, du moins sous une forme suggestive, du postulat que la terre tourne. Il est impossible de faire tourner la terre sans les admettre, tel est le lien capital qui unit la mécanique à l'astronomie et l'en fait dériver. Voilà pourquoi on a pu dire que la mécanique moderne est descendue du ciel ; voilà pourquoi les fondateurs de l'astronomie nouvelle sont aussi les fondateurs de la dynamique.

Certes, des expériences seront indispensables pour préciser les principes et les généraliser, et Galilée puis Huyghens en ont fait de fort instructives à ce point de vue. Il en faudra aussi pour les limiter, car le principe de l'inertie, comme celui du mouvement antérieurement acquis ne valent que pour le mouvement de translation rectiligne uniforme, alors qu'on serait conduit, si l'on s'en tenait aux conséquences de la rotation de la terre, à les étendre aussi

aux mouvements de rotation. C'est même vraisemblablement pour n'avoir pas nettement limité la portée de ces principes que Galilée n'a eu qu'une idée bien incomplète des forces centrifuges. Il n'en reste pas moins acquis que la rotation de la terre a joué un rôle considérable dans l'élaboration des principes, un rôle essentiel.

On peut même se demander si l'expérience seule y eut jamais conduit.

Les vues des anciens et jusqu'à celles de Descartes, concernant les lois du mouvement, laisseraient plutôt penser que non.

« Ce n'est point par l'observation des faits à la surface
« de la terre, que les principes ont été découverts — écrit
« M. Paul Tannery — ; ce n'est point de la physique qu'ils
« dépendent : ils ont été construits pour l'explication des
« phénomènes célestes, en liaison directe avec l'hypothèse
« de Copernic »¹.

« N'oublions jamais — écrit à son tour M. Maurice
« Lévy — que si la mécanique appliquée est arrivée
« aujourd'hui à des résultats si merveilleux, si nous pou-
« vons calculer à l'avance les organes des machines les
« plus complexes, c'est parce qu'autrefois les pères de la
« Chaldée et de la Judée ont observé les astres, c'est parce
« qu'Hipparque a réuni leurs observations aux sciences et
« nous les a transmises, c'est parce que Tycho-Brahé en a
« fait de plus parfaites, c'est parce qu'il y a deux mille ans
« passés, un grand géomètre, Apollonius de Perga, a rédigé
« un traité des sections coniques regardé pendant des
« siècles comme une inutilité, c'est parce que le génie de
« Kepler, utilisant cet admirable ouvrage et les observations
« de Tycho-Brahé, nous a donné ses sublimes lois, qui
« elles-mêmes auront été jugées bien inutiles par les purs
« utilitaires, c'est enfin parce que Newton a trouvé la loi
« de la gravitation universelle »².

¹ Galilée et les Principes de la Dynamique, *Revue générale des Sciences*, 15 avril 1901.

² Discours à l'Académie des Sciences, 17 décembre 1900.

On commet donc une faute de logique, on fait un cercle vicieux quand on prétend tirer de la mécanique des démonstrations de la rotation de la terre. Cette rotation a engendré la dynamique, elle n'en saurait donc dériver. Ce qui nous donne le change, c'est l'habitude contractée depuis plus de cent ans d'envisager la mécanique comme une science indépendante, exclusivement expérimentale. Au lieu qu'à ses débuts elle n'a été — pourrait-on dire — qu'une astronomie terrestre, on la sépare aujourd'hui complètement de sa racine; mieux encore, on le considère comme un arbre dont la mécanique céleste serait une branche.

Ce renversement des rapports de filiation des deux sciences s'explique par l'extraordinaire développement qu'a pris la mécanique dans les directions les plus variées; mais s'il est plus commode au point de vue didactique, il est essentiellement antihistorique.

VIII

Deux vérités ne peuvent être
contradictaires.

HELVETIUS, « De l'Esprit ».

Il y a analogie de nature entre la terre et les planètes,
donc la terre n'est qu'une planète.

Or les planètes tournent, donc la terre tourne.

Examinons un peu les conséquences de ce raisonnement
qui fut celui de Galilée et de ses successeurs.

Tout d'abord, il est intéressant de remarquer que ce sont
des raisons d'analogie, de symétrie, d'esthétique qui nous
y conduisent, toutes raisons qui n'ont en définitive qu'une
valeur conventionnelle et, en un certain sens, arbitraire.

On nous comprendra mieux quand nous aurons fait
remarquer qu'elles plaident en faveur de la pluralité des
mondes habités en même temps et au même titre qu'en
faveur de la doctrine héliocentrique. Or si tout le monde
est aujourd'hui disposé à accorder l'assimilation physique
des planètes à la terre, beaucoup d'esprits se refusent
encore à l'assimilation biologique.

S'ils ne nient pas la possibilité de la vie sur les planètes,
ils estiment que dans l'état actuel de la science, il serait
téméraire de transformer cette possibilité en certitude. On
peut juger que cette attitude réservée est peu rationnelle;
en tout cas, elle ne saurait être qualifiée de contradictoire.

Pareillement, il n'est en rien contradictoire, même après
les travaux de Galilée, même après les découvertes les plus
récentes, de continuer à considérer la terre comme un astre
privilegié, jouant un rôle spécial dans l'Univers. Ce serait
irrationnel mais non illogique.

Le raisonnement par analogie n'est jamais absolument
démonstratif que pour celui qui ne cherche pas à s'y

soustraire. Il ne conduit qu'à des probabilités et laisse par suite toujours une échappatoire.

« Si un homme — dit Huxley — veut soutenir qu'une
« coquille d'huître fossile, bien qu'elle corresponde jus-
« qu'au plus petit détail avec celle d'une huître fraîche
« retirée de la mer, n'a jamais été habitée par une huître
« vivante, mais qu'elle est une concrétion minérale, il n'y
« a pas moyen de lui prouver son erreur. Tout ce qu'on
« peut faire est de lui montrer que par un raisonnement
« analogue, il est obligé d'admettre qu'un tas d'écailles
« d'huîtres à la porte d'un marchand de poissons, peut
« aussi être un jeu de la nature, et qu'un os de mouton
« dans une boîte à balayures doit avoir eu la même
« origine »¹.

L'attitude de chacun à l'égard des preuves analogiques dépend donc beaucoup de l'éducation antérieure, des croyances et du fond mystérieux de l'esprit ; et l'on comprend pourquoi Galilée, s'appuyant sur ses observations nouvelles, pouvait soutenir « oui », là où l'inquisiteur s'appuyant sur le dogme immuable, décrétait « non ». Sur ce terrain ils pouvaient disputer sans fin, sans jamais tomber d'accord. Le débat ne pouvait se terminer que par un coup d'autorité : Galilée eut l'occasion de s'en apercevoir.

Tout au contraire, les deux adversaires auraient pu s'entendre s'ils s'étaient replacés sur le terrain des faits et de l'origine de nos connaissances.

S'ils s'étaient souvenus que nous ne connaissons que des mouvements relatifs ; que pour nous, un mouvement existant en soi est un non sens, non seulement ils n'auraient pas soutenu, l'un que notre globe tourne, l'autre qu'il est immobile, mais ils se seraient aperçu que la question qui les divisait était à la fois insoluble et sans portée.

Le rapprochement que nous avons établi plus haut entre le problème de la rotation de la terre et celui de l'habitabilité des autres astres, ne doit pas, en effet, nous donner le

¹ Huxley. — « Les problèmes de la Géologie et de la Paléontologie ».

change sur la différence de nature des deux questions et nous faire perdre de vue l'abîme qui les sépare. Le premier est inaccessible par nature; le second peut recevoir une solution. Il n'y a rien d'absurde à supposer qu'on puisse un jour découvrir des habitants sur Mars; il n'y a au contraire pas de sens dans lequel on puisse dire que la terre tourne.

C'est parce que les analogies invoquées pour démontrer cette rotation de la terre ne font intervenir aucun système de repères, c'est parce qu'elles se rapportent à des qualités propres aux planètes et à la terre, configuration, aspect, composition chimique, etc., que la rotation qu'on en déduit nous apparaît aussi comme une qualité propre à notre globe et indépendante de tout terme de comparaison. Nous pensons pouvoir dire de la terre qu'elle tourne, comme nous disons qu'elle est ronde, comme nous disons qu'elle est habitée. Il serait donc possible de parler du mouvement de notre globe et par conséquent de celui de tous les corps célestes et même des corps quels qu'ils soient, comme si ce mouvement existait par lui-même, en dehors de toute relation avec des repères; comme si le changement était dans les corps alors qu'il n'est que dans leurs relations.

Newton et la plupart de ses successeurs pensèrent lever cette contradiction en imaginant un espace absolu dans lequel chaque corps aurait une position parfaitement déterminée, abstraction faite de tout autre corps.

Voici par exemple comment s'exprime Euler dans sa « Théorie du mouvement des corps solides » : « Puisque
« nous pouvons justement demander sur un seul corps,
« indépendamment de tout autre et en supposant que tous
« les autres soient anéantis, s'il est en repos ou en mouve-
« ment, nous devons nécessairement prendre l'une ou
« l'autre alternative. Quant à ce qu'est ce repos ou ce
« mouvement, étant donné ce fait, qu'il n'y a pas ici
« changement de place par rapport à d'autres corps, nous
« ne pouvons pas même le penser sans admettre un espace

« absolu et immuable... Quiconque nie l'espace absolu
« tombe dans les plus graves perplexités »¹.

Mais de quelle utilité peut nous être la considération d'un tel espace, puisque par définition il existerait en dehors de toute relation et serait par nature inaccessible ? Comme le Dieu de Pascal, « n'ayant ni parties, ni bornes, « il n'a nul rapport avec nous : Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est ».

Comment, par exemple, nous assurer que les postulats de la mécanique sont vérifiés par rapport à ce système de repères ? Les vérifications qu'on en peut faire sur des corps dont on rapporterait provisoirement le mouvement à la terre ou aux étoiles fixes n'ont, à cet égard, aucune valeur, puisque nous ne pouvons estimer, ni même reconnaître le mouvement ou le repos de cette terre ou de ces étoiles fixes.

¹ Cité d'après Stallo. — « La Matière et la Physique moderne ».

IX

Les principes sont des conventions et des définitions déguisées.

H. POINCARÉ.

Tous les mécaniciens ont connu ces difficultés, mais pendant longtemps, fascinés par l'extraordinaire fécondité de la mécanique nouvelle, par sa merveilleuse souplesse, occupés à explorer le champ immense de ses applications, ils passèrent outre sans s'y arrêter.

Dans la pratique ils n'étaient pas gênés par l'impossibilité de saisir l'espace absolu, car ils choisissaient dans chaque cas particulier un système de repères pour lesquels les principes étaient satisfaits avec une approximation suffisante eu égard au résultat qu'ils cherchaient. Par exemple, dans l'étude du mouvement des machines, ils se contentaient de rapporter les mouvements à la terre; au contraire c'est aux étoiles fixes qu'ils rapportaient les mouvements de la terre et des corps célestes.

Aussi n'est-ce que beaucoup plus tard, lorsque la mécanique se trouva impuissante à donner à elle seule la théorie de la machine à vapeur et celle des phénomènes électriques que l'attention se porta sérieusement sur les principes et que l'on s'aperçut que l'espace absolu n'avait levé aucune des difficultés.

Quelle différence, en effet, y a-t-il entre rapporter les mouvements à un espace absolu, insaisissable par nature, et les exprimer abstraitement sans les rapporter à des repères, comme s'ils existaient par eux-mêmes ?

C'est Cauchy qui paraît avoir le premier rejeté cet inconnu inconnaissable, et voici la solution qu'il propose :
 « S'il n'existe point d'espace indépendant des corps, dit-il,
 « les points que l'on devra considérer comme étant au
 « repos dans l'univers ne devront pas être définis ceux qui

« conservent leur position dans l'espace, mais simplement
 « ceux auxquels on est obligé de rapporter les mouve-
 « ments des différents corps pour que ces mouvements
 « s'exécutent suivant les lois de la dynamique »¹.

Ainsi d'après Cauchy, le système auquel on rapporte tous les mouvements est celui pour lequel les lois de la mécanique se vérifient. Les postulats de la science, ou les théorèmes qui en dérivent et en sont des combinaisons, doivent être considérés comme fournissant des définitions de l'immobilité. On peut par exemple dire avec Cauchy que le système immobile est celui par rapport auquel le théorème des aires et celui du centre de gravité sont satisfaits.

Ceci revient en somme à le définir par le principe de l'égalité de la réaction à l'action. Mais ce principe paraît plutôt convenir à la définition de la masse et par suite à celle de la force ; le rapport des masses de deux corps étant, par définition, le rapport inverse des accélérations qu'ils prennent relativement au système immobile quand on les met en relation mécanique. La définition de la force s'en suivra : ce sera le produit de la masse par l'accélération.

Il ne nous reste donc pour définir le système immobile que le principe de l'indépendance des forces et celui d'inertie. Comme le premier doit logiquement servir à définir ce qu'on appellera forces indépendantes, nous sommes ramenés au second.

Un grand nombre de mécaniciens ont en effet proposé dans ces derniers temps de se servir de ce principe pour définir l'immobilité et par suite le système de référence : Le système immobile serait celui par rapport auquel tout élément matériel libre resterait au repos, ou décrirait une ligne droite d'un mouvement uniforme.

Ce système ne serait d'ailleurs pas unique ; il y en aurait une infinité. Si le principe de l'inertie, et plus généralement les principes de la mécanique se vérifient par rapport à un certain système, ils se vérifieront en effet par rapport

¹ Sept leçons de physique générale faites à Turin, en 1833.

à tout autre ayant vis-à-vis de celui-là un mouvement de translation rectiligne uniforme. De tels systèmes ne devront donc pas être considérés comme mécaniquement distincts bien qu'ils le soient physiquement. Mais peu importe : il nous suffirait d'en connaître un.

Pour montrer par des exemples comment on pourrait appréhender ce système, revenons aux deux soi-disant preuves de la rotation de la terre déjà examinées précédemment.

La terre a la forme d'un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. La mécanique nous dit d'en conclure que la terre tourne avec une certaine vitesse par rapport au système de référence cherché, vitesse qu'elle nous permet même de calculer. Ce calcul fait, nous saurions donc que le système de référence tourne par rapport à la terre, dans le sens des étoiles, avec la vitesse que nous venons de déterminer et la position de ce système nous serait connue à chaque instant.

Les expériences de Foucault, avec le pendule, plus encore celles avec le gyroscope, auraient l'avantage sur la précédente de ne pas simplement nous faire connaître cette position par un calcul, mais de la matérialiser en quelque sorte.

Soit le cas du pendule placé au pôle. En vertu de la loi d'inertie, le plan d'oscillation de ce pendule reste invariable par rapport au système de référence. C'est donc un plan appartenant au système lui-même. Ce que cette expérience rend palpable, ce serait donc non pas la rotation de la terre, mais le repère de la mécanique et de l'astronomie.

Toutes les autres preuves s'interpréteraient de la même façon. Chacune nous fournirait un renseignement sur le repère, et si elles conduisaient toutes au même système, on en pourrait conclure à la parfaite cohérence de la science ; ce serait une sorte de vérification expérimentale des principes.

De fait c'est ce qui arrive, et toutes les expériences de cette sorte semblent établir que le ciel étoilé est précisément au repos par rapport au système immobile ; autrement dit,

qu'il est lui-même un système immobile. Il ne s'agit ici, bien entendu, que d'un résultat approximatif, car les expériences ne comportent pas jusqu'alors une bien grande précision; et d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, on ne saurait, rigoureusement parlant, traiter le ciel comme un tout.

Cette interprétation des expériences est intéressante, puisqu'elle nous renseigne sur le système immobile et qu'elle permet en particulier de donner un sens aux problèmes mécaniques et astronomiques. C'est ainsi que la question de savoir si telle étoile est en mouvement, et quel est ce mouvement, devient par elle significative et accessible. Mais on voit combien elle nous éloigne d'une démonstration de la rotation de la terre, au sens absolu du mot. Elle permet, il est vrai, de dire que la terre tourne, mais par rapport à quelque chose, par rapport au plan d'oscillation du pendule de Foucault placé au pôle, par exemple; en d'autres termes, que la terre et ce plan ont un mouvement relatif, ce qui est l'expression pure et simple du fait.

X

Les définitions ne sont nullement arbitraires, mais elles sont liées et astreintes à représenter, non la vérité des choses, mais la vérité de l'usage.

« Logique » de PORT-ROYAL.

Les conclusions qui précèdent ne sont valables qu'à une condition : c'est que nous soyons sûrs que les seules forces mises en jeu ont été les forces centrifuges et la gravité dans le cas de la rotation de la terre; la gravité et la tension du fil dans le cas du pendule.

Comment pourrions-nous jamais le savoir ? Comment connaissons-nous jamais la totalité des forces agissant sur un corps ? Pour ne retenir qu'un exemple, oserons-nous affirmer que le corps oscillant du pendule de Foucault n'est soumis qu'à son poids et à la tension du fil ? Non, car nous savons le contraire : il n'y a pas jusqu'à la dernière étoile qui n'agisse sur lui ; il est en réalité le jouet de milliards d'actions. De quel droit jugeons-nous qu'elles se détruisent ? Qui nous prouve que ce ne sont pas précisément les actions exercées par les étoiles qui déterminent la rotation du plan d'oscillation par rapport à la terre ?

Le principe de l'inertie sur lequel on s'appuie suppose essentiellement qu'on a affaire à un élément matériel libre. Et ceci nous amène à examiner ce principe de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici.

On peut l'énoncer de la manière suivante : Lorsqu'un élément de matière est soustrait à l'action de toute force, ou si les forces qui s'exercent sur lui se détruisent, il restera au repos ou bien sera animé d'un mouvement rectiligne et uniforme.

C'est à l'aide de ce principe que nous avons défini le repère immobile. Mais cette définition suppose que l'on

puisse s'assurer qu'un élément de matière est libre et que son mouvement est uniforme. Or, en ce qui concerne la liberté, nous venons de dire que nous n'en avons pas le moyen.

Que concluons-nous de l'expérience de Foucault, si nous n'admettions pas la rotation de la terre ? Evidemment que la masse oscillante est soumise à l'action d'autres forces que son poids et la réaction du fil, sans quoi le plan d'oscillation resterait immobile par rapport à la terre. Abstraction faite de ces forces, le corps ne serait donc pas libre. Par suite, c'est l'hypothèse même de la rotation de la terre qui nous le fait considérer comme libre. Le cercle vicieux est évident.

Un corps n'est donc pas libre en soi et par soi, mais par rapport à tel ou tel système de référence. S'il est libre dans un système, il y est au repos ou en mouvement rectiligne uniforme, et c'est le seul caractère de cette liberté. De sorte qu'en définitive l'élément libre dans le système de repères de la mécanique serait défini par le principe de l'inertie. Mais c'est par le même principe que nous avons déjà défini le système immobile.

Nous voici donc dans une impasse : le point libre n'est défini que par un système de repère, et ce système n'est lui-même défini que si nous savons ce que c'est qu'un point libre.

On voit qu'il ne faut pas faire fonds sur la définition et la détermination du système immobile, telles que nous les avons exposées dans les pages précédentes.

Ce n'est pas tout : Le principe de l'inertie introduit une troisième notion, celle de l'uniformité. Qu'est-ce qu'un mouvement uniforme ?

Pour reconnaître qu'un mouvement est uniforme, il faut faire usage d'une horloge. Mais un mouvement uniforme avec une certaine horloge ne sera plus nécessairement uniforme avec une autre. Le mouvement diurne par exemple est uniforme quand on compte les temps par le nombre d'oscillations d'un pendule, mais il ne l'est plus si on les

estime par la masse d'eau qui s'écoule d'un vase dont le niveau baisse peu à peu.

Avec quelle horloge devons-nous mesurer le temps ? « A priori », il n'y en a pas qui s'impose plutôt qu'une autre ; cependant un mouvement ne peut être uniforme que par rapport à une certaine horloge ; il n'est pas uniforme en soi et par soi.

Newton et d'autres mécaniciens après lui ont pensé se tirer d'affaire par la considération d'un temps absolu. Mais ce temps absolu, comme l'espace absolu, n'est qu'un nom, une étiquette collée sur un flacon vide. Il n'y a rien qu'on puisse appréhender là-dedans. Cela revient à considérer l'époque d'un événement comme ayant son existence propre. Or, en fait, cette époque ne nous est jamais connue que par rapport à d'autres événements, comme la position d'un corps ne nous est connue que par rapport à d'autres corps.

En l'absence de tout autre événement, un événement n'aurait pas de date, comme en l'absence de tout autre corps, un corps n'aurait pas de place. Dans l'un et l'autre cas, il faut des repères. Une horloge est précisément un système en modification continue fournissant une série d'événements par rapport auxquels on peut repérer un événement quelconque.

C'est à l'horloge sidérale, au mouvement diurne que nous avons recours pour évaluer le temps. Divisons le cercle que décrit une étoile circumpolaire, celle de l'extrémité de la queue de la grande ourse, par exemple, en 86.164 parties égales. La seconde sera l'intervalle de temps que met l'étoile à passer de l'une des divisions à l'autre. Le jour solaire moyen comprend 86.400 de ces secondes.

Pourquoi cette horloge plutôt qu'une autre ? Pourquoi, par exemple, ne pas avoir choisi l'horloge solaire.

On a bien tenté de justifier ce choix. On a dit que c'était parce que le mouvement diurne était uniforme, tandis que le mouvement du soleil ne l'était pas. Mais comment saurons-nous qu'il est uniforme avant de savoir ce que sont des durées égales ?

Pour définir les durées égales on a fait appel aux oscillations du pendule. Mais comment nous assurer que deux oscillations sont égales ?

Qu'on ne vienne pas dire que c'est en vertu des lois de la mécanique, puisque ce sont elles qui sont en question. Elles n'ont d'ailleurs de signification que si l'on sait déjà ce que c'est qu'un élément de matière libre et quel est le système de référence. Et puis, elles nous apprennent que l'isochronisme des petites oscillations cesserait d'être, si le mouvement de la terre n'était pas uniforme ; de sorte qu'admettre l'isochronisme, c'est postuler l'uniformité du mouvement.

Ajoutons qu'on fait toujours un cercle vicieux quand on définit égaux deux intervalles de temps dans lesquels se produisent des phénomènes identiques, car pour reconnaître l'identité de deux phénomènes, il faut entre autres s'assurer de l'égalité de leurs durées.

De quelque côté qu'on se tourne, on se heurte donc à l'invérifiable et il faut se résoudre à voir dans l'uniformité une nouvelle convention : Le mouvement uniforme sera celui d'un élément libre par rapport à un système immobile.

Notre principe d'inertie devrait donc nous fournir trois définitions, celle de l'élément libre, celle du système immobile, et enfin celle du mouvement uniforme. Il est clair qu'il ne peut donner l'une d'elles que si les deux autres sont acquises.

Plus généralement, on s'apercevra en y regardant de près, que les autres principes de la mécanique, considérés comme définissant certaines locutions, introduisent plus de locutions dont la définition est à fixer que de relations entre elles. Un certain nombre de ces dernières restent donc indéterminées si elles ne reçoivent leur signification de l'extérieur d'une manière arbitraire.

Si l'on fait abstraction de la loi de la gravitation universelle qui, transformée en convention de langage, pourrait servir à définir le temps, et par suite le mouvement uniforme, il reste en dynamique deux définitions dont on

peut disposer à sa guise. On comprend maintenant comment Galilée a pu décréter que le ciel était immobile et que la terre tournait d'un mouvement uniforme et par suite était libre. Il fixait ainsi les deux définitions indépendantes.

Nous avons vu qu'il n'a pas donné ces deux définitions au hasard d'un coup de dé. Grâce aux lunettes il a pu s'appuyer sur des considérations sérieuses, toutes cependant extra-mécaniques. Mais le choix qu'il a fait n'est pas nécessaire : il l'est si peu, que les astronomes d'aujourd'hui songent à la possibilité d'être un jour appelés à le modifier.

Considérant que les marées agissent sur notre globe comme un frein sur une roue et tendent par suite à ralentir sa rotation et au contraire à accélérer le moyen mouvement de la lune, ils en concluent que l'horloge sidérale doit retarder. Retarder sur quoi ? Si l'on retarde c'est par rapport à une certaine horloge. Nos astronomes ont donc une nouvelle horloge en vue. C'est, en effet, l'horloge pour laquelle la loi de Newton est vérifiée, et à laquelle nous avons déjà fait allusion tout-à-l'heure.

Considérant d'autre part que par suite du mouvement relatif de toutes les étoiles, il est impossible de parler en toute rigueur du mouvement du ciel ou de son immobilité, ils seront nécessairement conduits un jour, lorsque la précision de leurs calculs l'exigera, à spécifier plus exactement leur système de référence, à le définir mieux qu'en disant que c'est le ciel étoilé.

Rien n'est plus propre à montrer que le choix que l'on peut faire des deux définitions fondamentales est déterminé non par la nature des choses, mais par les préférences des hommes.

XI

Passer, par analogie, de ce qui existe à ce qui est possible, et du possible à l'inconcevable est permis en métaphysique; mais les sciences d'observation ont pour limites ce qu'on peut voir, mesurer, contempler.

BABINET,
« Voyage dans le ciel ».

Il ne nous reste plus qu'à nous résumer et à conclure.

Dire que la terre tourne est une affirmation qui n'a par elle-même aucun sens. Pour lui en donner un, il faut spécifier le système de référence, le ciel étoilé par exemple. Mais dire que la terre tourne par rapport au ciel, ou que le ciel tourne par rapport à la terre, sont deux formes verbales différentes pour exprimer un seul et même fait : le mouvement relatif de la terre et du ciel.

On ne démontre pas l'incompréhensible. A moins donc qu'elle ne vise exclusivement la terre modèle d'un cosmo-
graphe, sans s'adresser en rien à la terre réelle, toute tentative faite en vue d'établir expérimentalement que c'est la terre qui tourne et non pas le ciel, est d'avance frappée de stérilité.

Les analogies révélées par les lunettes d'abord, puis par le spectroscopie, nous ont conduit à placer la terre au rang des planètes. Pour ne pas méconnaître en mécanique les analogies ainsi découvertes, il fallait donc rapporter tous les mouvements à un système de référence jouant le même rôle vis-à-vis de chacune d'elles. C'est précisément ce que réalisait le système de Copernic et ce qui a décidé de son succès. Le système de référence fut dès lors le ciel étoilé.

La similitude mécanique de la terre et des planètes une fois décrétée, et le ciel pris comme système de référence pour tous les mouvements, les deux principes fondamentaux de la mécanique s'en suivaient. Telle est leur véritable

origine, et non pas l'expérience terrestre. Celle-ci a permis de les préciser, mais ne les a pas fait découvrir.

Les principes de la mécanique étant les conséquences du choix du système de référence des mouvements célestes, on ne saurait logiquement faire appel à ces principes pour démontrer que la terre tourne dans ce système. Mais quand même on le ferait on ne voit pas en quoi la question serait plus avancée. A moins que le problème que nous débattons ne soit purement verbal, ce n'est pas parce que nous aurons réservé le qualificatif de réels aux mouvements rapportés à un système particulier que nous l'aurons résolu.

Toutes les soi-disant preuves mécaniques de la rotation de la terre sont d'ailleurs susceptibles d'une infinité d'interprétations. L'indétermination vient de ce que les expressions de « corps libre », de « système immobile », et de « mouvement uniforme » n'ont pas de signification par elles-mêmes, mais seulement quand on les relie entre-elles par le principe de l'inertie et les autres principes de la dynamique.

Affirmer en particulier que le mouvement diurne est uniforme, ce n'est pas avancer un fait, c'est donner une définition de l'uniformité.

Somme toute, la mécanique pure ne nous apprend rien.

Il n'y a donc au fond de cette affirmation « la terre tourne » rien d'autre, sinon d'une part, que dans un cosmographe la pièce qui représente la terre doit tourner ; et d'autre part, que le globe que nous habitons n'est pas un astre privilégié. C'est tout ce que nous apprend l'observation.

Se demander si ce globe est réellement en mouvement, c'est aborder un ordre de question qui dépasse l'expérience et même la compréhension. La science doit s'en désintéresser sous peine de gaspiller un temps précieux et de manquer à sa mission.



CORRESPONDANCE
DU
MINISTRE DE LA MARINE
AVEC
JOSEPH DE FLOTTE D'ARGENSON
(1779-1782)

Publiée par M. JOSEPH ROMAN

Joseph de Flotte, seigneur d'Argenson, dit le comte de Flotte, était fils de Claude de Flotte et de Louise Freau Champey. Il naquit à St-Pierre-d'Argenson le 11 mars 1734 et fut baptisé le 16 mai de la même année ; son parrain fut Joseph de Flotte d'Argenson, son oncle, capitaine dans le régiment d'Enghien. Il fut d'abord page du roi et fut gratifié à ce titre, en 1750, d'une pension de 600 livres. Sorti des pages, il fut d'abord lieutenant dans le régiment de Belzunce (1753-1754), puis garde de la marine (1754), enseigne de vaisseau (1778), commandant d'escadre (1789), contre-amiral (1792, 1^{er} juillet). Il était chevalier de St-Louis depuis 1771. Il avait épousé par contrat du 29 septembre 1771 sa cousine Henriette de Vitalis, dame en partie d'Argenson, dont il eut quatre enfants deux filles et deux fils dont la descendance directe existe encore. Le 10 septembre 1792, le contre-amiral de Flotte, ayant voulu calmer

les ouvriers de Toulon soulevés, reçut dans la bagarre une blessure qui lui trancha la carotide ; son sang jaillit à plus de quatre mètres de hauteur et il expira presque aussitôt. Il était d'une taille herculéenne et d'une figure superbe ; on l'avait surnommé le *Père éternel* à cause de la longue barbe qui descendait jusques sur sa poitrine¹. Les lettres suivantes que j'ai trouvées à la Bibliothèque Nationale (manuscripts français 33090, de la p. 169 à la p. 194), se passent de commentaires et font suffisamment connaître quelle fut sa conduite de 1779 à 1784, pendant la guerre entreprise pour délivrer du joug anglais les Etats-Unis d'Amérique. On remarquera que le ministre, dans ces lettres, analyse les rapports qu'il avait reçus de l'officier auquel il répond ; c'était une tradition de l'ancien régime de ne pas adresser de simples et secs accusés de réception, mais des lettres pouvant être conservées dans les archives des familles comme des témoignages de satisfaction, et compléter utilement les états de service des officiers. Ces lettres avaient été remises en 1785 par le contre-amiral de Flotte à dom Villevieille pour prendre place dans les pièces justificatives d'une généalogie de la famille de Flotte qui a été commencée par ce savant bénédictin. Mais la révolution est survenue, l'œuvre est demeurée imparfaite et les documents qui devaient y prendre place ont été déposés à la Bibliothèque Nationale, dans les dossiers du cabinet des titres.

J. R.

¹ Taine raconte cet assassinat dans ses *Origines de la France contemporaine*.

A Versailles, le 13 mars 1779.

Le roi, Monsieur, voulant vous donner une marque de satisfaction de vos services dans le commandement de la barque l'*Eclair*, vous a destiné à celui de la frégate l'*Aurore* lorsque M. de Bompar le quittera, et j'envoie à M. le marquis de St-Aignan l'ordre qui vous a été expédié. Je suis persuadé de l'empressement que vous aurez de donner de nouvelles preuves de votre zèle et de justifier le choix de Sa Majesté. Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

Mss. Franç. 33090, p. 169.

A Versailles, le 15 mars 1779.

Le roi a bien voulu, Monsieur, vous comprendre dans la promotion de capitaines de vaisseau que Sa Majesté vient de faire. Cette récompense qu'elle accorde à vos services doit être pour vous un nouveau motif de mériter, surtout dans les circonstances présentes où Sa Majesté attend de ses officiers toutes les preuves de zèle dont ils sont capables. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'ai à vous annoncer cette grâce. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

P. 172.

A Versailles, le 16 avril 1779.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois passé. J'ai vu que la barque l'*Eclair* dont vous aviez le commandement est entrée dans le port le 29 et que son désarmement a été terminé le lendemain. Vous n'aurez sûrement pas négligé d'insérer

dans le devis que vous aviez à remettre de ce bâtiment les observations dont vous m'avez fait part. Je suis persuadé que par une suite de votre application et de votre zèle vous tirerez de la frégate l'*Aurore* tout le parti qu'il est possible d'en espérer. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

P. 174.

Monsieur, nous avons appris de toute part le succès de votre campagne d'Alger et nous nous empressons de vous témoigner toute notre reconnaissance du service essentiel que vous avez rendu au commerce de cette place en donnant l'escorte jusqu'à Alger au bâtiment de M. Gémon, et encore plus essentiellement en vous emparant de quatre navires anglais, munis de lettres de marque, qui auroient pu faire un tort considérable à notre navigation. Notre Chambre a cru devoir rendre compte au ministre de la bonne conduite que vous avez tenue et nous avons l'honneur de vous remettre ci-joint la copie de la lettre que nous lui écrivons à ce sujet. Nous ne doutons pas qu'il ne vous en témoigne bientôt sa satisfaction d'une manière distinguée et flatteuse. En attendant nous vous prions de recevoir par le canal de notre Chambre les remerciemens que le commerce de notre place vous doit. Nous sommes avec les sentiments les plus distingués, Monsieur, vos très humbles et très obéissans serviteurs.

Le maire, échevins, assesseurs et députés du commerce de Marseille.

A Marseille, le 24 avril 1779.

S. FERRARI, P. NAPOLLON, MACCONS E.,
HENRY E., DESBATS, F. TROPHE,
HANCY.

P. 176.

A Versailles, le 10 septembre 1779.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 du mois passé. C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai appris que vous vous êtes emparé, sur les côtes de Barbarie, de quatre bâtiments anglais armés en course et en marchandises, dont deux avoient chacun 20 canons en batterie des calibres de 4 et de 3, le troisième 16 canons de 3 et le quatrième 8 canons, non compris les pierriers sur les gaillards. J'ai vu que les équipages de ces navires qui les avoient abandonnés pour gagner la terre ont été forcés successivement de se rendre à votre bord. Vous avez donné une nouvelle preuve de votre zèle et du désir de vous signaler en vous embarquant dans votre canot, quoique la mer fut très élevée et le vent contraire, pour rejoindre la frégate l'*Aurore* qui étoit mouillée à une lieue et demie d'Alger, d'où vous aviez aperçu les quatre navires dont il s'agit en ligne, faisant route pour le détroit. Je suis persuadé que vous attendez avec impatience de nouvelles occasions de vous distinguer. J'ai vu qu'en revenant d'Alger, après avoir rencontré une frégate danoise qui alloit à Malaga, vous avez chassé un bâtiment que vous n'avez cessé de poursuivre que par ce qu'il se trouvoit trop près de Mahon. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

Le roi est très content de vous ; je vous transmets avec plaisir la satisfaction de Sa Majesté et j'y joins la mienne.

P. 180.

A Versailles, le 20 septembre 1779.

Je répons séparément, Monsieur, à l'objet qui regarde votre mission à Alger, pour vous témoigner toute ma satisfaction sur la manière dont vous l'avez remplie. Il paroît que vous vous êtes senti très heureusement des dispo-

sitions favorables du Dey et des principaux officiers de la régence lorsqu'il a fallu discuter la réclamation que le chargé d'affaires du consulat d'Angleterre s'est permis de former pour contester la validité de vos prises. Les marques non équivoques d'attachement que les Algériens nous ont données dans cette occasion ont été fort agréables à Sa Majesté et je suis bien aise qu'on vous doive l'exemple des démonstrations singulières qu'ils en ont fait paroître. Il a produit à Alger un très bon effet et je ne doute pas qu'il ne serve à maintenir la considération qu'on y accorde depuis quelque tems aux français. Les procédés du Vek il argy m'ont paru surtout mériter d'être reconnus et j'ay mis sous les yeux du roy la demande qu'il vous a fait faire pour son usage d'une certaine quantité de marbre qui compose une partie des chargemens des bâtimens dont vous vous êtes emparé. Sa Majesté a bien voulu y avoir égard et elle a chargé en conséquence M. Lombard de l'acheter pour son compte à la vente, si elle a lieu incessamment, ou par estimation, si les formalités qu'il faudra remplir la retardoient trop longtant. Ce commissaire général a ordre d'envoyer ensuite ce marbre par la première occasion qui s'en présentera et de l'adresser à M. de La Vallée qui l'offrira au Vek il argy comme une marque d'attention de notre part. Je suis bien aise de vous prévenir de cette décision et je vous transmets avec plaisir l'approbation que Sa Majesté a donnée à votre conduite. J'ay l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

P. 182.

A Versailles, le 19 février 1780.

Après avoir donné, Monsieur, à votre conduite en tous points les éloges qu'elle mérite, il est juste de faire mention des officiers de votre état-major qui vous ont si bien secondé : je vous prie de leur en témoigner à tous de la

satisfaction au nom du roi et particulièrement au sieur de Beaulieu qui s'est distingué par son activité et sa fermeté. Assurez-le que je ne perdrai point de vue ce qui le regarde. Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

P. 184.

A Versailles, le 20 avril 1780.

J'ai reçu, Monsiieur, votre lettre du 11 de ce mois, par laquelle vous me rendez compte de votre arrivée à Toulon. Il est fâcheux que le coup de vent que vous avez essuyé dans le golphe de Lyon ait dispersé votre convoi, mais j'espère que comme vous le présumez, les bâtiments que vous n'avez pas pu rallier auront gagné les isles de St-Pierre. Le corsaire dont vous vous êtes emparé aura sans doute pris le parti d'y relâcher aussi. J'ai vu avec plaisir que ce corsaire, qui porte 6 canons et 12 pierriers, paraît avoir d'excellentes qualités. Je me ferai rendre compte de la demande que vous faites, que le commandement en soit conservé à M. d'Allemand, enseigne de vaisseau, à qui vous l'avez confié. Je suis fort aise que vous ayez terminé heureusement une navigation pendant laquelle vous avez donné constamment des preuves de vôtre zèle et de vos talents. J'ai vu qu'après vous en être entretenu avec M. Poirel, vous vous êtes déterminé à faire embarquer à Cadix, sur la frégate l'*Aurore*, 80 barrils de cochenille et quatre mille piastres pour le compte de différents négociants de Marseille. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SARTINES.

P. 178.

A Versailles, le 2 décembre 1780.

La distinction de vos services, Monsieur, particulièrement depuis le commencement de la guerre, m'auroit fait désirer de pouvoir vous procurer la marque de satisfaction que vous sollicitez, mais je n'ai pas cru devoir dans ce moment mettre sous les yeux du roi la demande d'une pension ; cependant je ne perdrai point de vue ce qui vous intéresse et je serai très aise d'avoir occasion par la suite de vous satisfaire. L'indemnité que vous réclamez pour le passage de M. Gérard, ministre plénipotentiaire du roi près les États-Unis d'Amérique, et du ministre des États-Unis près la cour d'Espagne, m'a paru juste et je vous ai procuré une somme de trois mille livres qui vous sera payée à Paris. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CASTRIES.

Mss: Franç. 33090, p. 186.

A Versailles, le 17 juin 1781.

J'ai adopté avec plaisir, Monsieur, le moyen que vous proposez de seconder votre zèle, et le roi ayant bien voulu approuver que vous preniez le commandement de la frégate la *Lutine* lorsqu'elle sera réarmée, j'adresse à M. le m^{is} de St-Aignan l'ordre qui vous a été expédié, et je vous annonce avec plaisir cette nouvelle marque de la confiance de Sa Majesté. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CASTRIES.

P. 188.

A Versailles, le 12 juillet 1782.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 16 du mois passé par laquelle vous me rendez compte de votre navigation depuis le 21 mars que vous avez réuni sous votre pavillon les bâtiments de Salonique et de Constantinople, jusqu'au moment de votre arrivée à Toulon, après avoir conduit jusqu'à l'entrée de la rade de Marseille les 69 voiles qui composaient votre convoi. Les détails que vous m'avez adressés précédemment me sont également parvenus. J'ai vu que dans le courant de votre campagne vous n'avez rien négligé pour rendre utiles au commerce les forces qui vous étoient confiées et que vous en avez tiré tout le parti possible. Le roi à qui j'en ai rendu compte m'a chargé de vous en transmettre toute sa satisfaction. Il n'a point échappé à Sa Majesté que Messieurs de Dessey et Demas, commandant les frégates la *Pleyade* et le *Montréal*, qui se trouvoient sous vos ordres, ont rempli avec beaucoup de zèle et d'intelligence les instructions que vous avez été dans le cas de leur donner. Je ne puis qu'approuver que pour marquer à l'Aga qui commande à Athènes, ou vous avez fait un mois de vivres, votre sensibilité à l'honnêteté de ces procédés et à son attention à vous envoyer des rafraîchissements, vous lui ayez fait présent de votre montre avec la chaîne, et que vous ayez également donné vos pistolets à un autre chef qui avoit paru les désirer. Ces objets devant vous être remplacés, j'autorise M. Mallouet à vous faire compter une somme de deux mille livres pour vous tenir lieu de leur valeur. Le bas relief antique qu'il vous a été permis de prendre à Athènes, pouvant être agréable au Roi, je me propose d'en faire hommage à Sa Majesté en votre nom. Je n'ai pas perdu de vue ce que vous m'avez marqué sur l'avantage qu'il y aurait à envoyer en croisière sur les Açores un vaisseau de 74 canons bon voilier et une frégate, ou au moins deux frégates portant du 18. Je suis bien persuadé que vous rempliriez cette mission d'une manière satisfaisante ; aussi je me ferai un plaisir de proposer au Roi de vous la confier si les circonstances

permettent de mettre ce projet à exécution. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CASTRIES.

P. 190.

A Versailles, le 14 septembre 1782.

Le roi en vous faisant passer à Brest, Monsieur, vous y destinait une marque de sa confiance dans vos talents; je vous annonce avec plaisir que Sa Majesté vient de vous nommer au commandement du vaisseau le *Destin*, en réarmement dans le port. J'adresse à M. le comte d'Hector, l'ordre qui vous est expédié à cet effet. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CASTRIES.

Mss. Franç. 33090, p. 192.

A Versailles, le 12 mars 1784.

Le roi, Monsieur, ayant jugé à propos, sans attendre l'issue du Conseil de guerre, de donner dès à présent des marques de sa satisfaction à plusieurs capitaines de vaisseau, qui n'y sont point appelés, et qui dans le courant de la dernière guerre se sont distingués par l'activité et l'utilité de leurs services, leur a accordé des pensions sur le fonds des invalides. Parmi ceux de votre département qui en ont obtenu, je signale en première ligne M. le comte de Flotte, capitaine de vaisseau, pour une pension de mille livres. Je leur annonce à chacun en particulier cette grâce. J'ai l'honneur d'être, etc.

CASTRIES.

A M. le chevalier de Fabry, commandant de la marine à Toulon.

P. 194 (copie).



NOTICE
SUR
LES SOURCES MINÉRALES
les
FONTES SAINTES ET LES FONTES BÉNITES
dans les Hautes-Alpes

Par M. l'abbé F. ALLEMAND
(Suite et fin)

II

Sources miraculeuses ou Fontes Saintes

Ces sources ont été ou sont encore l'objet de dévotions et de croyances populaires dont il importe de fixer le souvenir avant qu'il disparaisse. C'est ce que je viens tenter de faire, mais en me plaçant uniquement à un point de vue historique et sans discuter au point de vue doctrinal ce que ces traditions peuvent avoir ou non de fondé, ce qui ne saurait convenir à mon rôle dans cette étude.

Parmi ces sources il y a lieu d'abord d'en mentionner trois qui ont été l'objet d'une vénération superstitieuse à l'époque payenne.

1. — La première est celle d'*Arambre*. Elle jaillit des flancs de la montagne de même nom, dans le défilé du Pas-de-la-Ruelle, entre la Bâtie-Montsaléon et Serres. Cette source a été en partie captée et tombe dans un bassin en monolythe au bord de la route nationale; on l'aperçoit du chemin de fer, en entrant dans le tunnel de Serres, du côté du nord. Source et montagne étaient consacrées à la divinité Gauloise *Alambrima*; c'est ce qu'indique le nom

d'*Arambre* très-régulièrement dérivé de celui d'*Alambrima*.

Cette divinité d'ailleurs était adorée dans la contrée. La preuve en est un autel portant une inscription en son honneur et trouvé en 1883 à la Piarre. Cet autel, qui servait de support au bénitier de l'église, a été transporté au Musée de Gap ; il est en pierre calcaire du pays avec base et couronnement ; il a 1^m10 de hauteur, 0^m25 de largeur et 0^m35 d'épaisseur. L'inscription est celle-ci : ALAMBRI — MAE — SEVERUS — PERPETUI — FIL — EXS — VOTO. — *A la déesse Alambrima Severe, fils de Perpétuus, a dédié par vœu.*

2. — La seconde est la source appelée *Font de Diane* à la Bâtie-Monsaléon. Elle émerge à l'angle sud de la plaine triangulaire de la Chaup⁴, dans un quartier portant au cadastre le nom de *Sol de Diane*, mais dont la vraie forme doit être *Saut de Diane* (*Saltus Dianæ*). Ces noms disent assez que la déesse romaine était l'objet d'un culte à la source dont il s'agit.

3. — La troisième est la source thermale du Plan-de-Phazy située sur le côté droit de la Durance et dont j'ai parlé au chapitre précédent. Elle était consacrée à une divinité dont le nom ne nous est point parvenu. C'est ce qu'attestent les nombreuses monnaies romaines trouvées à ses abords et qu'on peut considérer comme des ex-voto offerts à la nymphe de ces eaux. Quelques pièces étaient fragmentées : c'était l'offrande des pauvres.

Mais cette source, ainsi que les précédentes, perdirent avec le paganisme tout caractère religieux, à l'encontre de ce qui est arrivé pour d'autres. Les payens, en effet, étaient portés à voir dans les phénomènes de la nature des manifestations préternaturelles, et ils divinisaient tout, principalement les sources qu'ils peuplaient de naïades. C'est au point que divers conciles crurent devoir prémunir les chrétiens contre l'adoration des eaux⁵. Le pape saint Gré-

⁴ Dans les environs coule une autre source portant le nom probablement romain de *Fontaine d'Iselus*, et on y a découvert aussi des substructions et des tombes antiques.

⁵ Abbé Pron : *Bulletin de la Société d'Études*, 1890, IV, p. 366.

goire fit mieux : il permit aux fidèles d'élever près des sources des chapelles dédiées aux saints, et c'est ainsi qu'en beaucoup d'endroits des pratiques orthodoxes remplacèrent des superstitions payennes.

4. — A l'Épine, près de Serres, existe une source miraculeuse, — et chrétienne celle-là, — fort connue dans la région. A deux kilomètres du village, sur le bord du chemin qui conduit à la route nationale, s'élève un oratoire dédié à la Vierge sous le vocable de *Font Sainte*¹. Construit en pierres de taille appareillées avec soin, il revêt la forme d'un autel surmonté d'une niche ornée elle-même de trois croix et abritant une madone vénérée. Au dessous, est un puits de trois mètres de profondeur ; au fonds se trouve un bassin carré, jadis circulaire, portant une inscription illisible surmontée d'une croix ; c'est ce bassin qui sert de réservoir à la source. Le monument, d'après la tradition, remonterait au XV^e siècle et serait dû à la piété d'un marin sauvé du naufrage.

La Font-Sainte de l'Épine est l'objet d'une très grande vénération. Les habitants du lieu et des environs y viennent isolément ou par groupes implorer les faveurs de la Vierge. Les paroisses voisines y accourent en foule, croix et bannière en tête, aux temps de sécheresse ou de calamités publiques. Celle de l'Épine s'y rend les jours des solennités et tous les premiers dimanches d'été.

Juvénis s'exprime longuement à son sujet : « Cette fontaine, dit-il, est fort proche du village et sur le grand chemin de Serres. Elle sort de la terre, et son bassin est d'une figure ronde² et de médiocre circonférence. Quelque sécheresse qu'il y ait, elle a toujours la même hauteur et quantité d'eau. Il y a au fonds sur une pierre une inscription que l'on n'a su encore déchiffrer et on y a remarqué une croix. Son eau est purement naturelle et nullement minérale. Dans les temps de sécheresse on va en proces-

¹ Curieux rapprochement : Près de Châlons-sur-Marne, est l'abbaye de *N.-Dame de l'Épine* ; dans l'une de ses chapelles on trouve un puits fort profond et qui est un puits miraculeux,

² Il a été modifié depuis, et sa forme est actuellement circulaire.

sion à cette fontaine sur laquelle on a dressé un petit oratoire où on a mis l'image de la Vierge, pour obtenir la pluie par son intercession. Le prêtre bénit la fontaine et, tandis qu'on continue les prières, on fait entrer une fille ou une femme dans l'endroit où est le bassin pour en ôter l'eau, et l'on tient que le ciel se couvre à l'instant et que Dieu fait tomber une pluie salubre.

« On ignore depuis quel temps cette fontaine avait paru, et par quel moyen elle avait acquis la vertu que Dieu lui avait communiquée. Elle est pourtant fort ancienne, mais on n'en trouve aucun mémoire dans les actes de la paroisse, non plus que dans les archives de la communauté, soit qu'elles ne soient pas anciennes, soit qu'elles aient été dispersées dans le temps des guerres civiles¹ ».

« Juvénis dit encore : « On trouve dans les eaux de cette fontaine un remède aux paralysies, aux fièvres malignes, aux hernies, aux maux de jambes, aux dislocations, aux estropiements, en se vouant à Notre-Dame de Font Sainte et en buvant de l'eau. On y vient des lieux environnants et d'autres plus éloignés pour en prendre et même en porter aux malades, quand ils ne peuvent y venir. La tradition du lieu est qu'autrefois on y avait vu paraître des lumières qui de loin paraissaient comme si on y avait fait une procession. Il y a plus de soixante ans que des religieux avaient dessein de s'établir en cet endroit, mais le curé qui était en ce temps là s'y opposa. Enfin plusieurs guérisons miraculeuses ont été faites par la vertu que Dieu a donnée aux eaux de cette fontaine, et, entr'autres, Martin Morénas s'y étant voué recouvra la vue qu'il avait perdue² ».

Chorier, avant Juvénis, avait aussi parlé de cette source. « Les peuples, nous dit-il, viennent à elle en procession. On y fait entrer une fille de qui la pudicité soit entière, et on l'oblige alors à ne garder que sa chemise sur elle. Pendant que les autres continuent leurs prières, elle la nettoie avec ses mains nues, et, à peine a-t-elle achevé son

¹ Extrait d'une lettre écrite à l'auteur par Julien, curé du lieu, le 10 septembre 1695. — Note de Juvénis.

² Juvénis : *Histoire du Dauphiné*, tome IV.

ouvrage, que ces prières sont exaucées. Le ciel ouvre d'abord tous ses canaux et répand sur la terre la pluie qu'elle attendait. Il peut se faire que ce zèle soit quelque peu indiscret et que ces cérémonies n'aillent pas sans superstition; mais il me semble que les hommes n'ont pas le droit de reprendre ce que Dieu approuve si visiblement par des témoignages si peu douteux de sa grâce et de sa bonté¹ ». Ladoucette et Joanne parlent dans le même sens que Chorier.

M. le chanoine Bonnet, dans sa *Notice sur la Font Sainte de l'Épine*², s'attache à démontrer ce qu'ont d'inconvenant les allégations de ces derniers auteurs au sujet de la jeune fille en chemise chargée de nettoyer le puits. Il leur oppose l'autorité de Juvénis et une protestation du conseil municipal ainsi conçue :

« Nous, maire et conseillers municipaux de l'Épine, protestons de la manière la plus formelle contre la plaisanterie inconvenante débitée par Chorier, Ladoucette et autres contre notre vénérable et bien vénérée fontaine sainte. Lorsqu'on en va laver le bassin pour obtenir la pluie que souvent le ciel a daigné accorder à nos supplications, la cérémonie a toujours eu lieu de la manière la plus digne. Jamais, en aucun temps, nul des habitants du pays n'a été témoin des inconvenances que des chroniqueurs étrangers se sont plu à faire imprimer, et nous désavouons, au nom de toute la paroisse, leurs récits fantaisistes et leurs grotesques suppositions. Vial, Eysseric, Pugnet, Truphème, Meynaud, Rabasse, Eysseric, Barre, Rostan ».

Outre les faits miraculeux mentionnés par Juvénis, M. Bonnet, dans sa *Notice*, énumère encore quelques guérisons attribuées aux eaux de la source et certaines apparitions qui s'y seraient produites. Il en emprunte le récit à un *Rapport*³ adressé en 1858 par un prêtre de l'Épine à Mgr Dépery. Mais l'auteur de cet écrit manque

¹ Chorier : *Histoire générale du Dauphiné*, 1698.

² Bonnet : *Annales du Laus*, 1884, d'octobre à décembre.

³ Ce *Rapport* était destiné à servir à un grand travail alors entrepris d'une histoire de *N.-Dame de France*.

par trop de critique et semble bien plus relater de vulgaires racontars que des traditions populaires. C'est pourquoi je n'entrerais dans aucun détail.

J'ajoute, en terminant, que l'eau de la Font-Sainte jouit d'une grande réputation comme remède au mal des yeux, et les mères y ont aussi recours pour obtenir la guérison de leurs enfants malades.

5. — Ribiers possède également une fontaine sainte, autrefois en grande vénération et maintenant déchu de son ancien prestige. La tradition, encore très-vivante, est que divers prodiges y auraient été opérés, entr'autres, la résurrection d'un enfant, mort sans baptême qui serait revenu à la vie après son immersion dans les eaux miraculeuses. C'est sans doute en mémoire de cet enfant que la source porte le nom de *Notre-Dame des Faysses* ou des *Langes*.

Elle coulait à côté d'une chapelle sous le même vocable, située au milieu du cimetière et construite en 1671 sur l'emplacement d'une autre plus ancienne¹. Ses eaux, peu abondantes, étaient recueillies dans un bassin circulaire placé sur le côté nord de la route qui conduit à Sisteron. En 1741, on bâtit en cet endroit un pont avec deux remblais, pour surélever le niveau du terrain. Ces travaux firent disparaître la fontaine sainte. Mais l'administration des Ponts et Chaussées la fit rechercher. Par ses soins, on reconstruisit un bassin circulaire sur la forme de l'ancien et on le fixa, non audessus, mais au-dessous de la route. Les populations continuèrent à se montrer très croyantes aux vertus de la source, et elle redevint l'objet d'une grande dévotion.

Pendant la révolution, des jacobins la firent combler et dès lors tous miracles cessèrent. Cependant, on la chercha de nouveau, et la confiance populaire lui restait acquise. Jusqu'en 1840, plusieurs centaines de pèlerins s'y donnaient rendez-vous le jour de la fête de Notre-Dame, 8 septembre. A partir de cette date, les concours se ralenti-

¹ J. Roman : *Histoire de Ribiers*.

rent. Aujourd'hui, il n'y vient plus personne, et la source coule solitaire et à peine perceptible sous les grands osiers au bas du champ.

6. — Sur la paroisse de Bruis, à trois kilomètres du village, existe une source appelée *Font Sainte*, très vénérée, de nos jours encore, dans toute la contrée. Elle émerge au fond d'un vallon de même nom dans un site solitaire et de difficile accès. Elle ne coule qu'en faible quantité et toutefois ne tarit jamais. Au point où elle sourd, on a vu s'élever, dès un temps immémorial, une modeste croix de bois, comme monument et symbole de la dévotion que les habitants ont vouée à leur fontaine sainte.

La tradition rapporte que cette dévotion à la source remonterait à cinq cents ans environ: qu'une jeune bergère, du nom de *Marie-Anne Elizabeth*, poursuivie par des malfaiteurs, serait venue se cacher dans ce désert, que là, se voyant traquée et prête à tomber en leurs mains, aurait invoqué le ciel et qu'au même instant la terre, s'entrouvant, l'aurait dérobée à leurs poursuites en lui offrant un asile dans son sein. Toutefois, d'après une autre version, il s'agirait, non d'une bergère, mais d'une religieuse du couvent de St-Jean qui existait non loin de là.

Suivant le Registre de Paroisse, une pieuse fille nommée *Marie Faure*, infirme d'un bras, aurait été guérie à la fontaine sainte. D'après un *Rapport*¹ adressé en 1858 à M^{sr} Dépéry par le curé du lieu, l'eau de la source aurait changé de couleur en plusieurs circonstances et serait devenu rouge comme du sang, cela en présence de toute la paroisse réunie en procession.

Quoiqu'il en soit de ces récits, il est certain que la Font-Sainte de Bruis est l'objet d'autant de vénération que de confiance de la part des habitants. Il n'est pas rare de voir des personnes du voisinage y venir faire des visites, y prier, en emporter de l'eau dont elles usent avec le plus grand respect, surtout en cas de maladies. De plus, aux

¹ Ce *Rapport* contenait des renseignements pour la composition de l'*Histoire de N.-Dame de France*.

aux époques de fortes sécheresses, on voit les paroisses de Bruis, Ste-Marie, Montmorin, Pommerol y venir en procession pour demander la pluie.

Grâce à un don de cinq mille francs offerts par un généreux habitant, une chapelle a été construite à Font-Sainte par les soins du curé actuel. Cette chapelle a été bénite solennellement en 1882, au milieu d'un grand concours de fidèles accourus de bien loin, même de l'Épine, de Rémusat et de la Motte-Chalencon. On y a établi, sous le vocable de Notre-Dame des Anges, une fête qui se célèbre le premier dimanche d'août, et, chaque année, la fontaine sainte voit venir à elle une grande affluence de pèlerins.

7. — A Valserres, nous avons le puits consacré à saint Maurice sur la montagne du même nom. Il a été rendu légendaire par l'apparition de ce saint à la bergère du Laus, et il très connu en même temps par la vertu attribuée à ses eaux de guérir les maux d'entrailles.

C'était le puits même du prieuré de St-Maurice, situé sur le sommet du mont. Là, on remarque encore la maison prieurale convertie en simple ferme; la chapelle récemment restaurée et au seuil de laquelle une tombe ancienne a été mise à jour; à côté, le puits d'une profondeur de quatre mètres environ; au devant, une allée de lilas; tout autour, un massif de superbes tilleuls; plus loin, les champs formant un enclos circulaire bordé de beaux bois de hêtres et de pins sylvestres.

Le prieuré avait pour patron le martyr, chef de la légion Thébéene, au III^e siècle. Il était de l'ordre de St-Benoît et dépendait de Boscodon, qui, très probablement, l'avait fondé; il constituait un bénéfice simple, régulier et manuel, à la collation et à la discrétion de ce monastère. On en trouve l'existence authentique en 1176, dans une bulle où le pape Alexandre VI en confirme la possession à Guigues de Revel, abbé de Boscodon¹.

Il vit bientôt ses possessions s'accroître. En 1190, Béatrix d'Aix, dame de Jarjayes, lui donne, du consentement

¹ Albert: *Hist. ecclésiast. d'Embrun*, tome II, p. 379.

d'Arnaud Flotte, son mari, le territoire de Malcor, au confluent de la Durance et de la Vence, mais qu'il devait perdre dans la suite, probablement pendant les guerres de religion. Il possédait aussi à St-Étienne, en 1270, une maison et une terre, laquelle conférait au prieur le titre de coseigneur d'Avançon et une directe seigneuriale de même nature que celle du seigneur majeur¹.

En 1768, l'abbaye de Boscodon ayant été supprimée, ses biens se partagèrent entre l'archevêque, le chapitre, le séminaire et l'hôpital d'Embrun. On ignore dans quel lot se trouva le prieuré. En 1792, il fut vendu comme bien national à Louis Souchon, de Valserres, au prix de 3.450 livres. Il fut ensuite acquis par la commune de Valserres qui le possède actuellement².

Pour en revenir au puits, c'est en 1664 qu'eut lieu l'apparition du matyr saint Maurice à la bergère Benoîte Rencurel. Voici comment M. Gaillard, auteur contemporain, raconte le fait³.

Le saint, sous l'aspect d'un beau vieillard vêtu d'un manteau de pourpre et portant sur la tête une sorte de mitre brillante, lui présente de l'eau du puits et dit : « Je suis Maurice honoré dans cette chapelle. » Puis il l'engage à conduire son troupeau à la *Grotte-des-Fours* où elle verra la Mère de Dieu et lui remet, en foi de sa promesse, un bâton pour se défendre contre quatre loups qui devaient s'élancer sur son troupeau. Or, tout se passa ainsi. Au bas de la montagne, les quatre loups étant sortis menaçants de l'épais fourré de Combefère, elle les mit en fuite, et, le lendemain, elle vit la Vierge à la Grotte. C'est ainsi que les mystères du Laus ont eu pour point de départ l'apparition de saint Maurice près du puits miraculeux.

¹ F. Allemand : *Histoire de Jarjayes*, 1895. *Notice historique sur le prieuré de St-Maurice de Valserres*, 1897. — *Précis historique sur la vallée de la Vence*, 4^e partie, 1899.

² F. Allemand : *Histoire de Jarjayes*, 1895. — *Notice historique sur le prieuré de St-Maurice de Valserres*, 1897. — *Précis historique sur la vallée de la Vence*, 4^e partie, 1899.

³ M. Gaillard, archidiacre de Gap, est l'auteur d'une *Histoire de N.-Dame du Laus*, dont le manuscrit est conservé au Laus.

Mais, avant même cette manifestation du ciel, la chapelle et le puits étaient déjà le but d'un pèlerinage. On y venait de loin et les paroisses des environs s'y rendaient en procession le lundi de la Pentecôte. Celles de Valsерres et de Remollon ont continué cette tradition.

Les deux processions, en route depuis l'aube, se rencontrent à l'entrée du domaine prieural et là se fondent en une seule. Le pieux cortège, au chant des cantiques, arrive au puits qu'il entoure d'un double et triple cercle. L'un des curés fait l'eau bénite et en asperge successivement les récoltes des deux paroisses. L'eau sainte qui a servi pour cette aspersion est ensuite reversée dans le puits, et cette circonstance n'est peut-être pas étrangère à la croyance aux vertus curatives de son eau. La messe solennelle commence; les chœurs de chaque paroisse rivalisent pour exécuter chacun les plus beaux chants; l'un des curés prêche en plein air le panégyrique du saint.

Puis, c'est le dîner; il est servi, pour les Pénitents, sur deux tables dressées sous l'ombrage des vieux tilleuls et sur le gazon pour les autres pèlerins. Le repas fini, les Pénitents, pour action de grâces, chantent en chœur de l'une à l'autre table le psaume *Laudate dominum*, qui résonne longuement sur le mont et dans l'écho des bois. Puis, les deux confréries, le curé de chacune en tête, se rendent réciproquement visite et on choque encore le verre.

Après les vêpres, chantées avec entrain, c'est le départ. Les deux paroisses se séparent en se faisant force souhaits et se disant au revoir pour l'an prochain. Les pèlerins emportent des rameaux fleuris en mémoire du bâton miraculeux remis par saint Maurice à la bergère du Laus, et on en fait, au retour à l'église, comme autant de trophées. De plus, un grand nombre ont eu soin de se pourvoir, pour conserver comme remède, de l'eau bienfaisante du puits.

8. — A la Bâtie-Neuve, dans le quartier de *Malemort*, existe une source appelée *Font des Trépassés*. On raconte à son sujet la légende que voici. Les hommes d'Ancelle étaient autrefois en guerre avec ceux de la Bâtie-Neuve.

Ceux-ci s'avisèrent de ferrer leurs mulets à l'envers. Les premiers, trompés par l'empreinte des pas de ces animaux, crurent que leurs ennemis avaient battu en retraite. Or, ceux-ci s'étaient embusqués et, sortant tout-à-coup, fondirent à l'improviste sur les combattants d'Ancele et en tuèrent un grand nombre. C'est de là que le lieu aurait pris le nom de *Malemort*, et là source celui de *Font des Trépassés*. Toutefois, on ne se souvient pas que cette source ait jamais fait l'objet de la vénération publique.

9. — A St-Laurent-du-Cros, près du hameau de Serre-Richard, coule une source aux eaux fraîches et limpides. Elle porte le nom de *Font-de-St-Mayeul*. La tradition rapporte que le saint abbé de Cluny, au X^e siècle, lorsqu'il eut été délivré des mains des Sarrasins après la forte rançon payée pour lui à ces barbares, serait venu boire à cette source. D'après le cadastre de 1526, une chapelle dédiée à ce saint s'élevait tout à côté. Rapprochons de ces faits l'opinion soutenue par M. J. Roman, que ce serait à St-Laurent, et non au Pont-du-Fossé, que saint Mayeul aurait été arrêté¹. Toutefois, on n'attribue aucune vertu miraculeuse à la Font-St-Mayeul, et on n'y fait pas de pèlerinages.

10. — Sur la paroisse de la Fare, à côté de la chapelle de Notre-Dame de Beauvert, coule dans la prairie une source miraculeuse appelée *Font de St-Clair*, et dont les eaux sont réputées bienfaisantes dans les maladies des yeux. Son histoire est intimement liée à celle du sanctuaire.

Beauvert, et non *Boivert*², est un petit plateau adossé au mont Moutet et d'où la vue, comme du haut d'un belvé-

¹ *Notes sur les invasions sarrasines; Bulletin de la Société d'études*, 1882, t. V.

² Dans le dialecte alpin, en effet, on dit *Beauvert* et non pas *Boivert*, ce qui prouve que *Beauvert* est la vraie forme et qu'elle vient d'une époque fort reculée et, dans tous les cas, antérieure à l'introduction du français dans nos pays. C'est ce que je crois, d'ailleurs, avoir assez démontré dans *Notre Dame de Beauvert; Notice et poème (Bulletin de la Société d'études*, II, 1898).

dère, embrasse le superbe panorama de la vallée du Drac avec ses champs fertiles, ses prés verts, ses mille bosquets. C'est là qu'est assis, dès un temps immémorial, le gracieux et modeste sanctuaire.

Son territoire a été fréquenté dès l'époque gauloise. C'est ce qu'atteste un trésor d'objets préhistoriques en bronze, trouvé près de la source vers 1840 et comprenant des bracelets renflés vers le milieu, des torques ouverts avec les extrémités retournées, des couteaux, des chaînettes, des pendeloques et autres. Peut-être y pratiquait-on alors un culte druidique. Il n'est pas rare, en effet, que des pèlerinages chrétiens se soient établis là où déjà avaient existé des superstitions payennes⁴.

Si le moyen-âge ne nous a, pour ainsi dire, pas légué de documents touchant le sanctuaire, la légende et l'archéologie s'unissent pour nous le donner comme très ancien. Elles disent notamment que des religieux bénédictins possédaient là une chapelle, un couvent et un cimetière, qu'un pèlerinage y était établi, que des guérisons miraculeuses et même des résurrections d'enfants y étaient opérées, que, si les miracles étaient devenus plus rares, ils n'avaient jamais discontinué, et on remarque, en effet, suspendues au mur de l'édicule des béquilles d'un bois vermoulu.

La chapelle de Beauvert fut détruite au XVI^e siècle par les réformés. On reconstruisit ensuite sur ces ruines un édifice plus petit que le précédent et orienté en sens oblique. C'est celui qui existe encore de nos jours.

Quant à la source, la tradition dit spécialement qu'elle aurait été visitée par saint Clair qui vivait à Vienne au VIII^e siècle, et aurait laissé à ses eaux le don miraculeux de guérir les maux des yeux. Ce qui s'accorde avec cette croyance, c'est que la source porte précisément le vocable du saint, et que la confiance du peuple aux vertus curatives de cette eau ne s'est jamais démentie.

⁴ Ainsi l'église de N.-Dame de la Garde, à Marseille, est bâtie sur les ruines d'un temple payen ; celle de l'abbaye de Nogent sur l'emplacement d'un bois sacré. Eschidius affirme qu'en général les autels druidiques ont été remplacés par des sanctuaires chrétiens.

De nos jours, la dévotion à l'antique sanctuaire et à sa fontaine sainte ne se ralentit pas. Dans la belle saison on vient fréquemment à Beauvert, soit isolément, soit en petites caravanes, pour y prier et faire célébrer des messes. Le jour de la fête, qui tombe le dimanche dans l'octave de l'Assomption, la procession de St-Bonnet, grossie de divers groupes accourus des environs, s'y rend en grande pompe, et la congrégation des filles du même lieu s'y présente à la fête de sainte Ursule, le 21 octobre. On vient vénérer la pieuse chapelle et boire à la source miraculeuse.

11. — Au Puy-Saint-Vincent, appelé autrefois Puy-Saint-Roman, est une fontaine sainte très connue, aux eaux abondantes et limpides. Elle sort d'une petite grotte, à un kilomètre environ au-dessus du village et près d'une chapelle dédiée à saint Vincent Ferrier. La source porte elle-même le vocable de ce saint. La tradition rapporte que l'apôtre des Vaudois avait choisi le lieu où elle émerge pour théâtre de ses prédications, et que, de là, sa voix s'entendait miraculeusement dans toute la vallée. Elle ajoute que plusieurs guérisons auraient été opérées par la vertu de la fontaine sainte, entr'autres, celle de M. le chanoine et vicaire général de Gap, Z. B. Muet jusqu'à l'âge de sept ans, il aurait été apporté là par sa pieuse mère et aurait obtenu l'usage de la parole. De nos jours encore, on recourt fréquemment à l'immersion des enfants malades dans les eaux de la source pour obtenir leur guérison. Cette confiance à ses vertus curatives est attestée par l'usage où sont les paroisses du Puy-St-Vincent, des Vigneaux, de Val-louise et du Pelvoux de s'y rendre en procession, tous les ans, le lundi de la Pentecôte.

12. — Vars possède également une source appelée *Font-Sainte*. Elle a donné son nom soit au bassin où elle naît, soit au massif environnant dont le plus haut sommet atteint 3.370 mètres d'altitude. On la trouve à deux heures de marche du hameau d'Escrins, au fond d'un vallon que dominant des pics aigus aux flancs couverts de glaciers. Ses eaux abondantes, claires comme le cristal, s'échappent en jet comprimé du creux d'un rocher par un orifice circu-

laire de dix centimètres de diamètre. Tout près, dès une époque lointaine, s'élève une croix de bois. Cette croix nous dit que la source a une légende. La voici telle qu'on la raconte dans la région.

Une vertueuse fille d'Escrins, du nom de *Marie Samaritaine*, avait coutume de conduire son troupeau dans ce vallon qui s'appelait alors les *Apasturats*. Elle devait, chaque jour, descendre des hauts plateaux pour venir se désaltérer dans le torrent au fond de la vallée. Comme elle avançait en âge, ce trajet quotidien excédait ses forces, et elle priait le ciel de lui venir en aide. Or, ce ne fut pas en vain. Elle avait dans son troupeau une chèvre blanche qui, tout-à-coup s'en détachant, invitait par des bêlements insolites, à la suivre. C'est ce que fit sa maîtresse, et la chèvre la conduisit ainsi jusqu'au creux du rocher. Quelle ne fut pas la surprise de la bergère en voyant à l'instant jaillir de la roche vive la fontaine miraculeuse qui depuis n'a jamais tari. En mémoire d'un tel prodige, la pieuse fille voulut être inhumée près de la source à un endroit où elle avait planté son fuseau en terre. Là on creusa sa tombe, et, depuis lors, une croix de bois marque dans le vallon solitaire la place où elle dort.

La paroisse de Vars a grande confiance à la fontaine sainte et s'y rend en pèlerinage, lorsque la terre est sèche, pour demander la pluie. Le départ est annoncé, au son des cloches, dès une heure du matin. On marche en chantant ou en récitant l'invocation : « *Marie Samaritaine, priez pour nous.* » Le pieux cortège fait une halte à la chapelle d'Escrins. La messe y est célébrée et suivie d'un premier déjeuner. On arrive, après deux heures de marche, à la fontaine sainte. Là, les prières liturgiques sont faites pour obtenir la pluie, et chaque pèlerin boit à la source miraculeuse. Tout étant terminé, on revient à Escrins pour y dîner et la municipalité, selon l'usage établi, distribue gratuitement un pain à chacun. Après le chant des vêpres

¹ Voir sur cette légende, *Bulletin de la Société d'études*, 1885, I, p. 57.

à la chapelle, on part, et le pèlerinage vient se terminer à l'église par la bénédiction du Saint Sacrement. C'est ainsi qu'eut lieu celui de 1903, lors de la grande sécheresse et, le lendemain, une pluie bienfaisante venait combler les vœux des paroissiens.

13. — A la Salle-les-Alpes existent des sources appelées les *Fonts*, pour lesquelles les habitants professent une grande vénération. Une tradition prétend que là furent martyrisés, à une époque indéterminée, quarante chrétiens, sans dire par qui ni dans quelles circonstances. Une autre ajoute qu'une grande foule y aurait été ensevelie autrefois sous un éboulement du *Grand-Aréas*. Ces traditions confuses disent, du moins, que des faits extraordinaires se seraient produits à ces sources. C'est dans cette persuasion que la paroisse de la Salle s'y rend chaque année en pèlerinage solennel.

14 et 15. — A Brézières, près de la chapelle et du pèlerinage de saint Sixte, les eaux du torrent de même nom ont la réputation de guérir la fièvre, les habitants ont grande confiance en leur vertu.

Il convient de placer encore au rang des fonts saintes deux sources minérales dont j'ai parlé au chapitre précédent: A St-Pierre-d'Argençon, *Font-Vineuse* où s'élevait une chapelle; à Laragne *Font-Sainte*, nom qui nous atteste le caractère religieux attaché autrefois à ses eaux et maintenant oublié.

III

Les Fonts Bénites

Aux *fonts saintes* nous ajouterons une série d'autres que nous appellerons *fonts bénites*, parce qu'elles sont, en effet, l'objet d'une bénédiction de l'Église. Les populations vont en processions solennelles à ces sources et les prêtres sont appelés à bénir leurs eaux. Dans les Hautes-Alpes, cet usage existe dans presque toutes les paroisses de l'Embrunais, dans quelques unes du Briançonnais et une seule du Gapençais.

Ces pèlerinages aux fontaines et aux lacs sont d'une origine fort ancienne. Ils ont, selon toute apparence, succédé à d'autres qu'on y faisait à l'époque payenne. La dévotion aux eaux sacrées était alors universelle. Les peuples autrefois étaient habitués à considérer les sources comme une génération du couple fécond et regardé comme divin : la Terre et le Soleil. Ils leur attribuaient dès lors une vertu préternaturelle. Le christianisme n'abolit pas ces pratiques très populaires, superstitieuses il est vrai, mais non mauvaises autrement ; il leur donna simplement une direction chrétienne et les rendit orthodoxes¹. C'est, du

¹ Ainsi le nom de la ville de Laodicée veut dire *lac sacré*.

² C'est ainsi que le pape St-Grégoire le Grand écrivait à S. Augustin, l'apôtre de la Grande Bretagne : « On dit que les hommes de la nation anglaise ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice ; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne, et que le jour de la dédicace des temples changés en églises on les laisse, comme par le passé, amener leurs animaux qui seront tués par eux,

moins, ce qu'établit, pour le lac du mont St-Guillaume, M. l'abbé Pron, dans une dissertation aussi savante que poétique : *Pélerinage au lac de la montagne*¹.

1. — C'est à ce lac, en effet, qu'au second dimanche de juillet, la procession d'Embrun se rend en grande pompe sous la direction du curé et de deux dignitaires, un prieur et une prieuresse. Ces derniers, chargés de veiller au bon ordre du pèlerinage, ont été élus, l'année précédente, par les pèlerins. Le départ a lieu dès une heure du matin, au carillon des cloches ; vers six heures, on arrive à la chapelle des *Seyères*, au bas de la montagne. Là, une messe est célébrée, suivie d'un premier déjeuner. On se remet en marche et l'ascension du mont commence ; on atteint, vers dix heures, le sommet à une altitude de 2.400 mètres. Là, s'élève une minuscule chapelle en pierres sèches et en forme de grotte² ; à côté, se dresse une croix de bois garnie d'un disque en verre qui reflète et projette au loin les rayons du soleil ; autour de soi on voit se dérouler un superbe et grandiose panorama. Une seconde messe est dite sur cette cime majestueuse ; puis on fait trois fois le tour de l'édicule au chant de l'hymne *Iste confessor* et en portant la statue de saint Guillaume, patron de ces lieux, pour mettre sous sa garde le territoire et ses habitants. Enfin, on tire des sacs un second déjeuner.

Bientôt la procession se reforme et se dirige vers le lac à bénir, situé à une heure de distance. On arrive ; c'est le moment solennel. Le pieux cortège, au chant des psaumes dont les échos du mont retentissent, fait trois fois le tour du lac. Le prêtre alors bénit ses eaux et les fruits de la terre ;

non comme offrande aux idoles, mais pour des banquets chrétiens, en l'honneur de Dieu à qui ils rendront grâces. C'est en réservant à ces hommes quelque chose pour la joie extérieure que vous les conduirez à goûter les joies intérieures ». (P. Brou, S.-J. *Vie de St-Augustin*, collect. Lecoffre, pp. 87 et suiv.).

¹ *Bulletin de la Société d'Etudes* 1890, IV, pp. 366 et suiv.

² Cette chapelle est dédiée à S. Guillaume, prieur de N.-Dame de Calme au XII^e siècle.

il bénit de même des couronnes de rhododendrons destinées à être portées et conservées dans les maisons.

Ces bénédictions terminées, on repart en groupes et, après deux heures de descente, on est de retour au vallon de Seyères. C'est là qu'a lieu le grand dîner ; à la suite de si longues courses à travers les ravins et aux flancs des roches escarpées, on est tout disposé à y faire honneur. Les divers groupes dont le plus en vue est celui du curé, des prier et prieuresse s'installent sur la pelouse. Parmi tous, règne une aimable gaîté. Un vin pétillant ruisselle dans les coupes et de plus en plus porte l'entrain dans les cœurs. Une source appelée *Font du Curé* se trouve là, et le premier pasteur de la paroisse, d'après la tradition, doit y boire. Les amusements se prolongent jusqu'à l'heure des vêpres. Quand elles sont chantées, on nomme au scrutin, au milieu d'une vive animation, les prier et prieuresse du pèlerinage suivant.

Le signal du départ est donné. Le retour se fait par la colline de *Chauveton*. Pendant ce temps, à la cathédrale s'organise une seconde procession qui vient à la rencontre de la première. Les deux se fondent en une seule, et l'imposant défilé, au chant des cantiques, au son des cloches, chacun portant une couronne de rhododendrons et de feuillage, fait une entrée triomphale dans la ville, puis dans la cathédrale où le salut du Saint-Sacrement clot une journée si belle.

C'est ainsi, du moins, qu'eut lieu, en 1858, dans un grand enthousiasme le pèlerinage, auquel prenaient part cette année là, trois prélats, MM^{grs} de Gap, de Digne et de Grenoble.

2. — La paroisse des Crottes, de son côté, fait un pèlerinage, le 10 juillet, au lac de *Morgon*. On part en procession bien avant le jour. Une halte a lieu à la chapelle du *Bois*, sous le vocable de St-Benoît ; on y assiste à une messe suivie du déjeuner. La procession se remet en marche et, après un assez long trajet, parvient au lac ; elle en fait le tour trois fois en chantant. Le prêtre alors bénit ses eaux, puis célèbre une seconde messe sur un autel improvisé et

encadré dans une cabane en planches garnie de feuillages et de fleurs.

C'est alors l'heure du dîner. Chaque pèlerin a reçu de la commune un pain et un demi-litre de vin, sans préjudice du supplément qu'il apporte. On s'assied sur le gazon par groupes épars. Le repas terminé, on se livre à de joyeux ébats. On s'en retourne enfin comme on était venu. A diverses stations de la route, le prêtre bénit les fruits de la terre et les troupeaux, et le pèlerinage enfin vient se terminer à l'église.

3. — La paroisse de Baratier se rend à la source de *St-Jean-Baptiste*. On y bénit de même les eaux, les récoltes et les bestiaux. Aux réjouissances chrétiennes on en mêle de profanes, et il est de tradition qu'on fait une ronde sur la montagne. Peut-être faut-il voir dans ce fait un reste des pratiques gauloises que le christianisme n'est point parvenu à détruire complètement.

4. — St-Apollinaire va bénir le lac de *Chabrières*, appelé aussi lac de *St-Apollinaire*. Dès six heures du matin, la procession se met en marche. Au sortir du village, chaque pèlerin reçoit par les soins de la municipalité un pain et un litre de vin. On s'arrête au trois croix de *Viandre* (*via*, chemin) où l'on bénit les fruits de la terre, et au *Serre du Mouton*, où l'on déjeûne. Ensuite la procession arrive sur le col de *Bourrachière* au pied du pic de Chabrières, dans un endroit nommé la *Sainte-Croix* où se dresse, en effet, une vieille croix de bois. Là on bénit les bestiaux et les récoltes et on chante l'office. Tout étant terminé, on dîne de bon appétit sur le rocher où chaque famille a sa place traditionnelle. Après quatre heures de halte, la procession repart en suivant le flanc sud de la montagne et passe par les quartiers nommés *Tron de St-Pancrace* et *Tron de la Comtesse* où l'on chante l'absoute des morts. Bientôt elle arrive au lac dont elle fait le tour en chantant, et le prêtre bénit ses eaux. De là on se rend aux châteaux du *Bras* où de nombreuses personnes du village viennent à la rencontre de la procession. Là, on fait encore un repas, puis la procession rentre vers les sept heures à l'église.

5. — St-André d'Embrun fait sa procession, le 13 juillet, au lac de Siguret. Bénédiction des eaux, des fruits de la terre et des bestiaux.

6. — Les Orres vont à la fontaine de *Jérusalem* et y accomplissent le même cérémonial.

7. — Savines se rend à la source du *Pré du Loup*, nommée depuis quelques années *Fontaine des Miracles*.

8. — Réotier fait son pèlerinage traditionnel le 10 août au lac du *Vallon*, dans la montagne, à cinq heures de marche. On y bénit les eaux, les récoltes, les troupeaux et en plus le sel.

9. — Eygliers, St-Clément et Mont-Dauphin se réunissent en procession, le lundi de Pâques, à la chapelle de St-Guillaume située entre Mont-Dauphin, Guillestre et le Plan-de-Phazy. Cette chapelle est ainsi appelée, quoique sous le vocable de Ste-Marie, parcequ'elle est construite près du lieu où s'élevait le monastère de N.-Dame-de-Calmes dont saint Guillaume fut prieur. Les pèlerins y vénèrent les reliques de ce saint; mais on y fait aussi la bénédiction des eaux, des fruits de la terre et des bestiaux. Les jeunes filles y vont, dit-on, demander un mari.

10. — La paroisse de Ceillac et celle de Maurin (Basses-Alpes) font leur pèlerinage annuel, le 10 juillet, au lac et à la chapelle de *Ste-Anne* situés sur un plateau de la rive gauche du Guil. On y bénit de même les eaux, les récoltes et les troupeaux. Puis la messe commence, et il est touchant de voir ces pèlerins agenouillés sur le gazon à l'entrée du modeste édicule, unissant leurs cœurs dans la même prière et leurs voix dans le même chant, en présence de ces montagnes aux aspects grandioses qui élèvent les âmes jusqu'à l'auteur de ces merveilles. Ensuite on dîne sur la pelouse au bord du lac.

11. — Le Monétier-les-Bains, les Guibertès, le Lauzet et le Casset font leur pèlerinage, le premier dimanche de juillet, à la chapelle de *Ste-Magdeleine*. On appelle ce jour le *dimanche des Croix* à cause des nombreuses croix que les processions rencontrent sur leur itinéraire et où l'on donne la bénédiction des fruits de la terre. On célèbre la

messe à la chapelle. Non loin de là sont le *Grand Lac* et le *Petit Lac* et on les bénit.

12. — La Salle et St-Chaffrey vont en procession, le même dimanche, dans un quartier de la montagne. On y donne la bénédiction des pâturages, mais non celle des eaux.

13. — Le Bez se rend à la montagne de *Fréjus*.

14. — Le Freyssinet visite la chapelle de *N.-Dame-du-Carmel*.

15. — St-Martin-de-Queyrières fait son pèlerinage à une chapelle située au-dessus des plus hauts châteaux.

16. — Le Puy-St-Pierre va le premier dimanche de juillet, à la chapelle de *N.-Dame-des-Neiges*.

17. — La paroisse d'Aspremont fait sa procession, le 3 mai, à l'étang des *Sagnes*. On y bénit les eaux pour les purifier et les bestiaux pour les préserver des épidémies dans le cours de l'année. Il est à remarquer que la paroisse d'Aspremont est la seule du Gapençais où l'usage de bénir les eaux soit constaté.



UN CHANSONNIER DAUPHINOIS

Au XVI^e siècle

JEAN LESCOT

Par Louis JACOB

Les deux chansons que nous publions ici sont extraites d'un recueil du XVI^e siècle, contenant 54 chansons historiques et autres de l'époque de François I^{er} et de Henri II, et publié en 1548, sous ce titre : « Chansons nouvellement composées sur plusieurs chants tant de musique que Rustique : Nouvellement imprimées dont les noms s'ensuyvent cy-après. Mil cinq cents XLVIII.

Se vend à Paris chez Jehan Bonfonds en la rue neuve Nostre-Dame, à l'enseigne Saint-Nicolas, pet. 8^o goth. 67 ff. ».

Au début du XIX^e siècle, on ne connaissait qu'un seul exemplaire de ce curieux recueil, appartenant à M. Prosper Blanchemain. Une réimpression en caractères gothiques, dits du prince d'Essling, en fut faite en 1859 chez Six Hozemans, imprimeur à Lille, et l'ouvrage fut tiré seulement à 200 exemplaires.

C'est d'un exemplaire de cette seconde édition¹ que nous

¹ C'est à l'obligeance d'un bibliophile normand distingué, M. le Baron Jean Méry de Bellegarde, que je dois la communication d'un de ces curieux exemplaires.

avons extrait les deux chansons historiques qui suivent, composées par un Dauphinois « le compagnon » Jean Lescot.

Nous ne savons de l'auteur que ce que lui-même nous en dit dans ses vers ; la strophe finale de chacune des deux chansons nous renseigne très favorablement, mais trop brièvement aussi, sur sa personne. Il se nommait Jean Lescot, était né à Grenoble, « la noble ville » et s'est dépensé sans compter au service du roi. Peut-être faisait-il partie de la suite de son compatriote le chevalier Bayard ; on peut le supposer, mais il ne nous le dit pas.

Le « noble aventurier » qui passa sa vie dans les camps n'avait, pas plus que les gens de son temps et de son métier, une culture littéraire très développée, comme on en peut juger à la lecture de ses pièces. Mais, la chanson militaire ou historique, composée à la hâte, faite d'actualités, et destinée à entraîner la marche plutôt qu'à flatter l'oreille, n'a jamais été soumise, ni pour le fond ni pour la forme, à des règles bien sévères ; et il serait injuste de vouloir signaler et critiquer les négligences, la faiblesse des rimes ou des assonances, et le ton prosaïque de la poésie de notre chansonnier.

La première de ces chansons se rapporte à l'invasion des Etats du duc de Savoie en 1536, à la suite du refus exprimé par ce dernier de laisser les armées françaises traverser son duché pour se rendre en Italie. Elle a dû être composée au commencement des opérations militaires, vers le milieu de l'année ou tout au moins avant la mort du dauphin François [mort à la fin de 1536], puisque le nom de ce prince figure dans deux strophes et fait l'objet des vœux du chansonnier dauphinois.

Les gens d'arme dont Lescot nous raconte les exploits occupaient les passages des Alpes et jouaient en quelque sorte le rôle « d'hommes de communication » entre les villes de Turin et de Grenoble.

La deuxième pièce doit être postérieure à la première d'une dizaine d'années environ. La victoire des Dieppois contre les Allemands que l'auteur chante en ses vers n'est

pas un fait très important dans l'histoire générale et c'est avec peine qu'on en pourrait donner la date exacte. Il est vraisemblable de placer cet événement en l'an 1544 en le considérant comme l'un des incidents de la dernière guerre entre François I^{er} et Charles-Quint, au cours de laquelle l'Empereur, allié à Henri VIII, au roi de Danemarck (pays des « Flamands ? » d'après Lescot) et aux protestants d'Allemagne, fit assiéger par les Anglais les ports français de la Manche.

I. — Chanson faicte sur les faitz de la guerre dela les montz, et se chante sur le chant :

*O maistre Antoine de Beaulieu,
Tu te disois fils de la Marche...*

I

De Suze nous sommes partis
Cinq enseignes de compagnie :
Ce fut pour saluer le Roy
Avecques sa grand baronnie.
Honnestement le saluâmes
De par monseigneur le Daulphin
Et aussi de par le grand maistre¹
Las qui estoit dedans Thurin (sic.)

¹ Le « grand-maître », dont il est question, est le maréchal Anne de Montmorency (1493-1567) compagnon de captivité du roi François I^{er} après Pavie, qui reçut en récompense de ses bons services le gouvernement du Languedoc et la charge de Grand Maître de France. Ce fut lui qui, par sa prudence et une sage lenteur, déjoua les espérances de Charles-Quint et détruisit par la famine les bandes impériales qui avaient envahi la Provence. Il fut mortellement blessé en 1567 en combattant les Protestants à la bataille de St-Denis.

II

Lavanveille saint Nicolas
 Que passames les grandz montaignes,
 En desployant nos estandartz
 En criant : vive la France !
 Car i estions quatre bonnes bandes :
 En armes fort bien équippez
 Pour passer toutes les montaignes :
 Car nous en avions bien mestier.

III

Lendemain de saint Nicolas
 A Brianson nous arrivasmes,
 Acompaignez de lansquenetz
 Et de Francoys a grandes armes :
 Et a la ville nous entrasmes
 En desployant nos estandartz
 Monsieur de Lorge y trouvasmes
 Capitaine de gros estat¹.

IV

Dans Brianson ou séiournasmes
 A l'environ quatre iournées
 Et en beuvant de se (*sic*) bon vin
 Et en menant grant rusterie² :
 Car ie vous iure et certifie

¹ Jacques de Montgomery, seigneur de Lorges, servit sous François I^{er}, ravitailla Mézières où Bayard était renfermé, et fut nommé capitaine de la garde écossaise. Il mourut vers 1560. Ce fut son fils qui tua involontairement le roi Henri II dans un tournoi.

² La rusterie qui se fit en la circonstance ne doit pas nous étonner, si l'on pense que St-Nicolas est le patron de la paroisse de Briançon et que la ville célébrait sa fête au moment où nos guerriers y entrèrent.

Que iestions fort bien equippez
 Pour saluer le Roy de France
 Las qui estoit en Daulphiné.

V

Avons trouvé ce Roy logé
 A Grenoble la bonne ville,
 Lesquels avons esté ioyeux
 Davoir trouvé sa compaignie :
 Honnestement le saluasmes
 De par monseigneur le Daulphin,
 Et aussi de par le grand maistre
 Las qui estoit dedans Thurin.

VI

Des nouvelles dela les montz,
 Je n'en scaurois plus que rescripre
 Sinon qu'on espère la paix¹ :
 Ainsi que j'ay ouy dire.
 Or prions Dieu ie vous en prie
 Pour le très noble Roy François,
 Et pour le bon Daulphin de France²
 Et aussi pour tout son conseil.

VII

Un compaignon de Daulphiné
 La chanson il a composée :
 Qui Jean Lescot se fait nommer
 De Grenoble la bonne ville :

¹ Le pape Paul III s'interposa entre Charles-Quint et François I^{er}, à la suite de la dévastation de la Provence et de l'invasion de l'Italie par les Français. Les deux monarques signèrent en 1538 la trêve de Nice qui mit fin à cette expédition.

² Le dauphin, fils aîné de François I^{er}, était François duc de Bretagne, né en 1518. Il mourut subitement à la fin de 1536.

Car ie vous iure et certifie
 Que c'est un noble aventurier.
 Il a servy le Roy de France
 Las en tout ce qu'il en a eu mestier⁴.

FIN.

. . .

II. — Autre chanson faicte sur la triumphe que les
 Diepois ont faict sur la mer ; se chante sur le chant de

Marceille la iolye...

I

Les mariniers de Diepe
 Ilz ont bien triumpié,
 Pour le Bon Roy de France
 Estant dessus la mer :
 Ilz estoient equippez
 Tretouz en faict de guerre
 Contre les Allemantz,
 Flamangs nos adversaires.

II

O noble capitaine
 De Diepe de regnom,
 Las tu es bien servy
 De gentilz compaignons.
 Les mariniers y sont

⁴ Mestier (ministerium), besoin.

Qui sont dans vos navires :
 Servant nos ennemys
 A coups d'artillerie.

III

Ils porteront les chausses
 Doublées de taffetas,
 Le sayon de sayette,
 Le pourpoint de Damas,
 Et puis ils s'en iront,
 Dessus la mer iolye :
 Contre ses ennemys
 Qui ont sur nous envye.

IV

Neuf navires de Flandres
 Sont venuz rencontrer
 Cinq navires de France.
 De Honfleur port de mer :
 Lesquels ils ont cloqué
 A coups d'artillerie :
 Les Dieppois sont venuz
 Qui faisoient rusterie.

V

Les bons enfants de Dieppe
 Triumphant cette foys
 Soustenant la querelle
 Du noble Roy Francoys :
 Et ont prins touteffois
 Trois navires de guerre.
 Desquels ils ont honneur
 Tant par mer que par terre.

VI

Qui fist la chansonnette
Ung noble aventurier
Lequel est de Grenoble
Du lieu de Daulphiné
Lequel a composé
Pour l'honneur des vaillances
Que les Dieppois ont faict
Pour le bon Roy de France.

FINIS.



GÉNÉALOGIE

DE LA

FAMILLE DE FLOTTE

1044-1904

PAR J. ROMAN



Les familles chevaleresques, c'est-à-dire celles qui n'ont point pour auteurs des notaires, des hommes de loi, des financiers, des commerçants, et dont les membres n'ont point embrassé d'autre carrière que les armes ou l'église, sont devenues de bonne heure assez rares dans les Alpes. La plupart se sont éteintes dans la pauvreté, se sont expatriées avant le XVI^e siècle, ou ont disparu au XV^e siècle au

milieu des guerres contre les Anglais, ou au XVI^e dans la tourmente des guerres de religion.

En 1789, il n'existait plus dans les Alpes qu'une seule famille remontant authentiquement et sans interruption au XI^e siècle, celle des de Flotte, comtes de La Roche-des-Arnauds.

Elle était illustre entre toutes puisque les comtes de Provence étaient ses cousins ; elle avait possédé de nombreux fiefs, donné à l'Eglise des évêques, des abbés, des prieurs, des chanoines, plusieurs religieux ou religieuses ; à l'Etat des baillis d'épée, des gouverneurs de villes ou de bailliages, un viguier à Marseille, un chevalier de Saint Michel et un grand nombre de chevaliers de Malte dont plusieurs commandeurs ; à l'Armée des amiraux, des colonels, des capitaines. La terre de La Roche que les Flotte possédèrent sans interruption de 1044 à 1791 fut érigée en comté en leur faveur ; par la baronnie de Montmaur, ils furent quatrièmes barons et grands-veneurs héréditaires du Dauphiné. Ils réunirent, en un mot, toute l'illustration à laquelle pouvait atteindre une famille provinciale qui fut toujours éloignée de la cour.

Mais il y a aussi quelques ombres à ce tableau. La forte race des Flotte fut batailleuse, pillarde et insubordonnée ; elle se mit plus d'une fois en révolte ouverte contre les autorités civiles ou ecclésiastiques. La nature humaine est composée par proportions à peu près égales d'éléments bons et mauvais, c'est une vérité qui ressort clairement de l'histoire de toutes les familles dont la durée a été longue, et de celle des Flotte en particulier.

D'où était originaire la famille de Flotte ? Une tradition la fait venir de Crest, dans la Drôme, qui pendant longtemps fut nommée Crest-des-Arnauds ou Crest-Arnaud. Cette tradition ne repose sur rien d'absolument sûr, mais voici ce qui lui donne une certaine vraisemblance. Les Poitiers, comtes du Valentinois, qui étaient aussi souverains du Diois et par conséquent de Crest, possédaient également le haut domaine de La Roche-des-Arnauds, principale seigneurie des Flotte, située au centre du Gapen-

çais, fort loin des autres possessions des Poitiers. Il est donc permis de supposer qu'un Arnaud, de Crest, surnommé Flotte, et vassal des comtes de Die, auxquels les Poitiers ont succédé, serait venu au XI^e siècle se fixer à La Roche en Gapençais et aurait fait hommage à son ancien seigneur du fief qu'il venait d'acquérir. C'est là sans doute une hypothèse, mais elle peut se défendre.

Les plus anciens membres de la famille Flotte portaient presque tous le prénom d'Arnaud, le peuple les appelait familièrement les Arnauds, c'est pourquoi les principales terres qui leur ont appartenues, La Roche et La Beaume, ont été dites La Roche-des-Arnauds, La Beaume-des-Arnauds, et l'ensemble de leurs fiefs a porté le nom de *terra Arnaudorum*.

Il est peu de familles dont la généalogie s'appuie sur une série de titres aussi suivis et aussi authentiques. A peine peut-il y avoir un peu de doute pour les premiers degrés, avant l'an 1100, époque où naturellement les documents sont très clairsemés. Avant 1100, quand on trouve des Arnaud Flotte, on ne sait s'il s'agit d'un seul personnage ou de plusieurs générations successives. Dès le XII^e siècle, au contraire, non seulement j'ai pu suivre la filiation et tous les degrés avec une sûreté absolue, mais j'ai pu rattacher sans difficulté aux de Flotte les familles Osasica et de Jarjays qui en sont des branches cadettes ayant adopté un nom patronymique différent.

J'ai trouvé dans les manuscrits du fond français de la Bibliothèque nationale (nos 33.089 et 33.090), deux volumes de documents sur la famille Flotte qui m'ont été fort utiles pour rédiger mon travail. Le second est un recueil de pièces et de copies de pièces qui ne remontent pas à une époque antérieure à 1531. Le premier est une préparation généalogique par dom Villevieille, savant bénédictin, connu par de nombreux travaux de ce genre soigneusement faits. Il y a des lacunes et des erreurs assez nombreuses dans ces notes encore incomplètes. L'auteur fait, au début, une seule famille des Arnaud de Crest et des Arnaud de Flotte, qui ont peut-être une origine commune mais néanmoins ne

doivent pas être confondus. Il affirme que les de Flotte ont possédé les droits régaliens, ce qui est une erreur ; les Flotte n'ont jamais frappé monnaie, ils n'ont jamais anobli mais ont simplement affranchi des serfs, ce qui était le droit de tous les possesseurs de serfs, quelques petits seigneurs qu'ils fussent. Au surplus, dom Villevieille, pour rehausser l'illustration de la famille dont il s'occupe, prétend lui annexer le fameux Pierre Flotte, chancelier de France sous Philippe le Bel, qui se saisit à Albano du pape Boniface VIII, tandis que ce personnage était auvergnat et de famille bourgeoise.

J'ai donc dû consulter les notes de dom Villevieille avec précaution, mais elles m'ont été néanmoins de la plus grande utilité.

ALLIANCES

Agout.	Chabal.
Aix-Artaud de Montauban.	Chabestan.
Alautun.	Châtelard (du).
Allec.	Chevalier.
Allemand.	Clermont-d'Amboise.
Armuet de Bonrepos.	Comboursier.
Arnaud de Nibles.	Comps.
Astars de Loudun (des).	Convers.
Barbier.	Estang-Parade (l').
Bardonnèche.	Faure.
Barras ou Barret.	Ferrier.
Barras.	Ferrière (la).
Bertrand.	Flour.
Bimard.	Forcalquier (comtes de).
Blay.	Forette de la Vernade.
Bonne d'Auriac.	Foresta.
Burring.	Fort (du).
Cantelmi de Rolland de Reillanette.	Fortis.
Castellane.	Fouque.
Cazal.	Freau-Champey.
Cazeneuve.	Glandevéz.

Jeanselme.
 Lagier.
 Laudun.
 Louvan.
 Maffé.
 Mesnard.
 Molard (du).
 Montauban du Villar.
 Morges.
 Moustiers.
 Odonis.
 Passeat.
 Perdrix.
 Piarre (la).
 Pierre (la).
 Poisieu.
 Poncet de Laye.
 Puy-Montbrun (du).
 Raymond.
 Revillasc.
 Richière.

Roubeau.
 Rousset.
 Roux de Beauveset.
 Roux de Lamanon.
 St-Germain la Villette.
 St-Marcel-d'Avançon.
 Sauret d'Aspremont.
 Serre (du).
 Taxil.
 Tholon de Ste-Jalle.
 Tivoley de Barat.
 Toscan d'Allemont.
 Tour-Sassenage (la).
 Tour-Verclause (la).
 Valserrres.
 Varey.
 Villette (la).
 Veynes.
 Vial.
 Vitalis.

FIEFS

Argenson.
 Aspres en partie.
 Avançon.
 Bâtie-Mont-Saléon (la).
 Beaufort.
 Beaume-des-Arnauds (la).
 Boulc.
 Bréziers.
 Châteauvieux.
 Feneizac.
 Freydière (la).
 Gardette (la).
 Jarjayes.
 Madeleine (la).
 Méreuil.

Mirabel en Vivarais.
 Montalquier.
 Montclus.
 Montelle.
 Montmaur (baronnie).
 Moulières.
 Moydans.
 Neffes.
 Roche-des-Arnauds (la), comté.
 Rochebrune.
 St-Etienne-en-Dévoluy.
 Sigottier.
 Taffarel.
 Terrus.
 Veynes en partie.

ARMOIRIES

Les de Flotte portaient : *losangé d'argent et de gueules au chef d'or*. Aucun sceau ne donne le cimier ni les supports de ces armoiries. On lit dans quelques armoriaux que la devise était : *Tout flotte*, mais aucun monument authentique ne le démontre.

I. — *Branche des comtes de La Roche
barons de Montmaur*

I. — *Arnaud I Flotte*, paraît comme témoin dans le traité passé en 1044 entre l'évêque de Gap et le comte de Provence pour partager entre eux le territoire de Gap. Paraît également dans un acte de 1080 environ du cartulaire de St-Victor et relatif au prieuré de Chorges. Il fut probablement père de : 1° Lambert qui suit ; 2° Guillaume, tuteur vers 1125 et 1130 des fils de Lambert.

II. — *Lambert Flotte*, n'est nommé de son vivant dans aucun acte, mais il est qualifié de père d'Henri et d'Arnaud Flotte dans deux chartes du cartulaire de Durbon datées de 1125 et 1139 environ. Il fut père : 1° d'Henri Flotte qui suit ; 2° d'Arnaud Flottè, vivant de 1120 à 1130 sous la tutelle de Guillaume Flotte ; 3° enfin probablement de Jausserande, épouse de Bertrand, comte de Forcalquier, dont elle était veuve en 1149. Depuis cette alliance, les Flotte furent qualifiés de *consanguineus noster* par les comtes de Forcalquier et éprouvèrent souvent d'une manière efficace les effets de leur protection.

III. — *Henri Flotte*, vivait en 1120, était encore mineur vers 1130, sous la tutelle de Guillaume Flotte, et vivait encore en 1139. Il possédait de grands biens à La Roche et dans le Bauchaine et est qualifié en 1137 de *princeps hujus terræ*. On ne lui connaît pas d'autre enfant que le suivant.

IV. — *Arnaud II Flotte*, seigneur de La Roche, du Bauchaine en partie, de Beaufort, Bréziers et Rochebrune. Il se livra sur l'archevêque d'Embrun à des voies de fait à la suite d'une contestation qu'il avait eue avec lui à l'occasion de ses biens de l'Embrunais. Ce crime abominable (*detestabile scelus quod commisit, sicut ecclesiæ Dei et fere toto mundo innotuit*, selon les termes même de la charte), fut puni par Raymond Béranger, comte de Provence, qui en 1155 lui enleva les fiefs de Bréziers, Beaufort et Rochebrune pour les donner à l'archevêque. Il prit le parti du comte de Provence dans la guerre qui eut lieu entre ce grand seigneur et la princesse de Baux et vivait encore en 1160. On lui connaît deux enfants : 1° Arnaud qui suit ; 2° Henri qui vivait en 1155.

V. *Arnaud III Flotte*, seigneur de La Roche. Il vivait en 1160. Il fut présent en 1164 au traité par lequel l'Empereur rétablit Guillaume, comte de Forcalquier, dans ce comté. Le 15 août 1178 il fut témoin de la charte de confirmation des privilèges de la chartreuse de Durbon par le même empereur. Il avait épousé *Alays*, *Aalis* ou *Adalays* (Alix ou Adélaïde) que l'on dit, mais sans preuves suffisantes, appartenir à la famille de Comps. Il était mort avant le 30 septembre 1188 date à laquelle sa veuve et ses fils fondèrent la chartreuse de Berthaud dans leur terre de La Roche et la paroisse de Rabou. Il eut au moins cinq enfants : 1° Arnaud qui suit ; 2° Raybaud ou Raymbaud, évêque de Vaison (1193-1212) ; 3° Raymond, coseigneur de Jarjays (1188-1226) ; 4° Mainfroy (1188) mort jeune ; 5° Arnaud qui avec ses neveux Arnaud et Osasica donne en 1259 une charte de liberté à la commune de Jarjays.

VI. — *Arnaud IV Flotte*, seigneur de La Roche et de Jarjays, par sa femme. En 1188 (29 septembre), avec Adélaïde sa mère, et ses frères Raymond, Raymbaud et Mainfroy il fonda la chartreuse de Berthaud, dans un territoire qui avait été engagé vers 1160 par son père au chapitre de Gap pour 1.500 sous viennois. En 1193 les mêmes confirment les privilèges de la chartreuse de Dur-

bon. En 1200, les mêmes font une donation à la chartreuse de Berthaud. En juin 1202, Arnaud est témoin du mariage de Guigues-André, dauphin, avec Béatrix, petite-fille du comte de Forcalquier, mariage qui eut lieu à Ste-Euphémie près Sisteron. En 1220 il fut juge d'un différend entre la chartreuse de Berthaud et les Templiers de Manteyer. Le 17 novembre 1226 il donna la terre de Quint à cette Chartreuse. Il avait épousé, antérieurement à 1190, *Béatrix d'Aix*, veuve et héritière de Lantelme de Jarjays, seigneur dudit lieu et dernier de sa famille. Béatrix donna en 1190, avec l'autorisation de son second mari, la terre de Malcor à l'abbaye de Boscodon et mourut un jour du mois d'août avant 1220. Arnaud se remaria avant 1220 avec *Raymonde* et mourut vers 1244 laissant neuf enfants : 1° Lantelme qui suit ; 2° Osasica qui suivra ; 3° Ripert, évêque de Vaison (1212-1227) ; 4° Arnaud, prêtre, vivant en 1226 et mort un 6 février ; 5° Guillaume, établi à Moras en Viennois ; 6° Jean, coseigneur de Jarjays, et auteur d'une branche qui prit le nom de cette terre ; 7° Arnaud, coseigneur de La Beaume-des-Arnauds, qui fait branche ; 8° Raymbaud-Osasica, auteur d'une branche qui prit le nom d'Osasica ; 9° Geoffroy qui est présent en 1246 à une donation faite par le Dauphin à Guillaume de Ravenne.

VII. — *Lantelme Flotte*, seigneur de La Roche et de Jarjays. Il porta jusqu'à la mort de son père le nom de Lantelme de Jarjays et épousa *Douce de Valserres*, veuve de Lantelme de St-Marcel, seigneur d'Avançon. Il mourut en 1250 sans postérité ; son frère Osasica, qui suit, fut son héritier.

VII. — *Osasica*¹ *I Flotte*, seigneur de La Roche, coseigneur de Jarjays et de Montclus. Il vivait en 1220 et était

¹ Ce nom Osasica, Ozasicca ou Hozasicca, n'est pas rare au moyen-âge dans le Gapençais. Sa signification n'est pas connue d'une manière certaine. J'ai cru qu'il pouvait dériver du verset d'Ezéchiel : *Ossa arida* (ou *sicca*) *audite verbum Dei*, devait s'écrire en conséquence *Ossasicca* et se traduire par *ossements secs*. M. G. de Manteyer, s'en référant à l'orthographe *Hozasicca*, la plus probable en

déjà à cette époque mari de *Sybille*. Bailli du Gapençais en 1243, héritier de Lantelme, son frère, en 1250, il rendit hommage au Dauphin pour ses fiefs le 17 avril 1251 et au comte de Provence en 1253. La même année il octroya à ses vassaux de La Roche une charte de liberté. Le 2 octobre 1270 et le 23 novembre 1271 il confirma la terre de Quint à la chartreuse de Berthaud en compensation de violences qu'il avait exercées contre cette maison religieuse et mourut probablement en 1276, laissant un fils unique.

VIII. — *Arnaud V Flotte*, surnommé Arnaudet, dans sa jeunesse, seigneur de La Roche, coseigneur de Jarjayes et de Montclus. Vivait déjà le 21 mai 1241. Assiste à l'hommage rendu au Dauphin pour Montclus, par son père, le lundi de Pâques 1251. Le 9 septembre 1277 il confirme les donations faites par ses ancêtres à la chartreuse de Berthaud. Il prête hommage au Dauphin pour la terre de Montclus le 9 juin 1277, et au comte de Valentinois pour celle de La Roche, le 1^{er} juillet de la même année. Le 25 février 1284 il fut contraint de rétracter des menaces qu'il avait proférées contre les dames de Berthaud et le 20 décembre 1285 il leur vendit un pré à Quint. Il est qualifié le 21 septembre 1286 de *nobilis vir*. Le 13 juillet 1292 il approuve la donation du Dauphiné faite par la dauphine Anne à son fils Jean. En lutte avec la plupart des seigneurs voisins et vivement pressé par eux, il n'eut d'autre ressource que de remettre son château de La Roche entre les mains de son suzerain Aymar de Poitiers, comte de Valentinois, le 2 septembre 1294. Ce grand seigneur hissa son drapeau sur le donjon et empêcha ainsi la ruine complète de son vassal qui lui rendit un nouvel hommage en 1295. Le 21 janvier 1297, Arnaud Flotte fit un autre hommage au Dauphin pour sa terre de Montclus. Il mourut la même année. En premières noces il avait épousé *Agnès de Barras*

effet puisqu'on la trouve sur un sceau, pense que ce nom est formé du mot *hoza*, heuse, botte en vieux langage, et se traduire par *bottes sèches*, comme qui dirait brayes nettes. En résumé la véritable étymologie de ce nom singulier est encore à trouver.

ou de *Barret*, qui mourut en décembre 1253 et légua 15 livres viennoises à la chartreuse de Berthaud. Il se remaria en secondes noces avec *Laure*, et en troisièmes avec *Philippe* ou *Philippine*. On ne lui connaît qu'un fils de ces trois mariages.

IX. — *Osasica II Flotte*, qualifié du vivant de son père de seigneur de La Bâtie-Mont-Saléon, puis seigneur de La Roche, de Méreuil, de Terrus, de Montclus, coseigneur de Jarjâyes et d'Argenson. Comme il était âgé de 25 à 30 ans en 1295 il était probablement fils de Laure, seconde femme de son père. Il confirma le 19 février 1297 la donation de la terre de Quint à la chartreuse de Berthaud. Il fit hommage au Dauphin pour Montclus et Terrus le 10 mars 1298. Le 29 mai 1307 il acquit d'Arnaud de la Beaume sa part dans la seigneurie de La Beaume. Le 9 novembre 1309, il fit une ligue offensive et défensive avec plusieurs seigneurs voisins. En 1311 il fut nommé bailli delphinal du Gapençais et mourut en 1327. De sa femme *Béatrix* il laissa : 1° Sochon qui suit ; 2° Arnaud qui suivra ; 3° Guigues, bailli delphinal du Gapençais, qui intervint en 1378, le 7 mai, dans une importante transaction passée entre les Gapençais et leur évêque ; 4° Jean, coseigneur d'Argenson, qui rendit hommage au Dauphin le 4 novembre 1329 et mourut avant 1353 ; 5° Artaud, abbé d'Oulx ; 6° Raymond, coseigneur de La Beaume, qui épousa Andrée Odonesse ou Odonette, laquelle testa le 3 novembre 1361 laissant un fils nommé Louis et une fille nommée Annette, dont la destinée ne m'est pas connue.

X. — *Sochon I Flotte*, seigneur de La Roche, La Bâtie-Mont-Saléon, Montclus, Terrus, coseigneur de Jarjâyes et d'Argenson. Il mourut sans postérité quelques mois après son père en 1327. Son frère Arnaud fut son héritier.

X. — *Arnaud VI Flotte*, seigneur de La Roche, La Bâtie-Mont-Saléon, Montclus, Terrus, coseigneur de Jarjâyes et d'Argenson. Il resta jusqu'en 1317 sous la tutelle de sa mère et transigea avec elle à cette date en lui laissant l'usufruit de la terre de Montclus. La même année et les

suivantes il molesta les religieuses de Berthaud ; des informations furent faites contre lui en 1320 et une transaction intervint le 2 octobre 1321 entre les deux parties. Il combattit en 1326 à la bataille de Varey, où le Dauphin fut vainqueur du duc de Savoie. Il rendit hommage au comte de Valentinois pour la terre de La Roche les 14 juin 1328 et 18 janvier 1340; il rendit hommage au Dauphin pour ses autres fiefs le 5 mai 1335, 16 avril 1336 et 13 avril 1337. Il obtint du Dauphin, le 2 mars 1342, une importante charte de privilège pour lui et ses descendants. Le 8 mai 1343 il fut nommé bailli delphinal du Gapençais. Le 13 août de la même année il acquiesça au transport projeté du Dauphiné à la France et intervint dans l'acte dressé à cette occasion. Ayant appris que les habitants du Monétier-Allemond avaient trouvé un trésor, il leur fit subir tant de supplices pour se l'approprier, que sur leur plainte, il perdit sa charge et fut condamné le 12 septembre 1346 à une amende énorme. En 1348, il se livra à de nouvelles violences sur les religieuses de Berthaud qui se plaignirent au comte de Provence, et il fut obligé de reconnaître par un acte authentique du 17 juillet 1352 qu'il n'avait aucun droit sur les pâturages du couvent. Le 18 février 1350 il rendit hommage au Dauphin, pour La Roche, Montclus, Jarjays et La Bâtie-Mont-Saléon ; le 12 mars 1353 il rendit hommage au même prince pour La Roche et Argenson qu'il venait d'hériter de son frère Jean, mort sans postérité. Il avait épousé *Béatrix Allemand*, fille d'Hugues Allemand, seigneur du Valbonnais, qui mourut un 9 décembre et dont il eut : 1° Arnaud qui suit ; 2° Osasica qui suivra ; 3° Raymbaud, coseigneur de Jarjays, mort sans postérité ; 4° Raymond, coseigneur de Jarjays, qui fait branche ; 5° Flotte, viguier de Marseille en 1350¹ ; 6° Jean, religieux de

¹ Il est très probable que ce viguier de Marseille est l'auteur de la famille des Flotte, seigneurs de Roquevaire, qui portaient des armoiries très différentes de celles des Flotte du Gapençais, et se sont éteints tout récemment en la personne du baron Gaston de Flotte-Roquevaire dont la fille a épousé M. de Tournadre. Je n'ai en mains aucun des éléments nécessaires pour dresser la généalogie de cette branche,

l'ordre de St-Antoine, qui eut un bâtard nommé Raymond, encore vivant en 1371 et auquel son père laissa une petite part de la seigneurie de Jarjays; 7^o Philippe, prieur de la chartreuse de Berthaud, en 1356.

XI. — *Arnaud VII Flotte*, seigneur de La Roche, la Bâtie-Mont-Saléon, Montclus, Terrus, coseigneur d'Argenson. Le 6 juillet 1357 il donna une terre en emphythéose à la chartreuse de Berthaud et mourut avant 1361 sans postérité; son frère Osasica lui succéda.

XI. — *Osasica III Flotte*, seigneur de La Roche, La Bâtie-Mont-Saléon, Montclus, Terrus, coseigneur d'Argenson. Il fit hommage au Dauphin le 3 mai 1363 pour La Roche, Montclus, La Bâtie-Mont-Saléon et la moitié d'Argenson et reçut lui-même le 27 octobre 1364 l'hommage de Raynaud Raymond, seigneur de Sigottier. Il prêle hommage au comte de Valentinois pour La Roche en 1368. Le 13 avril 1369 il est caution d'un traité de paix intervenu entre le comte de Provence et le Dauphin. Il est témoin le 15 mai 1383 d'une transaction passée entre les citoyens de Gap et leur évêque. En 1386, il refuse de prêter hommage au Dauphin pour le fief de La Roche, dont il prétend que seul le comte de Valentinois est suzerain; le 4 janvier les troupes delphinales s'emparent du château de La Roche, qui lui est restitué l'année suivante à la suite d'un traité. Il épousa *Mételeine* (Madeleine) *de Morges*, surnommée la Blonde, fille de Guillaume de Morges, seigneur de l'Epine, et d'Agathe de Baux, qui testa le 18 août 1395 et mourut le 27 mars de l'année 1406. Lui-même mourut le 31 décembre 1388 ou 1389, laissant: 1^o Arnaud qui suit; 2^o Jean qui suivra; 3^o Marguerite, épouse de Bertrand d'Agoult, seigneur de Beaurières; 4^o Annette, qui fut mariée on ne sait à qui; 5^o Peyronne, épouse d'Humbert de St-Marcel, seigneur d'Avançon; 6^o Aynard, coseigneur de Montclus et d'Argenson, mort sans postérité (1400-1465).

XII. — *Arnaud VIII Flotte*, seigneur de La Roche, Montclus, Terrus, La Bâtie-Mont-Saléon et coseigneur d'Argenson. Il fit hommage au Dauphin les 3 et 10 juin

1390. Le 2 mai 1394 il fut condamné à 300 florins d'amende pour avoir envahi à main armée les terres de Rabou et Chaudun qui appartenaient au chapitre de Gap. Il mourut sans postérité avant 1398, laissant son frère Jean pour héritier.

XII. — *Jean I Flotte*, seigneur de La Roche, Montclus, Terrus, La Bâtie-Mont-Saléon, coseigneur de Jarjayes et d'Argenson. Il était encore mineur, sous la tutelle de sa mère en 1398. Sa mère rendit en son nom hommage au Dauphin le 6 décembre 1398 pour ses divers fiefs, entre autres pour le tiers de Jarjayes et la moitié d'Argenson, et le 5 mars 1400, au comte de Valentinois, pour la terre de La Roche. Il transigea avec sa mère pour ses droits dotaux en 1404; prêta en personne hommage au Dauphin le 26 novembre 1413; transigea en 1414 avec Guillaume et Louis Artaud qui avaient quelques droits à faire valoir sur l'héritage de son frère aîné. Il fut tué à la bataille de Verneuil perdue contre les Anglais le 25 octobre 1415. Il avait épousé *Hélène de Tholon de Sainte Jalle*, fille de Joffrey de Tholon, conseiller du Dauphin, dont il eut : 1° Sochon qui suit; 2° Georges, commandeur de l'ordre de St Jean à Embrun et à Gap (1450-1468); 3° François, vicebailli du Gapençais; 4° Arnaude, religieuse dans la chartreuse de Berthaud.

XIII. — *Sochon II Flotte*, seigneur de La Roche, Montclus, Terrus, La Bâtie-Mont-Saléon, coseigneur de Jarjayes, d'Argenson, de Montmaur et du Dévoluy, du chef de sa femme. Jusqu'en 1428, il fut mineur sous la tutelle de sa mère. Il fut chargé le 8 février 1442 d'une enquête secrète sur l'évêque de Gap par le Dauphin. Il rendit hommage au Dauphin pour tous ses fiefs le 13 février 1446; le 17 du même mois il fut créé maître d'hôtel de ce prince et fait gouverneur de la Côte-St-André le 25 mars 1449. Il mourut vers cette époque. Il avait épousé le 3 juin 1434 *Marguerite Artaud de Montauban*, fille d'Aynard, baron de Montmaur, et de Marguerite de Rame, et veuve d'Elion de Villeneuve des Arcs, qui lui apporta la moitié de la baron-

nie de Montmaur, de la terre de St-Etienne-en-Dévoluy et 5.500 florins d'or de dot. Elle testa le 25 juin 1447. Il laissa : 1^o Claude qui suit ; 2^o Jean-François, coseigneur de St-Etienne-en-Dévoluy (1500).

XIV. — *Claude Flotte*, seigneur de La Roche, Montclus, Terrus, La Bâtie-Mont-Saléon, coseigneur de Jarjayes, Argenson et Montmaur. Il vendit à Pierre de la Baume-Suze la terre de Montclus le 31 mai 1463 pour le prix de 800 écus d'or. Il prêta hommage au Dauphin pour ses autres fiefs le 20 juillet 1464. Il épousa *Colette de Laudun*, fille de François de Laudun, seigneur de Montfaucon, écuyer du Dauphin, et testa le 13 juillet 1498, laissant : 1^o Georges qui suit ; 2^o Jean, auteur de la branche de La Bâtie-Mont-Saléon ; 3^o Un chevalier de St-Jean-de-Jérusalem dont le prénom est inconnu ; 4^o Alix, épouse de Jean de Roux, seigneur de Beauveset ; 5^o Marguerite ; 6^o Jeanne.

XV. — *Georges Flotte*, seigneur de La Roche, coseigneur de Montmaur. Il vendit à son cousin Pierre Flotte sa coseigneurie de Jarjayes, et à son frère Jean sa coseigneurie d'Argenson. Il testa le 19 octobre 1531. Il avait épousé *Marguerite de la Toür-Sassenage*, fille d'Hector, seigneur d'Armieu et Vatillieu. Il laissa : 1^o Jean qui suit ; 2^o Antoine, encore mineur en 1531, chevalier de St-Jean, commandeur d'Espaillon, Puymoisson, Mont-Sannes et Echirolles, gouverneur du Graisivaudan de 1585 à 1588, dit le commandeur de La Roche ; 3^o Claude, chevalier de St-Jean, commandeur d'Aix-en-Diois ; 4^o Jean, seigneur d'Aurouse, lieutenant de la compagnie d'Antoine de Clermont ; il fut chef des protestants du Gapençais, s'empara de la ville de Gap en octobre 1567 et fut tué à la bataille de Montcontour le 3 octobre 1569 ; 5^o Louise, qui épousa Jean de Varey, seigneur de Manteyer (1544-1560) ; 6^o Jeanne, qui épousa en premières noces Honoré de Bonne d'Auriac, et en secondes Antoine Sauret, seigneur d'Aspremont, 1544 ; 7^o Marguerite.

XVI. — *Jean II Flotte*, seigneur de La Roche, baron de Montmaur du chef de sa femme, quatrième baron du Dau-

phiné, grand veneur héréditaire de cette province. Il fut capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes ; testa le 3 mars 1569 et mourut la même année. Il avait épousé en 1543 *Antoinette Artaud de Montauban*, damè de Montmaur, fille de Gaspard et d'Antoinette de Clermont. Il laissa : 1° Balthazard qui suit ; 2° Jeanne, épouse de Gaspard de Bonne d'Auriac, seigneur de La Rochette, 1543 ; 3° Françoise, dite Françon, épouse d'Aymar de Poisieu, seigneur du Passage ; 4° Jean-Georges, mort jeune après 1550 ; plus trois fils naturels ; 5° Jean, fils de Jeanne Disdier, reconnu par son père et auteur de la branche de la Freydière ; 6° Jacques, dit Juliard, chanoine de Gap ; 7° Claude, dit Berdissole.

XVII. — *Balthazard de Flotte-Montauban*, baron de Montmaur, comte de La Roche, substitué aux nom et armes de la famille de sa mère. Né en 1554, il fut d'abord guidon de la compagnie du maréchal de Bellegarde (1577), puis de celle du Grand-prieur, gouverneur de Provence (1578), ensuite il combattit en Languedoc sous les ordres du maréchal de Montmorency-Damville (1590-1591). En 1581 il avait été fait capitaine d'une compagnie de cavalerie, puis en 1585 gouverneur par intérim du Gapençais, et de 1587 à 1598, gouverneur de Romans. Ayant tenté de livrer cette ville au duc de Savoie, il en fut chassé, se réfugia en Savoie et reçut du duc le titre de grand écuyer (1598). Il obtint sa grâce d'Henri IV, rentra en France et fut même nommé écuyer du roi avec une pension de 1.000 livres (1603). Il avait été fait chevalier de l'ordre en 1580 et en 1592 la terre de La Roche avait été érigée en comté en sa faveur. En 1612, il assassina à Tarare, près de Lyon, un prêtre italien, nommé don Stephano, pour s'emparer de papiers qui intéressaient le duc de Savoie ; découvert, il fut saisi, transféré à Paris, condamné à mort et décapité en place de Grève au mois d'août 1613. Il avait épousé secrètement en 1573 *Isabeau des Astars de Loudun*, ce qui ne l'empêcha de se remarier le 30 octobre 1590 avec *Marthe de Clermont d'Amboise*, fille d'Antoine, marquis du Resnel, et d'Anne de Savoie-Tende. Cette situation irrégulière

fit naître entre les enfants issus de ces deux femmes un procès qui se termina par une transaction mais fut cependant ruineux pour les deux parties. La condamnation de Balthazard de Flotte à mort ayant entraîné la confiscation d'une partie de ses biens, la famille Flotte perdit du même coup la haute situation qu'elle avait en Dauphiné. De son premier mariage Balthazard de Flotte eut : 1° Scipion, mort sans alliance ; 2° Jean-Balthazard, qui épousa le 6 janvier 1633 Diane de Forette de la Vernade et eut trois fils : Jean-Baptiste, seigneur de Mirabel-en-Vivaraïs, grand maître des eaux et forêts en Languedoc, Provence et Dauphiné, qui se maria avec une demoiselle de Tholon de Ste-Jalle et n'eut pas de postérité ; Henri, seigneur de Montelle ; Guillaume, seigneur de Feneizac, morts sans alliance. De son deuxième mariage il eut : 3° Charles-Emmanuel qui suit ; 4° Jean-Guillaume qui suivra ; 5° François, dit le sieur d'Aurouse, prieur de Montmaur (1620) ; 6° Anne (1645).

XVIII. — *Charles-Emmanuel de Flotte-Montauban*, comte de La Roche, baron de Montmaur, filleul du duc de Savoie, mort vers 1620 sans s'être marié. Son frère fut son héritier.

XVIII. — *Jean-Guillaume de Flotte-Montauban*, comte de Roche, baron de Montmaur. Il vendit en 1661 cette baronnie à Uranie de Calignon, testa le 26 novembre 1666 et mourut en 1667. Il épousa le 6 décembre 1633 *Gabrielle de Foresta*, fille de François, seigneur de Rougiers, et de Claudie de Castellane. Il en eut : 1° François-Marie qui suit ; 2° Jean-Joseph, qui épousa Honorée d'Agoult, dame en partie de La Beaume, dont il eut : Pierre, colonel du régiment d'Aunis, et Thérèse, morts sans alliance ; 3° Gabrielle, épouse en 1654 de François Cantelmi des Rollands de Reillanette, coseigneur de Veynes ; 4° Alix, épouse de Jean de Roux de Lamanon ; 5° Aimée, non mariée (1646-1663).

XIX. — *François-Marie de Flotte-Montauban*, comte de La Roche. Il épousa le 31 octobre 1669 *Jeanne Faure*, fille

de Jean-François, bourgeois de Gap, et de Jeanne Rochas, testa le 11 mai 1698 et laissa : 1^o Joseph-Balthazard qui suit ; 2^o Raymond, capitaine au régiment de Tallard, à celui de Bassigny, à celui de Monaco, chef d'escadron, chevalier de St-Louis, tué au siège de Landeau ; 3^o Jean-Joseph, prêtre de l'Oratoire ; 4^o Charles, capitaine de cavalerie, tué en 1714 ; il prenait le nom de Flotte d'Amboise de Montauban de la Roche ; 5^o Jean-François-Gaspard, capitaine au régiment de Bassigny, mort en 1731 ; 6^o Marie-Anne.

XX. — *Joseph-Balthazard de Flotte-Montauban*, comte de La Roche. Il épousa le 3 janvier 1718 *Madeleine de la Villette*, fille d'Antoine-François, coseigneur de Veynes et de Françoise de Meynier-Rochefort, qui lui apporta en dot une coseigneurie de Veynes. Il en eut : 1^o Antoine-Joseph-Arnaud qui suit ; 2^o Charles-Raymond-Emmanuel qui suivra ; 3^o Marie-Madeleine, religieuse ; 4^o Marthe-Françoise, non mariée.

XXI. — *Antoine-Joseph-Arnaud de Flotte-Montauban*, comte de La Roche, capitaine, chevalier de St-Louis, mort sans postérité vers 1766, après 24 ans de services militaires. Il avait épousé en 1746 *Thérèse de Poncet*. Son frère fut son héritier.

XXI. — *Charles-Raymond-Emmanuel de Flotte-Montauban*, comte de La Roche, coseigneur de Veynes, lieutenant-colonel et chevalier de St-Louis. Il épousa le 22 octobre 1766 *Julie-Marie-Geneviève d'Arnaud de Nibles*, fille de Jules-François-Alphonse, seigneur de Vitrolles, et de Geneviève de Suffren de St-Tropez qui lui apporta 43 mille livres de dot. Il testa le 20 septembre 1774. Il laissa : 1^o Arnaud-Emmanuel qui suit ; 2^o Jules-Alphonse qui émigra et dont la destinée est inconnue ; 3^o Euphrosine-Jérémie ; 4^o Aglaé-Thérèse, qui épousa Boniface-François-Joseph de Fortis.

XXII. — *Arnaud-Emmanuel de Flotte-Montauban*, comte de La Roche, né le 25 août 1767. Il émigra, épousa dit-on, une allemande et mourut à l'étranger, laissant :

XXIII. — *Joseph-Amator de Flotte-Montauban*, comte de La Roche, officier de chasseurs, qui épousa le 4 juin 1834 *Marie-Flavie de la Ferrière*, et mourut sans postérité.

II. — *Branche des seigneurs de La Beaume-des-Arnauds, issue d'Arnaud Flotte, fils cadet d'Arnaud IV, seigneur de La Roche, et de Béatrix d'Aix, dame de Jarjays.*

VI. — *Arnaud Flotte*, fils cadet d'Arnaud IV, seigneur de La Roche, et de Béatrix d'Aix, dame de Jarjays, paraît avec le titre de seigneur de La Beaume dans divers actes des chartreuses de Durbon et de Berthaud, échelonnés entre 1190 et le 12 juin 1260. Il acquit probablement cette seigneurie comme héritier de sa mère, fille du seigneur d'Aix, La Beaume et Bellegarde, Il laissa :

VII. — *Raymbaud I Flotte*, coseigneur de La Beaume, qui prêta hommage au Dauphin en 1272 et était encore vivant en 1277. Il eut deux fils : 1^o Pierre qui suit ; 2^o Arnaud, coseigneur de La Beaume, qui prête hommage au Dauphin pour cette seigneurie le 17 mars 1298. Le 6 août 1283 il avait été garant d'un traité intervenu entre le dauphin Humbert I et Aymar de Poitiers, comte de Valentinois.

VIII. — *Pierre I Flotte*, coseigneur de La Beaume. Il vivait en 1280 et en 1289, et laissa deux fils entre lesquels fut divisée la terre de La Beaume ; 1^o Pierre, seigneur de La Beaume, qui suit ; 2^o Guillaume, seigneur de La Haute-Beaume (1320-à334), qui laissa un fils nommé Raymond, vivant encore en 1359, et mort sans postérité en laissant ses biens à son cousin germain Raymbaud Flotte.

IX. — *Pierre II Flotte*, coseigneur de La Beaume. Il prêta hommage au Dauphin le 12 janvier 1339 et en 1343,

et vivait encore en 1359. Il eut deux enfants : 1^o Raymbaud qui suit ; 2^o Guicharde qui suivra.

X. — *Raymbaud II Flotte*, seigneur de La Beaume. Il prêta hommage au Dauphin le 30 septembre 1359 pour la Haute-Beaume, la Beaume-Inférieure et la maison forte de la Motte à Aspres-les-Veynes. Il avait acquis la même année la Haute-Beaume par héritage de son cousin germain Raymond Flotte. Il mourut sans postérité en 1360, faisant sa sœur Guicharde, héritière.

X. — *Guicharde Flotte*, dame de La Beaume. Elle prêta hommage au Dauphin le 18 décembre 1361 et vivait encore en 1390. Elle avait épousé Raynaud Raymond, coseigneur de La Beaume et de Montrond.

III. — *Branche des seigneurs de Jarjayes, issue de Raymond Flotte, fils cadet d'Arnaud VI, seigneur de La Roche, et de Béatrix Allemand.*

XI. — *Raymond Flotte*, coseigneur de Jarjayes, fils cadet d'Arnaud VI, seigneur de La Roche, et de Béatrix Allemand. Il était encore mineur en 1366 et encore vivant en 1404. En 1388 il acquit d'Antoine et Lantelme Meynier une part de la seigneurie de Montalquier dont il fit hommage au Dauphin le 14 septembre de l'année suivante. Il fit un second hommage pour tous ses fiefs le 30 avril 1399. Il laissa trois fils : 1^o Henri qui suit ; 2^o Jean, coseigneur de Neffes en 1413 ; 3^o Randon, coseigneur de Jarjayes, mort sans postérité en 1405.

XII. — *Henri Flotte*, coseigneur de Jarjayes et de Montalquier. Il fit hommage au Dauphin pour ses deux fiefs le 27 novembre 1413 et vivait encore en 1440. Il épousa en 1417 *Marie de St-Germain*, fille de Jacques et de Catherine Gras, et laissa un fils unique.

XIII. — *Pierre Flotte*, coseigneur de la moitié de Jar-

jayes, par suite de l'acquisition qu'il fit à Georges Flotte, seigneur de La Roche, de la part qu'il possédait. Il fit hommage au Dauphin le 4 février 1479 et testa en 1505. Il épousa *Madeleine de la Villette*, fille de Louis, seigneur des Crottes et Savinès, et de Catherine N..., dont il eut : 1^o Jeàn qui suit ; 2^o Hercule, homme d'armes dans la compagnie de Maugiron (1543).

XIV. — *Jean I Flotte*, coseigneur de Jarjayes. Il épousa *Catherine de la Villette*, fille d'Antoine, coseigneur de Veynes, et d'Etienne de Perdrix, et mourut vers 1530. Il laissa : 1^o Jean qui suit ; 2^o Claude, coseigneur de Jarjayes, homme d'armes dans la compagnie de Bayard (1518-1533) ; 3^o Charles, recteur de l'hôpital de La Madeleine, chanoine à Grenoble, protonotaire apostolique (1556-1565) ; 4^o Jeanne, épouse en premières noces de Michel Richière, seigneur de Montgardin, et en deuxièmes de Jean Armuet de Bonrepos, qui testa le 11 août 1585 ; 5^o Louise, épouse en premières noces de Jean de Varey, seigneur de Manteyer, et en secondes de Marin Flotte, seigneur de La Bâtie-Mont-Saléon (1541). Il eut en outre deux fils naturels : 6^o Achille, qui eut une fille nommée Jeanne ; 7^o Jean, mort avant 1557, qui eut trois filles : Isabeau, Catherine et Madeleine, qui épousa en 1573 Baudon de Veynes. De ce mariage naquit une fille nommée Madeleine qui se faisait nommer Madeleine Flotte.

XV. — *Jean II Flotte*, coseigneur de Jarjayes. Il naquit en 1511 et épousa *Isabeau de Puy-Montbrun*, fille d'Aymar et de Catherine de la Valette, et testa le 15 janvier 1557. Il laissa : 1^o Georges qui suit ; 2^o Catherine qui suivra ; 3^o Albert ou Aubert ; 4^o Hugon, coseigneur de Jarjayes en 1571 ; 5^o Laurence ; 6^o Nicolas, vivant en 1580.

XVI. — *Georges Flotte*, coseigneur de Jarjayes. Il mourut sans s'être marié, non plus que ses frères, vers 1575, et sa sœur Catherine fut son héritière.

XVI. — *Catherine Flotte*, dame de Jarjayes par héritage de son frère. Elle épousa *Gaspard de Montauban du Villar*, fils de Simon et de Marguerite Rambaud de Montgardin,

qui fut gouverneur de Serres, de La Mure, lieutenant du grand-maître de l'artillerie en Dauphiné, grand bailli d'épée des montagnes, général des troupes de Genève, l'un des lieutenants les plus actifs de Lesdiguières (1550-1621). Leurs descendants joignirent à leur nom celui de Flotte.

IV. — Branche des seigneurs de la Bâtie-Mont-Saléon, issue de Jean Flotte, fils cadet de Claude, seigneur de la Roche, et de Colette de Laudun.

XV. — *Jean I Flotte*, seigneur de La Bâtie-Mont-Saléon par donation de son père mort en 1498, coseigneur de Montclus, Terrus, Moydans et St-Etienne-en-Dévoluy. Il transigea le 13 février 1515 avec ses frères et sœurs sur l'héritage de Colette de Laudun, leur mère ; acheta en 1524 la terre de Moydans, en 1549 celle de Montclus et de Terrus qu'il donna, le 9 août de la même année, à son fils Marin, à l'occasion de son mariage. Il épousa *Alix de Maffé*, puis *Louise de Glandevès*, fille d'Elion, seigneur de Gréoulx, et de Jeanne de Justas, testa le 27 septembre 1541 mais ne mourut qu'après 1544, laissant : 1^o Marin qui suit ; 2^o Jean, chevalier de St-Jean de Jérusalem, commandeur de Mollaines en 1561 ; 3^o Pierre (1567) ; 4^o Claude ; 5^o Jacques, auteur de la branche d'Argenson ; 6^o il eut en outre un fils naturel nommé Engilbert qui fut coseigneur de Veynes.

XVI. *Marin Flotte*, seigneur de la Bâtie-Mont-Saléon, coseigneur de Montclus, Terrus et St-Etienne. Il épousa en premières noces *Louise Flotte*, fille de Jean, coseigneur de Jarjayes, et de Catherine de la Villette (1541), et en secondes *Claudie de Moustiers*, fille d'Henri, seigneur de Ventavon et de Suzanne de Comboursier (1544) ; à cette occasion il reçut de son père les terres de Montclus, Terrus et St-Etienne. Il vivait encore en 1559 et eut pour enfants : 1^o Antoine qui suit ; 2^o Guillaume, coseigneur de St-Didier-

en-Dévoluy qu'il légua à son neveu Jean-François Flotte (1601); 3^o Jean, chevalier de St-Jean (1594); 4^o Guillaume, prieur de Manteyer et de Ribeyret, protonotaire apostolique (1582-1596); 5^o Melchior, chevalier de St-Jean (1566); 6^o Marguerite, épouse en premières noces de Jean de Morges, seigneur de l'Epine (1580), et en deuxièmes (20 mai 1582) de Jacques de Poncet, seigneur de Laye. Elle testa le 26 août 1616.

XVII. — *Antoine Flotte*, seigneur de la Bâtie-Mont-Saléon, surnommé Antonin. Il fut lieutenant de la compagnie de gendarmes de Balthazard de Flotte, comte de la Roche et testa le 18 octobre 1586. Il épousa en premières noces *Jeanne de Varey*, fille de Julien-Balthazard, seigneur de Manteyer, dont il n'eut pas d'enfants (1566), et en deuxièmes le 25 juillet 1571 *Honorade-Louise de Castellane-Adhémar de Monteil*, fille de Louis, comte de Grignan, et d'Isabeau de Pontevès, dont il eut : 1^o Gaspard, qui suit; 2^o Jean, chevalier de St-Jean, commandeur de Beaulieu (1642); 3^o Germain, prieur de Manteyer et de Ribeyret par résignation de son oncle Guillaume Flotte (1609); 2^o Jean-François, seigneur de St-Didier-en-Dévoluy, par héritage de son oncle Guillaume Flotte (1609); il épousa Louise de Castellane et mourut sans postérité (1609); 5^o Charles, mort sans alliance.

XVIII. — *Gaspard Flotte*, seigneur de la Bâtie-Mont-Saléon. Il épousa *Marguerite de St-Germain-la-Villette*, fille d'Antoine, seigneur de Champ, et de Louise de Seytres, et testa le 5 avril 1642, laissant : 1^o Jean, qui suit; 2^o Just, officier, tué en Piémont; 3^o Guillaume, officier, tué au siège de La Motte; 4^o François, chevalier de St-Jean, commandeur d'Avignon, vivant en 1690; 5^o Antoinette, religieuse à Montfleury.

XIX. — *Jean II Flotte*, seigneur de La Bâtie-Mont-Saléon. Il épousa, en 1669, *Virginie du Molard*, fille d'André, secrétaire du roi, et mourut vers 1691, laissant : 1^o Joseph qui suit; 2^o Marie-Anne qui suivra.

XX. — *Joseph Flotte*, seigneur de la Bâtie-Mont-Saléon.

Il était encore en 1709 sous la tutelle de sa mère et mourut peu après 1718 sans s'être marié. Sa sœur fut son héritière.

XX. — *Marie-Anne Flotte*, dame de la Bâtie-Mont-Saléon. Elle épousa, en 1702, *Pierre de Bimard*, fils d'Annibal et d'Olympe Drevoñ. Parmi ses enfants on doit mentionner Joseph de Bimard de la Bâtie, numismatiste célèbre, membre de l'Académie des inscriptions, né à Carpentras en 1703, mort dans la même ville en 1742.

V. — *Branche des seigneurs d'Argenson, issue de Jacques Flotte, fils cadet de Jean I, seigneur de la Bâtie-Mont-Saléon, et d'Alix de Maffé.*

XVI. — *Jacques I Flotte*, coseigneur de St-Pierre et St-Martin-d'Argenson, seigneur du chef de sa femme de Sigottier et du Château la Beaume. Il transigea avec Marin, son frère, sur l'héritage paternel, le 8 novembre 1550; épousa *Claudie de Raymond*, dame de Sigottier et du Château la Beaume, fille de Breton de Raymond. Il testa le 6 décembre 1580; sa femme testa le 24 septembre 1589. Ils eurent : 1^o Pierre qui suit; 2^o Jacques, auteur de la branche de la Gardette; 3^o Jean, chevalier de St-Jean de Jérusalem; 4^o Claudine, épouse de François Blay, capitaine de la Faurie; 5^o Louise, épouse de Jacques Roubeau, écuyer de Séderon; 6^o Marguerite, épouse de Claude Passeat, puis d'Aymar de Pierre, de Sault; 7^o Florette; 8^o Jacques, seigneur de St-Pierre et de Sigottier, qui fait la branche de St-Pierre.

XVII. — *Pierre I Flotte*, seigneur de St-Pierre-d'Argenson et du Château la Beaume. Il épousa le 28 décembre 1592 *Madeleine de Perdrix*, fille de Jean, coseigneur d'Orcières, et de Louise d'Agoult; fit un premier testament avec sa femme le 26 décembre 1615, un second le 23 décembre 1642, et laissa : 1^o Jean-Pierre, fils aîné mort jeune sans alliance; 2^o Claude qui suit; 3^o Catherine;

4° Marguerite qui épousa en premières noces Esprit de Cazeneuve, de Gap, et en secondes (9 août 1637) Pierre de Chevalier, de Vif; 5° Isabeau; 6° Julie, épouse de Guillaume Flour; 7° Gaspard, sieur de Taffarel, qui épousa en 1644 Honorée de Chabestan et eut un fils nommé Jean-Joseph mort en 1693 sans postérité faisant héritier son cousin germain Pierre Flotte; 8° Siméon mort jeune; 9° Madeleine épouse de Pierre Ferrier (1660).

XVIII. — *Claude I Flotte*, seigneur de St-Pierre-d'Argenson et du Château la Beaume. Il épousa le 22 février 1628 *Anne de Comboursier*, fille de Claude, seigneur du Roison et de la Grange, et d'Hélène de Patrix. Elle testa le 6 septembre 1637, et survécut à son mari; elle se remaria en 1643 à Aynard d'Agoult, seigneur de la Beaume. Claude son mari testa le 3 décembre 1642. Il laissa : 1° Pierre qui suit; 2° Jacques; 3° André; 4° Flottard; 5° François, tous quatre morts sans postérité; 6° Olympe, religieuse ursuline à Gap; 7° Madeleine, épouse de Jean Jeanselme (1674); 8° Etienne mort sans postérité.

XIX. — *Pierre II de Flotte*, seigneur de St-Pierre-d'Argenson et du Château la Beaume. Il était né en 1630; à partir de 1642 il fut d'abord sous la tutelle de sa mère puis sous celle de son oncle Gaspard de Flotte, sieur de Taffarel. En 1649 il fut lieutenant du régiment de Sully. Il épousa le 15 janvier 1652 *Honorée de la Tour-Verclauze*, fille de René de la Tour-Gouvernet et de Gabrielle de Castellane, qui testa le 26 décembre 1687. Lui-même testa le 5 juillet 1700. Il laissa : 1° Jacques qui suit; 2° Etienne, capitaine d'infanterie, époux de Marie de Bertrand, fille de Pompée, président en l'élection de Gap (1674), dont il eut Joseph, René, Marie, morte sans alliance, et Henriette, femme de Jacques Vial. Il mourut en 1692.

XX. — *Jacques II de Flotte*, seigneur de St-Pierre-d'Argenson, capitaine au régiment royal. Il épousa en premières noces *Hélène de Flotte*, fille de Pierre de Flotte et d'Anne de Barras (7 août 1683, avec contrat public du 12 juillet 1696), et en deuxièmes, le 3 juillet 1707, *Anne*

Lagier, de Die. De sa première femme il eut : 1^o Claude qui suit ; 2^o Jean ; 3^o Louis ; 4^o Honorée ; 5^o Isabeau, tous quatre morts sans postérité, et 6^o Henri qui épousa Claudie du Châtelart et mourut en 1735.

XXI. — *Claude II de Flotte*, seigneur d'Argenson. Déjà vivant en 1700, il fut capitaine d'infanterie et mourut intestat au service en 1734. Il épousa par contrat du 14 septembre 1720 *Louise Freau-Champey*, fille de Just et de Catherine Allier, de Die. Le mariage ne fut célébré que le 1^{er} juillet 1722. Il laissa : 1^o Pierre-Hercule, capitaine d'artillerie, qui épousa Charlotte-Augusta de Burring, fille d'Engethars, baron de Burring, secrétaire d'Etat du roi de Suède. De ce mariage il eut Pierre-Jean-Joseph, dit le chevalier de Flotte, né en 1769, officier au régiment de Bourbon, époux de Julie de Flotte, sa cousine, et mort le 1^{er} octobre 1844, laissant : I. Frédéric-Hercule, né le 24 février 1809, mort jeune ; II. Henriette, née le 26 septembre 1797, qui épousa le 29 novembre 1826 Jean-Joseph Allec, géomètre employé au cadastre ; III. Julie-Félicité, née le 29 décembre 1801, qui épousa le 10 mars 1825, Claude-François-Xavier-Balthazard Mesnard, capitaine d'infanterie de marine ; — 2^o Jean, capitaine au régiment de Béarn, qui épousa Charlotte d'Alautun, fille de Jean-Charles, lieutenant général de l'amirauté de Flandres, et de Pélagie de Dorrière ; ils eurent un fils unique nommé Jean-Charles, qui fut garde de la marine ; 3^o François, coseigneur de St-Pierre d'Argenson, officier de marine, vivant encore en 1780 ; 4^o Henriette qui testa en 1747 ; 5^o Elisabeth, chartreuse à Prémol ; 6^o Joseph qui suit.

XXII. — *Joseph de Flotte*, seigneur d'Argenson, dit le comte de Flotte. Né posthume, il fut baptisé le 16 mai 1734 ; il fut page du roi (1750), lieutenant du régiment de Belzunce (1753-1754), garde de la marine (1755), enseigne de vaisseau (1778), commandant d'escadre (1789), contre-amiral (1^{er} juillet 1792). Il était chevalier de St-Louis depuis 1771 et avait une pension de 1.600 livres. De 1779 à 1784 il se couvrit de gloire dans de nombreux combats et

protégea le commerce de Marseille en s'emparant de plusieurs corsaires anglais qui infestaient la Méditerranée. Il fut massacré le 10 septembre 1792 par les ouvriers du port de Toulon révoltés. Il épousa, par contrat du 29 septembre 1771 (Achard, notaire), *Henriette-Thérèse de Vitalis*, fille de François-Hiacynthe et de Benoîte Vial. Le mariage religieux fut célébré le 7 octobre suivant. Henriette de Vitalis, qui était cousine de son mari, est morte à St-Pierre-d'Argenson après 1830. De ce mariage vinrent : 1^o Henri-Joseph-Magloire qui suit ; 2^o Benoîte-Henriette-Louise ; 3^o Julie-Rose-Madeleine ; 4^o Henri, qui épousa Madeleine de Maffé et mourut presque aussitôt ; sa femme mourut le 24 octobre 1808 à 26 ans.

XXIII. — *Henri-Magloire-Joseph de Flotte*, né le 12 février 1776, il fut volontaire de la marine en 1786, enseigne de vaisseau en 1792, démissionnaire en 1793. Il prit part à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention et fut blessé pendant ce siège. En 1794 il passa en Espagne comme volontaire dans le régiment de la Reine. En 1803 il reprit du service dans la marine française, fut fait prisonnier en 1806 et resta sur les pontons anglais jusqu'à 1811. Nommé lieutenant de vaisseau en 1816, mis à la retraite en 1829, il mourut le 30 mai 1847. Il publia, en 1829, un *Nouveau postulan de la Méditerranée* (Toulon, Bellue, 2 vol.). Il épousa *Polyxène de Castellane* dont il eut : 1^o Théodore-Arnaud-Pierre-Désiré qui suit ; 2^o Henri-Joseph-Magloire, qui épousa Louise-Elisabeth (ou Julie-Catherine) de Barbier, et eut deux filles : Emilie-Virginie, qui épousa Luc Convers, et Marie-Pauline-Adélaïde qui épousa Henri Fouque, avocat à Gap, et en deuxièmes nocés, le 30 novembre 1847, Edouard Chabal, propriétaire.

XXIV. — *Théodore-Arnaud-Pierre-Désiré de Flotte*, dit le comte de Flotte. De tous les grands biens qu'avait possédés sa famille il ne lui restait plus que le petit château de St-Pierre-d'Argenson et la ferme contiguë. Il épousa *Adélaïde-Zoé de Castellane*, fille d'Henri-César de

Castellane et de Claudie de Montolieu. Il mourut au mois d'avril 1852. De son mariage il eut : 1^o Adolphe-Edouard-Théodore, né le 15 février 1812, mort jeune; 2^o Hortense-Marie-Jausserande, née 14 juillet 1813; 3^o Elisa-Marie-Henriette, née 18 mai 1814, morte dans l'année; 4^o Elisa-Marie-Henriette, née 8 mars 1815, qui épousa M. Toscan d'Allemont; 5^o Julie-Eulalie, née 18 juillet 1816, morte 6 août 1818; 6^o Fortunée-Clémentine, née 19 novembre 1817, morte le 12 janvier 1890; 7^o Jules-Théodore qui suit.

XXV. — *Jules-Théodore de Flotte*, né vers 1819, quitta les Alpes pour s'établir à Toulon et épousa *Justine de Cipiéris*. De ce mariage il eut : 1^o Fernand qui suit; 2^o Léonie qui épousa Emile, baron de Cazal; 3^o Marie-Louise qui épousa, en 1883, le comte de l'Estang-Parade, d'Aix-en-Provence.

XXVI. — *Fernand de Flotte*, non marié, habite Toulon et est le dernier représentant de cette illustre famille¹.

VI. — Branche des seigneurs de St-Pierre-d'Argenson et Sigottier, issue de Jacques Flotte, fils cadet de Jacques, seigneur de St-Pierre et St-Martin, et de Claudie de Raymond.

XVII. — *Jacques Flotte*, coseigneur de St-Pierre-d'Argenson et Sigottier. Il partagea, le 11 mai 1593, la succession de son père avec son frère Pierre. Il épousa *Françoise d'Agoult*, fille de Claude, coseigneur de la Beaume, et de Diane de Rivière, et testa le 2 mai 1624. Il laissa : 1^o Gabriel, qui suit; 2^o Grégoire-Jean, chevalier de St-Jean, commandeur d'Orzins (1628); 3^o Claudie, épouse de Simon de la Piarre; 4^o Anne-Madeleine; 5^o Antoinette.

¹ Les derniers degrés de cette généalogie sont un peu écourtés, c'est que je n'ai reçu ni aide, ni renseignement des personnes qui étaient le mieux qualifiées pour m'en donner; on a répondu à mes demandes par le silence, le refus ou par l'envoi de renseignements insignifiants.

XVIII. — *Gabriel Flotte*, coseigneur de St-Pierre-d'Argenson et Sigottier. Il épousa en 1628 *Anne de Revillasc*, fille de Gui, coseigneur de Veynes, et de Laurence de Ricou, et testa le 4 mars 1649, laissant : 1^o Pierre qui suit ; 2^o Jacques ; 3^o Jean-François ; 4^o Mathieu ; 5^o Reynaud-Philippe, mort tous quatre sans postérité ; 6^o Françoise, épouse de Philippe de Louvan ; 7^o Louise.

XIX. — *Pierre de Flotte*, coseigneur de St-Pierre-d'Argenson. Il épousa *Anne de Barras* et laissa : 1^o Joseph qui suit ; 2^o Hélène, épouse de son cousin Jacques Flotte, seigneur d'Argenson.

XX. — *Joseph de Flotte*, coseigneur de Saint-Pierre-d'Argençon. Il fut lieutenant au régiment d'Enghien et mourut peu après 1734, sans alliance, faisant héritiers la famille de Flotte-d'Argenson.

VII. — *Branche des sieurs de la Gardette, issue de Jacques Flotte, fils cadet de Jacques, seigneur d'Argenson, et de Claudie de Raymond.*

XVII. — *Jacques Flotte*, sieur de la Gardette et de la Madeleine (fermes de la paroisse de La Roche-des-Arnauds). Il épousa en 1591 *Madeleine de Bardel*, fille d'Etienne, seigneur de Montrond, et de Suzanne Martin de Champoléon. Elle était veuve de Claude Arnaud, seigneur de Prémentil. Il testa en 1626, laissant : 1^o Gaspard qui suit ; 2^o Antoinette.

XVIII. — *Gaspard Flotte*, sieur de la Gardette et de la Madeleine. Le 26 janvier 1614, il épousa *Laurence de Revillasc*, fille de Gui, coseigneur de Veynes, et de Laurence de Ricou, et mourut le 22 octobre 1623, avant son père, laissant : 1^o Pierre, qui suit ; 2^o Claude, chanoine du chapitre de Gap ; 3^o Jean ; 4^o Gabriel.

XIX. — *Pierre Flotte*, sieur de La Gardette et de la

Madeleine. Il épousa en premières noces *Melchionne du Serre*, fille de Daniel, coseigneur de Montorsier, et d'Anne de Poligny (1637), et en deuxièmes *Marie de la Tour-Verclauze*, fille de René de la Tour-Gouvernet et de Gabrielle de Castellane (1653). Il laissa : 1^o Charles, qui suit; 2^o Jacques, lieutenant de vaisseau.

XX. — *Charles I de Flotte*, sieur de la Gardette, né en 1658, mort en 1714, il laissa d'une femme dont je n'ai pu retrouver le nom, un fils unique.

XXI. — *Charles II de Flotte*, sieur de la Gardette, chanoine au chapitre de Gap, vivant en 1727.

VIII. — *Branche de la Freydière, issue de Jean Flotte, bâtard de Jean II, seigneur de la Roche, baron de Montmaur, et de Jeanne Disdier.*

XVII. — *Jean bâtard de Flotte*, sieur de la Freydière (ferme de la paroisse de Montmaur). Il était fils de Jean II, seigneur de la Roche, baron de Montmaur, et d'une fille nommée Jeanne Disdier. Il fut légitimé par lettres patentes du mois d'août 1602. Il fut capitaine dans les troupes catholiques, eut la réputation d'un vaillant homme de guerre et mourut en 1615. De sa femme *Françoise de Baret de Moras*, il eut : 1^o Balthazard, qui suit; 2^o Annibal, mort sans postérité; 3^o Jean-Antoine, abbé de Bonnevaux.

XVIII. — *Balthazard de Flotte*, sieur de la Freydière, coseigneur de Châteauvieux-sur-Tallard. Il épousa *Claudie du Châtelard*, fille de Claude du Châtelard (1608) et testa le 27 juillet 1640, laissant : 1^o Jean-Annibal-Antoine-Alexis qui suit; 2^o Henri, capitaine au régiment de Carignan, mort sans postérité.

XIX. — *Jean-Annibal-Antoine-Alexis de Flotte*, sieur de la Freydière, qui fut major au régiment de Carignan et eut un fils unique.

XX. — *Henri de Flotte*, sieur de la Freydière. Il laissa une fille unique.

XXI. — *Anne de Flotte*, dame de la Freydière, qui épousa en 1711 *Louis de Tivoley de Barat*,

IX. — *Famille Osasica, de Jarjayes et Argenson, issue de Raymbaud Osasica, fils cadet d'Arnaud IV Flotte, seigneur de la Roche, et de Béatrix d'Aix, dame de Jarjayes.*

VII. — *Raybaud ou Raymbaud Osasica*, nommé aussi *Osasica d'Argenson*, coseigneur de Jarjayes, Argenson et Sigottier. Il quitta le nom de Flotte pour prendre comme nom de famille le prénom d'Osasica. Il vivait déjà en 1212; en 1225, le 17 novembre 1246, le 5 septembre 1242, le 25 mai 1259, le 30 juin 1260 il paraît dans des chartes relatives aux chartreuses de Durbon ou de Berthaud. En 1226 une charte le qualifie de frère d'Arnaud Flotte. Il hérita de Béatrix d'Aix, sa mère, le tiers de la terre de Jarjayes dont il prêta hommage au Dauphin en 1270. Il dut mourir peu après; une charte du 11 septembre 1286 fait connaître qu'à cette époque il était mort depuis quelque temps. Il avait épousé, avant 1225, *Agnès* qui lui apporta une part des fiefs d'Argenson et de Sigottier. Il laissa cinq enfants : 1^o Arnaud qui suit; 2^o Pierre, auteur de la branche Osasica de Sigottier et Beaujeu; 3^o Raymond, précepteur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem à Gap et Embrun (1298-1300); 4^o Raymbaud, moine (1269-1275); 5^o Arnaud, prieur de St-Pierre de Jarjayes (1278).

VIII. — *Arnaud Osasica*, coseigneur de Jarjayes, dit Arnaudet du vivant de son père. Il vivait déjà en 1245 et le 30 aout 1291 il confirma une charte d'affranchissement concédée le 8 octobre 1259 à la commune de Jarjayes. Il vivait encore en 1297. Ses enfants furent : 1^o Raymond qui

suit ; 2^o Guillemette qui épousa vers 1295 Berlion Bermond, chevalier du Briançonnais.

IX. — *Raymond Osasica*, coseigneur de Jarjayes et d'Avançon, dit aussi Raymond de Jarjayes. Il prêta hommage au Dauphin en 1334 et testa le 13 juillet 1348. De sa femme *Douce du Fort*, fille de Geoffroy, coseigneur de Veynes, et d'Aynarde, il eut cinq enfants : 1^o Geoffroy, qui suit ; 2^o Chabert, coseigneur de Jarjayes, chanoine de Chardavon et prieur de Saint-Symphorien (1348-1361) ; 3^o Monon (1361) ; 4^o Jean, religieux dominicain (1348-1361) ; 5^o Catherine, femme de Pelégrin Taxil, dame en partie de Jarjayes, et veuve avant 1361.

X. — *Geoffroy Osasica*, coseigneur de Jarjayes. Il épousa *Laurette*, testa le 30 novembre 1361 et mourut sans postérité, laissant ses biens à ses frères ; à leur défaut, à Pelégrin Taxil, fils de Pelégrin et de Catherine Osasica, sa sœur ; à leur défaut à ses cousins les Flotte de la Roche.

X. — *Branche de la famille Osasica de Sigottier et de Beaujeu, issue de Pierre Osasica, fils cadet de Raymbaud, coseigneur de Jarjayes, et d'Agnès.*

VIII. — *Pierre Osasica*, coseigneur de Sigottier. Il paraît le 21 septembre 1286 sous le nom de Perrin Osasica, dans une charte de Berthaud. J'ignore le nom de sa femme et ne lui connais qu'un fils.

IX. — *Bertrand Osasica*, coseigneur de Sigottier, vivant en 1319. Il eut au moins deux fils : 1^o Agoult, qui suit ; 2^o Raymond, coseigneur de Sigottier, seigneur de Beaujeu à Ventavon, du chef de sa femme. Il prêta hommage au Dauphin pour cette terre le 14 décembre 1377, vivait encore en 1379 et fit héritier son neveu Hugues Osasica. Il avait épousé Catherine d'Agoult, dame de Beaujeu, St-Genis, Montrond, Mourmoirières et du Bersac en partie, fille de

Raymond d'Agoult, seigneur de Savournon. Ils moururent sans postérité.

X. — *Agoult Osasica*, coseigneur de Sigottier en 1400. Il eut deux fils : 1^o Hugues, qui suit ; 2^o Antoine, vivant en 1400.

XI. — *Hugues Osasica*, seigneur de Beaujeu. Il fit hommage au Dauphin pour le fief de Beaujeu au nom de Catherine d'Agoult, sa tante, le 25 novembre 1413, et à Raymond d'Agoult en son propre nom le 25 juin 1420. Il épousa *Béatrix de Rousset*, fille de Raymond, seigneur de Rousset et Prunières. Je ne lui connais qu'un fils.

XII. — *Antoine Osasica*, seigneur de Beaujeu, vivant en 1458. Il épousa peut-être *Briande de Bardonnèche*, fille de Justet et de Marguerite Radulphi. Je ne lui connais qu'un fils.

XIII. — *Hugues Osasica*, seigneur de Beaujeu, il rendit hommage pour cette terre au Dauphin en 1475 et mourut sans postérité. Immédiatement après sa mort nous voyons la famille de Menze posséder le fief de Beaujeu ce qui permet de penser qu'elle avait été son héritière.

XI. — *Famille de Jarjays, issue de Jean de Jarjays, fils cadet d'Arnaud IV Flotte, seigneur de la Roche, et de Béatrix d'Aix, dame de Jarjays.*

VII. — *Jean de Jarjays*, coseigneur de Jarjays. Il quitta le nom de Flotte pour prendre celui de la famille de Jarjays qui appartenait au premier mari de sa mère et qu'avait déjà porté son frère Lantelme. Il vivait en 1213 et on lui connaît deux fils : 1^o Raymond, qui suit ; 2^o Abon, coseigneur de Jarjays, vivant en 1228. On trouve encore en 1226 un B. de Jarjays qui pourrait être un troisième fils de Jean.

VIII. — *Raymond I de Jarjays*, coseigneur de Jarjays, vivant en 1239. Il eut un fils.

IX. — *Lantelme de Jarjays*, coseigneur de Jarjays. Il laissa trois fils : 1° Raymond, qui suit ; 2° Bertrand, coseigneur de Jarjays qui concéda le 8 octobre 1259 avec ses frères, une charte d'affranchissement aux habitants de la commune de Jarjays. Le 19 décembre 1284 il échangea avec le Dauphin des terres qu'il possédait contre une coseigneurie de Montalquier près de Gap. Il prêta hommage le 8 juillet 1270 au Dauphin pour Jarjays, et le 2 octobre 1299 pour Montalquier. Il eut deux fils : Raymbaud, vivant en 1334, et Lantelme, chartreux, vivant en 1338 ; 3° Arnaud, vivant de 1308 à 1334.

X. — *Raymond I de Jarjays*, coseigneur de Jarjays. Il concéda le 8 octobre 1259, avec ses frères, une charte d'affranchissement à la communauté de Jarjays. Il prêta hommage au Dauphin le 10 mars 1298. Il laissa : 1° Arnaud, qui suit ; 2° Alix, chartreuseine au couvent de Berthaud.

XI. — *Arnaud de Jarjays*, coseigneur de Jarjays. Il confirma, le 6 avril 1308, la charte d'affranchissement concédée par son père et ses oncles à la communauté de Jarjays en 1259. Il prêta hommage au Dauphin le 14 mars 1298 et vivait encore en 1336. Il eut trois enfants : 1° Claude, qui suit ; 2° Baudon, qui fit hommage au Dauphin le 24 août 1352 pour un tiers de Jarjays ; 3° Béatrix, chartreuseine au couvent de Berthaud.

XII. — *Claude de Jarjays*, coseigneur de Jarjays, vivait en 1359. Il mourut sans postérité et Nicolas de Saint-Germain fut son héritier en 1360.

APPENDICE

*relatif aux sceaux et aux monuments figurés reproduisant
les armoiries de la famille de Flotte.*

Les armoiries de la famille de Flotte n'ont pas varié depuis le XIII^e siècle ainsi qu'il résulte des douze sceaux suivants :

Le premier ne nous est plus connu que par une description jointe à un *vidimus*. Il est d'Arnaud IV, seigneur de la Roche ; il en existait deux exemplaires appendus à des actes de 1188 et 1218.

1. — SIGILLVM ARNAVDI FLOTE¹. Cavalier un faucon au poing monté sur un cheval au pas.

✠ Sans légende ou plutôt légende détruite. Cavalier sur un cheval au galop tenant une épée haute. Sceau orbiculaire.

Le second est de Raymbaud Osasica, coseigneur de Jarjayes et d'Argenson ; il est appendu à une charte de 1239 relative à la chartreuse de Durbon.

2. — [Sigillum] DE HOZ[as]ECH[a]. Cavalier sur un cheval au pas.

✠ [Sigill]VM DE HOZ[asecha]. Cavalier sur un cheval au galop tenant une épée haute. Sceau orbiculaire.

Le troisième est d'Osasica I, seigneur de la Roche, il n'est plus connu que par une description jointe au *vidimus* d'une charte de 1270.

3. SIGILLVM OSASICHE DNI DE RVPE. Ecu à

¹ Probablement lecture fautive pour FLOTA.

ses armes qui ne sont pas décrites dans le *vidimus*. Sceau orbiculaire.

Le quatrième est d'Arnaud V, seigneur de La Roche; il n'est également connu que par une description jointe au *vidimus* d'une charte de 1285.

4. — SIGILLVM ARNAVDI FLOTE DNI RVPIS ARNAVDORVM. Ecu à ses armes qui ne sont point décrites. Sceau orbiculaire.

Le cinquième est du même personnage; il en existe deux exemplaires, l'un appendu à une charte de 1285 aux archives de l'Isère, l'autre appendu à une charte de 1292 aux archives nationales.

5. — † S. ARNAVDI FLOTA DNI DE RVPE. Ecu arrondi par le bas, figurant un losangé sous un chet chargé de hachures se coupant à angle droit, contenu dans une étoile à huit pointes cantonnée de fleurons. Sceau orbiculaire.

Le sixième est d'Osasica II, seigneur de la Roche; il est appendu à un acte d'avril 1300 des archives de Turin (Valentinois 1, n° 1, pièce 22).

6. — [s .os]E[s]ICCE, étoile. Ecu losangé sous un chef; il est accosté de deux feuillages. Sceau orbiculaire.

Le septième est d'Arnaud VI, seigneur de la Roche; il est appendu à une charte relative à la chartreuse de Durbon datée de 1352. Archives des Hautes-Alpes.

7. — † S. ARNAVDI FLO[*ta dni Rupis Arnaud*]OR. Ecu en losange, figurant un losangé sous un chef chargé de hachures se coupant en diagonale. Sceau en losange.

Cette forme tout-à-fait rare me paraît avoir été adoptée pour reproduire la principale pièce du blason des Flotte.

Le huitième est de Jean II, seigneur de la Roche; il est apposé à une quittance de 1558 conservée dans le cabinet des titres de la Bibliothèque nationale.

8. — Sans légende. Ecu en forme de bouclier antique dit *peltha*, losangé sous un chef. Sceau orbiculaire.

Le neuvième est du même personnage et apposé à une quittance de 1560 conservée dans le même dépôt.

9. — Sans légende. Ecu en cartouche contournée, avec les mêmes armoiries. Sceau orbiculaire.

Le dixième est encore du même personnage et apposé à une quittance conservée dans le même dépôt.

10. — Sans légende. Ecu en cartouche contourné d'un dessin différent du précédent, avec les mêmes armoiries. Sceau orbiculaire d'un diamètre plus grand que les précédents.

Le onzième est de Balthazard, comte de la Roche ; il est apposé à une quittance de 1581 conservée également à la Bibliothèque nationale.

11. — Sans légende. Ecu parti au 1^{er} de Flotte, losangé sous un chef, au 2^e d'Artaud de Montauban, trois châteaux posés 2 et 1 ; il est entouré du collier de St-Michel. Sceau ovale.

Le dernier est de Charles-Raymond-Emmanuel, comte de la Roche, apposé à un acte de 1781 qui m'appartient.

12. — Sans légende. Ecu écartelé, aux 1^{er} et 4^e de Savoie en mémoire d'Anne de Savoie-Tende, quatrième aïeule du possesseur du sceau, aux 2^e et 3^e d'Artaud de Montauban ; comme dans le sceau précédent, et sur le tout, un petit écu de Flotte, timbré d'une couronne de comte. Sceau orbiculaire.

Les armoiries de la famille Flotte sont sculptées en plusieurs endroits des ruines du château de La Bâtie-Mont-Saléon qui paraît dater du XV^e siècle. Aucun de ces écussons n'est orné de supports ni de cimiers.

Aucune généalogie isolée de la famille Flotte n'a été publiée ; on en trouve seulement des mentions très brèves dans les nobiliaires de Chorier, Guy-Allard et Rivoire de la Bastie.



LA MANSION DE MONTSELEUCUS

A LA BEAUMETTE

par M. l'Abbé F. ALLEMAND

Dans deux articles parus en 1893 au *Bulletin de la Société d'Études* sous les titres : *Note sur la bataille de Montseleucus* et *Topographie et archéologie du canton de Veynes*, j'ai indiqué que la mansion dont il s'agit s'identifiait avec la Beaumette. M. D. Martin, dans une récente étude publiée aussi dans le *Bulletin*, la place, par contre, à la Bâtie-Montsaléon. Quelle est donc celle de ces deux localités qui en était le siège ? Telle est la question qui vient se poser à nouveau. Je vais tâcher de la résoudre en faveur de la Beaumette.

Disons tout d'abord que la Beaumette est ce petit territoire situé sur les confins d'Oze, de Veynes, d'Asprès-sur-Buëch et dont chacune de ces communes possède une part. Il forme, à une altitude de 925 mètres, un col étroit, très accidenté, faisant communiquer entr'elles les vallées des

deux Buëch. Il comprend la Beaumette proprement dite, le Serre-la-Croix, le bassin du Pignon et une partie du camp des Egaux. Sur ses pentes s'étagent çà et là neuf maisons. Voilà le lieu.

Rappelons brièvement aussi l'ensemble des objets antiques découverts jusqu'à présent sur son sol.

Pour l'époque gauloise, ce sont deux squelettes dont l'un portant enfilés au bras quinze anneaux de bronze; une quarantaine d'autres anneaux semblables; diverses poteries noires et grises, d'une pâte dure, très compacte; une spatule en bronze; une fibule en cuivre; deux boutons sphéroïdes; deux monnaies dont l'une des *Carnutes* portant l'effigie d'une femme et la légende *Colliasciis*, et l'autre, des *Volsques Arécaumiques* avec l'effigie d'une femme, un aigle et la légende *Vol.*; deux tumuli faisant partie du groupe trouvé par MM. Martin et Romieu; enfin, sur les Egaux, un oppidum transformé en camp à l'époque romaine.

Pour l'époque romaine, notons sur l'emplacement de cet oppidum un camp retranché de 125 mètres de longueur sur 115 de largeur, avec *vallum*, *agger* et retranchements circulaires en terre et en maçonnerie; au-dessous, quatre murs parallèles, longs de 250 mètres, séparés par un espace de 2^m50 et reliés de distance en distance par des murs transversaux avec, au bout, une tour circulaire et, à côté, un bassin pavé en mosaïque; une grande salle de bains contenant six baignoires en ciment où débouchaient deux aqueducs recouverts de plaques de schistes; deux autres salles dont l'une divisée en deux par un mur à hauteur d'appui servant de support à une colonne en briques; sur ce mur et les précédents, des enduits peints de larges bandes verticales entremêlées de guirlandes jaunes; çà et là, d'autres substructions dont les unes en appareil carré (*opus quadratum*) et épaisses de 2^m40; un autel, trois piédestaux, des fragments de marbre rouge, de marbre blanc, de chapiteaux et de mosaïques; une auge sépulcrale; des tombes renfermant des vases en terre, du charbon et de la terre brûlée.

On y a découvert encore plusieurs amphores dont

une de 1 m. de hauteur sur 25 cent. de diamètre; cinq lampes: une représentant Arion assis sur un dauphin, une autre portant une figure humaine, une ornée d'emblèmes cardiformes. enfin, deux dernières chargées de masques tragiques et marquées de l'estampille des potiers; des tuiles à crochets, des fragments de poteries portant, les unes, des personnages en haut relief, et, les autres, les noms des fabricants; quantité de monnaies en or, en argent et en bronze, appartenant aux empereurs depuis Auguste jusqu'à Victor, fils de Maximin; une variété d'autres objets, tels que verres irisés dont l'un multicolore et d'autres striés, fioles lacrymatoires, stylets, couteaux triangulaires, tuyaux en plomb, anneaux et médailles.

Ajoutons que la voie romaine y arrivait de Veynes par les côteaux de St-Marcellin. Elle s'y bifurquait. Une branche allait vers Die par Aspres-sur-Buëch; l'autre vers Sisteron par le col de Faye. Deux autres routes en dérivaien, l'une montant vers la Croix-Haute en suivant la rive gauche du Grand-Buëch, l'autre descendant sur Oze alors situé au hameau des Charrières; leur trace est restée apparente. Au-dessous, deux chemins s'en détachaient encore, l'un se dirigeant sur Serres, l'autre sur Aspremont.

De toutes ces découvertes nous concluons qu'il y avait sur le monticule antique, à l'époque gauloise, une certaine agglomération d'habitants sous la protection d'un oppidum et à laquelle appartenaient sans doute les tumuli récemment trouvés⁴; qu'à l'époque romaine, cette agglomération continua d'exister, formant une sorte de bourgade, de place forte où l'élément militaire dominait. C'est

⁴ Ces tumuli démontrent que la Beaumette était habitée dès une haute antiquité.

ce que démontrent amplement soit le camp retranché, soit les bâtiments sis en-dessous et dans lesquels il est permis de voir : un arsenal (*armamentarium*), des magasins pour les troupes (*cœlla*), des casernements (*stationes*), des lieux de relais (*collegia jumentariorum*), des salles de bains, accessoires obligés après les étapes, des logements pour les officiers, et d'autres pour les vivandiers trafiquant avec les soldats. Nous concluerons qu'il y avait aussi au moins un temple, témoin l'autel et les piédestaux mentionnés plus haut. On y trouvait de même des habitations à l'usage des agriculteurs, des commerçants et des hôteliers ; la preuve en est dans les substructions déjà mises à jour et celles non encore explorées que laissent deviner les saillies du sol en forme de carrés et de rectangles¹.

Or, c'est tout cet ensemble qui constituait la mansion de Montseleucus.

Située sur un col émergeant entre les deux Buëch et de là commandant à quatre vallées et à autant de routes importantes, elle était un poste militaire de premier ordre. C'est donc là que les troupes faisaient leurs haltes, leurs séjours. La voie de Gap à Die par Aspres-sur-Buëch y passait. Les soldats, se rendant de l'une à l'autre ville, suivaient ce trajet direct, sans aller exécuter à la Bâtie-Montsaléon, soit à l'aller soit au retour, un circuit qui aurait allongé leur étape de sept kilomètres au moins. Et les voyageurs ne faisaient pas autrement. Qui donc aujourd'hui, s'il avait à se rendre de Veynes à la Beaume par exemple, irait passer à la Bâtie-Montsaléon, lors même qu'une ville y existerait ?

Avouons donc que la mansion de Montseleucus était forcément à la Beaumette, et que, si elle y était, c'est elle, et non la Bâtie-Montsaléon, que les itinéraires désignent comme en étant le siège ; pour qu'il en fût autrement,

¹ M. Jourdan, l'ancien propriétaire de Serre-la-Croix, avait assuré qu'on trouvait partout autour de sa ferme des fondements de maisons. De nouvelles fouilles vont prochainement mettre à jour peut-être d'autres antiquités.

il faudrait que les distances inscrites dans ces monuments antiques vissent donner une indication opposée. Or, est-ce le cas ? Tout au contraire. Et c'est ce qui me reste à examiner pour achever de démontrer ma thèse.

Deux itinéraires seulement contiennent l'embranchement de Gap à Die : celui d'Antonin et celui de Bordeaux à Jérusalem. Le premier, d'après Bergier, se rapporterait au règne de Constantin, et le second, suivant d'Anville, à la fin du IV^e siècle. L'un décrit la voie militaire, l'autre la voie consulaire ou postale ; l'un ne donne que les stations principales, l'autre les donne toutes. Voici le texte de chacun d'eux pour la partie de voie qui nous occupe :

ITINÉRAIRE D'ANTONIN

Vapincum			
<i>Montseleucus</i>	mpm.	XIII	(34 ^{km} 074 ^m)
Luco	mpm.	XXVI	(38 ^{km} 519 ^m)

ITINÉRAIRE DE BORDEAUX A JÉRUSALEM

Mutatio Luco			
Mutatio Vologatis	mil.	VIII	(13 ^{km} 333 ^m)
Mutatio Cambonum	mil.	VIII	(11 ^{km} 858 ^m)
<i>Inde ascenditur Gayra (Caura) mons.</i>			
<i>Mansio Montis Seleuci</i>	mil.	VIII	(11 ^{km} 852 ^m)
Mutatio Daviano	mil.	VIII	(11 ^{km} 852 ^m)
Mutatio ad Fines	mil.	XII	(17 ^{km} 778 ^m)
Mansio Vapinco	mil.	XI	(16 ^{km} 396 ^m)

D'après l'itinéraire d'Antonin, Gap est à xxiii milles de Montseleucus, soit 34 km. 74 m. Or, la distance officielle de Gap à la Bâtie-Montsaléon, par la route actuelle, plus directe que l'ancienne, est de 36 km. En appliquant sur cette route les 34 km. de l'itinéraire, nous restons à 2 km. au-dessus de la Bâtie-Montsaléon; et, en l'appliquant sur la voie ancienne qui décrivait des courbes dans les plaines de la Roche, de Montmaur et de St-Marcellin, nous restons à plus de 3 km. au-dessus, c'est-à-dire à la Beaumette. C'est donc bien cette localité que le document désigne¹.

Le même itinéraire place Luc à xxvi milles de Montseleucus, soit 38 km. 519 m. Or, la distance de Luc à la Beaumette est exactement de 39 km. Ainsi, c'est la Beaumette encore que vise l'itinéraire, et non la Bâtie-Montsaléon qui est à 3 km. 1/2 plus loin. Donc l'itinéraire d'Antonin, qu'on le prenne soit du côté de Gap soit du côté de Luc, donne la Beaumette comme siège de la mansion.

Passons à l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Celui-ci met de Luc à Montseleucus xxv milles, c'est-à-dire un de moins que le précédent, différence due probablement à ce que l'un compte une fraction de mille pour une unité, tandis que l'autre la néglige; or, si l'itinéraire d'Antonin avec un mille de plus fait ressortir Montseleucus à la Beaumette, combien mieux celui de Bordeaux à Jérusalem avec un mille de moins. Le résultat est absolument concluant en faveur de la Beaumette.

En est-il de même, si, d'après le même itinéraire, nous comptons de Gap à Montseleucus? De ce côté, il faut l'avouer, nous nous heurtons à une grave difficulté. Le

¹ Un fait nous fournit une preuve expérimentale soit de l'exactitude de l'itinéraire d'Antonin soit de l'emplacement de Montseleucus à la Beaumette. Prenons la distance de Gap à la ferme de Quint dont le nom nous dit qu'elle était au V^e mille de la ville; puis portons trois fois encore cette unité sur l'ancienne voie et ajoutons iii milles supplémentaires, ce qui fait les xxiii de l'itinéraire et avec lui nous arrivons exactement à la Beaumette et non à la Bâtie-Montsaléon trop éloignée.

document marqué de Gap à Ad Fines (Plan-de-La Roche) xi mil.; d'Ad Fines à Davianum (Veynes) xii; de Davianum à Montseleucus viii; en tout xxxi mil.; soit 57 km. 798 m. Or, la Beaumette n'est qu'à 32 km. de Gap et la Bâtie-Montsaléon à 36 km. Le document ne permet donc aucune conclusion admissible.

M. D. Martin propose de le corriger en inscrivant vii milles entre Ad Fines et Davianum, au lieu de xii. Mais cette soustraction laisse encore subsister xxvi milles; or, il n'y en a que xxiii dans l'itinéraire d'Antonin, et, de plus, ces xxvi milles mèneraient beaucoup plus loin que la Bâtie-Montsaléon. Impossible donc de rien déduire en faveur de cette dernière.

A vouloir rectifier, je préférerais le faire ainsi : Admettre les xi milles de Gap au Plan-de-La Roche qui sont exacts; dire que les xii suivants comprennent les deux distances d'Ad Fines à Davianum et de Davianum à Montseleucus, ce qui donnerait exactement les xxiii milles de l'itinéraire d'Antonin, et, quant aux viii entre Davianum et Montseleucus, les supprimer comme une superfétation due à une inattention du copiste. Dans ce cas, les deux itinéraires concorderaient et on aboutirait ainsi à identifier Montseleucus avec la Beaumette.

Mais le plus sage est, je crois, de respecter le texte et de le prendre tel qu'il est. Alors, de deux choses l'une : ou l'itinéraire est erroné et on n'en peut rien déduire ni pour la Beaumette ni pour la Bâtie-Montsaléon; où il n'est pas erroné, et il faut alors dire qu'il décrit l'embranchement de Montseleucus à Gap par le col de Faye, et, dans ce cas encore on ne peut rien conclure.

Je résume. L'itinéraire d'Antonin, pris du côté de Gap, place Montseleucus à la Beaumette; pris du côté de Luc, il le place encore à la Beaumette. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, pris de Luc, le met de même à la Beaumette; pris de Gap, et rectifié comme je l'ai dit, il le met également à la Beaumette, et, non rectifié, il ne prouve rien ni dans un sens ni dans l'autre.

Ainsi, les itinéraires concordent avec l'archéologie et la topographie, avec des faits manifestes et les nécessités de la viabilité, pour démontrer que la mansion de Montseleucus doit être identifiée avec la Beaumette¹.

Je termine en disant que, si la mansion romaine se trouvait à la Beaumette et si les itinéraires l'appellent *Montseleucus*, c'est que la Beaumette avait ce nom. Or, comme c'était aussi celui de la ville située à la Bâtie-Montsaléon, il résulte que *Montseleucus* était le nom de la région et que la Beaumette le portait en commun avec la ville dont elle était la dépendance et comme la banlieue.

Cependant le nom de Montseleucus a dû appartenir d'abord et en propre à la Beaumette avant de s'étendre à la ville et à son territoire. Je l'infère de ce que l'agglomération de la Beaumette était plus ancienne que celle de la plaine de la Chaup. Dans les ruines de la première, en effet, on a découvert des antiques gaulois, et dans celles de la seconde on n'a recueilli que des objets romains, et encore sont-ils d'une basse époque. Ce qui, d'ailleurs, le confirme est que l'idée de *mons*, montagne, ne saurait convenir à la Bâtie-Montsaléon située dans la plaine. C'est donc la montagne de la Beaumette qui a dû être d'abord le *Mons Seleuci*, et la ville de la plaine serait née d'elle, tout comme nos villages modernes sont nés des villages construits sur les hauteurs au moyen-âge.

La Beaumette, quoique détruite par un incendie lors

¹ De ce que la mansion de Montseleucus était à la Beaumette, nous pouvons conclure, *a priori*, que Cambonum était à la Beaumes-des-Arnauds et non à Saint-Pierre-d'Argençon, puisqu'il y avait VIII milles entre les deux stations.

des invasions des barbares au V^e siècle⁴, ne cessa probablement de porter le nom de Montseleucus qu'à la fin du haut moyen-âge, alors que les populations, à la suite d'un nouvel état politique et social, se fixèrent sur les hauteurs. Elle prit alors celui de *Beaumette*, diminutif de *balma*, creux de rocher, de terrain. C'est ainsi que Cambonum fut aussi appelé la *Beaume*, à cause d'une excavation du rocher, près duquel fut élevé le castrum du moyen-âge.

Les habitants de la Beaumette construisirent alors des maisons éparses et une église pour les desservir. Cette dernière appartenait à un prieuré bénédictin. En 1277, Georges Auger, baron de la Val-d'Oze, payait à cette église certaines redevances ; elle était, en 1690, encore debout.

Quant au Serre-la-Croix, *Serrum-Crucis*, il était ainsi nommé, d'après une transaction de 1262, à cause d'une croix (*quemdam rochassium cruce signatum*), délimitant les territoires d'Aspres-sur-Buëch et de Veynes ; il appartenait au prieuré de St-Géraud d'Aspres.

⁴ Ce qui atteste cet incendie, c'est l'état des ruines et surtout le charbon mêlé aux décombres, et ce qui prouve qu'il se produisit au V^e siècle, ce sont les monnaies trouvées dont aucune n'est postérieure à cette époque.



LES FATOURGUETOS

Par M. l'abbé PASCAL.

M. l'abbé Pascal, félibre *Majoral*, officier de la couronne de Roumanie, aumônier du lycée de Gap, vient de publier un volume de poésies, écrites pour la plupart en langue provençale (dialecte haut-alpin), qui mérite mieux qu'une courte notice bibliographique.

Notre collègue a déjà produit plusieurs œuvres bien connues qui l'ont classé en très bon rang parmi les poètes de la renaissance méridionale et lui ont valu une popularité aussi peu cherchée que légitimement acquise. Sans parler de nombreuses pièces détachées, *brindes*, discours, etc., où se retrouve toujours un tour bien personnel et bien original, rappelons *Uno nia dou païs*, où furent notés les premiers chants du barde montagnard et la traduction de l'*Iliade d'Homère* qui en est à son quatorzième chant, œuvre considérable où l'auteur fait preuve d'autant d'érudition que d'ingéniosité pour lutter, souvent avec beaucoup de bonheur, contre son redoutable modèle.

Il semble pourtant que M. Pascal ne fut jamais mieux inspiré que dans *Les Fatourguetos*. Sa langue, un peu hésitante au début, paraît définitivement fixée. Plus sûr de

¹ *Les Fatourguetos* sont en vente à la Librairie Alpine, à Gap, 13, rue Carnot; — prix 3 fr. 50; par la poste, 4 fr.

lui-même, plus maître de son instrument, l'auteur s'abandonne davantage à sa fantaisie et il fait à chaque instant de véritables trouvailles de mots, d'images et d'idées.

Le titre du nouveau livre est heureusement choisi et, pour employer une locution à la mode, éminemment suggestif.

La *fatorgo* (d'où le diminutif *fatourgueto*) est essentiellement haut-alpin. Ce vocable est inconnu, croyons-nous, en Provence et ne figure pas dans la plupart des dictionnaires de la langue d'oc.

En même temps qu'il exprime une chose bien locale, le mot échappe par l'étendue même de sa signification à toute définition bien précise. Il embrasse dans son acception les fables et les légendes, les récits et les histoires, enfin, toutes les productions légères de l'esprit populaire.

C'est bien là aussi le caractère du livre dont nous nous occupons.

Sous une forme généralement simple et modeste, *Les Fatourguetos* constituent un véritable monument élevé à la gloire de nos Alpes. Langue, coutumes, traits de mœurs, légendes, descriptions, etc., tout s'y trouve, jeté dans un pêle-mêle qui est bien un effet de l'art puisqu'il en résulte la variété qui soutient l'intérêt. C'est à bon droit que Mistral dans sa lettre, en réponse au *mandadis*, n'hésite pas à résumer son impression dans les lignes suivantes : « Sias élégant, sias fin et pur et sempre populaire coume un Evangelisto. A vous moun amiracioun. »

Il est difficile, sinon impossible, de faire le compte rendu d'un livre qui, par sa composition même, échappe à toute analyse et plus encore à toute synthèse. Pour le bien apprécier, il est indispensable de le lire et c'est un conseil que suivront volontiers tous ceux qui connaissent les premiers ouvrages de M. Pascal.

Pour atteindre notre but qui est de donner aux abonnés du Bulletin une idée au moins approximative des *Fatourguetos*, nous ne voyons qu'un procédé à suivre et nous l'adoptons d'autant plus volontiers qu'il est à la fois

commode pour nous et agréable pour nos lecteurs. Ce moyen consiste à faire quelques citations prises un peu au hasard, mais autant que possible dans des genres différents.

Glanons donc quelques épis et même ramassons quelques gerbes dans le champ vaste et fertile des *Falourguetos*.

Le livre premier débute par *La Chansou de la Mountagno*.

Ecoutez-en quelques strophes :

Sian les enfants de la mountagno
Que mantènon din lou païs,
E nostes us e la barjagno
Que nous fan gais e chantandis
Coumo d'oucèus su la baragno
Pleno de rosos e de nis.
Sian les enfants de la mountagno
Lei mantenèirei dou païs.

Vourèn traire per la campagno
Tout cè qu'ei bèu e rènde amis ;
La braveta nous acoumpagno,
La man de Dieu noui benesis,
E noui vesito, en gavoutagno,
Santo-Estello felibreiris.
Sian les enfants de la mountagno,
Lei mantenèirei d'òu païs.

.....
.....

O Gai-Saber, dous coumo eigagno,
Que li fai bouon din tes festis !
Toun vin es un vin de Coucagno ;
Toun pan de meisou, bèn nourris ;
Maire Giganto, auto mountagno,

Vai, tes enfants soun abaris !
 Sian les enfants de la mountagno,
 Lei mantenèirei doù païs.

O Felibrige coucho-lagno,
 Siés lou passa que reclardis ;
 Siés lou presènt, franc sa maragno,
 Siés tout un mounde qu'espelis ;
 Siés l'Avenir... lou puple gagno,
 E n'en siés l'amo que flôuris !
 Sian les enfants de la mountagno,
 Lei mantenèirei dou païs.

Dans diverses autres pièces du recueil telles que *Lou Drapeù de Franço, Pantaïs e Muso, A Dante*, etc., l'auteur s'élève sans efforts jusqu'au lyrisme.

M. Pascal excelle à décrire les aspects grandioses de ce pays où il est né, où il a toujours vécu et dont l'âme même palpète dans ses vers. Sa poésie, pleine d'élévation et de grâce, reflète les sensations que l'on éprouve en face d'une belle nature et les traduit dans une langue pleine de grandeur ou de mélancolie.

Une pièce intitulée *Aurouso* commence ainsi :

Vaqui nosto grando Mountagno
 Qu'a toujou soun paquet de nèu.
 Diria lou baile de l'Aupagno
 Menant lei serres per troupeù.

S'enausso fiéro e tranquillasso
 Din sa couloussalo vastour ;
 Ses flancs soun nus, et soun ufasso
 Regardo dessubre Ventour.

Aco 's Ourouso, aco 's la maire
 Des Aup que li soun à l'entour,
 E se viron un pau de caire
 Per leissa veire sa grandour.

Fin-qu'ou soureu a trach sa cimo,
 E, la prumiero, din lou jour
 Se vai dourar d'aubo sublimo ;
 Lou ciel s'apuo su sa natour.

E quand s'apreparo l'ourige,
 Diria qu'eï l'Oucean prefouns
 Qu'eïlavount mounto en nïvourige
 Tau que de mounts subre lei mounts.

E piéi, cavallo boufarellô,
 La Biso, trei jours, vèn chouchar
 Lei nèblos, e deibaussarello,
 Fenis enfin per les couchar.

E, ieu, countèmplou de l'Ourouso,
 Siègue escuro, ou siègue en belour,
 E l'estaturo espetaclouso,
 Et soun calme soui la furour.

O Mountagnasso, que siéi bello !
 Me fas enviaire... De segur,
 Lou blanc burnous que t'enmantello
 Es fred, bèn fred !... mai, es tant pur !...

.....

Dans le même ordre d'idées lisez notamment *La Fountasso*, *La Tourre de Mount-Round*, *La Fouont-Santo de Lespino*, etc.

* * *

Passons du grave au doux. Voici une délicieuse légende,
Lou Petèt.

L'Enfant-Jésus qu'es tant sàgi,
 E bravounou tout-à-fèt,
 'Mé lei droulets de soun iàgi
 S'amuso, e fan un petèt,

Qu'es un ôumenet de plauto.
 Es ansinto que fasian,
 Estènt marmots, bras e jauto,
 Vèntre e pèds, coumo sabian ;

Quant tout aco se coulavo,
 Les petèts se tenien drech ;
 Mai souvènt s'eibouselavo,
 E tout èro en dès-à-vuech.

Lou Bouondieunou sab miei faire,
 E fai l'obro coumo fau :
 Lou nas estènt bèn d'escaire
 E ni trop bas, ou trop naut.

La marmalho dou vilàgi,
 Lei ninets de Nazaret,
 Courrien touts dou vesinagi
 Per ajua fa lou petèt.

L'un, charrié de terro gleso,
 L'autre, d'aigo, óu bouon oubrier ;
 Dengu n'a gis de pereşø
 E se bracon óu chantier :

Simoun, Lin, Clamèns, Procoro,
 Matieu, Luc, Jan, Barsabas,
 Felip, Jaque, Ounesiforo,
 Jude, Estève, Agab, Silas,

Marc, Andrieu, Matias, Parmèno,
 Jousé, Nicanor, Timoun,
 Troufime, Marin, Sostèno,
 Pudèns, Rufus, Filémoun.

Lou petèt coumo un barome
 Se fasié grand d'à-cha-pau,
 Tout avuro semblo un ome
 E se tèn drech commo un pau.

Zòu ! encaro uno brisetø
 De plóutouno per lei mas,
 E zòu ! qu'à sa figureto
 Manco que lou bout dóu nas.

E noste divin pastaire,
 Emé soun pechot denou,

S'afeciouno per li faire
Bèn signoula lou nasou.

Ero acò, pu gènt, pu jori
Que tout cè que voui dirieu ;
Coumo sarié-ti pas flòri
Cè qu'a poutia lou bouon Dieu ?

Or, ves-t-eici qu'un fulobro
Que li disien Micourias
En passant, vèn chaspa l'obro
Qu'espoutis, lou testourias !

Arribo proun quauque viàgi,
E meme arribo que trop,
Que de Dieu gastan l'oubragi
Qu'es à refa chasque cop,

Lou petèt es en poutilho,
Jésus es un pau fachet ;
Mai, vite e lèu, lou rabilho
E l'alisco emé soun det.

E crento que mai passèssin
Micourau ou lou Demas,
E l'oumenet ferissèssin
Eu li souflo din lou nas.

Su-lou-cop, afar estrangil !
Li pouso d'aros óu dos,
E lou petèt devèn àngi,
Fouguec l'àngi des pechots.

Es eu que, dóu ciel, ei maires,
Les charriant din sei brassous,
Adus sourretos et fraires
Qu'a culi dedin les flous.

*
*
*

Angi de la Providenço,
Bouon àngi dei meinassous,
Es Aup em' à la Prouvènço
Mando li de béus garçons,

Que devèngon grands e sagis,
 Per que, deman e toujour,
 Mantènin nostei vilàgis
 Din la draio de l'ounour.

Mando-n'en à nosto Franço,
 Per que siègue la nacieu
 Que gis d'autro desavanço
 Quand fôu fa l'obro de Dieu !

Connaissez-vous beaucoup de scènes de mœurs villageoises aussi réussies que celle qui nous est racontée sous ce titre modeste *Lou Toupi rout* ?

— « Bè, què ? n'es panca facho, aquelo barbo, Touano ?

L'auves pas, hòu ! la campano ?

Qu'an souna lou darrier de la messo. » — « Li vau ;
 Pourje-me ma cravato. » E, s'aliscant un pau,
 Lei souliei vouch es pèds, l'ome encapo sa vèsto
 Après un cop de brustio ; e lou chapèu en tèsto,
 Se trai uno espincheto à soun pechot mirau.
 Ansinto deigoueissi, Touano se despeichavo
 Per arribar à tèms ; la clouchetto passavo ;
 Mes, en fasènt soun lèst, lou paure fai boutiar,
 'Mé soun franc panelhant, lou toupi que sà feno
 Avié mounta plen d'aigo, adès, per se barbiar ;
 E la terralho, aco facilament s'escleno,
 Tre-que fai patatrac. Noste toupi paréi
 Soucament s'escouassec. La feno, quand lou véi,
 S'enjarino, s'engabro et clusse : « Es-ti poussible !
 Mes coumo diantre as fach per me lou traire ou sòu,
 Un toupi coumo aqueu ? moun toupinou tout nòu !
 Pouien rên abastar ; vouos tout roumpre ; ei vesible !
 Deja d'avans-antan, m'esclapes un tueilou,
 Encuei ei lou toupi, deman quaucarrèn aurre !
 O pau-de-biais que siés ! Achato, Madelou !...
 Ounte anaren toumbar, s'aco duro, moun paure ? »
 — « Anen, vai, criègues pas... vòu la peno ? un toupi ! »
 — « Ah ! foundre, vòu la peno ! avuro ve-l'aqui,

Moussur, aco n'ei rên ! Se t'ères trach de couosto,
 Viadusco ! sarié mai !... N'es pas tant cé que couosto,
 Un sôu mais, un sôu mench... mes, eiro trop eisa,
 Qu'aco bulié davans que l'aguesse avisa,
 Se n'en fai plus d'ansint... Mes, coumo as pougu faire ?
 Anen, respouondes, ou... ! » Noste Toueinqu, pechaire,
 Fai veire coumo a fach ; bouoto l'eisino ou bord,
 Lou pot, en reboutiant, rêsto en routo doù viâgi,
 S'eigruno, es espouti... — « Macarino de sort !
 Se fichec à bramar la damo dou meinagi,
 Ah ! m'avien toujout dich que n'ères qu'un chôusas,
 Qu'un chabanèu, un quèrli, uño bringo, un manjaire ;
 Ount es toun gàubi, què ? mole dei baculas,
 Degalhaire que siés, viel lancouor d'acabaire ? »
 L'esclauso èro larjaio, e garo de davant...
 Lou guespier eimougu, lou bestiâri trevant,
 Fasié laid tout entourt des ourélhei de Touano.
 E coumo se defendre ? à drecho, un cop de dènt,
 Un cop de bato à gauch ; e garo es cop de bano !
 Tarament qu'à la fin lou crebieu lou prenènt,
 L'ome s'eimariciant, vouguec plus la darriéro,
 Coumenço emé de mots, arribo à l'estagiero
 E, per l'estro, tout voro... — « Avuto, Madelou,
 Se lou vouos toun toupin em' enca lou broussou,
 Ve-l'aqui, cuèli-lou...
 E se t'assores pas, te mândou fa lanlèro... »

Lou mounde en revenènt de la messo, en passant,
 Se fasien : « Regarda, coumo Touano ei mechant ;
 Un ome que s'empouorto ansint din la couléro,
 Em'uno feno qu'ei bravo, se pouo peimai ! »

Souvènt es coumo aco que l'istori se fai.

Lei lumaços, La Barjaco, Frai Aganipo, Lou Gustou,
 et vingt autres pièces abondent également en traits fine-
 ment observés et pris sur le vif.

De même qu'il a prêté aux héros d'Homère notre parler local, qui ne détonne pas trop dans leur bouche, M. l'abbé Pascal, séduit par la malicieuse simplicité du bon Lafontaine, a imité avec succès plusieurs des chefs-d'œuvre du grand fabuliste. Savourez *Lou Counviagi* (Le Renard et la Cigogne).

— « Encuei, pàïou riboto » ; — E Reinard, fin coumpaire,
Meno per dejunar Cigogno sa coumaire.

Coumo èro vieil garçou fai l'obro lestament ;

Per menèstro e tout aprestagi

Bouoto qu'un pau de broueit ; vivié reinardament ;

Ei rare que fèssi 'n counviàgi. /

Meinagiavo ; e disié, parlant ou vesinàgi :

« Fou pas pourtar à l'espitau

Cè que fai besoun à l'oustau ;

Un ome bèn renja se tèn à soun meinàgi. »

Un ome pouo paimench esse largier un viàgi.

Em' un toupi d'un sòu, vieudo et vieudo à-cha-pau

Lou boulhou clar sus uno sieto.

Estrenèron-ti la servieto ?

Sus aco, sàbou pas ou just la verita ;

Mei sàbou de-segur que, dinc uno brisetto,

Lou drole coumo un chin aguec fach sa lipeto ;

E l'autro, emé soun bec, de touto la siata,

N'en pouiènt bric bechir, l'avié painieus tasta.

Pau après, à sou tourt, elo li fai : « Coumpaire,

Venè, vous tratarei. » — « Ah ! vourountier, coumaire,

Bèn vourountier ! Amis coumo nous àutrei sian,

Sènso tant d'orèmus, franchament se tratan,

E 'mé plesir se vesitan... »

E barbo facho, à l'ouro dicho,

Moussur es à la pouorto, e, bèn eileva, picho.

— « Intra. » lentro, e reniflo ; e, voui sènte un dinar

Coumo un groumand toujout n'en voudrié devinar
 Vès quauco bravo damo. Uno oudour de jarino
 Ben grasso, li disié : vai bèn à la cueisino...
 E s'en licho d'avanço, e, per far soun charmant,
 Li parlavo francès :

« Très chère, compliment ;
 Belle amigue, c'est tout adoubé gentiment. »
 Elo li fai : « Très cher, vous serez fort aimable,
 Si d'un bon appétit vous honorez ma table. »
 E veu, que mai doucet : « Pour l'appétissement,
 Nous autres, les renards, nous n'en avons de reste,
 Que, des coups, tant juner, tant aimerions la peste ;
 Mais, faites pas sôuci, sans me faire preguer,
 Je vais à rifle-ventre aujourd'hui masteguer... »
 D'un bêu cocorocò que din la sausso gafo,
 Trufa, chapla menu, reflairo lou perfum ;
 Din soun nas adja s'enfournavo aqueu-fun,
 Quand, vai te faire pego ! ei dinc une carrafo
 Que l'oustesso lou pourze où poulassier en jun.
 E Cigogno long-bec pito per l'embouchuro,
 E tiro tout, viando e farcun ;
 Mai la brego de de l'autro estènt d'autro mesuro,
 Moun reinard s'entournec, emé lou vèntre prim,
 Couioun coumo la luno et sot coumo un toupin...

Fin couontre fin, sabè que vau rèn per doubluro.
 A fin reinard, reinard pu fin.

A lire aussi, notamment, *Lou Tiro-lignóu* (Le Savetier
 et le Financier), *Lou Roure* (Le Chêne et le Roseau),
L'Agneù (Le Loup et l'Agneau), etc.

*
 *
 *

Nous avons dit que les *Fatourguetos* renferment tous
 les genres. On y trouve aussi l'élégie et une élégie qu'un
 cruel évènement a faite particulièrement poignante.

M. l'abbé Pascal avait initié à la connaissance de la
 langue et de la littérature alpines une jeune poétesse russe,

d'où résulta entr'eux un commerce d'échanges littéraires et poétiques.

Il donne l'hospitalité des *Fatourguetos* à quelques pièces de vers qu'elle lui avait adressées. Nous croyons devoir en publier deux extraits que le lecteur parcourra avec plaisir et émotion.

Ces poésies sont vraiment belles, étonnantes même si l'on considère qu'elles émanent d'une jeune fille et d'une étrangère.

Pauvre *Nitchevo* !¹ Si admirablement douée à l'aurore de la vie, à quel degré de perfection ne se serait-elle pas élevée, s'il lui eût été donné de parvenir à la pleine maturité de son talent ? mais elle mourut dans le courant de l'automne 1903 et M. l'abbé Pascal consacre à ce douloureux évènement quelques pages émues.

N'avait-elle pas le pressentiment de sa destinée prochaine lorsqu'elle écrivait les strophes suivantes qu'on ne lira point sans un serrement de cœur en pensant que la gracieuse main qui les a tracées devait sitôt être glacée par la mort ?

RIMES

Nice.

Je voudrais dire tant de choses.
— Les dire de mille façons —
Toutes les harmonies encloses,
Touts les parfums, tous les frissons,

Toutes les nuances furtives
Qui durent autant que l'éclair,
Toutes les grâces instinctives,
Tout ce qui vibre et fond dans l'air,

¹ *Nitchevo* ! Tel était le pseudonyme adopté par M^{lle} de B^{***}. Ce mot de la langue russe, difficile à traduire, exprime une idée de vague mélancolie, de pitié. Peut-être pourrait-on le rendre, au moins approximativement, par le *pécaïre* des provençaux.

Tout ce qui passe étrange et rare,
 Ou qui demeure plein d'attraits,
 Et de toute beauté bizarre
 Ou sereine, tous les secrets...

Je voudrais dire tant de choses,
 Mettre en mes vers tous leurs frissons,
 Les parfums de toutes les roses,
 Des oiseaux toutes les chansons...

Pour que ceux que la vie attriste
 Et qui, par hasard, me liront,
 Sentent soudain un rêve artiste
 Et très doux caresser leur front,

Et qu'ils disent : « La vie est belle,
 Tout reverdit et refléurit ;
 Malgré notre peine éternelle
 La nature est jeune et sourit. »

Je voudrais dire tant de choses...
 J'essaie en vain de cent façons ;
 Elles sont en mon âme encloses :
 Ne les diront pas mes chansons...

Et cela m'est peine profonde
 De ne pas savoir exprimer
 La beauté dont est plein le monde,
 Moi qui, pourtant, ai su l'aimer.

Et je mourrai sans l'avoir dite...
 Qu'importe ! quand je dormirai
 A la fin, dans un dernier gîte,
 Sous le sol de fleurs diapré,

Je sais bien que mes lèvres closes
 Souriront, car dans les buissons
 Les oiseaux chanteront aux roses
 Ce que n'ont pas dit mes chansons...

LES CIGALES

Juillet 1902, Naples.

Les cigales chantaient tout le long de la route,
— La route de Sorrente, unique en l'univers, —
Et je dis à mon cœur qui s'émouvait : « Ecoute !
Et mets de leur chanson le rythme dans tes vers !

Le soleil glorieux a fait jaillir, sans doute,
De leur âme le cri mélodieux ; c'est vers
Ce dieu d'or rayonnant dans la céleste voûte
Que monte leur chanson de tous les lauriers verts.

Comme elles, va chanter dans la joie et l'ivresse
Ce qui brûle et sent bon et sourit et caresse
En ce pays sacré de divine splendeur.

Au bord de cette mer de beauté sans égale
Fais, mon cœur ! comme fait la petite cigale
Qui chante éperdument jusqu'à ce qu'elle en meurt ! »

. . .

C'est ainsi que le livre si intéressant dont nous essayons de rendre compte fait successivement passer le lecteur par les émotions et les sentiments les plus variés. Tous les goûts trouvent à s'y satisfaire et les personnes que les vers n'enchantent point pourront se délecter à la lecture de plusieurs savoureuses pages de prose qui ouvrent et clôturent le volume : la *Parleto su lou lindau*, causerie sur le

seuil, qui inspire l'irrésistible désir de pénétrer à l'intérieur de l'édifice, où l'auteur raconte comment et pourquoi il est devenu poète, et la *Deviseto de l'Adieu sia*, plaidoirie véhémement en faveur de la langue populaire, mais plaidoirie superflue, car le livre qui la précède constituait par lui-même un argument décisif et complet.

E. HUGUES.



L'EMPLACEMENT D'ICTODURUM

et la

VOIE GALLO-ROMAINE

ENTRE GAP ET CHORGES

Origine de la Bâtie-Vieille et de la Bâtie-Neuve

BIBLIOGRAPHIE

Itinéraires gravés sur les vases apollinairés découverts en 1852, édit. Garrucci, *Dissertationi archeologiche*, Roma, 1864, p. 160-176.

Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. édit. Parthey et Pinder ; Berlin, 1848.

Itinéraire d'Antonin, édit. Parthey et Pinder ; Berlin, 1848,

Tabula Peutingeriana, édit. Ernest Desjardins ; Paris, 1869-1874.

Anonyme de Ravenne, édit. Parthey et Pinder ; Berlin, 1860.

Honoré BOUCHE. *La Chorographie ou description de Provence et l'histoire chronologique du même pays*, 2 vol. in-folio ; Aix, Ch. David, MDCLXIV.

D'ANVILLE. *Notice de l'ancienne Gaule tirée des monuments romains*, in-4^o; Paris, Desaint et Saillant, MDCCLX.

Ernest DESJARDINS. *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, 4 vol. in-4^e; Paris, Hachette, MDCCCXCIII.

L'abbé VALLON. *Conjectures sur les voies romaines dans la partie de la Gaule correspondant au département des Hautes-Alpes*, publié par P. G[uillaume], dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 1886, p. 167-182.

J. ROMAN. *Dictionnaire topographique des Hautes-Alpes*, Paris, Imprimerie nationale, 1884. — *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1885, p. 441-448. *Correspondance, quatre rectifications*. — Même *Bulletin*, 1886, p. 239-246, *Extrajudiciaire, Réponse aux observations de M. l'abbé Guillaume*; — *Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes*; Paris, Imprimerie nationale, MDCCCLXXXVIII; — *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1903, p. 239-262 et 311-323, *Les Routes à travers les Alpes*, avec un fac-similé de la partie de la *Table de Peutinger* qui concerne les Alpes.

S[IBOUR Ernest] et B[LANC Bénoni]. *Ictodurum et la Bâtie-Neuve ou simple note sur la voie romaine de Gap à Chorges*, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 1885, p. 202-208.

L'abbé Paul GUILLAUME. *Rectifications de rectifications*, dans le même *Bulletin*, 1885, p. 448-456.

Florian VALLENTIN. *Alpes Cottiennes et Graies*; in-8^o, Paris, Champion, 1883.

R. REY. *Le royaume de Cottius et la province des Alpes Cottiennes d'Auguste à Dioclétien*; in-8^o, Grenoble, Allier et Gratier, 1898.

David MARTIN. *Voie romaine et ses stations entre Chorges et Luc-en-Diois et voie secondaire entre Luc et Briançon*, dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1903, p. 196-226.

La distance entre *Vapincum*, Gap, et *Caturigomagus* ou *Caturigas*¹, Chorges, était, par la voie gallo-romaine, de 12.000 pas, ou 17.778 mètres. Tous les itinéraires anciens sont d'accord sur ce point, aussi bien ceux qui sont gravés sur les quatre gobelets en argent, dits *Vases appollinaires*, trouvés en 1852 à Vicarello, que l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem et l'itinéraire d'Antonin, connus depuis plus longtemps².

Mais la *Table de Peutinger* nous révèle en outre, à mi-chemin entre *Caturigomagus* et *Vapincum*, c'est-à-dire à 6.000 pas ou 8.889 mètres de l'une et de l'autre de ces stations, l'existence d'une troisième appelée *Ictodurum*³;

¹ C'est pendant la période de la domination romaine, du I^{er} au IV^e siècle, que l'on abandonna la forme composée *Caturigo-magus* pour la forme plus courte *Caturigas*. Au I^{er} ou au II^e siècle, les *Vases appollinaires* ont tous la première, mais au II^e et au IV^e, l'*itinéraire d'Antonin* et celui de *Bordeaux à Jérusalem* ont la seconde. Toutefois on trouve encore la première, au IV^e siècle, dans la *Table de Peutinger*. Du IV^e au XI^e siècle, *Caturigas* devient *Cadurgas* ou *Cadurcas*, que l'on trouve dans le *Cartulaire de St-Victor* (n^o 1066, 1080); cependant, même au XII^e siècle, les scribes savants écrivent encore *Caturicas* (*Cart. de S. Vict.*, n^o 931-35). La prononciation populaire actuelle est *Cho'rjas* (*Ch* prononcé *ts*, et *j*, *dʒ*).

² *Vases appollinaires*, I^{er} Segusteronem XXIII — Alabontem XVI — Vappincum XVIII — Caturigomagus XII — Eburodunum XVIII, etc.; — II^e Segusterone XXIII — Alabonte XVI — Vappinquo XVIII — Caturigomagi XII — Eburoduno XVII, etc.; — III^e Segusterone XXIV — Alabonte XVI — Vappinco XVIII — Caturigomag XII — Eburoduno XVII, etc.; — IV^e Segusterone XXIII — Alabonte XVI — Vappinquo XVIII — Caturigomago XII — Eburoduno XVII, etc. — *Itinéraire d'Antonin*; Ad Martis m[illia] p[lus] m[inus] XVI — Brigantione mpm XVIII — Ramæ mpm XVIII — Eburoduno mpm XVIII — Caturrigas mpm XVII — Vapincum mpm XII, etc. — *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*: Mutatio Cambono mil[lia] passuum] VIII — Mansio Monte Seleuci mil VIII — Mutatio Daviano mil VIII — Mutatio ad Finem mil XII — Mansio Vappinco mil XI — Mansio Caturicas mil XII — Mansio Ebroduno mil XVI, etc.

³ Voir, dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1903, entre les pages 244 et 245, la partie de la *Table de Peutinger* qui concerne les Hautes-Alpes.

et l'anonyme de Ravenne donne aussi entre Caturigomagus et Vapincum, qu'il écrit *Canduribagus* et *Bapinco*, une station qu'il nomme *Idodimus*¹. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que cette dernière forme n'est qu'une altération d'*Ictodurus*, car, ainsi que le remarque très judicieusement M. J. Roman, « *Idodimus* n'est qu'*Ictodurus* mal lu, les lettres *d* et *ct* ayant exactement la même forme à la barre du *t* près². »

C'est là tout ce que contiennent les documents anciens sur cette station, qui dut être détruite durant la période des invasions du V^e au X^e siècle et dont on n'a trouvé jusqu'ici aucune mention dans les chartes du moyen-âge. On ignore même quel était l'endroit précis où elle se trouvait et des opinions contradictoires ont été émises sur ce point.

Au XVII^e siècle, Honoré Bouche crut pouvoir l'identifier avec le bourg, encore existant, d'Avançon. « Il n'y a que la *Table de Peutinger*, dit-il, qui fasse mention de ce lieu, qu'il établit pour la moitié du chemin entre Gap et Chorges et comme entre ces deux stations il ne se trouve que le lieu d'Avançon, il y a très grande apparence qu'il est cet *Ictodurum*³. » D'Anville, au XVIII^e siècle, plaçait cette station sur le bord de l'Avance, sous Avançon. Après avoir remarqué que la distance en droite ligne entre Gap et Chorges n'est que d'environ dix milles romains, il ajoute : « L'inégalité du pays et un coude dans la route augmentent sensiblement la mesure itinéraire, en passant sous un château nommé Avançon, au pied duquel coule la petite rivière de Vence. En second lieu, comme on voit dans la dénomination d'*Ictodurum* qu'il est question d'un passage de rivière, c'est en effet à peu près à égale distance de Gap comme de Chorges, que la petite rivière que je viens de nommer traverse la route, de sorte que la distance particu-

¹ Alcacothin — Bricantione — Rama — Ebruduno — Canduribagus — Idodimus — Bapinco, etc.

² *Bulletin* cité, 1903: p. 247.

³ Ouvrage cité, t. I, p. 141.

lière de cette rivière à Chorges répond à l'indication de la Table »¹.

Au XIX^e siècle, M. J. Roman, qui a fait de longues et patientes recherches sur tout ce qui concerne l'histoire des Hautes-Alpes, qui en a publié de nombreuses et savantes études, et qui est incontestablement un de nos érudits les plus méritants, dans son *Dictionnaire topographique des Hautes-Alpes*, a identifié Ictodurum avec le Vieux-Manse, hameau de la commune de la Rochette. Il est revenu à plusieurs reprises sur cette question, défendant son opinion mordicus, s'efforçant de la faire prévaloir, ne se lassant de répéter : « Le Vieux-Manse est bien l'emplacement de la station antique d'Ictodurum²... Le hameau de Manse (*Mansio*) est l'ancienne *mutatio* romaine d'Ictodurum ou Ictodurus³... Son emplacement [d'Ictodurum] est précisé par le nom de Manse (*Mansio*) que porte un petit village situé au-dessus de la Bâtie-Neuve à l'entrée du col de Manse⁴. » Cette opinion semble avoir été adoptée par M. Rey⁵.

Mais Ernest Desjardins dans sa *Géographie de la Gaule romaine*⁶, place Ictodurum « à deux kilomètres de la Bâtie-Neuve ». Et mon ami David Martin, conservateur de la bibliothèque et du musée de Gap, grand marcheur devant l'Eternel, l'homme du département qui en connaît le mieux, pour les avoir parcourus et minutieusement explorés, tous les coins et recoins, a été amené, l'an dernier, par suite de trouvailles archéologiques sur ce point, à fixer aussi l'emplacement d'Ictodurum « à 2 kilomètres à l'O. de

¹ Ouvrage cité, p. 372. — Quelques pages avant (p. 366), d'Anville, à propos d'Ibliodurum dit : « Il est constant que dans le nom d'Ibliodurum, le *durum* ajouté à un nom propre désigne le sens de passage d'une rivière ». A la page 269, il emplace *Divodurum* à Jouare, parce qu'il y passe un ruisseau, comme le terme de *durum* l'indique. »

² *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1885, p. 447.

³ *Répertoire archéologique*, p. 101.

⁴ Même *Bulletin*, 1903, p. 247.

⁵ Ouvrage cité pp. 57, 133 et 242.

⁶ Tome IV, p. 157.

la Bâtie-Neuve... entre les fermes de Combevinouse et des Paris¹... ».

Enfin, quatrième opinion, l'auteur ou les auteurs d'un article paru en 1885 dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*², après avoir rejeté l'opinion d'Honoré Bouche et D'Anville, voit dans la Bâtie-Neuve même, avec ses « restes considérables d'un ancien château-fort », l'antique Ictodurum et s'étonne que M. J. Roman, « un habitant des Hautes-Alpes... qui connaît... le pays et sa configuration, ait pu attribuer, avec insistance, la position d'Ictodurum au Vieux-Manse. »

Je ne m'attarderai point à critiquer en détail ces diverses manières de voir, approuvant l'une, condamnant les autres ; car mon but n'est pas de faire de la polémique, mais d'exposer des faits. Toutefois je ne puis m'empêcher d'observer, ce que chacun peut constater aisément en jetant les yeux sur la carte ci-jointe, que ni Avançon, ni la Bâtie-Neuve, ni le Vieux-Manse, ne sont à 6.000 pas ou 8.889 mètres de Gap et autant de Chorges, et que, de plus, Avançon et le Vieux-Manse sont tout-à-fait en dehors de la direction naturelle de toute route entre Gap et Chorges.

Cela dit, je vais raconter simplement dans quelle circonstance j'en suis arrivé à me faire sur cette question une opinion personnelle, bien arrêtée, parce qu'elle repose sur des faits bien certains et que chacun pourra contrôler.

Le mercredi soir 10 août dernier, revenant avec mon frère, Jean Nicollet, juge de paix du canton de la Bâtie-Neuve, de chercher le frais et de respirer l'air pur à travers les pentes que traverse le chemin allant à la Rochette, nous étions descendus sur la grandroute pour regagner le bourg, lorsque, arrivés à un certain endroit, mon frère me dit : « Tiens, ici nous sommes juste à mi-chemin entre Gap et Chorges. » A ces mots l'indication donnée par la Table de Peutinger se présentant soudain à mon esprit : « A mi-chemin entre Gap et Chorges ! m'écriai-je ; mais alors

¹ *Bulletin* cité, 1903, p. 227.

² Pages 202-208.

l'emplacement de l'ancienne Ictodurum doit être dans ces parages-ci, à gauche ou à droite de la route ». Puis, me rappelant les trouvailles de mon ami David Martin entre Combevinouse et les Paris, trouvailles dont il m'avait encore entretenu quelques jours auparavant et qui avaient fait le sujet d'une courte conversation que j'avais eue, le soir de mon arrivée à la gare de La Bâtie-Neuve, avec M. Léon de Manteyer, vice-président de la *Société d'Études des Hautes-Alpes* : « Où se trouve le quartier des Paris ? » ajoutai-je. — Le quartier des Paris se trouve là derrière, juste en face de nous », me répondit mon frère, en me montrant les collines qui dominent la rive gauche de la Luye.

Pris d'un vif désir d'être fixé sur cette intéressante question d'archéologie locale, je proposai aussitôt à mon frère d'aller, le lendemain matin, faire une promenade aux Paris et, sachant bien que les vieux papiers fournissent toujours, à qui les consulte, des renseignements précieux, j'exprimai l'intention de faire, durant l'après-midi, des recherches aux archives communales. Ainsi résolu, en rentrant à la Bâtie-Neuve nous allâmes tout droit chez M. Escallier, notaire et maire de la commune, qui mit à notre disposition pour le lendemain la clef des archives et son bienveillant concours pour y faire toutes les recherches que nous voudrions.

Le jeudi notre plan fut exécuté de point en point. Aux Paris, un aimable vieillard, le père Disdier, voulut nous faire les honneurs de sa cave, nous raconta la visite qu'il avait reçue de M. David Martin quelque temps avant, puis nous accompagna sur le terrain pour nous faire visiter les lieux et nous donner toutes les explications désirables ; aux archives communales M. Escallier et mon frère m'aidèrent patiemment à étudier le plan cadastral de la commune et les anciens cadastres. Promenade et recherches nous donnèrent d'intéressants résultats que je vais exposer.

C'est à deux kilomètres environ, à l'ouest de la Bâtie-Neuve, sur la droite du chemin menant à la Bâtie-Vieille, que se trouve le quartier appelé par les gens du pays *les Paris*. Dans le plan cadastral de la commune, ce nom est écrit *Lesparis*, en un seul mot. Cette manière d'écrire est fautive, évidemment ; l'auteur du plan ne connaissait pas assez la façon de parler du pays ; de l'emploi qu'on fait de ce mot il ressort clairement que *les* est l'article pluriel défini, car on dit *vai es Paris, ven des Paris* (il va aux Paris, il vient des Paris), et non *vai a Lesparis, ven de Lesparis*. Au surplus, dans le vieux cadastre de 1641, ce quartier est appelé *les Perrins*, ce qui est précisément la forme française correspondant à la prononciation populaire *les Paris* ; car, dans la langue populaire de notre région, d'une part le groupe *er* placé avant la syllabe tonique devient *ar*, et d'autre part la finale *in*, au pluriel *ins*, se réduit à *i, is*, comme on peut s'en convaincre par la comparaison avec d'autres mots tels que *lei Garis*, les Guérins, *pardu*, perdu, *lei vis*, les vins. Remarquons enfin que *les Perrins* est un nom de famille, comme *les Bernards, les Borels, les Carles, les Brès, les Cesaris, les Aubins*, qui sont tout autant de quartiers de la Bâtie-Neuve ; ces quartiers ont pris le nom des familles qui les habitaient à l'époque féodale. *Aux Perrins* il n'y a plus aujourd'hui de famille Perrin ; il n'y en avait déjà plus en 1641 ; mais il n'y avait probablement pas très longtemps qu'elle avait disparu, car il y avait une mesure qu'on appelait encore *le forest de Perrin*.

Un plateau, pouvant mesurer environ 150 à 200 mètres de large sur 400 à 500 de long, en majeure partie cultivé, allongé et légèrement incliné d'est en ouest, forme le centre

de ce quartier *des Perrins*. A l'est, il s'adosse à un mamelon, aux pentes incultes ; au nord, un léger renflement le sépare du talus cultivé qui descend doucement, avec des ressauts, dans le lit de la Luye ; à l'ouest, se dresse un autre mamelon appelé dans la langue populaire *Serre-Pouchu*, c'est-à-dire *mamelon pointu*, aux pentes également incultes ; au midi, le terrain se relève un peu dans la partie médiane, en bourrelet inculte, laissant deux passages assez larges entre ce bourrelet et les mamelons de l'est et de l'ouest, puis il descend d'une pente rapide d'abord, lente ensuite vers un ruisseau, au-delà duquel se dressent peu à peu les hauteurs sur lesquelles la Bâtie-Vieille s'abrite derrière son antique tour en ruines.

Dans la partie du plateau qui avoisine le *Serre-Pouchu*, on trouve, à fleur de terre, de nombreux débris de ces vieilles tuiles, épaisses, plates, à rebord, que j'ai entendu nommer aux uns *tuiles sarrasines*, aux autres *tuiles romaines*, et qui sont, je crois, spéciales aux régions de la Gaule et de l'Italie qu'habitaient les Ligures. M. David Martin, lors de sa visite aux Perrins, en emporta une entière ; j'en ai, pour ma part, ramassé une dizaine de fragments que j'ai laissés chez mon frère ; et, quelques jours après ma promenade aux Perrins, le père Disdier m'en apportait à la Bâtie-Neuve une entière ; mais j'étais parti et, à ce que l'on m'a dit, il la remporta chez lui. On voit aussi, en cet endroit, des fragments de ces tuiles creuses dites *tuiles à chenai* qui sont encore en usage dans la région. Enfin on y trouve des restes de vases antiques ; j'y ai ramassé, sur le sol, en passant : 1° une moitié de fond de vase appartenant à une faible partie de la panse, d'une pâte fine, jaunâtre, travaillée au tour, avec des lignes circulaires, sans vernis ; 2° un petit débris de panse de vase, d'une pâte fine, rougeâtre, vernie en dehors d'un rouge plus foncé ; 3° un fragment assez gros d'une poterie épaisse, à pâte grossière, d'aspect poreux, non vernie, polie au-dehors mais non au dedans, provenant, je crois, d'un vase vinaire, car la couche intérieure a une teinte noirâtre et paraît avoir été imbibée par le vin.

Il n'y a plus aujourd'hui, dans ce quartier, qu'une ferme habitée par la famille Disdier. Elle est adossée à la berge Sud du plateau, à l'endroit où le bourrelet dont j'ai parlé s'abaisse pour laisser un passage entre son extrémité et le mamelon d'Est. Mais sur le plateau, dans les parties incultes autour des champs, on voit de nombreux tas de pierre ou, comme nous disons dans notre langue populaire, des *clapiers*¹. Ce fait suffirait à lui seul pour faire conjecturer qu'il y eut là jadis plusieurs maisons. Les renseignements fournis par le cadastre de 1641 changent cette conjecture en certitude. En effet, à cette époque, il y avait au quartier des *Perrins* plusieurs *chasals*², ou maisons en ruines, dont quelques-uns étaient contigus entre eux, ce qui dénote sûrement une ancienne agglomération. J'ai relevé dans ce quartier six *chasals* bien comptés, plus un *forest* et deux fermes habitées avec courtilage, étable, grange, etc.³.

¹ Notre mot *clapier* (tas de pierres) est bien le même que le *clapier* (trou de lapin dans une garenne) du français. Sa forme primitive a dû être **claparium*. C'est un dérivé de notre vieux mot ligure *clap*, pierre. Le sens de « tas de pierres » est le sens primitif, et celui de « cachette à lapin » est un sens secondaire provenant, comme je l'ai dit ailleurs (*Bulletin de la Soc. d'Étud. des H.-A.*, 1896, p. 274-277), de ce que ces cachettes à lapins étaient anciennement des tas de pierres couverts de fagots.

² Notre mot populaire *chasal* est, comme l'italien *casale* (village, hameau), un dérivé de *casa* (maison). Il a peut-être eu, lui aussi, à l'origine, le sens de « village, hameau », mais celui que lui donnent actuellement nos paysans est très ancien dans la région : dans une charte d'avril 1272 (Cart. de Durbon, n° 498), on lit : « Unum *casale* quod fuit grangia Giraudi Deodes ».

³ F° 247, r° (hoirs d'Esprit Durand) : Au mas des Perrins, un *chasal* [1] jouxte le chemin visinal du levant, le chemin public au midy, chasal de la commune du couchant, courtilage de Claude Routier de bise. — Autre *chasal* [2] au mas des Perrins jouxte la maion et terre de Claude Routier du levant et bise, maion des hoirs de Pierre Jouglar au couchant ; chemin du midy. — F° 252, v° (Sébastien Disdier). Deux membres de *chasal* [3] indivis avec Louis, son frère, jouxte le chasal de Pierre Jouglard du levant, chemin public du midy, chemin visinal de couchant et bise. — F° 255, r° (hoirs Pierre Jouglar). Bâtiment et *maion* [1], étable, grange, courtilage, pré et hière jouxte les chasals de Louis et Sébastien Disdier du midi et levant, chemin public allant

Un grand nombre de parcelles du quartier des Perrins étaient, en 1641, des terrains « communs » ou communaux, comme nous dirions aujourd'hui¹. Ce détail m'a paru digne de n'être point négligé, car il m'a rappelé qu'à Sigoyer il y a aussi, au quartier où était jadis la ville², des parcelles communales qui sont précisément l'emplacement d'anciens édifices publics (églises, chapelles, etc.) ou de places publiques. A noter aussi qu'un des chasals énumérés dans la note ci-dessus appartient à la commune.

Autre détail significatif. Les pentes qui descendent, au

à Gap du midi, terre des hoirs Esprit Durand du couchant ; chemin visinal entremy le béal de bise, pré de Claude Routier du levant. — *Chasal* [4] jouste le chemin public de midy, chasal de Louis et Sébastien Disdier du couchant, courtilage de Claude Routier de bise, chasal de la commune du levant. — Même f° v°. Au Forest de Perrin un *chasal* [5] et courtilage jouste le chasal de Claude Borrel du levant, chemin visinal du midi et couchant, terre commune de bise. — F° 256, v° (Claude Borrel, feu Grégoire). Au forest de Perrin, un *chasal* [6] jouste le chasal des hoirs de Pierre Jouglar du couchant, terre dudit Jouglar du levant, herme commun de bise, chemin visinal au midi. — F° 258, r° (Claude Routier). Aux Perrins, *maion* [2] étable, courtilage, hière, pré, terre et jardin jouste la terre d'Anthoinette Jouglar du levant, le béal de bise, chemin public et chasal des hoirs Esprit Durand et Louis et Sébastien Disdier du midi, autre chasal des hoirs dudit Durand et pré et terre des hoirs de Pierre Jouglar du couchant. — F° 309, v° (s' Jean-Louis Jaubert, de la Bâtie-Vieille). Aux Perrins, un *forest* pré et terre jouste le chemin visinal au levant, chemin public au midi, pré et terre des hoirs Pierre Jouglar de bise et levant, pré de Louis Disdier au couchant. — F° 321, v° (commun). Aux Perrins, *chasal* [7] jouste chasal des hoirs Pierre Jouglar du couchant, chasal des hoirs d'Esprit Durand du levant.

¹ Outre les parcelles citées comme confins dans la note précédente, en voici encore une : — F° 321 v°. A Serre Ponchu, terre jouste la terre de Sébastien du couchant, terre commune aux autres endroits. — Voir aussi la note 1 de la page suivante.

² Je dis la *ville*, parceque c'est le mot français correspondant au mot populaire *vi'ara* que l'on francise parfois sous la forme *vière*. *Vi'ara* est une déformation du latin *villa* par changement de *ll* en *r* et développement d'un son parasite *a* après l'*i* tonique. Comparez *mu'ara*, mule, du latin *mula*.

Nord du plateau, vers le lit de la Luye, sont appelées au cadastre de 1641 *pré la ville*¹.

Enfin le quartier qui se trouve au Sud-Ouest du plateau, sur la rive gauche du ruisseau, porte, dans le plan cadastral, le nom de *Paraloup*. Or ce nom désigne toujours un quartier, situé entre une ville ou village et une région boisée, où était établi un poste pour *parer*, c'est-à-dire arrêter, les loups qui auraient pu venir du bois infester le village. C'est ainsi qu'à Sigoyer le quartier qui est sur la rive droite du torrent de Baudon, entre l'ancien village et les bois des Materons et de la Pinaie, s'appelait et s'appelle encore *Paraloup*. C'est ainsi qu'à Gap le quartier qui est sur la rive gauche de la Luye, sur la pente Nord-Ouest de la colline de St-Mens, derrière laquelle se trouvent les bois de Treschâtel et de Rambaud, s'appelait, au XII^e siècle, *Paraloup*². Puisqu'ici nous avons, sur la rive gauche du ruisseau, un *Paraloup*, c'est qu'il y a eu en face, sur la rive droite, une agglomération qu'il fallait protéger contre les loups descendant des bois qui couronnent les hauteurs de la Bâtie-Vieille.

Mais une difficulté m'avait frappé tout d'abord, en examinant l'aspect des lieux ; comment approvisionner d'eau un village ou simplement quelques maisons postées sur ce plateau, sans autre ressource que d'aller puiser à la Luye ou au ruisseau ? « De l'eau ! s'écria le père Disdier dans le plus pur patois que je me plais à traduire fidèlement sans viser à la correction, de l'eau ! mais il y en a trop ici, mes pauvres amis. Tenez, il doit y avoir une forte source qui naît là-haut, au pied du serre (à l'Est), et coule sous terre tout le long des champs. Il y a, dans le milieu, quand il pleut bien ou que les neiges fondent, beaucoup

¹ F° 321, v° (commun). Pré appelé pré la ville avec les terres y joignant tant de là que de çà le béal, joust le chemin de Combe-Vinouse au couchant, la Luye de bise, terre commune aux autres endroits.

² *Origine des chevaliers de Malte*, etc., par l'abbé P. Guillaume ; Paris, A. Picard, 1881 ; p. 17, n° 9 : *semodiatem terrae quae est ad Paralupum*.

de *moulestres*¹ où l'eau sort par *barboutane*². Ça doit être qu'il y a dans la terre quelque *toun*³ ou quelque *bourneau*⁴, crevé par endroits, et quand l'eau ne peut pas toute y passer dedans, elle sort par dessus. Voyez-vous là, ajouta-t-il en nous montrant un point en avant du *Serre pounchu* où verdoyaient des touffes d'herbe, l'eau doit

¹ Nos paysans appellent *moulestres* des endroits où, à l'époque des grandes pluies ou de la fonte des neiges, jaillissent des sources intermittentes et où le terrain reste toujours plus ou moins détrempé, ou *mou*, comme ils disent.

² Nous appelons *barbouta'na*, dans notre langue populaire, une source qui surgit du sol en bouillonnant. Ce mot est dérivé de *barbotar*, bouillonner, qui est, à mon avis, un reste de la langue des anciens Gaulois. La racine *barb* est l'équivalent du latin *ferre* de *fervere*, bouillonner. (Comparez l'esp. *borbollar*, port. *borbulhar*, bouillonner, gaul. *Bormo* ou *Borvo*, la Bourboule, etc.) Le sens primitif de cette racine est celui de *mouvement rapide et continu* (comp. *barboutir*, bredouiller, *parpelia*, paupière, *parpalioun*, papillon, etc.)

³ On appelle *toun*, dans la langue populaire de notre région, un conduit souterrain. La forme ancienne est *tonn*. C'est de là qu'est dérivé le français *tonneau*, anciennement *tonnel*, et *tonnelle*, d'où l'anglo-français *tunnel*. La forme primitive a dû être **tumnos*, pour **tubnos* (comp. le latin *somnus* pour *sopnus*), de la racine *tup*, profond, sombre, qui a donné dans notre langue populaire *tuba*, fumée, *tup*, sombre (en parlant du caractère), etc. Le féminin correspondant à *toun* est *tuna*, tanière, d'un primitif **tumna* (compar. *fena*, du latin *femina*). De *toun* et *tuna* il faut rapprocher le nom propre gaulois *Dumnos*, le bret. *doun*, profond, galois *dwfn*, v. irl. *domain*, irl. et gaél. *domhain*, profond, et *donn*, sombre, noir, gal. *dwn*, obscur, lithuan. *dubús*, profond, goth. *diups*, v. isl. *diupr*, anglo-sax. *dēop*, angl. *deep*, v. hall. *tiof*, all. *tief*, profond, etc.

⁴ Nous appelons *bourneau*, dans la langue populaire *bourné'ou*, anciennement *bornel*, un conduit cylindrique, en terre cuite, pour l'eau. Ce mot est un dérivé de *bo'rna* qui désigne 1° un trou dans la branche d'un arbre, 2° une rûche faite d'un morceau de grosse branche creuse. On trouve dans ce mot une racine *bor* correspondant au lat. *for* d'où *forare*, trouer, *furnus*, four, *fornicem* voûte. Comparez Bglg. *borin*, ouvrier des houillères, Auv. *buron*, cabane (primitiv. caverne), norm. *bur*, habitation, basq. *barren-a*, trou, ang. *barn*, grange, *bore*, trou, *to bore*, m. ang. *borien*, anglo-sax. *borian*, holl. *boren*, isl. *bora*, suéd. *borra*, dan. *bore*, all. *bohren*, v. h. all. *boron*, trouer ; v. h. all. *bür*, maison, etc.

être là peu profonde, puis elle s'enfonce de nouveau et s'écoule par la partie basse, au Midi de *Serre pounchu*. » Nous nous approchâmes de l'endroit désigné ou nous pûmes, en effet, constater la présence de certaines plantes qui indiquent ordinairement le voisinage de l'eau.

De l'ensemble de ces faits il résulte indubitablement qu'il y a eu jadis aux Perrins, une agglomération, ville, bourg ou village, qui existait dès l'époque gallo-romaine et qui était pourvue d'eau par une source amenée ou fluant naturellement au centre du quartier. Reste à savoir si cette agglomération se trouvait sur le parcours de la voie romaine de *Vapincum* à *Caturigomagus* et à égale distance entre ces deux villes.

Dès l'instant où notre promenade aux Perrins avait été décidée, je m'étais préoccupé de cette question et, en examinant soigneusement les environs de La Bâtie-Neuve, mon attention avait été attirée par un *bruas*¹, double à certains endroits, qui court d'Est en Ouest, entre le bourg et la ferme de *San Rouma* (Saint-Romain), à mi-côte, en tête d'un champ appartenant à M. Eyssautier, ancien conseiller à la Cour d'Alger. Je proposai à mon frère, au lieu de prendre le chemin de la Bâtie-Vieille, de suivre ce bruas qui s'orientait précisément vers les Perrins. Nous allâmes donc prendre le chemin qui, du passage à niveau au Sud-Est du bourg, mène par un détour vers ce bruas. Là s'ouvrait devant nous, entre deux talus dont l'un

¹ Nous appelons *bruas* une lisière de bois ou de broussailles entre deux champs. Ce mot qui est latinisé en *broacium* dans une charte de 1326 (cart. de Durbon, n° 686 ; *torum sive hermum et broacium suum*) et dont la forme primitive a dû être **brogac-um* (compar. *juar*, jouer, du lat. *jocare*), est un dérivé du gaulois (ligure) *broga* que nous a conservé le scoliaste de Juvénal.

descendait gazonné ou nu vers le champ de M. Eyssautier et l'autre montait embroussaillé vers le champ supérieur, un chemin depuis longtemps impraticable, car le gazon le recouvre d'un joli tapis vert, mais à la chaussée solide et bien conservé. Comme il courait exactement dans la direction des Perrins, nous le suivîmes. Après quelques centaines de pas, notre chemin changea d'aspect, se creusant un peu au-dessous du niveau des champs et se bordant de chaque côté d'une rangée de broussailles, mais il continuait toujours, herbeux, en droite ligne. Nous avons fait ainsi un kilomètre environ, lorsque tout à coup il nous manqua, au milieu d'un champ cultivé. En poursuivant dans la même direction, nous en retrouvâmes quelques tronçons, assez reconnaissables. Mais nous avons maintenant rejoint le chemin de la Bâtie-Vieille qui, cela nous parut certain, emprunte l'assise de notre ancien chemin jusque près Perrins.

Le chemin que je viens de décrire ne figure pas dans la carte du service vicinal publiée par le Ministère de l'Intérieur¹, parce qu'il n'est plus pratiqué. Mais il est très ancien : il figure au plan cadastral de la Bâtie-Neuve, et — fait très important à retenir — il sert de limite entre cette commune et celle d'Avançon. Or, Avançon faisait partie, avant la Révolution, de l'ancien diocèse d'Embrun, tandis que la Bâtie-Neuve était de celui de Gap ; d'où il suit que ce chemin marquait la limite de ces deux diocèses et que, par conséquent, il devait exister déjà à l'époque où se fit leur délimitation, c'est-à-dire au IV^e ou au V^e siècle².

¹ Librairie Hachette et C^e ; feuille xxiv-30, Gap. Tirage de 1890.

² M. J. Roman, dans ses *Origines des églises des Hautes-Alpes* (Grenoble, Allier, 1881), p. 85, dit que « Le premier évêque d'Embrun a été St-Marcellin, en 350 environ. » — Le premier évêque de Gap dont le nom figure dans les documents anciens est *Remigius* qui assista au concile de Nîmes en 394. Voir *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790*, par l'abbé P. Guillaume, tome 4^e, introduction ; Gap, Jean et Peyrot, 1897. — « *L'ancien diocèse de Gap*, dès le IV^e siècle tout au moins, fit partie de la province ecclésiastique, connue sous le nom de *Seconde Narbonaise*, dont Aix était la métropole... *L'archidiocèse d'Embrun* appartenait, dès

Au quartier même des Perrins, et en particulier sur le plateau, je n'ai pas trouvé trace de ce vieux chemin, mais on a pu voir, par les passages du cadastre cités plus haut, qu'en 1641 il y avait au moins un *chemin vicinal*, peut-être plusieurs, et un *chemin public allant à Gap*. A l'Ouest du plateau que j'ai décrit il reste des traces d'un vieux chemin qui franchit le ruisseau et se continue au delà ; et le plan cadastral, dressé il y a bientôt cent ans, le donne avec la mention « chemin allant à Gap ».

Depuis, j'ai voulu me rendre compte si le chemin gazonné que nous avons suivi en partant pour les Perrins se continuait dans la direction de Chorges. A partir du point où nous l'avons pris, il disparaît sur une centaine de mètres ; le propriétaire de gauche (en allant vers Chorges) l'a défoncé et cultivé, mais un talus planté de broussailles en a très bien conservé le bord de droite. Bientôt on le retrouve gazonné, avec une rigole au milieu pour l'écoulement des eaux, mais très nettement délimité par une double rangée de saules séculaires, à droite et à gauche. Après avoir croisé le chemin de grande communication de la Bâtie-Neuve à Tallard par Valserres, les saules disparaissent, mais on reconnaît fort bien une vieille chaussée jusqu'au torrent de St-Pancrace. Je ne suis point allé au delà, m'en rapportant à mon ami David Martin qui dit qu'entre les Césaris et la plaine de Montgardin « son tracé est encore très reconnaissable¹ ». Ce qu'il y a de certain, c'est que, sur toute la partie que nous venons de suivre, il figure au plan cadastral, marquant toujours la limite entre les communes de la Bâtie-Neuve et d'Avançon, et que, au delà du torrent de St-Pancrace, il s'y trouve également, sur la limite de la commune de Montgardin, jusqu'aux confins de celle de Chorges. Il porte dans cette partie le nom de *Chemin de la Note*.

une époque reculée, [au moins dès le temps de Dioclétien (245-305)], à la province ecclésiastique des Alpes-Maritimes dont Embrun était la métropole », a écrit l'abbé Guillaume, dans le *Bulletin de la Soc. d'Et. des Htes-Alpes*, 1888, p. 72 et 74.

¹ *Bulletin* cité, 1903, p. 228.

D'après ces données, je crois qu'on peut, sans crainte d'erreur grave, reconstituer de la manière suivante le tracé de la voie gallo-romaine entre Gap et Chorges. Au sortir de Gap, elle prenait la rive gauche de la Luye, passait à la Justice, au Grand-Lara et arrivait au ruisseau de Combe-Vinouse en suivant, dans l'ensemble, le chemin existant encore aujourd'hui sur tout ce parcours; au delà de Combe-Vinouse, il passait sur le plateau des Perrins ou au pied de ce plateau (du côté Sud), puis, courait à peu près en droite ligne jusqu'au torrent Trouble, en langue populaire *bial Tre'bou*[1], et à celui de Saint-Pancrace qu'il franchissait à peu près à l'endroit où le franchissent la route nationale et la voie ferrée; mais, au delà, il prenait à mi-côte, du côté de l'adroit, passait au-dessous des Césaris, coupait le torrent du Deveset au mas de Réalons, et, tenant toujours à mi-côte, aboutissait à Caturigomagus qui peut-être, comme le pense M. David Martin, était un peu au Nord-Ouest du bourg actuel, à l'endroit où se trouve un château ruiné.

En somme la différence entre le tracé de l'ancienne voie gallo-romaine et celui de la route nationale actuelle consiste en ce que celle-ci se tient continuellement dans le fond de la vallée côtoyant la rive droite de la Luye de Gap à la Bâtie, puis l'Avance jusqu'à Chorges, tandis que celle-là se tenait à mi-hauteur dominant d'abord la rive gauche de la Luye, puis la droite de l'Avance, et profitant, pour passer d'un côté à l'autre, du léger renflement de terrain qui sépare les deux rivières et sur lequel est assis la Bâtie-Neuve.

Chacun peut maintenant prendre la carte jointe à ce travail; elle est à l'échelle d'un centimètre par kilomètre; par conséquent, il est aisé de mesurer les distances et de constater que les Perrins sont à mi-chemin entre Gap et Chorges.

J'en arrive donc à cette conclusion: la ville ou le village qui, dès l'époque gallo-romaine, se trouvait au quartier des Perrins, était situé sur le parcours de la voie entre Vapincum et Caturigomagus, à mi-chemin entre ces deux

stations ; partant, ce ne peut être que l'Ictodurum de la Table de Peutinger.

Ainsi se trouve vérifiée l'assertion de M. E. Desjardins, qui ne mérite donc pas, au moins sur ce point, le reproche d'inexactitude qu'on lui a fait¹. Ainsi se trouve corroborée l'opinion de mon ami D. Martin, à qui revient, je me fais un devoir de le reconnaître, le premier mérite de cette découverte.

Je vais essayer maintenant de reconstituer, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette bourgade.

De ce qu'il n'en est fait mention ni dans l'itinéraire de Gadès à Rome gravé sur les vases appollinaires que l'on croit être du I^{er} ou du II^e siècle, ni dans l'itinéraire d'Antonin (86-161 av. J.-C.) qui serait du II^e siècle², ni dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem qui paraît remonter à la première moitié du IV^e siècle, mais que son nom figure seulement dans la Table de Peutinger que l'on croit avoir été dressée durant les dernières années du règne de Théodose (346-17 janvier 395), il ne faudrait pas conclure qu'Ictodurum n'existait pas aux premiers siècles de notre ère et qu'elle fut fondée sous Théodose. La vraie et la seule raison pour laquelle le plus grand nombre des itinéraires n'en parlent pas, c'est qu'elle était à une trop faible distance de Gap et de Chorges. En général, on ne s'y arrêtait guère ; on allait facilement de Gap à Chorges d'une seule étape. Mais il est certain que le quartier des Perrins était habité dès la plus haute antiquité, car M. David Martin a trouvé des outils en silex sur un tertre touchant au midi le mamelon auquel le plateau est adossé. De plus,

¹ *Bulletin* cité, 1903, p. 241, note.

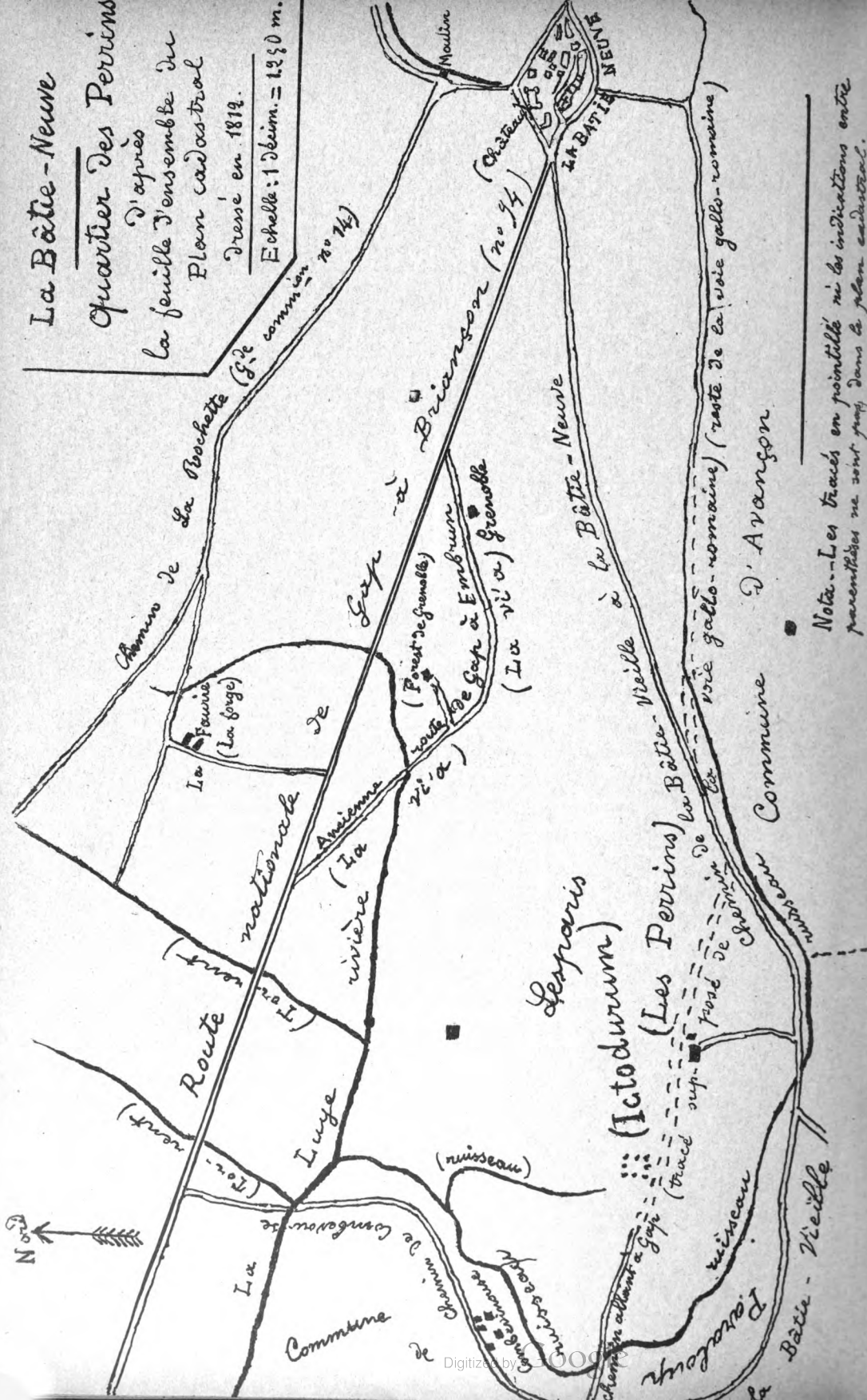
² Ernest Desjardins (*Ouvr. cité*, IV, p. 37) pense que cet Itinéraire est de la fin du II^e siècle avec additions ultérieures.

Quartier Des Perrins

D'après
la feuille d'ensemble du
Plan cadastral

Dressé en 1819.

Echelle: 1 Decim. = 1.950 m.



Notas.--Les tracés en pointillé ni les indications entre parenthèses ne sont qu'approximatives dans le plan cadastral.

le nom de cette station, *Ictodurum*, n'est pas un mot latin, comme *Aquas* [*Sextias*], Aix, *Forumjulii*, Fréjus (en vieux provençal, *Frioul*), mais un nom gaulois, comme *Brigantionem*, Briançon, *Eburodunum*, Embrun, *Caturigomagus*, Chorges, *Vapincum*, Gap, *Alabontem*, [le Monétier-] Allemont, *Segusteronem*, Sisteron. D'où il suit que sa fondation est antérieure à l'établissement de la domination romaine dans notre région.

Il serait intéressant de savoir qu'elle est la signification de ce nom ; malheureusement, on en est réduit, sur cette question, à de simples conjectures. On a vu plus haut que D'Anville voyait dans *durum* un mot ayant le sens de « passage d'un cours d'eau ». Alfred Holder, dans son *Alt celtischer Sprachschatz*¹, rapproche *durum* de l'irlandais *dùr* (forteresse, château) ; en sorte que, d'après lui, *Ictodurum* signifierait « la forteresse d'Ictos ». M. d'Arbois de Jubainville donne aussi à *durus* le sens de « forteresse, château »². Je ne partage pas cette manière de voir ; voici pourquoi.

Pour trouver le sens d'un mot, il faut, avant tout, déterminer à quelle langue il appartient. Or, lorsque César divise la Gaule en trois parties habitées par les Belges, les Celtes et les Aquitains, peuples différents de langue, de mœurs et de lois³, il ne parle que de la Gaule qui était alors indépendante. Mais la partie à l'Est du Rhône, ainsi que les Alpes et la vallée du Pô, était habitée par les Ligures, peuple plus ancien que les Celtes et les Belges, apparenté peut-être aux Aquitains, sûrement aux habitants des hautes vallées du Danube et du Rhin⁴. Or, *Ictodurum* était en

¹ *Alt celt. Sprach*, Leipzig, Teubner, 1891-1903 ; au mot *Duro*.

² *Les noms gaulois chez César et Hirtius*, par H. d'Arbois de Jubainville, avec la collaboration de MM. E. Renault et G. Dottin ; Paris, E. Bouillon, 1891 ; pp. 196 et 200.

³ *De bello gallico*, I, 1, 1 et 2 : Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur. Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt.

⁴ Voir dans le *Bulletin de la Soc. d'Et. des H.-A.*, 1904, *Fouilles de Champcrose* (Le tumulus n° 12) par Georges de Manteyer, p. 108-109.

pleine population ligure, puisque les Caturiges dont Caturigomagus ou Chorges était la capitale, étaient de race ligure, d'après le témoignage de Pline l'ancien¹.

Il faut donc chercher le sens des noms propres de la région dans la langue populaire des Alpes plutôt que dans les dialectes néo-celtiques².

Pour ce qui concerne en particulier *Ictodurum*, tout le monde y voit un composé d'*Icto* et de *durum*. La première partie *Icto* se retrouve dans le nom de personne *Ictos*³ ;

¹ *Ligurum celeberrimi... Caturigibus orti Vagienni*, III, 7, 1 ; — *Ex Caturigibus orti Vagienni Ligures*, III, 24, 3.

² A ce propos, je crois que l'on a tort de rapprocher *magus* de l'irlandais *magh*, champ, et d'interpréter *Caturigomagus* par « champ des Caturiges ». Le *magus* que nous avons ici n'est pas celte, mais ligure, et doit être rapproché de *magon*, italien *magone*, usité dans les Alpes italiennes au sens de « maison », de notre vieux mot patois *maion*, que l'on a vu plus haut dans les passages du cadastre de la Bâtie et qui est encore usité dans les Alpes Maritimes avec le même sens. *Magon* devenu chez nous *maion*, comme *pacare* est devenu *païr*, payer, est un diminutif de *mag-us*, qui signifiait donc « habitation, demeure », et *Caturigomagus* signifiait « l'habitation, c'est-à-dire la ville des Caturiges » : — *Magus* se trouve dans un très grand nombre de noms propres de ville de l'ancienne Gaule et de l'Allemagne du Sud cités dans la Table de Peutinger ; en voici la liste avec l'identification proposée par Ernest Desjardins (*Op. cit.*, IV, p. 124-208) ; *Novio-magus*, Nimègue ; *Rigo-magus*, Remagen ; *Borgeto-magus* (corr. *Borbito-magus*), Worms ; *Broco-magus*, Brumath ; *Novio-magus*, Spire ; *Hermo-macum*, au passage d'un affluent de l'Ecaillon ; *Novio-magus*, St-Loup ; *Marco-magus*, Marmagen ; *Novio-magus*, Neumagen ; *Novio-magus*, Nijon ; *Ritu-magus*, Radepont ; *Ratu-magus*, Rouen ; *Julio-Mago*, Angers ; *Viro-magus*, Promasen ; *Argento-magus*, Argenton ; *Cassino-magus*, Chassenon ; *Germanico-magus*, Sainte-Sévère ; *Icid*-(corr. *ICIO*)*magus*, Usson ; *Caranto-magus*, Cranton ; *Seno-mago*, au passage de l'Echaravelle ; *Eburo-magi*, Bram ; *Casino-mago*, ou passage de Gimont ; *Condato-mago*, Millau ; *Bricontino-magus*.

³ On n'a pas trouvé jusqu'ici d'inscription donnant ce nom *Ictos*, mais *Ictium*, dans *Ictium mare* (La Manche, en irlandais *muir-n-icht*) et *Ictium* (L'Isle-Jourdain, dans la Vienne), en est dérivé. — Voici d'ailleurs d'autres noms propres gaulois tirés de cette racine *ic* : *Icus*, n. d'homme, CIL III 2951 ; *Ica*, nom d'une nymphe des sources en Liburnie ; *ic-auna*, l'Yonne ; *ic-arus*, l'Aigues, affluent du Rhône, dans la Drôme : *ic-ara*, l'Indre ; *ic-arus*, n. d'homme, CIL XII 2736,

c'est une forme dérivée de la racine, *ic* avec le suffixe *to* ; mais il est difficile de dire si cette racine *ic* a ici le sens de « aller, marcher », comme dans le grec ἵκω, ἵκνεομαι, je vais, ἱκέτης ou ἱκέτης, suppliant, κίω, je m'envais, κινέω, je meus, et dans le latin *ciere*, mettre en mouvement, *citus*, rapide, ou tout autre ; de plus, on peut voir dans *Ictos* soit un nom propre soit un adjectif qualificatif¹. Quant à la deuxième partie *durum*, elle se trouve dans un grand nombre de noms de ville gaulois² et me paraît avoir un sens plus facile à déterminer. Elle contient la même racine que les noms propres de cours d'eau : *Druentia* ou *Durentia*, Durance, *Doria*, la Doire (en italien *Doria*), *Druna*, la Drôme, *Dravus*, le Drac³, et que notre mot populaire *durri'sa* ou *eidurri'sa* qui suppose un primitif **duritia* ou **exduritia* et signifie : 1° pluie torrentielle ; 2° torrent momentané qui ravage les terres après une forte averse. Je n'hésite donc pas à attribuer à *durum* le sens de « eau courante, fontaine ou rivière ». En sorte que *Ictodurum* me paraît être un mot formé comme les noms de lieu actuels *Fontgillarde*, *Fontreine*, *Fontsainte*, *Fontvinouse*,

xiii 5027 ; *Ic-onium*, l'Oingt (Rhône) ; *Ic-ulisma*, Angoulême ; *Ico-vellauna*, le Sablon (Meurthe-et-Moselle) ; *Ico-rigium*, Junkerath (Prusse rhénane) ; *Ic-tis*, l'île de Wight ; *Ici-acus*, Yssac (Puy-de-Dôme), Issy (Seine), Issy (Saône-et-Loire), Issé (Loire-Inférieure) ; *Icio-durus*, Yzeure (Indre-et-Loire), Issoire (Puy-de-Dôme), Izeure (Côte-d'Or), Yzeure (Allier). — Voir Alfred Holder, *Ouvrage cité*.

¹ *Ictos* est exactement l'équivalent du latin *citus*, anciennement *bitos*, avec cette seule différence que dans l'un la voyelle de la racine *i* s'est développée avant la consonne *c* et dans l'autre après. Comparez en latin *erga*, vers, et *regere*, diriger, etc.

² Voici la liste de ceux qui se trouvent dans la Table de Peutinger avec l'identification adoptée par Ernest Desjardins (*Opere cit.*, IV, p. 125-155) ; *Duro-cortoro*, Reims ; *Divo-durum*, Metz ; *Brevo-durum*, Brienne ; *Duro-Cassio*, Dreux ; *Augusto-Duro*, Bayeux ; *Brivo-durum*, Briare ; *Salo-durum*, Soleure ; *Octo-durum*, Martigny ; *Duro-tinco*, Degoul. — Comparez aussi *Duretie*, qu'il place à 1.500 m. d'Arzal.

³ Les noms de cours d'eau tirés de cette racine *dur* se trouvent dans l'Allemagne du Sud, l'Italie du Nord, la Gaule, et le nord de la péninsule ibérique. On s'accorde à les regarder comme d'origine ligure. Voir A. Holder, *Ouvrage cité*.

etc., avec cette seule différence que l'ordre des termes est renversé et équivaut plutôt à *Gillardefont*, etc. Le sens du mot est donc soit « la fontaine d'Ictos », si *Icto* est un nom de personne, soit « la fontaine coulante », si *icto* a la valeur d'un adjectif.

J'ajoute que si le nom d'*Ictodurum* est resté attaché à quelque coin de terre ou à quelque pierre, — ce qui n'est pas impossible, — il doit avoir actuellement dans notre langue populaire la forme *Ichour* ou *Ichur*. En effet, d'après les lois de notre phonétique : 1^o la terminaison *um* a dû disparaître, comme dans *pur*, du latin *pur-um*, d'où *Ictodur* ; 2^o le *d* placé entre deux voyelles a dû tomber et l'*o* et l'*u* mis en présence ont dû se contracter soit en *ou* soit en *u*, comme dans *Embrun*, de *Ebro[d]un-um*, d'où *Ictour* ou *Ictur* ; 3^o le groupe *ct* a dû devenir *ch* (prononcé *ts*), comme dans *dich*, *dicha*, dit, dite, du latin *dictum dictam*, d'où *Ichour* ou *Ichur*.

Quand et comment *Ictodurum* a-t-il été détruit ? Il existait encore à la fin du IV^e siècle, puisqu'il figure dans la Table de Peutinger, mais il n'existait probablement plus au XI^e siècle, puisqu'on n'en a trouvé jusqu'ici aucune mention dans les chartes du Moyen-Age. Il fut donc détruit durant la période des invasions du V^e au X^e siècle. Or nos Alpes eurent surtout à souffrir de deux invasions : celle des Lombards et des Saxons au VI^e siècle et celle des Sarrazins au X^e.

En 574, les Lombards s'avancèrent jusqu'au Monétier-de-la-Chalp¹, près d'Embrun, et furent battus et repoussés par le patrice Mummolus.

L'année suivante, les Saxons qui étaient en Italie avec les Lombards franchissent les Alpes, traversent l'Embrunais, et vont s'établir à l'Estoublon, près de Riez ; puis ils se retirent devant Mummolus et rentrent en Italie les uns par Nice, les autres par Embrun, par le même chemin

¹ Je crois que le mot *Mustias* que donnent toutes les éditions de Grég. de Tours provient d'une mauvaise lecture de *Moastiu* qui est la forme abrégée courante de *Monasterium*. — Voir sur le Monétier-de-la-Chalp, le *Bulletin de la Soc. d'Et. des H.-A.*, 1888, p. 171, n. 2.

qu'ils avaient suivi en venant. C'était le moment des moissons, ils prennent le blé sur les aires et pillent tout sur leur passage. Quelques années après Amo, chef lombard, entre de nouveau en Gaule par Embrun et pousse jusqu'à Machovilla, entre Arles et Avignon, pendant que Zaban s'avance par Die jusqu'à Valence, et Rhodan, jusqu'à Grenoble ; puis, à l'approche de Mummolus, ils se retirent vers l'Italie et un combat s'engage près d'Embrun. L'évêque de Gap, Sagitaire, et son frère, Salone, archevêque d'Embrun, prennent une part active aux combats de Mummolus contre les envahisseurs¹.

Sur l'invasion des Sarrazins nous avons moins de détails, mais ce que nous en savons suffit pour prouver que le pays eut beaucoup à souffrir de leur passage.

Guillaume, comte de Provence, donna, vers 986, à

¹ Grégoire de Tours, *Historiæ ecclesiasticæ Francorum libri decem*; Paris, J. Renouard, 1836; 2 v. in-8°. — T. 1, ch. IV, 42, 43 et 45, et V, 21. Prorumpentibus Langobardis in Gallias, Amatus patricius... terga vertit ceciditque ibi... Inruentibus iterum Langobardis in Gallias et usque Mustias Calmes (*corr.* Monasterium Calme) accedentibus quod adjacet civitati Ebredunensi, Mummolus exercitum movet... multos interfecit, nonnullos cepit. — 43. Fueruntque in hoc praelio Salonius et Sagitarius, fratres atque episcopi qui... multos manibus propriis... interfecisse referuntur... Saxones qui cum Langobardis in Italiam venerant iterum prorumpunt in Gallias et infra territorium Regense, id est apud Stablonem villam castra ponunt... Quod cum Mummolus comperisset... multa ...millia interfecit... Redire in Gallias festinantes [Saxones]... fecerunt ex se duos, ut aiunt cuneos et unus quidem per Niceam urbem, alius vero per Ebredunensem venit, illam revera tenentes viam quam anno superiore tenuerant... Erat... tempus messium... accedentes in areas segetes inter se dividunt... nihil eis qui laboraverant relinquentes... Occurrit eis Mummolus dicens : « ... Regionem domini mei regis depopulastis, collegistis segetes, pecora devastastis, tradidistis domus incendiis... ». — 45. Tres Langobardorum duces., Amo quidem Ebredunensem carpens viam usque Machovillam Avennici territorii... Zaban vero per Diensem descendens urbem usque Valentiam venit... Rhodanus autem Gratianopolitanam urbem aggressus est... [Rhodanus et Zaban] ad Ebredunensem urbem regressi sunt ibique eis innumerus exercitus Mummoli in faciem venit... — V. 21. [Sagitarius et Salonius plurimos propriis manibus interfecerunt.

Hugues, évêque de Gap (971-1010?), la moitié de la ville pour le récompenser de la part qu'il avait prise à l'expulsion des Sarrazins¹. St Mayeul, abbé de Cluny, fut arrêté en 972, près du Drac, par une bande de pillards sarrazins². D'après les actes de St Romule, au X^e siècle, les Sarrazins ravagèrent une partie de l'Embrunais³. Dans une bulle adressée à Viminien, archevêque d'Embrun (1057), le pape Victor II met au premier rang parmi les fléaux qui avaient précédemment désolé ce diocèse, les invasions sarrazines⁴.

Ictodurum, situé sur le passage des envahisseurs, fut certainement saccagé, probablement brûlé, à maintes reprises, peut-être à chaque passage de ces bandes de pillards. Si bien que les habitants, découragés de voir leurs toits tant de fois relevés toujours démolis, abandonnèrent cette position, sur le chemin, mal protégée, pour chercher un refuge en un endroit plus sûr.

¹ Abbé P. GUILLAUME. Inventaire sommaire des arch. départ. antérieures à 1790, t. IV*, Introduction, p. VIII.

² Bollandistes, *Acta Sanctorum*, Anvers, M. Cnobar, MDCLXXX; t. II, p. 663, cap. III. Transcensis igitur Alpibus, cum Jovini montis declivia sequerentur, Saracenorum indomitam crudelitatem incurrit, qui, ex præruptis scopulorum latibulis erumpentes, servum Dei cum sociis in fugam cogunt et in villam quæ dicitur Pons Ursariae violenter abducunt; consecuti capiunt fugitivos, diripiunt, depredantur et captos miserabiliter homines cum rapina in abditas cavernas in diversoria montis inducunt... p. 664... Tanta populi christiani conspiratio insurrexit adversus eos [Saracenos] ut, partim nimia clade subacti, partim gladiis obruncati, omnes fere qui manus sacrilegas extenderant in virum Dei deleti pariter de medio tolerentur.

³ *Italia sacra*, t. I, p. 839-840.

⁴ *Gallia christiana*, in-folio; Paris, ex typog. regia, MDCCXXV; t. III, *Instrumenta*, p. 177; Inter alia ipsius discrimina animadvertimus Ebredunensem ecclesiam *primo quidem incursione et pervasione Saracenorum*, secundo autem receptione et possessione transfugarum et indisciplinatorum, deinde longa oppressione pastorum suorum, immo mercenariorum, et quod pejus est simoniaca haeresi et mutua occisione debacchantium, prostratam miserabiliter et corruptam...

C'est sans doute alors que les évêques de Gap, qui prirent à la défense du pays une part très active, firent construire une *bastie*¹ sur les hauteurs qui dominant, à gauche, l'ancienne voie gallo-romaine de Chorges à Gap. Le lieu était admirablement choisi ; placé assez loin du grand chemin, d'un abord difficile de ce côté, facile à défendre par conséquent ; il offrait du côté opposé un repli de terrain où les

¹ *Bastie*, chez nous *bastia*, en Provence *bastida*, est à proprement parler le participe passé féminin du verbe *bastir*, bâtir, où l'on trouve une racine BAST dont le sens primitif semble avoir été « entourer, protéger ». Les plus anciennes chartes où j'ai trouvé des mots tirés de cette racine sont : *Cartulaire de St-Victor*, n° 613, de 1015 (in ipso bastimento et in villa) ; *Histoire du Languedoc*, t. III, n° 532, de 1138 (quod bastio et bastire facio) ; *Cartulaire de Durbon*, n° 382, de 1233 (appud bastiam de Beldisnar), n° 463 et 471 cités plus loin, n° 440, de 1247 (prope bastiam Raimundi), n° 592, de 1304 (prope bastidam de Brioncello). Le mot *bast*, bât, est aussi, à mon avis, de la même famille, et a signifié primitivement « enveloppe, protection », tout comme son synonyme *ba'rda* qui est tiré de la même racine que *ba'ri*, rempart. Comparez en holl. *bast*, écorce, pelure, cosse ; suéd. et allem. *bast*, seconde écorce ; franç. *bastion*, ouvrage de fortification, *bastingue*, défense mobile composée de boucliers ou de chariots. Cette racine est d'origine germanique ou peut-être ligure. Elle correspond à la forme *vestr* du latin, d'où *vestimentum*, enveloppe, couverture, vêtement ; *vestire vestio*, entourer, envelopper, vêtir ; *vestis*, enveloppe de toute sorte, peau, couverture, habits ; *vestitum vestitam*, couvert, abrité, vêtu ; d'où aussi probablement *Vesta*, déesse du foyer, foyer, (primitivement) maison. En grec cette racine a pris la forme *est* *ast*, par la chute du digamma initial ; d'où *ἔσθης* ou *ἔσθος* pour **Festes* **Festos*, vêtement ; *ἑστία* pour **Festia*, maison, foyer, déesse du foyer ; *ἄστυ* pour **Fastu*, ville. — *Bastie*, de **bastita*., signifie donc étymologiquement « un abri, fort, maison, château » ; c'est un synonyme de *garda*, primitivement *warta*, qui est plus usité dans ce sens.

maisons trouvaient un abri sûr et contre les attaques des envahisseurs et contre la bise froide qui souffle des cols de Bayard et de Manse. Il y a d'ailleurs eu là, dès l'époque la plus reculée, un centre d'habitation, comme le prouvent les deux faits suivants qui sont, je crois, inédits.

Il y a environ quinze ans, un propriétaire du pays, en défonçant un champ dit de *Pierre Santon*, mit à jour un sarcophage en terre cuite; il le laissa en place et se contenta de casser un morceau du couvercle qu'il emporta chez lui, qu'il conserve dans sa cave et qu'il m'a montré le mardi 2 août dernier où j'étais allé passer la journée à la Bâtie-Vieille. Ce fragment m'a paru être de même matière et de même fabrication que les tuiles qui se trouvent aux Perrins, près de Serre-Pouchu; il a aussi un rebord; mais il est à peu près le double plus épais. Le même propriétaire m'a montré encore une belle hache en silex, mesurant environ 14 centimètres sur 8. Il l'a trouvée, il y a quelques années, en déblayant pour agrandir son aire, derrière sa maison contiguë à l'ancien château de l'évêque de Gap et adossée à la colline, juste au-dessous de la tour.

Cette tour, M. J. Roman, dans son *Répertoire archéologique*, dit qu'elle lui « paraît dater du XII^e siècle ». Sans contester cette manière de voir, je crois pouvoir affirmer que c'est au pied de la hauteur qui la supporte que les habitants d'Ictodurum et des alentours cherchèrent du VI^e au X^e siècle un refuge contre les attaques des Lombards et des Sarrasins. Il se forma donc là une agglomération de quelque importance qui fut désignée sous le nom de *la Bastie*. C'est là que pendant longtemps, d'après une tradition que j'ai recueillie dans le pays en août dernier, se tint la foire de St-Martin, jusqu'au jour où, dans le courant du XVI^e siècle, par suite d'une entente avec Gap, elle fut transportée dans cette ville. Cependant au XIV^e siècle il n'y avait encore ni église ni chapelle; ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'on y trouve un curé et deux chapelles de St-Martin.

D'ailleurs, cette Bastie perdit beaucoup de son importance après le XI^e siècle. D'une part, les religieux de St-

Antoine de Viennois firent construire sur la voie gallo-romaine de Gap à Chorges, près du Grand-Lara, à un kilomètre et demi environ de l'ancienne Ictodurum, un établissement, espèce d'hôtel (*hospitale*), destiné à fournir un abri aux voyageurs. Cette *maison hospitalière* dut être fondée durant le XII^e siècle ; car de 1198 à 1200 elle reçoit diverses donations des familles de Faudon, de la Roche[te] et d'Auriac¹, et, en décembre 1204, Guillaume, comte de Forcalquier, à la demande de Guillaume, évêque de Gap, approuve et confirme toutes les donations qui lui ont été ou lui seront faites². Elle existe encore aujourd'hui convertie en ferme, et appelée *les Cordeliers*, du nom du dernier ordre religieux qui l'a possédée.

De son côté, l'évêque de Gap, seigneur de tout le pays ainsi que de Rambaud et La Rochette, n'ayant plus à craindre les pillages des barbares, fit construire, au fond de la vallée, une nouvelle *bastie*, qui fut appelée la *Bastie-Neuve*, par opposition à l'ancienne.

C'est au commencement du XIII^e siècle, ou, tout au plus, vers la fin du XII^e que ce nouveau bourg fut créé. Il en est fait mention pour la première fois, que je connaisse du moins, dans une charte du 22 octobre 1255 qui fut rédigée « à la Bastie neuve du seigneur évêque de Gap, dans la maison d'Umbert de la Roche³ ». Deux ans plus tard, le

¹ *Arch. des Bouches-du-Rhône*, H. Fonds de St-Antoine, 15.

² W[illelmus], dei gratia comes Forcal[querii],... precibus dni W[illelmi], Vapincensis episcopi,... laudavit et concessit atque confirmavit domui de Larat omnes elemosinas que facte et date fuerunt dicte domui usque in illo presenti tempore et eas omnes que ab illo tempore in antea dicte domui date fuerint et facte, in terris videlicet aut in pratis, in vineis et in pasqueriis vel in silvis. Recipit insuper dictam domum et omnes res domus et possessiones, atque ea in suo ducatu et in sua firma et omnium amicorum suorum et fidelium securitate et custodia... *Gallia christiana novissima*, abbé Albanès, t. 1 ; Montbéliard, imprimerie Montbéliardaise, MDCCCLCIX ; p. 284, XIX.

³ *Cartulaire de Durbon*, publiée par l'abbé Paul Guillaume, n° 163 : Acta sunt hec apud Bastiam Novam predicti domini episcopi Vapincensis, in domo Umberti de Rocha, anno Domini MCCLV XI kalendas novembris.

16 décembre, nous trouvons encore Othon, évêque et seigneur de Gap, à « sa Bastie neuve, dans la chambre où est un fourneau, au-dessus de la porte ¹ ».

Devant la Bastie neuve de l'évêque, un bourg peu à peu s'était construit et entouré de remparts dont une partie existe encore. Dans la première moitié du XIV^e siècle, vers 1316, il n'était pas encore très important, à ce qu'il paraît; car il n'y avait ni église ni chapelle. En effet il existe aux archives des Bouches-du-Rhône au moins trois listes des bénéfices, prieurés, églises, chapelles du diocèse de Gap à cette époque²; la Bâtie-Neuve ne figure dans aucun, si ce n'est pour une *maison hospitalière*³. Ce n'est qu'au XVI^e siècle, en 1516, que nous y trouvons, à côté de la *maison hospitalière*, un prieur, un curé, et la chapelle de St-Pancrace⁴.

Tout porte à croire que les pierres pour construire et la bastie de l'évêque et les autres maisons du bourg furent apportées en grande partie des ruines d'Ictodurum. En effet les pierres des tours du château sont bien de même nature que celle des clapiers du plateau des Perrins. Probablement même, pour la construction des nouveaux monuments publics on utilisa les restes des anciens, comme on a fait à Sigoyer où, lorsqu'on abandonna l'ancienne église, près du vieux château, on en prit le portail qui fut adapté au cimetière de St-Laurent. Qui sait même si on n'employa pas pour les nouvelles constructions jusqu'aux pierres des tombes et si, quelque jour, en démolissant les ruines du château ou quelque maison particulière, on ne

¹ *Cart. de D.*, n° 471 : Nos dictus Oto, Vapincensis episcopus et dominus... Actum apud nostram Bastiam Novam, in camera cum furnello, super portam.

² *Archives des B.-d.-Rh.*, B. 143, reg. *Pedis*, f° 57 v°; B. 2, reg. *Pergamenorum*, f° 45; B. 192, feuille volante entre les f° LXVI et LXVII, et f° IIIXXXII.

³ *Ibid.*, B. 192, feuille volante : *Hospitale de Bastida Nova*... XV s. vien.

⁴ *Bulletin de la Soc. d'Et. des H.-A.*, 1888, p. 88 n° 213, p. 89 n° 240-241, p. 91 n° 282.

trouvera pas gravé sur quelque dalle le nom d'Ictodurum ou celui de quelqu'un de ses anciens habitants ?

Quoiqu'il en soit, dès le moment où les habitants trouvèrent un nouvel abri près du château de l'évêque, leur seigneur, l'emplacement de l'ancienne Ictodurum devint presque désert; il n'y resta que quelques chasals ou masures qui existaient encore au XVII^e siècle; ce quartier fut assigné comme *mas*¹ à la famille Perrin qui apparemment s'éteignit vers la fin du XVI^e siècle; l'emplacement des anciens monuments publics, des places et des rues, resta longtemps propriété « commune ».

Mais lorsque les habitants eurent fixé leur demeure au fond de la vallée, il devenait peine inutile de gravir la mi-côte pour aller rejoindre la route primitive de Gap à Chorges, et il parut plus pratique d'ouvrir un nouveau chemin partant de près du château et se dirigeant vers Gap en suivant le bas des hauteurs où avait été Ictodurum, soit pour aller rejoindre l'ancienne route à Combevinouse, soit pour atteindre directement Gap en suivant la rive gauche de la Luye : ce point est à élucider. C'est ce chemin qui figure au plan cadastral sous le nom d'« ancienne route de Gap à Embrun ». Il existe encore aujourd'hui, utilisé

¹ Dans le régime féodal, en principe, toutes les terres d'un pays appartenaient au seigneur qui, selon son bon plaisir, en assignait une partie à une famille pour la cultiver et en recueillir les fruits, sous paiement d'une redevance fixe ou d'une partie des récoltes. Cette famille de *manants* (du latin *manentes*, demeurants) avait là son *mas* (du latin *mansum*, demeure); elle ne pouvait ni quitter ni céder ces terres sans l'autorisation du seigneur. Tous les enfants, *meinas* dans notre langue populaire (d'un prim. **mansonatos*, nés au mas), restaient avec leurs parents, se bâtissant à côté de leur *mas* un nouvel abri. C'est ainsi que ce sont formés les quartiers des Perrins, des Borels, etc. Si la famille venait à s'éteindre, le seigneur donnait sa terre à une autre. J'ai trouvé ce droit du seigneur encore reconnu dans une transaction du 22 septembre 1622 entre la communauté de Sigoyer et son seigneur; celui-ci promet seulement d'offrir la terre aux gens du pays avant de la donner à un étranger. Et au XVIII^e siècle, à Sigoyer, une famille Pellenc s'étant éteinte, il y eut procès entre le seigneur et une branche collatérale des Pellenc qui prétendait hériter des terres occupées par la famille éteinte.

pour l'exploitation rurale. Il s'amorce sur la grandroute, à environ 500 mètres de la Bâtie-Neuve, en allant vers Gap, au bas d'une légère descente, à gauche, par un passage sous la voie ferrée; les gens du pays l'appellent dans leur langue populaire *la vi'a*. Ce mot est, à tous les points de vue, digne d'attention, et mes oreilles d'archéologue et de philologue passionné ont été charmées de l'entendre. C'est la seule trace que j'ai trouvée dans notre langue populaire du latin *via*; et il est très bien conservé, prononcé très correctement avec l'accent tonique sur *i*, *la vi'a*. Nul doute que ce ne fût là le mot par lequel on désignait encore au XIII^e siècle la vieille voie gallo-romaine, lorsqu'on l'abandonna pour cette nouvelle route à laquelle on transporta son nom.

Je borne ici cette causerie archéologique; d'aucuns, peut-être, la trouveront déjà trop longue. Mais je ne veux pas finir sans prier mes collègues de la *Société d'études des Hautes-Alpes* et tous ceux de mes compatriotes qui s'intéressent à l'histoire et aux antiquités de notre pays, 1^o d'explorer attentivement le plateau des Perrins et les environs, et, si possible, d'y faire des fouilles; 2^o de rechercher si le nom *Ichour* ou *Ichur* n'est pas donné actuellement ou n'a pas été donné, dans les anciens écrits, à quelque coin de terrain; 3^o d'examiner les pierres qui chaque jour se détachent des ruines du vieux château de la Bâtie-Neuve, pour s'assurer si elles ne proviennent pas de l'ancienne Ictodurum; 4^o de faire faire des fouilles à la Bâtie-Vieille, dans le champ dit de *Pierre Santon*, pour exhumer la tombe ou les tombes qu'il renferme. Le propriétaire, Séraphin Baume, est tout disposé à favoriser et

aider, au besoin, ces fouilles. Une tombe de ce genre ne serait-elle pas une antiquité bien curieuse à faire figurer au futur *Musée de Gap* ?

Aix-en-Provence, le mardi 2 octobre 1904.

F.-N. NICOLLET,

Professeur au Lycée Mignet.



LES GROTTES DE SIGOTTIER

M. Louis Vésigné, l'un de nos membres fondateurs, avait, par lettre du 29 juin dernier, sollicité de notre Comité l'autorisation de se substituer à la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, pour continuer, à ses frais, l'exploration des grottes de Sigottier¹, en stipulant que tous les objets trouvés par lui au cours de cette exploration feraient retour, après sa mort, en toute propriété, au Musée départemental de Gap.

Cette autorisation lui ayant été accordée par délibération du 21 juin 1904, M. Louis Vésigné s'est immédiatement mis à l'œuvre ; et, dans une lettre que nous jugeons opportun de publier ci-dessous, il donne à M. le Président de la Société un aperçu sommaire du résultat de ses fouilles.

M. Vésigné veut bien, d'ailleurs, nous promettre, pour un peu plus tard, un compte-rendu beaucoup plus complet de ses travaux si intéressants au point de vue de la préhistoire.

¹ Dans un article publié par ce Bulletin en 1896 (1^{er} trimestre, page 1), notre distingué confrère, M. David Martin, a donné, avec sa compétence habituelle, l'exacte topographie de ces curieuses grottes naturelles, et mis en lumière leur importance au point de vue préhistorique. Nous prions le lecteur de vouloir bien se rapporter à ce travail.

« Grâce à l'autorisation accordée par la *Société d'Études*,
 « sur la recommandation de M. David Martin et par suite
 « de votre aimable intervention, j'ai pu en sept journées de
 « fouilles, faire d'intéressantes découvertes et recueillir des
 « renseignements et des documents qui viennent s'ajouter
 « à ceux déjà obtenus dans des fouilles précédentes.

« Nous n'avons exploré que la grotte de Grapelet; sept
 « journées à sept hommes nous ont permis de sortir et
 « d'inventorier très exactement toutes les couches qui
 « paraissent contenir des restes préhistoriques. Il reste
 « quelques sondages à faire et quelques détails à préciser.

« Le résultat de ces fouilles a confirmé l'appréciation
 « que M. David Martin avait formulée, avec son habituelle
 « perspicacité scientifique, lors des premières recherches.
 « Les pointes en silex (une trentaine et des éclats) sont
 « bien du type de Solutré, avec une certaine variété dans
 « les formes. Les ossements humains proviennent presque
 « sûrement de sépultures faites à cette époque solutréenne.
 « La surface a été remaniée depuis; la grotte a été aussi
 « habitée à l'époque du bronze (quelques très rares vesti-
 « ges). En résumé, la grotte de Grapelet est intéressante;
 « moins par le nombre d'objets trouvés (pas même un par
 « mètre cube de terre remuée et minutieusement triée) que
 « par le type intéressant de ces objets et la coexistence de
 « sépultures avec nombreux débris de poterie.

« Je vous remettrai ainsi que convenu un inventaire des
 « principaux objets trouvés; les menus objets et les osse-
 « ments feront l'objet de lots. Mais ce travail me deman-
 « dera quelque temps. Je crains que l'étude de cette grotte
 « ne demande beaucoup plus de temps encore, à cause des
 « ossements, en très grande quantité, relativement aux
 « objets en silex, longs à examiner. Aussitôt que de mes
 « notes et des études préliminaires se dégageront quelques
 « aperçus précis, je compte remettre pour le *Bulletin de la*
 « *Société d'Études* une note succincte, indiquant le résul-
 « tat de ces premières recherches. — Je dis avec intention
 « note succincte », car d'une part, ainsi que je vous l'ai
 « déjà dit, Grapelet a encore quelques détails à livrer, et

« d'autre part j'ai l'intention de profiter de mes plus
 « proches loisirs pour continuer ces recherches. Je ne crois
 « pas que les autres grottes de Sigottier soient aussi riches
 « que Grapelet, lieu de sépultures et par conséquent récep-
 « tacle d'armes de choix, mais toutes ces grottes forment
 « un tout, méritant une longue et minutieuse étude et
 « pouvant faire l'objet d'un véritable travail avec quelques
 « planches de dessins reproduisant les objets, les plus
 « typiques ou les plus intéressants, trouvés soit dans les
 « fouilles D. Martin, soit postérieurement. Trop souvent
 « malheureusement des fouilles hâtives et sans méthode
 « sont cause que la science ne profite pas de précieux
 « documents. Les grottes de Sigottier, relativement peu
 « remaniées en profondeur, méritent d'être étudiées avec
 « soin. C'est là un travail que j'espère mener à bien sur le
 « terrain, et résumer dans une étude d'ensemble. La mois-
 « son de documents faite, de plus savants pourront en
 « tirer parti, et l'ensemble des objets recueillis formera un
 « tout des plus intéressants qui méritera d'avoir sa place
 « au Musée de Gap ».

« Je vous prie d'agréer...

« Bourges, 22 août 1904.

« L. VÉSIGNÉ ».



TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1904)

ACTES OFFICIELS DE LA SOCIÉTÉ

Composition du Conseil d'administratïon au 1 ^{er} janvier 1904.....	V
Liste des membres de la Société.....	VII
Liste des Sociétés correspondantes.....	XIX
Procès-verbal de l'assemblée générale du 21 décembre 1903.....	XXIII
Sutuation financière au 31 décembre 1903....	XXIX
Projet de budget pour 1904.....	XXXI

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

Le Chemin de fer du Champsaur, par M. Ivan WILHELM (1 ^{er} trim.).....	I
Une Statue de Tritonnesse à Briançon, par M. J. MICHEL (1 ^{er} trim.).....	51
Fouilles de Champcrose (Le tumulus n° 12), par M. Georges DE MANTEYER (2 ^e trim.).	101
Le prétendu duché de Tallard, par M. J. ROMAN (2 ^e trim.).....	141
Un chansonnier dauphinois au XVI ^e siècle, Jean Lescot, par M. Louis JACOB (3 ^e trim.).....	227
Généalogie de la famille de Flotte, par M. J. ROMAN (4 ^e trim.).....	237
La Mansion de Montseleucus à la Beaumette, par M. l'abbé ALLEMAND (4 ^e trim.)....	273
L'emplacement d' <i>Ictodurum</i> et la voie gallo- romaine entre Gap et Chorges. Ori-	

gine de la Bâtie-Vieille et de la Bâtie-Neuve, par M. F.-N. NICOLLET (4 ^e trim.).....	299
Les Grottes de Sigottier, par M. L. VÉSIGNÉ (4 ^e trim.).....	331

DOCUMENTS

Obituaire de la Chartreuse de Berthaud, par M. J. ROMAN (1 ^{er} trim.).....	33
Correspondance du Ministre de la Marine avec Joseph Flotte d'Argenson (1779-1782), publiée par M. J. ROMAN (3 ^e trim.)...	195
Collection Rostan donnée au Musée départemental, par M. D. MARTIN (2 ^e trim.)..	148
Bibliographie (1 ^{er} , 2 ^e , 4 ^e trim.).....	55-147-283
Nécrologie. M. Aristide Albert. (1 ^{er} trim.)....	59
Table méthodique des matières pour l'année 1904 (4 ^e trim.).....	335
Table alphabétique des matières pour l'année 1904 (4 ^e trim.).....	337

LITTÉRATURE

Les Fatourguetos de M. l'abbé Pascal, par M. HUGUES (4 ^e trim.).....	283
---	-----

SCIENCES

Notice sur la vie et les travaux de l'abbé Caire, ornithologiste, par LÉON OLPHE-GAILLARD, œuvre posthume (1 ^{er} et 2 ^e trim.).	15-85
L'Abbé des Oiseaux, par M. F. ARNAUD (2 ^e trim.).....	93
Notice sur les eaux minérales, les fontis saintes et les fontis bénites dans les Hautes-Alpes, par M. l'abbé ALLEMAND (2 ^e et 3 ^e trim.).	65-205
La rotation de la Terre, par M. G. ANDRAULT (3 ^e trim.).....	153



TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

(ANNÉE 1904)

Actes officiels de la Société.....	v
ALLEMAND (l'abbé). — Notice sur les sources minérales, les fonts saintes et les fonts bénites dans les Hautes-Alpes, (2 ^e et 3 ^e trimestre).....	65-205
La Mansion de <i>Montseleucus</i> à la Beaumette (4 ^e trim.).....	273
ANDRAULT (G.). — La rotation de la Terre (3 ^e trim.).....	153
ANONYME. — Bibliographie (1 ^{er} et 2 ^e trim.)....	55-147
Nécrologie. Aristide Albert (1 ^{er} trim.)..	59
ARNAUD (F.). — L'Abbé des Oiseaux (2 ^e trim.).	93
HUGUES (E.). — Les Fatourguetos (4 ^e trim.)...	283
JACOB (Louis). — Un chansonnier dauphinois au XVI ^e siècle, Jean Lescot (3 ^e trim.).....	227
MANTEYER (Georges de). — Fouilles de Champcrose. Le tumulus n ^o 12 (2 ^e trim.)..	101
MARTIN (David). — Collection Rostan, donnée au Musée départemental (2 ^e trim.).	143
MICHEL (J.). — Une Statue de Tritonnesse à Briançon (1 ^{er} trim.).....	51
NICOLLET (F.-N.). — L'emplacement d' <i>Ictodurum</i> et la voie gallo-romaine entre Gap et Chorges. Origine de la Bâtie-Vieille et de la Bâtie-Neuve (4 ^e trim.).....	299
OLPHE-GAILLARD (Léon). — Notice sur la vie et les travaux de l'abbé Caire, ornithologiste, œuvre posthume (1 ^{er} et 2 ^e trim.).....	15-85

ROMAN-(J.). — Le prétendu duché de Tallard (2 ^e trim.).....	141
Généalogie de la famille de Flotte (4 ^e trim.).....	237
Obituaire de la Chartreuse de Berthaud (1 ^{er} trim.).....	33
Correspondance du Ministre de la Ma- rine avec Joseph Flotte d'Argenson, 1779-1782. (3 ^e trim.).....	195
Table alphabétique par noms d'auteurs, année 1904 (4 ^e trim.).....	337
Table méthodique des matières, année 1904 (4 ^e trim.).....	335
VÉSIGNÉ (Louis). — Les Grottes de Sigottier, (4 ^e trim.).....	331
WILHELM (Ivan). — Le chemin de fer du Champsaur (1 ^{er} trim.).....	1

Le Secrétaire-Gérant,
J. MICHEL.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01646 9523

